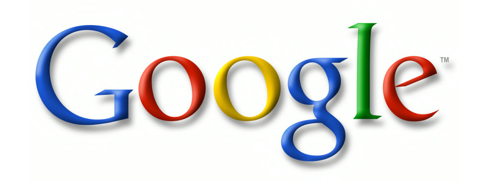
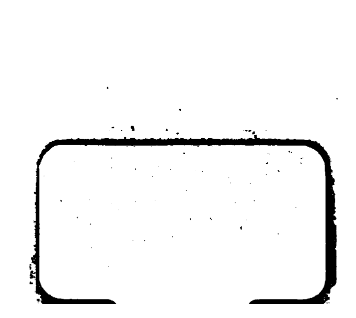
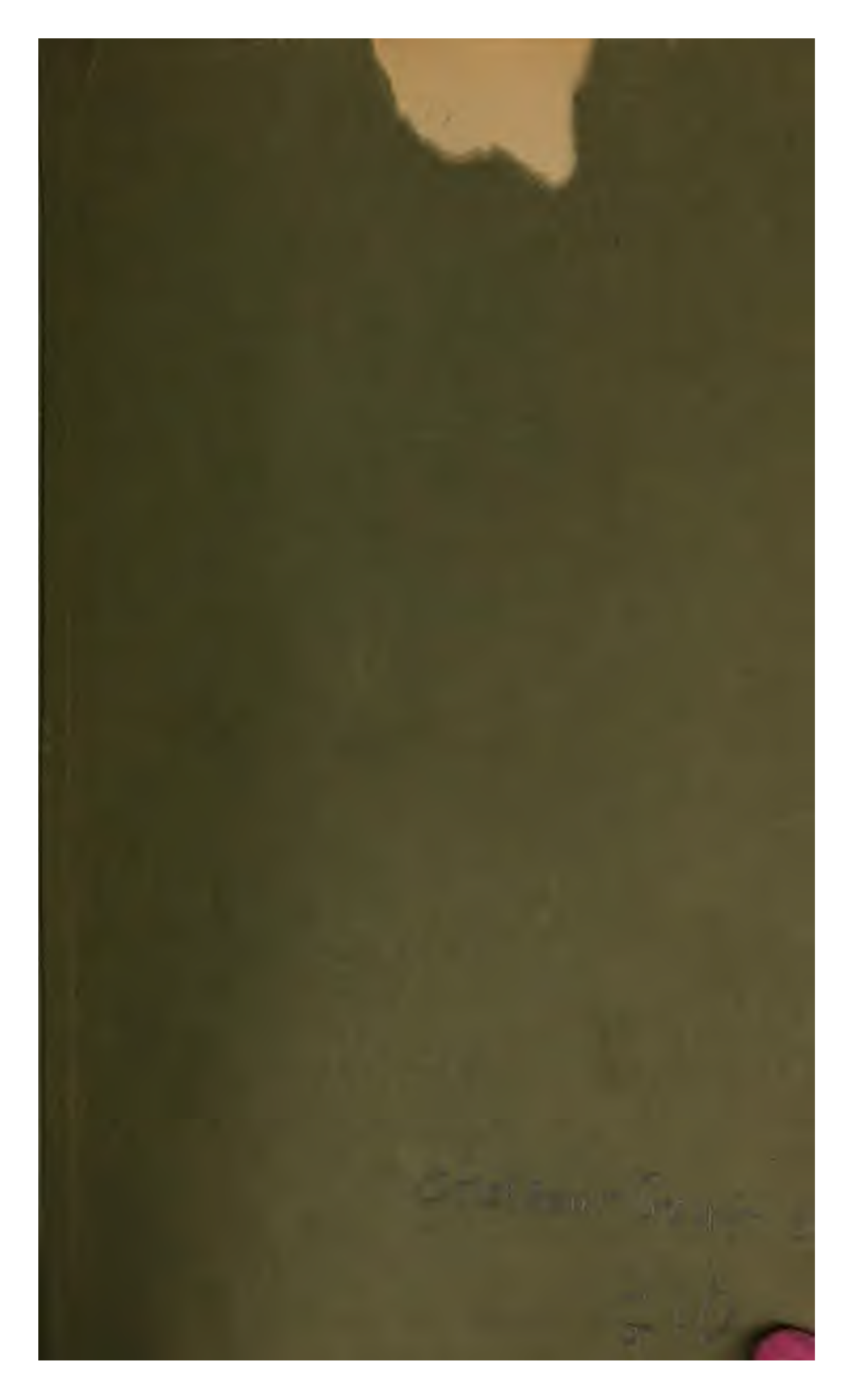
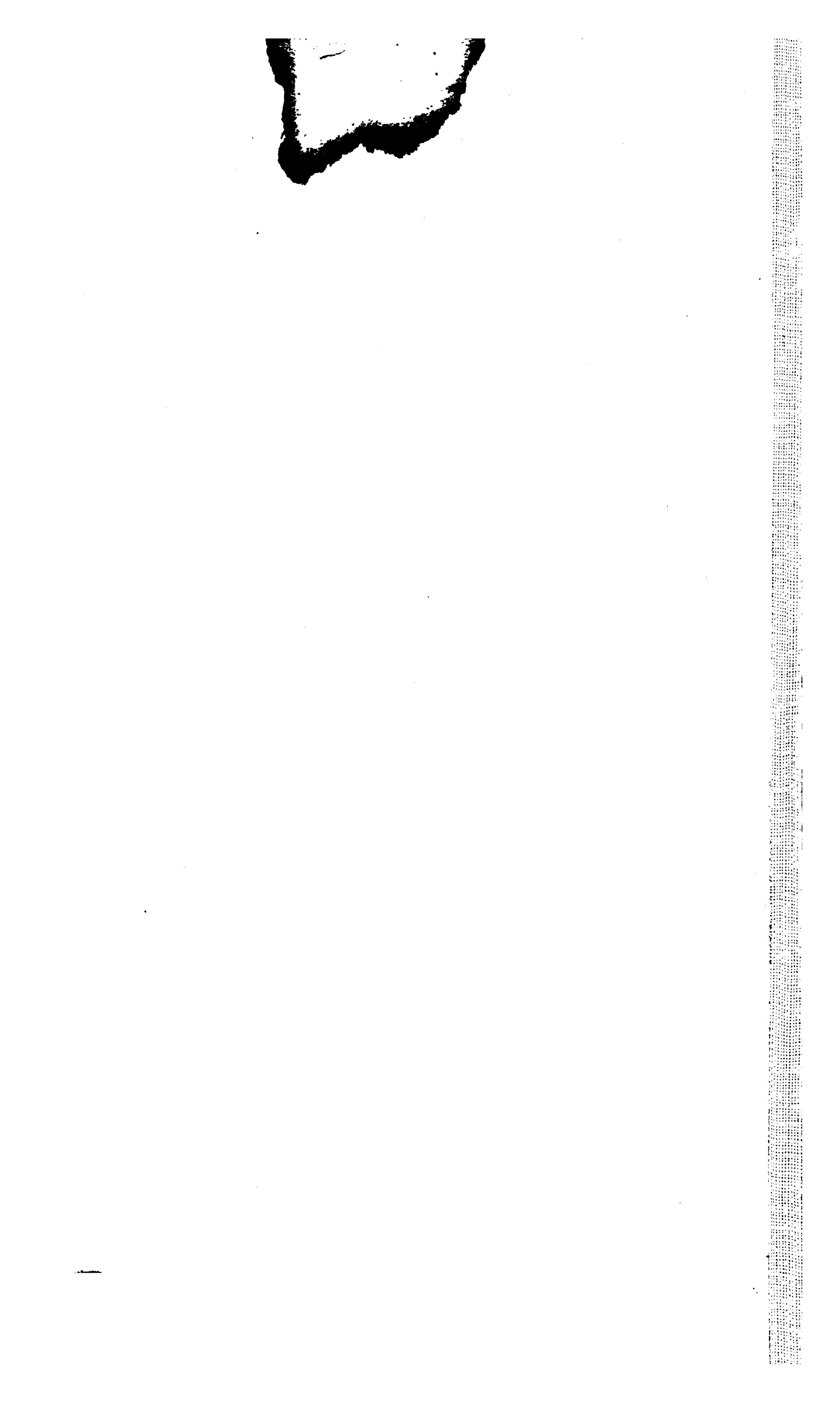








VOYAGE PITTORESQUE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

TOME PREMIER.

ÉPERNAY. IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY ET DUCROT.

VOYAGE PITTORESQUE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN,
en Grèce, dans la Troade,
LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE,

PAR M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

AMBASSADEUR DE FRANCE A CONSTANTINOPLE.

Seconde Édition,

AUGMENTÉE DE NOTICES HISTORIQUES D'APRÈS LES VOYAGEURS MODERNES LES PLUS CÉLÈBRES,

Rédigées avec le concours et les Observations inédites de M. HASE, de l'Institut, Conservateur des manuscr. de la Biblioth. royale, Professeur de grec moderne A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES,

Et de M. MILLER, de la Bibl. royale, éditeur et traducteur du PÉRIPLE DE MARCIEN D'HÉRACLÉE.

TOME PREMIER.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE J.-P. AILLAUD,
QUAI VOLTAIRE, N° 11.

1842.

Go

TABLE

DES ARTICLES DU PREMIER VOLUME.

(*) Voir pour les planches, la première partie de l'Atlas.

CHAPITRE QUATRIÈME. 105

CHAPITRE CINQUIÈME 135

CHAPITRE SIXIÈME 157

CHAPITRE SEPTIÈME........... 183

CHAPITRE HUITIÈME.......... 203

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

AVERTISSEMENT DU PREMIER ÉDITEUR

SUR L'ÉDITION IN-FOLIO.

L'ENTREPRISE que je viens de terminer était hardie sans doute, était peut-être téméraire; je ne me le suis point dissimulé. Mais le désir d'achever un des plus beaux monuments dont s'honorent les lettres françaises, m'a fait envisager avec moins d'effroi les difficultés qui se présentaient en foule à mon esprit; j'ai vu d'ailleurs quels collaborateurs devaient me prêter leurs secours, et je n'ai plus hésité.

J'ai acquis la propriété du *Voyage pittoresque*, c'est-à-dire de tout ce que l'Auteur lui-même avait déjà publié, et de ce qu'une mort prématurée ne lui avait pas permis de mettre au jour; manuscrits, dessins, planches, tout a été mis à ma disposition. Une partie de ces matériaux n'attendait plus que la main qui devait les placer; une autre, plus ou moins avancée, exigeait un plus grand travail. Quoi qu'il en soit, le texte des chapitres inédits est presqu'en entier de M. de Choiseul lui-même; seulement, à l'aide de quelques morceaux de liaison et de transition, on a raccordé les parties de l'ensemble desquelles il n'avait pas eu le temps de s'occuper. Deux académiciens, MM. BARBIÉ DU BOCAGE et LETRONNE, ont bien voulu se charger de cette tâche délicate, ainsi que de remplir un petit nombre de lacunes, soit descriptives, soit géographiques.

Je n'ai pas été moins heureux pour l'exécution des belles gravures qui terminent le *Voyage pittoresque*, puisque j'ai retrouvé M. Hilaire, artiste distingué, un des collaborateurs de M. de Choiseul, et M. Dubois, qui récemment fut chargé par l'Auteur de faire le voyage de la Troade, pour y lever des plans et recueillir des renseignements qui étaient encore nécessaires. Les autres artistes qui ont concouru à ce travail, y ont mis, j'aime à leur rendre ce té-

moignage, une rivalité de soins, de zèle et de talents qui ne laissera rien à désirer à ceux qui ont admiré, avec raison, tout ce que l'Auteur a donné au public.

Je me croirais ingrat, si je gardais le silence sur les obligations que j'ai à madame la comtesse de Choiseul. Je lui dois les renseignements les plus précieux sur le plan et les intentions de l'illustre voyageur, et sur l'ordre qu'il voulait mettre dans les matériaux qu'il a laissés. C'est aussi d'après un portrait qu'elle a eu la bonté de me confier, qu'à été gravé celui qui orne l'atlas des gravures. Ce portrait est de M. Dien, qui, au dire des personnes qui ont connu M. de Choiseul, a rendu avec la plus heureuse fidélité, non-seulement les traits, mais encore l'esprit et les grâces de la physionomie de l'Auteur.

Une notice historique sur M. de Choiseul était indispensable. M. Dacier, son confrère et son ami, a bien voulu y pourvoir, en me permettant d'imprimer le discours qu'il prononça dans le sein de l'Institut, presque au moment même où la nouvelle de la mort de M. de Choiseul se répandit dans Paris. M. Laya, successeur de l'Auteur à l'Académie, et M. le duc de Levis, qui a reçu M. Laya, m'ont accordé la même faveur pour les discours qu'ils ont prononcés dans cette occasion.

Une table analytique à la fin de l'ouvrage, faite avec le plus grand soin, donnera au lecteur la facilité de retrouver, à volonté, les passages dont il pourrait avoir besoin.

« Pour être approuvés,
« De semblables projets veulent être achevés. »
(RACINE. *Mithridate*, acte III, scène 1re).

Voilà ce que me répondaient quelques-unes des personnes à qui je faisais part du mien. J'ai rempli la condition qu'elles m'imposaient : puisse le suffrage du public être le prix de mon travail !

AVIS IMPORTANT

SUR LA SECONDE ÉDITION.

Peu d'ouvrages se recommandent mieux à l'attention générale, que celui de M. le comte de Choiseul-Gouffier; son titre, le succès qu'il obtint à sa première apparition, le nom de l'auteur, sont autant de garants de son mérite, de son exactitude et de son importance historique et littéraire.

Ce qui le fit admirer tout d'abord, ce fut surtout la magnifique peinture de deux nations, l'une peu connue de la France, stationnaire au milieu des événements politiques qui commençaient à agiter le monde, mais intéressante par la singularité de ses mœurs, de sa religion et de ses monuments; l'autre déchue de son antique splendeur et écrasée sous le poids de la dépendance, mais vivante encore par le souvenir de toutes ses gloires.

Nous aimons à reporter nos idées sur les époques brillantes de l'histoire de la Grèce, qui se confondent pour la plupart d'entre nous avec les souvenirs de notre adolescence, où l'on nous a si souvent entretenus de Périclès, de Léonidas, de Socrate et de Phocion. Nous déplorons les nombreux ravages que la main du temps ou celle des Barbares, plus funeste encore, a fait éprouver à cette terre classique de l'héroïsme, de la littérature et des beaux-arts. Et si un voyageur, joignant à une érudition profonde, une imagination vive et brillante, parcourt ces champs désolés; si ensuite, dans les peintures qu'il a recueillies de cette savante exploration, il sait faire revivre un monde qui n'est plus; s'il établit des contrastes frappants et toujours naturels entre la gloire antique de ces contrées et les restes dégradés de leurs monuments; si un style pur, élégant et facile anime ces tableaux; si des pensées généreuses, des images riantes les ennoblissent et les égaient tour à tour,

il ne faut point s'étonner de l'empressement avec lequel le public accueille cette œuvre du génie, ni de la sensation qu'elle produit dans le monde artistique et savant.

Telle fut le succès du VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE, au moment où M. de Choiseul-Gouffier le publia pour la première fois. Les plus vifs applaudissements saluèrent les travaux de l'écrivain, qui, se dérobant à toutes les séductions d'une société élégante et polie, dans laquelle il portait, avec un nom illustre, les charmes d'un esprit cultivé, consacrait son crédit et sa jeunesse à des recherches savantes, souvent périlleuses, et dont le fruit devait être de ranimer, par l'amour de l'antiquité, l'enthousiasme du talent et de la vertu.

Tantôt la plume, et tantôt le crayon à la main, M. de Choiseul fait figurer sur un même plan, distribué avec avec autant d'ordre que de goût, une suite de pays et une diversité d'époques que l'on n'avait jamais tenté de réunir dans un même cadre : CONSTANTINOPLE, la TROADE, les ILES DE L'ARCHIPEL et les CÔTES de L'ASIE-MINEURE, qui, sous la main de ce peintre habile, prennent tour à tour, avec un charme toujours nouveau, les couleurs si variées de leurs temps antiques et de leur existence moderne.

Cités, peuples divers, leurs mœurs, leur physionomie propre et leurs différents costumes; ports, lieux célèbres par leurs beautés naturelles ou par leurs grands souvenirs; monuments, ruines, créations de l'art nouveau, tout a une place, tout prend de la vie et du mouvement dans cet immense et magnifique panorama que traça le représentant de la France à Constantinople, qu'exécutèrent avec lui les artistes les plus distingués en tous genres, dont il s'était fait accompagner dans ce mémorable Voyage, véritable et belle Introduction à toutes les histoires de la Grèce et de la Turquie.

Mais dans la patiente élaboration de cette œuvre de science et de critique autant que de goût et d'imagination,

M. de Choiseul demeure toujours fidèle au talent qu'il tient de la nature; il sait entremêler ses observations, souvent de tableaux gracieux et fleuris, comme la description d'une récolte de roses près d'Andrinople, où de jeunes Grecques arrivent se tenant par la main, dansant au son d'une musette, et jetant leur moisson de fleurs sur des chariots auxquels sont attelés de lourds buffles au pas lent, à l'épaisse encolure, qui traînent avec gravité ces gerbes légères et odorantes; tantôt de disgressions touchantes sur l'hospitalité des peuples orientaux, et tantôt de récits gais et légers, ou de conversations piquantes et spirituelles. Enfin son ouvrage respire partout la pureté du goût, l'étendue des lumières, l'étude de la littérature ancienne, avec une heureuse alliance du savoir et de la modestie, une chaleur, une vérité de sentiments, où l'Homme de lettres, l'Artiste, le Savant, le Naturaliste, peuvent s'instruire et s'inspirer.

Les emprunts que nous avons faits aux ouvrages de MM. DALAWAY, LECHEVALIER, MELLING, MOURADGEA-D'OHSSON, DE CHATEAUBRIAND, MICHAUD, DE LAMARTINE, POUQUEVILLE, MAUDÜIT, ETC., ont eu pour but principal d'étendre jusqu'à ce jour le travail de M. de Choiseul, en faisant connaître à nos lecteurs, par des annotations, les changements survenus dans les contrées qu'il a décrites. Si nous avons religieusement respecté et maintenu dans toute son intégrité le texte du VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE, nous n'avons pas apporté moins de soins à donner à toutes nos additions une ressemblance de famille entre ce chef-d'œuvre de littérature descriptive.

L'ouvrage de M. de Choiseul ayant obtenu à sa première publication un grand et légitime succès, nous osons espérer qu'on nous saura gré d'avoir ajouté à son travail les annotations dont nous venons de parler, et de l'avoir réimprimé dans un format plus portatif, surtout au moment où tous les regards sont portés vers l'Orient, que la Grèce a repris un rang parmi les nations, et que la situation poli-

tique de l'EMPIRE OTTOMAN doit avoir tant d'influence sur l'équilibre des puissances européennes. Ce sera un des éléments les plus précieux pour l'étude tant ancienne que moderne des contrées parcourues par notre illustre auteur et par les voyageurs modernes qui nous ont fourni de nouvelles descriptions.

Par la réunion de volumes plus maniables pour le texte, et des planches mêmes, qui ont été aites pour le luxe d'une grande édition, notre livre satisfait à toutes les exigences. L'Historien, le Poète, avides de souvenirs attachants et instructifs, ou de descriptions séduisantes; l'Écrivain politique, qui veut connaître les constitutions des peuples et leurs révolutions; l'Artiste, qui cherche de beaux modèles dans les ruines, les monuments curieux d'architecture et les précieux débris de la sculpture antique, n'auront qu'à l'ouvrir pour y puiser, comme dans une mine féconde, des matériaux nombreux et d'une valeur depuis long-temps reconnue.

Les Mémoires que M. de Choiseul lut au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur l'Hippodrome d'Olympie, sur l'Origine du Bosphore de Thrace, et un autre Mémoire sur Homère, où, dans une réunion des quatre académies, il réfuta les paradoxes de ceux qui ont attaqué jusqu'à l'existence du prince des poètes, forment une suite naturelle de l'ouvrage, et enrichissent encore cette seconde édition. Mais ce qui lui donne un nouveau prix aux yeux du lecteur éclairé, c'est le concours de savants aussi distingués que M. HASE, et que M. MILLER, son élève. Les nommer, c'est en faire l'éloge, et rappeler l'heureuse alliance de l'érudition consciencieuse et du talent de l'écrivain.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

de M. le Comte de Choiseul-Gouffier,

PAR M. DACIER,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. (*)

M. le comte de CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Florens-Auguste) naquit à Paris, en 1752, d'une de ces nobles et antiques races dont l'origine se confond presque avec celle de l'auguste dynastie qui nous gouverne, et dont toutes les pages de notre histoire attestent l'importance des services et la continuité de l'illustration. M. de Choiseul fit ses études au collége d'Harcourt, et ne s'y fit pas remarquer par ces progrès rapides, ces talents précoces, qui promettent toujours beaucoup plus qu'ils ne tiennent; mais il en remporta toute l'instruction qu'on pouvait alors y acquérir, et un goût décidé pour les lettres, et particulièrement pour les arts. A cette époque un grand nom et une grande fortune ne servaient trop souvent qu'à inspirer aux jeunes gens celui de la dissipation et des amusements frivoles, bien sûrs qu'ils parviendraient sans peine aux emplois et aux honneurs dont la carrière leur était ouverte par leur naissance. M. de Choiseul fut garanti de la contagion des exemples qu'il avait sans cesse sous les yeux, par son attrait pour l'étude, et par la culture des arts du dessin, auxquels il consacrait constamment la plus grande

(*) On trouvera page 341 du tome IV, dans la notice de M. de Feletz, beaucoup d'analogie avec celle-ci.

partie du temps que lui laissaient ses devoirs et les bienséances auxquelles il était assujetti par sa position dans le monde. Il était surtout tellement épris de l'antique Grèce, qu'à peine sorti de l'enfance il montrait le plus vif désir de voir cette contrée rendue si célèbre par les arts, par les talents, et par les grands-hommes dans tous les genres auxquels elle a donné le jour, et dont le nom seul commande le respect et l'admiration.

Cependant, sans perdre de vue le projet de son voyage et sans cesser de s'y préparer, d'autres soins vinrent l'en distraire, et en retardèrent l'exécution de quelques années, pendant lesquelles il épousa l'héritière de la maison de Gouffier, dont il associa le nom au sien, et fut nommé colonel, grade que les hommes de son rang obtenaient ordinairement presque en entrant au service.

Le moment tant désiré par M. de Choiseul, arriva enfin après une assez longue attente. Guidé par les conseils, éclairé par les leçons du célèbre abbé Barthélemy, et accompagné d'artistes et d'hommes capables de le seconder dans ses recherches et dans ses travaux, il s'embarqua sur l'*Atalante*, au mois de mars 1776, étant alors âgé d'environ 24 ans, pour aller visiter en philosophe les contrées que, bien des siècles auparavant, ses ancêtres avaient parcourues en pèlerins armés, portant partout avec eux la terreur et la dévastation.

L'*Atalante* était commandée par M. le marquis de Chabert, capitaine des vaisseaux du roi et membre de l'Académie des Sciences, qui était chargé de donner une carte réduite de la Méditerranée, et qui avait pris avec M. de Choiseul l'engagement de le conduire sur tous les points où il voudrait aborder, et de l'y attendre pendant tout le temps qu'exigeraient ses courses et ses perquisitions dans l'intérieur du pays.

A la manière dont avant son départ M. de Choiseul parlait dans le monde de son projet de voyage, le grand nom

bre pouvait croire qu'il ne se proposait pour but que l'amusement; on était étonné qu'il allât le chercher si loin et à si grands frais, quand il pouvait le trouver près de lui, et on se demandait où pouvait le rencontrer sur une terre inhospitalière et asservie à la plus grossière ignorance, un jeune colonel, l'un des hommes les plus distingués parmi ceux qui l'étaient le plus par un nom illustre, la faveur du prince, l'éclat du rang, la noblesse du caractère, les agréments de l'esprit, et cette élégante urbanité dont la France a toujours fourni les modèles.

Mais M. de Choiseul parlait dans les cercles avec la légèreté d'un homme du monde et de ceux qui l'écoutaient; et il pensait et agissait en sage. Ce n'était pas la Grèce opprimée par le farouche et orgueilleux Musulman qu'il brûlait de visiter; il n'aurait eu qu'à gémir sur de hautes et accablantes infortunes; il demandait à la Grèce captive et humiliée, des impressions plus douces, quelques traces non entièrement effacées, quelques faibles restes de sa splendeur passée; il y cherchait la Grèce d'Homère et d'Hérodote, et, remontant de trois mille ans dans l'espace des âges, il voulait retrouver les vieux peuples, les vieilles divinités, honorer à Delos le berceau d'Apollon, y rêver l'entrée pompeuse des brillantes Théories d'Athènes; à Troie pleurer sur les fils de Priam et sur les malheurs de toute sa famille; contempler Athènes et fouler le sol de la ville de Minerve, incertain peut-être s'il porterait ses premiers hommages au temple de la déesse ou à l'école du divin Platon.

Fidèle au plan qu'il s'était formé avant son départ, M. de Choiseul, pendant son séjour dans la Grèce, fouilla tous les débris, remua tous les décombres, interrogea toutes les ruines, sans négliger la population moderne, qui est elle-même une ruine vivante et infortunée de cette antique et heureuse population qu'honorent depuis tant de siècles notre admiration et nos regrets. Il recueillait avec un soin scrupuleux la forme ou les restes d'un monu-

ment, la vue d'un site agréable ou pittoresque, surtout quand il rappelait quelques souvenirs; la tradition d'un usage, d'une cérémonie, d'un jeu, d'un nom, d'un vêtement, d'une parure, que les Grecs actuels lui paraissaient avoir hérités de leurs ancêtres. Chaque lieu qu'il visita paya tribut à ses actives et quelquefois périlleuses investigations; il observait avec persévérance et sagacité, choisissait avec discernement, et enregistrait avec exactitude tout ce qui lui paraissait digne de quelque intérêt.

De retour en France, il travailla sans relâche à mettre en œuvre les nombreux et riches matériaux qu'il avait rassemblés, pour faire jouir le public du fruit de ses doctes conquêtes, et il fit paraître en 1782 le premier volume de son *Voyage pittoresque*. Cet ouvrage attendu avec impatience, fut accueilli et lu avec empressement, et les louanges qu'on lui prodigua furent la noble et juste récompense des fatigues, des travaux et des talents de l'auteur. Il y parle en effet de la Grèce en digne élève de l'illustre écrivain qui, depuis, l'a déroulée tout entière à nos yeux, ou plutôt l'a transportée parmi nous, nous a rendu familières ses institutions, ses mœurs, ses lois, ses doctrines, et nous a fait vivre dans une sorte d'intimité avec tous les grands-hommes du grand siècle de Périclès. Tous les récits de M. de Choiseul sont clairs, concis, sans sécheresse, abondants sans longueur; ses descriptions sont vives et animées, et son style, toujours d'accord avec les différents sujets qu'il traite, est aussi toujours noble, élégant et facile. L'érudition se fait plutôt sentir dans ce premier voyage qu'elle ne s'y montre à découvert; il aurait craint qu'une plus forte dose n'effarouchât les gens du monde, et il n'y en a mis qu'autant que le goût en permet dans un ouvrage inspiré plutôt par l'enthousiasme des arts et de l'antiquité, qu'entrepris dans l'intention d'agrandir le domaine de l'histoire. Celle de la Grèce actuelle y trouvera cependant quelques observations profondes et lumineuses, quelques

faits ignorés ou mal connus dont elle pourrait s'emparer. Une âme sensible et élevée ne pouvait voir avec indifférence une population nombreuse et spirituelle livrée sans réserve au despotisme brutal de quelques chefs militaires, ignorants et fanatiques; un homme du monde, avec un esprit délicat et cultivé, ne pouvait voir des mœurs si différentes de celles de son pays, sans qu'elles lui fournissent l'occasion et le sujet de remarques et de réflexions intéressantes et utiles. Elles sont en grand nombre dans l'ouvrage de M. de Choiseul, et toutes annoncent un véritable ami des hommes qui regrette qu'il y ait sur la terre tant d'erreurs qu'il ne peut détruire, et tant de malheurs qu'il ne peut ni prévenir ni consoler. Embrassant dans son ardente philantropie tous les peuples de la Grèce, il s'indigne de leur servitude, il évoque les grandes ombres de Miltiade, de Thémistocle, d'Épaminondas, de Phocion, de Léonidas; il voudrait que la Grèce, enchaînée au milieu de leurs trophées immortels, s'écriât : *exoriare aliquis ;* mais, ajoute-t-il avec un sentiment douloureux, les vertus mâles et antiques de ces héros de la liberté ne sont plus à l'usage de leurs descendants. Il cherche néanmoins à les faire revivre parmi eux; il les exhorte à secouer le joug qui les opprime, à conquérir leur indépendance; il leur en indique les moyens; et pour en assurer le succès il veut que les ministres des autels, sanctifiant cette entreprise et associant l'esprit de religion à l'esprit de liberté, ouvrent le ciel à ses généreux martyrs, et lancent l'anathème contre ses lâches déserteurs.

Ces exhortations vigoureuses, ces énergiques conseils, ces appels réitérés à la liberté, pourraient porter à croire que M. de Choiseul, imbu des principes et des doctrines qui se propageaient dès-lors dans toutes les classes de la société, où elles ont trouvé tant de prosélytes, s'en était fait l'apôtre; mais sa vie entière fournit une preuve irrécusable du contraire. Il n'implorait la liberté que pour les peuples opprimés par le despotisme : ses vœux pour les Grecs en particulier sont des élans de son cœur; ils lui

sont inspirés par la passion des arts et de la belle antiquité, par le regret de ne plus reconnaître la Grèce dans la Grèce, par l'ardent désir de la voir renaître aimable, polie, puissante, comme elle l'était au temps de Périclès; et par la persuasion qu'elle ne recouvrerait jamais ces avantages qu'après avoir recouvré sa liberté.

Peu de temps après que M. de Choiseul fut revenu dans sa patrie, et avant qu'il eût publié son ouvrage, l'Académie des Belles-Lettres, sur le compte avantageux que lui en avaient rendu quelques-uns de ses membres, et obéissant à la voix publique, élut l'auteur, en 1779, à la place vacante par la mort de M. de Foncemagne. L'Académie Française, cédant à la même impulsion, et plus encore au désir de compter parmi ses membres un écrivain élégant et poli, qui réunissait l'illustration de la naissance à celle des talents et des lumières, s'empressa de le donner pour successeur à M. d'Alembert, qu'elle perdit en 1784. La satisfaction que dut ressentir M. de Choiseul en recevant cette seconde couronne, fut un moment troublée par la réclamation d'un de ses confrères de l'Académie des Belles-Lettres, qui l'accusait d'avoir violé une convention par laquelle les membres de cette Académie s'étaient engagés à ne jamais solliciter de place à l'Académie Française, et menaçait de dénoncer cette violation au tribunal des maréchaux de France. On dit dès-lors, et on a répété depuis, que la plainte y fut en effet portée, et que le tribunal se déclara incompétent pour prononcer sur une pareille affaire; mais nous avons les plus fortes raisons de croire que le sévère et zélé défenseur des réglements intérieurs de l'Académie se contenta de murmurer et s'épargna le tort d'une dénonciation. Quoi qu'il en soit, jamais séance académique ne fut plus nombreuse et plus brillante que celle qui eut lieu pour la réception de M. de Choiseul.

Son discours, du meilleur goût et du meilleur ton, fut tout entier consacré à l'éloge de d'Alembert; et, à la vérité, le sujet était assez riche pour qu'il ne fût pas obligé

de recourir aux épisodes. Ce discours, très-applaudi à l'époque où il fut prononcé, se distingue encore aujourd'hui dans la foule de ceux que de pareilles circonstances font éclore : M. de Choiseul apprécie les talents divers du géomètre illustre et de l'élégant écrivain, en homme qui sentait le prix des uns comme il offrait l'exemple des autres ; et tandis que l'académicien, chargé de lui répondre au nom de la compagnie, et qui avait l'avantage de célébrer un maître en regrettant un ami, ne payait à sa mémoire que le tribut d'une sensibilité assez froide, M. de Choiseul, mieux inspiré par son cœur, fit entendre sur la tombe de d'Alembert les accents de l'éloquence la plus noble et la plus touchante. On remarqua surtout ce morceau si vivement empreint de la délicatesse du sentiment et de l'élévation de l'âme, où l'orateur, brillant de l'éclat d'une haute naissance, rappelle la naissance plus qu'obscure de d'Alembert, pour lui en faire un nouveau titre de gloire.

M. de Choiseul se disposait alors à quitter la France pour retourner dans la Grèce : mais ce n'était plus seulement avec les illusions d'une âme ardente et d'un esprit éclairé ; ce n'était plus en simple amant des arts, en simple citoyen de la république des lettres, qu'il allait revoir leur patrie commune où le rappelaient tant de souvenirs, et où il lui restait tant de flatteuses espérances à réaliser. Chargé de représenter le souverain d'un grand royaume et de défendre les intérêts d'une nation puissante, il reparut dans la Grèce; et, en changeant de caractère, il n'eut rien à changer à la manière dont il s'y était montré. Toujours noble et généreux, ami de tous les peuples aussi bien que de tous les arts, il employa constamment à les servir pendant le cours de son ambassade, autant que le lui permettaient les intérêts de son gouvernement, tous les moyens dont il pouvait faire usage; et ce fut surtout en rendant de bons offices aux autres nations, qu'il fit respecter la sienne. Il avait réussi de bonne heure à se concilier la

confiance du grand-visir Halil-Pacha, et du prince Mauro Cordato, premier drogman de la Porte, et il en profita pour inspirer au premier le désir d'éclairer sa nation et de la faire participer à la civilisation de l'Europe, et au second la noble ambition d'y contribuer. Par ses conseils, des officiers du génie, de l'artillerie et de l'état-major de l'armée française et des ingénieurs de marine, furent appelés à Constantinople pour y enseigner la théorie et la pratique des différentes armes et des différents services. Excités par le zèle de l'ambassadeur et soutenus par l'intérêt qu'il prenait à leurs travaux, ils réparèrent les places fortes de l'empire, et les mirent en état de défense; ils perfectionnèrent les fonderies et les parcs d'artillerie; ils améliorèrent considérablement le système militaire de l'armée ottomane, et on vit avec un sentiment d'admiration descendre des chantiers de Constantinople un vaisseau de 74 canons, construit par M. Leroy, ingénieur-constructeur, suivant le système usité en France et en Angleterre, système adopté dès-lors dans tous les chantiers de l'empire, et dont on ne s'est point écarté depuis. Le grand-visir, convaincu de l'importance des services que les Français rendaient à la Porte, adopta le projet que lui présenta M. de Choiseul d'envoyer trente jeunes Turcs à Paris pour y être instruits dans les sciences et dans les arts, et répandre ensuite parmi leurs compatriotes, lorsqu'ils seraient de retour dans leur pays, les connaissances qu'ils auraient acquises. Ce projet, qui était susceptible d'une grande extension, et qui devait avoir des résultats très-importants pour l'empire Ottoman, fut repoussé par le fanatisme religieux, et Halil-Pacha ne vécut pas assez long-temps pour le faire triompher et en assurer l'exécution.

Lorsque la guerre eut éclaté entre la Porte et la Russie, malgré les efforts qu'avait faits l'ambassadeur de France pour empêcher la rupture, il continua de jouer le beau rôle de conciliateur, et trouva le moyen de servir utilement

les deux puissances, sans devenir suspect à l'une ni à l'autre. Il eut le bonheur de réussir, par l'habileté de ses négociations et par son crédit personnel, à faire rendre la liberté au ministre de Russie, enfermé aux Sept-Tours, et à le faire embarquer aux Dardanelles sur une frégate du roi, commandée par le prince de Rohan, qui le conduisit à Trieste. Il eut encore le bonheur plus grand, lorsque l'Autriche se fut déterminée à faire cause commune avec la Russie, d'empêcher la réclusion de l'internonce et de le faire embarquer avec sa famille et toute sa légation, sur deux navires français qui le transportèrent à Livourne. Dans le même temps il protégeait efficacement les prisonniers russes et autrichiens détenus dans le bagne de Constantinople; il leur faisait distribuer soigneusement les secours que leurs gouvernements et leurs familles leur faisaient passer par son entremise, et adoucissait leur captivité par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Il porta même la bonté jusqu'à en racheter quelques-uns de ses propres deniers, et particulièrement un jeune officier autrichien tombé entre les mains d'un maître cruel, et qui, résigné à sa triste situation, ne paraissait s'affliger que de la douleur que causerait à son père et à sa mère, avancés en âge, le malheureux sort de leur fils unique. Il ne montra pas moins de zèle pour les intérêts de la Turquie; non-seulement il protégea de la même manière les sujets turcs prisonniers en Russie, et leur procura les mêmes secours et les mêmes consolations; mais il fit fournir par le commerce français, des bâtiments pour transporter à Constantinople les denrées nécessaires à la subsistance des habitants; et le double désir de servir utilement la Porte et de voir flotter le pavillon de France sur la Mer-Noire, lui fit prendre le parti de payer de sa bourse ce que les bâtiments exigeaient pour le transport, de plus que ce qui leur était alloué par le divan.

Au milieu des soins importants et assidus qu'exigeaient

de lui la politique et l'état critique de l'empire Ottoman, dont notre Gouvernement avait à cœur de conserver l'alliance et l'intégrité, il ne négligeait aucun moyen pour faire prospérer notre commerce et accroître la considération que la France s'était acquise par sa loyauté et sa fidélité à remplir ses engagements. Les négociants français établis à Constantinople et dans les Échelles du Levant, recevaient journellement des témoignages de sa vive sollicitude pour leurs intérêts; et ils n'ont éprouvé de la part des officiers turcs aucune vexation, aucune injustice, qui n'ait été punie et réparée presque aussitôt que l'ambassadeur en avait eu connaissance. Il a toujours mis au premier rang de ses devoirs la protection de la religion catholique; et il n'a jamais perdu de vue les obligations que lui imposaient envers elle la foi de ses pères et le caractère d'ambassadeur du Roi Très-Chrétien. Sa conduite, pendant tout le temps qu'il est resté dans l'empire Ottoman, a vérifié la prédiction du philosophe qui, en répondant au discours qu'il prononça pour sa réception à l'Académie Française, avait osé présager le succès de son ambassade; et l'on peut maintenant assurer comme certain ce qui n'était alors, dans la bouche de M. de Condorcet, qu'une espèce de prophétie inspirée peut-être par la bienveillance et la politesse, que « l'art des négociations, qui a été si long-« temps l'art de tromper les hommes, fut dans les mains de « M. de Choiseul celui de les instruire, de les servir, et de « leur montrer leurs véritables intérêts. »

Le culte particulier qu'il rendait aux lettres et aux arts, objets de ses premières et de ses plus constantes affections, était le plus agréable de ses délassements, et il lui consacrait presque tous les moments de repos que lui laissaient les affaires. Il est le premier qui ait fait planter le graphomètre sur les hauteurs qui dominent le Bosphore, pour tracer le plan de ce long et magnifique canal; il est aussi le premier qui ait fait mesurer géométriquement la vaste éten-

due de Constantinople, et qui en ait fait lever le plan. Il a, pendant le cours de son ambassade, visité, l'*Iliade* à la main, la Troade et les lieux chantés par Homère; il a déterminé l'emplacement de Troie, reconnu le Scamandre et le Simoïs, découvert et fouillé avec un respect religieux les tombeaux d'Ajax, d'Hector, d'Achille et de Patrocle, et rassemblé de toutes parts un grand nombre de monuments précieux pour les sciences historiques ou pour les arts. Par ses soins, à ses frais et d'après les directions données par lui, des artistes habiles ont parcouru la Syrie, des parties de l'Égypte et des contrées voisines, pour explorer et dessiner les monuments, les ruines, les sites pittoresques, et en général tous les objets dignes de curiosité. Les circonstances l'ont privé de l'honneur de publier lui-même ces intéressants travaux; mais cette privation a été adoucie par l'idée qu'ils n'étaient pas perdus pour le public, et qu'ainsi il avait atteint le principal but qu'il s'était proposé.

Un des membres du corps diplomatique, auquel le crédit dont l'ambassadeur de France jouissait à la Porte faisait ombrage, remit au divan un exemplaire du *Voyage en Grèce*, en faisant observer que l'auteur, dans son discours préliminaire, excitait les Grecs à se révolter, à briser leurs chaînes et à se rendre dignes de leurs ancêtres. Cette attaque peu noble fut si adroitement repoussée par M. de Choiseul, qu'elle ne porta aucune atteinte à son crédit et à sa considération. Il les conserva l'une et l'autre pendant tout le cours de son ambassade, et en jouit sans trouble jusqu'au moment où la révolution vint lui susciter des embarras plus grands, et dont il lui fut plus difficile de sortir. Il fut nommé en 1791 à l'ambassade d'Angleterre; mais comme ses principes politiques ne lui permettaient pas de reconnaître le gouvernement qui lui donnait cette mission, il refusa de se rendre à Londres, et resta à Constantinople, d'où il adressait toutes ses dépêches aux princes frères de

Louis XVI, qui étaient alors en Allemagne. Cette correspondance fut saisie l'année suivante, en Champagne, par l'armée française, et M. de Choiseul fut décrété d'arrestation le 22 novembre 1792. Il partit bientôt après de Constantinople, honoré des témoignages les plus marquants d'estime et de considération de la part du sultan et du grand-visir, et regretté de tous les Français établis dans le Levant, et de tous les ministres des puissances étrangères près la Porte. Ne pouvant rentrer en France, il se retira en Russie, où l'illustre Catherine, bon juge de l'esprit et des talents, l'accueillit de la manière la plus distinguée, l'admit à son intimité, et lui acccorda la protection la plus éclatante. Paul Ier, à son avénement au trône, le combla de nouvelles grâces, le nomma son conseiller intime, directeur de l'Académie des Arts et de toutes les bibliothèques impériales, et lui donna d'autres marques encore plus solides de son estime et de sa munificence Cette haute faveur, suivant l'usage ordinaire des cours, ne fut cependant pas d'une très-longue durée; les relations d'amitié qu'il continua d'entretenir avec M. le comte de Cobentzel, qui était tombé dans la disgrâce, déplurent tellement à l'empereur, que M. de Choiseul crut devoir prendre le parti de s'éloigner de la cour; mais il ne tarda pas à recevoir l'ordre d'y revenir; et la première fois qu'il y reparut, d'aussi loin que l'empereur put l'apercevoir, il lui fit signe d'approcher, et lui tendant la main, il lui dit avec le ton de la bienveillance : « M. le comte, il « est des jours d'orages, des temps nébuleux où il pleut des « mal-entendus; il en est tombé un sur nous; mais, comme « nous sommes gens d'esprit, nous l'avons secoué (faisant « un geste de l'épaule) et nous n'en sommes que mieux en« semble. »

Quelque agréable que fût pour lui ce retour de faveur, la crainte de la perdre une seconde fois, et, plus encore, le désir de revoir sa patrie, le déterminèrent bientôt à ren-

trer en France, et il y revint en effet en 1802, dépouillé de ses biens, de ses titres, et réduit à sa considération personnelle. Il aurait pu réparer, du moins en partie, ses pertes, et parvenir aux premières dignités de l'État, s'il avait pu consentir à se ranger parmi les courtisans de celui qui tenait alors dans ses mains les destinées de la France; mais les principes qui le dirigeaient étaient inflexibles; il ne fut rien parce qu'il ne voulut être rien. Il borna son ambition à retrouver sa place à l'Académie des Belles-Lettres, qui avait été sa première patrie littéraire, et qui l'accueillit avec empressement; et libre désormais de toute espèce d'affaires, il reprit presque aussitôt ses travaux interrompus par tant d'événements et de contrariétés. Mais, dans le long espace de temps qui s'était écoulé depuis la publication du premier volume de son ouvrage, une foule de voyageurs avaient visité les mêmes contrées et en avaient publié des descriptions, d'autres avaient profité de ses recherches et de celles qui avaient été faites sous ses auspices; et presque tous lui avaient fait l'honneur de le traiter comme un Ancien, ou du moins comme un homme qui ne devait plus revenir. D'ailleurs une grande partie de ses matériaux avaient été dispersés ou perdus pour lui; il fallut donc que, pour rentrer dans la propriété de ses anciens travaux, il en réunît les éléments épars, et que, pour les rajeunir, en assurer l'exactitude et remplacer ceux qui manquaient, il fît entreprendre de nouvelles recherches, lever des plans, recueillir des monuments et des dessins dont on ne pût lui ravir le fruit et partager avec lui l'honneur. Tels sont les soins qui ont rempli la vie presqu'entière de M. de Choiseul depuis son retour en France.

Il y avait plus de vingt-cinq ans que le premier volume de son ouvrage avait paru, lorsqu'il publia, en 1809, la première partie du second. On y aperçoit, au premier coup-d'œil, avec le même talent, l'influence de la maturité de l'âge et de la gravité de la mission dont l'auteur

était chargé. Ce n'est plus le jeune voyageur enthousiaste, qui ne cherche que l'ancienne Grèce, brillante de l'éclat de ses arts et des productions de son génie. L'illusion a fait place à la réalité; le peintre et le poète cèdent souvent le pas au savant critique, plus jaloux de parler à l'esprit qu'à l'imagination; il se livre presqu'entièrement à des opérations géographiques, à des recherches d'érudition, à des observations géologiques; à la reconnaissance des faits naturels propres à répandre du jour sur quelques faits obscurs consignés dans l'histoire. Son imagination semble être devenue immobile et silencieuse; il ne lui échappe que rarement de ces traits vifs et piquants, si nombreux dans son premier Voyage. Il ne veut presque plus voir dans Homère que l'historien et le géographe dont il admire l'exactitude; sur les rives du Bosphore il ne retrouve que les traces du volcan qui le forma; sur les bords si poétiques du Scamandre, que celles de son ancien cours et de ses déviations. Ilion même ne doit plus être pour lui que la capitale du royaume de Priam; il en discutera les limites, il en décrira les aspects, il en mesurera l'étendue. Loin de repeupler la Grèce de ses dieux et de ses héros, il la désenchante et n'y voit plus guères que des Turcs et des esclaves. Son imaginatien n'est cependant qu'assoupie, elle se réveille avec tout son éclat à la vue des objets plus particulièrement propres à l'émouvoir. Le spectacle d'une fête dont M. de Choiseul fut témoin, ranime dans l'instant sa vive sensibilité, et son style reprend toute sa couleur et tous ses charmes : cette fête, toute grecque, est la moisson des roses par les jeunes filles d'Hadrianopolis de Thrace : la description qu'il en donne est si fraîche, si gracieuse, si riante, qu'on la croirait sans peine empruntée de Théocrite ou de Virgile; et la douce harmonie du langage fait presque oublier que ce n'est pas celui des Muses de la Grèce ou de l'Italie. Ce charmant tableau se fait d'autant mieux remarquer qu'il sort du genre grave et sérieux au-

quel le second volume est principalement consacré. Si ce volume ne paraît pas toujours aussi intéressant que le premier aux lecteurs qui veulent surtout être amusés, il le paraît pour le moins autant à ceux qui aiment l'instruction, et qui mettent du prix aux conquêtes des sciences historisques et au progrès des connaissances utiles. Il serait, en effet, difficile de ne pas accorder un vif intérêt et une haute estime aux doctes recherches et aux observations qui ont produit les nouvelles cartes d'une grande partie de la Thrace, des îles de Samothrace et d'Imbros, de celle de Lemnos, près de laquelle M. de Choiseul a retrouvé, sous les eaux, la petite île de Chrysès, célèbre par la tragique infortune de Philoctète; de l'isthme de l'Athos, que Xerxès fit couper par un canal dont le savant voyageur a découvert et mesuré les vestiges. Partout il a fait également concourir les mesures avec les inscriptions, les médailles et les monuments de tout genre, pour éclaircir les points obscurs de l'histoire ou de la géographie, et fixer l'emplacement des villes détruites dont les ruines même ont péri sans laisser aucunes traces. Il n'a pas même négligé, pour donner une nouvelle preuve de la subtilité, de la mobilité, quelquefois même de la frivolité qui distinguait l'esprit des Grecs, de recueillir quelques inscriptions singulières, et dont le principal mérite, comme celui de nos acrostiches et de nos bouts-rimés, est dans la difficulté vaincue. Ces inscriptions, qu'il a trouvées dans les ruines de Pergame, sont en vers appelés *isopsephès*, parce que les lettres prises numériquement donnent le même nombre exprimé par le texte. La plus curieuse indique entre le cube, le cylindre inscrit au cube et la sphère, leurs surfaces et leurs solidités, des rapports numériques portés à une approximation remarquable, inaperçue peut-être par les modernes. Plus d'une fois encore, sans doute, l'étude de l'antiquité pourra fournir aux esprits investigateurs que dirigera un jugement sûr et éclairé, des résultats non moins imprévus et

non moins intéressants : tout n'est pas fait dans l'étude des monuments, il s'en faut de beaucoup ; et M. de Choiseul, qui en a tant sauvé d'une infaillible destruction, a aussi prouvé, par son exemple, qu'on en pouvait faire un nouvel et bien honorable usage.

Une âme comme celle de M. de Choiseul ne pouvait pas être *oublieuse* des bienfaits : il voulait consacrer le souvenir de ceux qu'il avait reçus des souverains de la Russie qui avaient accueilli et consolé son infortune, qui lui avaient rendu des foyers et presque une patrie ; il publiait en France la continuation de son ouvrage ; une dédicace aurait acquitté la dette de son cœur ; mais un pouvoir ombrageux pouvait lui faire un crime de l'expression d'un noble sentiment ; et sa reconnaissance, pieusement ingénieuse à se manifester, plaça au frontispice du volume un autel de forme antique, sur lequel est gravée cette courte inscription, en langue slave : *Aux Dieux hospitaliers ;* et sur la base, on lit ce passage de la harangue de Démosthène, pour la Couronne : *Jusque dans les temps les plus reculés nous garderons le souvenir de tant de bienfaits, et nous ferons de constants efforts pour prouver notre reconnaissance.*

Ce même sentiment est sans doute la source du vif et touchant intérêt avec lequel il parle de l'hospitalité, la plus ancienne des vertus, parce qu'elle fut la plus nécessaire, surtout chez les Orientaux, qui la pratiquent encore comme au temps d'Abraham, et qui, oubliant comme lui le poids des années pour courir au-devant du voyageur inconnu, le respectent comme un frère, le plaignent comme un étranger, et, à ce titre, l'honorent comme un malheureux, parce que, pour eux, la félicité ne se trouve que dans le repos.

La seconde partie de ce volume, dont l'impression, commencée depuis long-temps, est fort avancée, concerne la Troade, et doit offrir celles des découvertes de M. de Choiseul auxquelles il attachait le plus de prix, qu'il croyait devoir répandre quelque éclat sur le reste de son ouvrage, dont il les regardait comme le couronnement, et qu'il té-

moigne, dans son introduction, un vif regret de n'avoir pas publiées le premier, à cause de leur nouveauté et des grands souvenirs que réveille le seul nom de Troie.

Aujourd'hui qu'elles sont presque toutes connues, s'il veut en reprendre possession, c'est moins, dit-il, parce qu'elles lui appartiennent que parce qu'elles se rapportent à Troie, qui est pour lui un sujet d'habitude et de prédilection. Il paraît certain que cette intéressante partie des travaux de M. de Choiseul ne restera pas incomplète, qu'elle sera bientôt terminée, et que le public ne tardera pas à en jouir.

M. de Choiseul, jaloux de remplir tous ses devoirs, ne pouvait oublier ceux qu'il avait contractés envers l'Académie; et il a enrichi nos recueils de plusieurs Mémoires relatifs à l'objet favori de ses études. Tantôt il décrit l'Hippodrome d'Olympie, et nous fait assister aux courses des chars qui s'y disputaient le prix; tantôt il explique l'origine du Bosphore de Thrace, et nous rend témoins de la catastrophe qui le forma; tantôt il défend Homère contre les raisonnements plus ingénieux que solides de quelques critiques, qui, malgré le témoignage unanime de près de trente siècles, prétendent que le prince des poètes, ou plutôt le père det oute poésie, n'a point existé (*).

Tandis que M. de Choiseul cherchait à se consoler par l'étude, des malheurs de sa patrie et de ses propres disgrâces, ses vœux les plus chers furent enfin remplis : il vit se relever cette antique monarchie à la splendeur de laquelle était attachée celle de son nom ; aucun Français ne lui avait été plus fidèle, et ne fut plus sensible au retour du roi légitime et de son auguste famille; aucun aussi n'en reçut des témoignages plus honorables et plus flatteurs d'estime et d'affection. Les honneurs et les dignités, en quelque sorte héréditaires dans sa famille, lui furent rendus;

(*) Voir tom. IV, pag. 265 et suiv., le Mémoire de M. de Choiseul sur l'Hippodrome d'Olympie; ses Recherches sur le Bosphore de Thrace, et ses Considérations sur Homère.

le roi le nomma ministre-d'état, membre du conseil-privé, et pair de France. Il fit entendre en cette qualité, à la tribune du premier corps de l'État, des discours empreints de l'amour de son roi, de sa patrie, et des nobles sentiments dont il avait toujours été animé. Ce devait être là le terme de ses travaux, de ses projets et de ses espérances. Les nôtres étaient de le conserver long-temps; la force de sa constitution et de sa santé semblait nous le promettre, lorsqu'un accident grave vint avertir qu'il touchait à la fin de sa carrière. Ses amis voulaient en vain se dissimuler, et lui dissimuler à lui-même, que c'était une véritable attaque d'apoplexie; sa langue, restée pesante et embarrassée, en était une preuve trop certaine. On espérait cependant beaucoup pour sa guérison, de l'effet des eaux d'Aix-la-Chapelle, et il s'y rendit au printemps de l'année 1817, accompagné de madame la princesse Hélène de Bauffremont, qu'il avait épousée en secondes noces, dont les qualités aimables ont embelli le reste de sa vie, et qui lui a prodigué jusqu'à ses derniers moments les soins les plus touchants et les plus tendres.

Aussi fidèle à son Dieu qu'à son Roi, dès qu'il sentit que sa fin approchait, il implora les secours et les consolations de la religion, dont il avait toujours conservé dans son cœur les espérances, et mourut le 22 juin 1817, laissant dans la douleur une épouse qui lui survit pour le regretter, et chérir éternellement sa mémoire.

La précieuse collection de monuments antiques de divers genres que M. le comte de Choiseul-Gouffier avait formée, avec beaucoup de soins et de dépenses, dans ses voyages et pendant le cours de son ambassade, n'est point perdue pour la France, à laquelle il la destinait; elle y a été conservée par la munificence du gouvernement, qui en a enrichi le Musée royal, où elle est exposée aux regards du public (*).

(*) M. de Choiseul-Gouffier a été remplacé dans cette Académie, par M. le comte Maxime de Choiseul, son neveu.

EXTRAIT

DU DISCOURS PRONONCÉ A L'ACADÉMIE, PAR M. LAYA,

LE 30 NOVEMBRE 1817,

OU IL REMPLAÇAIT M. DE CHOISEUL.

M. le comte de Choiseul-Gouffier, auquel je succède parmi vous, Messieurs, s'était livré à un genre d'étude et de travaux scientifiques qui ne pourraient établir, entre lui et moi, que des rapports éloignés; mais, entre lui et moi, il est pourtant un point de conformité que je m'applaudis de trouver. Comme lui, je m'honore d'avoir montré dès ma jeunesse de l'aversion pour l'indépendance anarchique, qui ramène les peuples à la barbarie par les excès, non moins que de l'éloignement pour le despotisme, qui les pousse à l'anarchie par le désespoir. Dans les écrits de M. de Choiseul, je rencontre un ami des institutions monarchiques, mais un de ces sages amis qui ne compromettent point, par un zèle aveugle, la cause qu'ils embrassent. Éclairé par les lumières de son siècle, il jugea que les progrès de la raison étaient tels, qu'il n'y avait plus à craindre ni à espérer de lui faire faire des pas rétrogrades. L'homme mûr ne saurait reprendre les penchants ni les habitudes de l'adolescent, et le prudent législateur songe à prolonger, pour les peuples faits qu'il gouverne, ce point si précieux de maturité qui les maintient entre les brusques saillies et les égarements du jeune âge des nations, et les faiblesses, les faux pas et les chutes des siècles de décrépitude. Il sent qu'on ne peut tordre impunément leur esprit et leur caractère : ce ressort, que vous voulez courber, éclatera dans vos mains; ce fleuve entraînant, aucune force humaine ne pourra le remonter. Ces remarques sont devenues communes, Messieurs, depuis que nous bénissons le gouverne-

ment d'un prince qui lui-même a posé devant la puissance royale le mur d'airain de la loi; qui a voulu régner par la loi, voulant ne régner que par la justice; qui a mis en pratique cette théorie du bonheur général, conçue et enseignée par les sages, sentie et embrassée par les peuples, devenue enfin le code qui désormais doit régir le monde au nom de cette raison souveraine à laquelle les puissances de la terre doivent se soumettre, comme autrefois le maître des dieux se soumettait aux arrêts irrévocables du destin. Voilà ce que de bonne heure a su reconnaître un monarque qui exerça son jeune âge dans les travaux de l'esprit, et fortifia son âme dans ces épreuves salutaires de l'adversité, où l'on ne prend que des principes généreux. Hommages soient donc rendus, dans ce temple des lettres, au prince qui honore les lettres en les protégeant, et s'honore lui-même en les cultivant; auquel son vaste savoir aurait mérité des couronnes littéraires, si sa naissance n'avait pas mis sur sa tête auguste le diadème des rois.

C'est sous de pareils chefs, d'autant plus dignes de mettre un prix au mérite et à la vertu, qu'ils ont fait d'avance admirer en eux ce qu'on les voit reconnaître et honorer autour d'eux; c'est sous l'empire de ces juges suprêmes des talents et des services, qu'il est glorieux d'attirer sur soi quelques témoignages d'estime, ou de ces regards d'encouragement qui sont plus flatteurs que des récompenses; et l'une des distinctions particulières attachées à la famille des Choiseul, c'est d'avoir, presque en tous les temps, obtenu la confiance de nos rois. D'augustes suffrages (et je dois m'en féliciter) ont en quelque sorte prévenu tout le bien que j'ai à dire de l'un de leurs descendants. Certes, celui que nous regrettons ne donnera point d'embarras à ses panégyristes. On peut le louer sans détour oratoire, sans toutes ces précautions *artificielles*, qui sont une insulte, et quelquefois un acte d'accusation.

Les ancêtres de M. de Choiseul avaient brillé parmi ces

aventureux chevaliers qui dissipèrent, loin de leur patrie, tant de courage et d'esprit français. Sous l'étendard de la croix ils avaient humecté de leur sang les plaines de la Palestine. De siècle en siècle ils avaient conservé l'hérédité de grandeur qui devait passer jusqu'à leurs derniers neveux. M. de Choiseul aurait pu penser que sa seule tâche, à son tour, était de transmettre aux siens ce dépôt honorable. Non, Messieurs, une illustration qu'il n'eût reçue que de reflet ne pouvait satisfaire sa généreuse ambition. Quelle gloire pour un grand (se disait-il) de n'être qu'une simple épreuve de l'image de ses ancêtres, lorsqu'il n'ajoute point à leurs traits quelques traits particuliers qui distinguent les signes de famille sans les effacer! Reproduire ses aïeux tels qu'ils sont, ce n'est que les copier. M. de Choiseul fit donc comme s'il n'avait pas déjà un grand nom; il travailla à s'en faire un. Dans un âge où l'on est à peine capable de sentir le prix du savoir, déjà il l'honorait dans les autres; il était déjà l'appui des lettres avant d'oser croire qu'il en serait un jour l'honneur.

N'attendez point de moi, Messieurs, que je suive pas à pas M. de Choiseul dans son honorable carrière. Je ne pourrais que retracer incomplétement les actes de sa vie; et, ce qui serait pis que de ne pas rendre à sa mémoire toute la part d'éloges qui lui est due, je risquerais de la compromettre par un maladroit hommage. Un peintre plus habile vous a préparé sans doute le portrait fini du digne collègue que nous célébrons. Exercée à l'école des La Rochefoucauld, des La Bruyère, des Vauvenargue, dans la définition descriptive des mœurs de la société et des traits caractéristiques de l'homme, sa plume, riche en aperçus fins et pénétrants, ingénieux et philosophiques, aura saisi, et saura vous rendre ces traits de physionomie morale qui échapperaient à la mienne, puisque je n'ai pas connu M. de Choiseul, et que je n'exprimerais pas avec une élégance aussi précise, quand j'aurais eu l'honneur de le connaître.

Je me bornerai donc à rappeler quelques époques de sa vie, et quelques productions de sa plume, qui ont, les unes précédé, les autres suivi la publication de son *Voyage pittoresque de la Grèce.* Ces productions sont des Mémoires qu'il ne me serait permis d'apprécier que sous le rapport de l'expression, ne me reconnaissant pas, sous celui de la doctrine, juge compétent de leur solidité ou de leur mérite.

L'année dernière, Messieurs, dans votre séance du 24 avril, l'Institut, en corps, a entendu la lecture d'une *Dissertation sur Homère.* C'était comme membre de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, que M. de Choiseul-Gouffier venait joindre son tribut à ceux que les trois autres sections de l'Institut royal offraient au public en cette mémorable journée. Dans cet écrit polémique, l'auteur discute avec goût l'opinion de deux savants étrangers, tous deux partisans obtinés du paradoxe. Il les combat avec cette politesse et ces manières civiles dont on doit toujours user envers des hommes d'un esprit supérieur, qu'on ne cesse pas d'estimer, quoiqu'on les réfute. Les autres écrits, qui sont un *Mémoire sur l'Hippodrome d'Olympie*, et des *Recherches sur le Bosphore de Thrace*, offrent un résumé d'in ductions plus ou moins convaincantes, qu'il faut livrer encore à la sagacité des vrais juges en ces matières. Cette lecture, instructive pour quelques-uns, ne peut être qu'agréable pour tous, par l'attrait de souvenirs qu'elle réveille dans les esprits, et par cet intérêt particulier qui se rattache toujours à ce qui nous vient de l'antiquité. S'il était vrai que ces Mémoires renfermassent quelques opinions erronées, l'auteur, condamné par les savants, serait absous par ces nombreux lecteurs, qui n'aperçoivent plus de fautes où ils rencontrent des idées fines et ce qu'on nomme de l'esprit : or on ne saurait discuter avec plus de délicatesse, ni peindre avec plus de charme. Il semble, en plusieurs endroits, que ces écrits scientifiques soient la production d'un poète.

Toutefois, le vrai titre littéraire de M. de Choiseul, Messieurs, c'est le *Voyage pittoresque de la Grèce*, composition immense, beau monument qui mérite d'arrêter vos regards, tout inachevé qu'il est dans plusieurs de ses parties.

Les connaissances humaines, Messieurs, forment un domaine presque sans bornes, que les divers esprits se partagent et cultivent avec des procédés comme avec des produits différents. Un seul homme, quelle que fût sa capacité, ne saurait réussir à faire également tout valoir dans ces cultures si variées; mais il peut, en s'attachant de préférence à en bien connaître une seule, étudier les autres, et surtout ne les pas dédaigner. Ainsi M. de Choiseul, porté par une curiosité vive, très-naturelle au jeune âge, vers les objets qui frappent les yeux avant que de frapper l'esprit, conçut un grand amour pour les arts et pour les recherches de l'érudition : mais, doué d'une imagination ardente, qui voulait être satisfaite, et qui ne pouvait l'être par ces simples notions techniques que saisissent toutes les intelligences, que retiennent toutes les mémoires, il pensa que la science, pour qu'elle soit honorée autant qu'elle est honorable, ne doit point rester à la portée du vulgaire; qu'en laissant à tous le pouvoir facile d'acquérir les connaissances positives, il fallait étendre l'étude au-delà d'une observation systématique et matérielle. Persuadé que la science, belle de soi-même, pouvait encore être embellie par la culture des lettres, dès son jeune âge il songea à se former au talent d'écrire, et il eut le bonheur d'apprendre, d'un maître excellent, l'art difficile de peindre la pensée par l'expression. L'ingénieux auteur des *Voyages du jeune Anacharsis*, qui, dans ce livre d'une érudition prodigieuse sans qu'il offre l'abus du savoir, avait jeté à pleines mains ces fleurs d'atticisme, et partout répandu ce doux parfum d'antiquité qu'on respire dans les poèmes et de Sophocle et d'Homère; ce peintre élégant des mœurs de l'ancienne Grèce, lui livra les palettes des grands poètes, où lui-même il

avait emprunté le simple et noble coloris de sa diction pure et sage. Le respectable Barthélemy s'honorait de l'empressement que son noble élève montrait pour l'entendre. A les voir, l'un retraçant avec une douce éloquence, l'autre écoutant avec une surprise avide, des faits historiques qui ont quelquefois tout le merveilleux des fables, on eût dit un jeune Grec dans le cabinet de Platon.

L'esprit échauffé par les récits de son maître, le digne disciple n'eut plus qu'un désir, qui devint en lui un tourment. Il brûlait d'aller rechercher sur les lieux mêmes quelques traces de ces prodiges qui étonnaient son oreille, élevaient son âme, agrandissaient toutes les facultés de son intelligence. Il en a conçu le dessein, c'en est assez, il faut que ce dessein s'exécute. . . . . . Il part, *entraîné*, comme il le dit, *par une curiosité dévorante*. Vous la concevez, et tous nous l'avons ressentie, Messieurs, à la lecture de ces descriptions poétiques qui ont fait le charme de nos premières années; mais la plupart d'entre nous n'ont fait que *lire* ce qu'il a *vu*. C'est ce spectacle, si étendu, que l'œil de l'homme ne peut l'embrasser; si divers, que l'esprit n'en peut saisir toutes les variétés; si orné, si pompeux, si magnifique, que la féconde imagination des poètes ne le reproduit que faiblement; c'est ce spectacle qui, par la sublimité de ses effets, déconcerte l'art qui veut le rendre; c'est, dis-je, ce spectacle que M. de Choiseul est parvenu à retracer avec tout le succès qu'il était permis au plus ambitieux de désirer, au plus habile d'obtenir... Mais, pour nous le représenter à nous-mêmes, tâchons de devenir à notre tour spectateurs, en nous réunissant par la pensée au docte cortége qui vient s'offrir à nos regards. C'est le même sentiment qui attire et précipite sur les pas de notre jeune voyageur, ces zélés missionnaires de la science. . . . Partez pour cette croisade poétique, artistes renommés, savants illustres, immortels poètes! Allez reconnaître cette Grèce souterraine, où dorment les héros d'Homère. Que

la tombe interrogée vous réponde, et que, réveillés au son de votre parole, ses pâles habitants se lèvent, pour témoigner que le chantre divin qui sauva leur nom de l'oubli, n'a pas immortalisé des exploits imaginaires. Donnez à ces fictions une base aussi durable que ses vers. Prouvez par vos recherches, que le premier des poètes est aussi le premier des historiens; que vrai dans ses sentiments, il est vrai dans ses récits; qu'il a pu agrandir ses héros, qu'il ne les a point créés; décoré le théâtre de leur gloire, qu'il ne l'a point construit. Dans vos peintures, rendez vivantes et parlantes ces grandes figures des temps reculés. Ne vois-je pas à votre tête l'homme inspiré qui peut opérer ce prodige ? Delisle, autre Amphion, marche à côté de Choiseul. Aux premiers accents de sa lyre, cette Grèce ensevelie sous ses ruines va se relever; ce grand corps sans vie va se ranimer comme au souffle de la parole d'un prophète vous voyez, dans un admirable emblême, se réveiller et se dresser le squelette (*) du genre humain. Sous leurs évocations puissantes, les sites désenchantés retrouvent leur fraîcheur et leur éclat. Les monts, les rochers, les antres verds, vont revoir leurs demi-dieux; les palais, les gymnases, vont sortir de leurs décombres; le précieux marbre de Paros, qui pave aujourd'hui la demeure d'un pacha stupide, va être rendu aux parvis des temples que les prêtres de Minerve, de Diane, de Bacchus, d'Apollon, fouleront encore de leurs brodequins dorés; les antiques villes vont se remplir de leurs premiers citoyens : je revois Thèbes et son Épaminondas, et son Pindare, et son Hésiode : la Béotie valait donc mieux que sa renommée! Je revois Lesbos, qui se glorifie encore de son Pittacus, toujours honorant sa mémoire, toujours négligeant ses exemples : je revois Méthymne, Antissa, Mitylène, dont les montagnes harmonieuses répétaient d'échos en échos les divins accords d'Arion, d'Alcée, de Sapho, de Terpandre. . . . Mais vous

(*) Prophétie d'Ézéchiel, ch. 37, Tableau de la Résurrection des morts.

oublierai-je, terre classique, qui vîtes les Grecs combattre les Troyens, et tout l'Olympe sur la terre, juges de ces grandes luttes; Simoïs, qui rouliez les corps, les boucliers, les cuirasses des vainqueurs et des vaincus? Salut, mont Ida! salut, mystérieux Gargare?..... Laissons-nous entraîner sur les pas de nos voyageurs vers ces doctes plaines qu'arrosent l'Hyssus et le Céphise, lieux révérés, où de génération en génération voyage par la pensée une jeunesse studieuse; où les amis des arts vont, en souvenir, à toutes les époques de leur vie, comme respirer l'air natal, afin d'entretenir la force et la pureté de leurs principes!... Voici l'enceinte où Platon régnait sur les cœurs par la douce persuasion; où Démosthènes lançait des foudres sur les traîtres et sur les tyrans. A la vue de cette Athènes, aujourd'hui méconnaissable, quels sentiments de regrets ensemble et d'admiration saisirent votre âme, ô Choiseul! ô Delisle!.... Écoutez le favori des muses; lorsque son pied commença de toucher cette poussière poétique, formée des cendres des Eschyle, des Sophocle, des Euripide, des Pindare, il sentit couler ses larmes « *Je pleurai* » dit-il. Qui pourrait en être surpris?..... C'était un fils sensible et religieux, qui retrouvait dans une solitude étrangère les cendres de ses ancêtres.

Il m'eût fallu posséder les pinceaux de M. de Choiseul-Gouffier, pour vous présenter dans de magiques rapprochements, et par d'adroits effets d'optique, l'ensemble de son grand tableau de la Grèce. Je n'ai point eu cette ambition. J'ai tâché de vous reporter sur les lieux par les souvenirs, afin que vous puissiez vous mieux remplir des grands sujets qu'il avait à traiter, et mieux apprécier aussi les ressources de son talent, en songeant aux difficultés de son entreprise.

Trois corps académiques se sont honorés d'admettre dans leur sein l'auteur de ces nobles travaux. A l'Académie Française, M. de Choiseul avait remplacé d'Alembert, homme

supérieur, qui avait justement obtenu les deux renommées que promettent les sciences exactes et les lettres à celui qui, sachant tirer un double produit de cette double culture, se sert de la précision que les unes mettent dans l'esprit, pour donner de la solidité aux inventions des autres, et réciproquement des vifs et brillants aperçus que l'esprit se rend familiers par le commerce des lettres, afin de donner aux œuvres inanimées du savant, de l'intérêt et du coloris.

Je rappelle ici l'époque la plus glorieuse de la vie de M. de Choiseul. Les honneurs s'accumulaient sur sa tête. Comblé des témoignages d'estime et de confiance de Louis XVI, il partait de France avec la qualité d'ambassadeur auprès de la cour Ottomane. La mission était difficile et périlleuse. Il est des lieux comme des circonstances, où la vertu la plus intègre a besoin d'art; mais gardons-nous de confondre cette adresse légitime qui se tient sur la défensive, avec l'offensive attitude de l'astuce et de la ruse. En un poste où tous les diplomates vulgaires s'étaient persuadés que le seul moyen d'échapper aux embûches qu'on leur faisait craindre, c'était d'en dresser, M. de Choiseul, auquel cette réciprocité d'attaque et de défense ne pouvait convenir, sut déconcerter toutes les trames par des mesures de conciliation que ses rivaux, ou ses ennemis, regardèrent comme le chef-d'œuvre de la politique, quand ce n'était que l'acte d'un bon esprit, que l'inspiration d'une belle âme.

A l'époque de nos premiers troubles domestiques, ce sage esprit de modération et de loyauté qui réglait toujours sa conduite, l'instruisit à parer les coups secrets de l'intrigue ambitieuse et les brusques assauts des factions anarchiques; mais il ne crut pas devoir, par respect pour son nom, soutenir long-temps cette double guerre, et on le vit se hâter de faire le sacrifice de sa place, dès qu'il comprit qu'il y avait plus d'honneur à y renoncer qu'à s'y maintenir.

En ces pénibles circonstances, la Russie lui offrit un sûr

asile, et ses souverains une auguste protection. C'est dans son livre même qu'il faut suivre le noble et simple épanchement de sa reconnaissance. Quelle touchante peinture de la vertu hospitalière des temps antiques, de ce doux et irrésistible besoin des peuples civilisés, que le luxe n'a pas encore corrompus ! L'exercice de l'hospitalité est la passion des bons cœurs : M. de Choiseul, digne de la ressentir, était digne de l'inspirer. Chez l'étranger il crut n'avoir pas changé de patrie, tant ses nouveaux concitoyens s'étaient empressés d'accueillir cet hôte distingué, auquel ils semblaient bien moins avoir accordé qu'avoir offert *le droit de cité* dans leurs murs. Son âme en était touchée jusqu'à l'attendrissement : de là ces pages éloquentes dans lesquelles il nous montre la douce hospitalité sous les traits d'une déité bienfaisante. L'étranger, aux yeux de son hôte, n'est plus un étranger : devenu un objet sacré comme le malheur même, c'est un frère de plus dans la famille aussitôt qu'il a touché le seuil du toit domestique. Serait-il vrai que ces belles pages fussent *un hors-d'œuvre* dans les récits descriptifs de M. de Choiseul, comme de rigides censeurs l'ont avancé ? Louable écart ! heureuse faute, que tous les écrivains n'ont pas l'honneur d'avoir commise ! Ah ! pour qu'on lui pardonne cette séduisante imperfection, il suffira de le lire ; et peut-être, en le lisant, plaindra-t-on ces censeurs mêmes de n'avoir pas de pareils torts à se reprocher.

En 1802, M. le comte de Choiseul revint en France, où il vécut dans une retraite studieuse. Lors du retour du Roi, il reprit le rang de ses aïeux, rehaussé par la dignité de pair, d'autant plus honorable en sa personne, qu'il ne la possédait point à titre d'héritage, mais comme un prix glorieux de sa noble conduite. De nouveaux événements lui firent perdre l'exercice de ses titres, et les désastres publics ne lui laissèrent ni la pensée ni le loisir de les regretter. Bientôt après il les reprit encore : oh ! pour cette

fois, en se félicitant de les avoir recouvrés, puisque son bonheur personnel était l'annonce et lui semblait être la garantie du bonheur public. Dans ce nouvel ordre, pour lui renaissait une ère nouvelle d'agréables illusions, telles qu'il les avait goûtées sous les beaux jours de la monarchie et dans les brillantes années de sa jeunesse. Ces longs travaux interrompus, il allait donc les reprendre (*)! Cette

(*) M. de Choiseul fit deux voyages dans la Grèce. Lorsqu'il entreprit le premier, la Grèce était, comme il l'annonce, l'objet *tout particulier de son culte. Sa seule passion pour l'antiquité* l'avait entraîné dans la patrie d'Homère. Lors du second voyage (époque de son ambassade), il se promit de faire un nouvel examen des lieux, et par conséquent de réformer tout ce qui lui paraîtrait trop douteux, trop hasardé, dans son premier travail. Je rétablis en note un passage qui se trouvait dans mon discours, mais qui, venant à la suite du tableau de la Grèce, pouvait *faire longueur;* et je l'ai conservé, non pas parce que je craindrais d'en faire le sacrifice, mais parce que les idées que j'exprime étaient celles de M. de Choiseul, et que ce projet de révision honore son goût.

« L'expérience avait averti M. de Choiseul que, dans le pays d'enchan« tement et de prestige qu'il voulait revoir, il devait s'armer de cette cir« conspection judicieuse qui ne repousse pas la vérité par l'incrédulité, « mais qui veut et doit se servir du doute, afin de s'assurer mieux de ses « découvertes. Le lecteur avait paru satisfait de son premier travail: ce« pendant il se persuada qu'on l'avait traité avec indulgence; il avait le lé« gitime orgueil de vouloir l'être avec justice. Plus rigoureux que ses ju« ges, il lui sembla qu'il avait plutôt *parcouru* qu'*observé* le site; qu'il « avait jugé trop superficiellement les hommes, et les choses trop fugitive« ment. Dans ses comparaisons des anciens avec les modernes, peut-être « ne s'était-il pas assez défié de son enthousiasme, peut-être avait-il trop « agrandi les uns, trop rapetissé les autres. Mais ce coup-d'œil de censeur « qu'il arrête sur lui-même, l'intérêt de la vérité lui commande de le fixer « sur ses coopérateurs, et de faire aussi une révision sérieuse de leur tra« vail. Il redressera donc les méprises, encore qu'elles se couvrent d'un « nom respecté; il rectifiera les faux jugements; il éclaircira et fixera, « par des notions positives, les incertitudes. Son Hérodote, son Homère « à la main, il va consulter de nouveau ces vieilles terres, où sont con« fondus tous vestiges, tous points de reconnaissance topographiques; « il retrouvera les sources des fleuves ensevelis sous les générations amon« celées; il dessinera, avec plus de précision même que les plus exacts « géographes, le lit, les détours sinueux, les rives dentelées des rivi« res.... Que ces secondes recherches vont épargner de veilles à l'érudit,

grande résurrection de l'ancienne Grèce allait donc consacrer son nom chez les races futures!.... Le voilà revenu aux douces études des lettres : c'était sa première passion, ce devait être la dernière de sa vie. Déjà il jouissait des biens les plus précieux que les hommes puissent ambitionner dans ce monde; du bonheur en réalité, de la gloire en perspective. Homme aimable, sincère ami, preux et loyal chevalier, sujet dévoué, digne Français, son cœur enfermait tous les sentiments généreux. Ses jours étaient pleins et désirables..... hélas! Et c'est lorsque tout lui devait rendre la vie si chère, que la mort l'a frappé aux côtés de celle qui donnait du charme et du prix à son bonheur même! Oh! si, à l'heure suprême, les attachements qu'on ressent sont en proportion de ceux qu'on inspire, et si les regrets se mesurent au mérite des personnes qu'il faut quitter, la dernière heure de M. de Choiseul dut être bien douloureuse! Espérons pourtant que plus d'une idée consolante se sera mêlée dans son esprit à ce sentiment d'amertume. Ses derniers moments, sanctifiés par la présence des ministres de la religion, ont dû être adoucis par les soins et la pieuse tendresse de la compagne de ses jours. En attachant sur elle ses regards, il aura pensé qu'il se survivait dans la plus chère moitié de lui-même. L'âme et l'esprit satisfaits, il se sera dit sans doute : « J'ai rempli toutes les tâches que la Providence impose à l'homme en naissant. Ma « dette est acquittée envers mon pays, envers mon Roi, « envers tous les miens. » Et, sans vaine gloire, il aura pu se persuader que son passage en cette vie mortelle a laissé une trace lumineuse, dont le reflet, en s'étendant sur le nom de sa noble famille, ne fera que le rendre et plus remarquable et plus respectable aux yeux de la postérité.

« au physicien, au naturaliste !.... L'architecte, le statuaire, le peintre, « l'historien, le poète, consulteront ses dessins, qui seront, pour les uns, « des morceaux d'étude ; pour les autres, des sources d'inspiration ; pour « tous, des objets d'étonnement et de respect. »

EXTRAIT

DE LA RÉPONSE FAITE AU DISCOURS PRÉCÉDENT,

PAR M. LE DUC DE LEVIS,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ce que je pourrais dire après vous, Monsieur, sur les ouvrages de M. de Choiseul-Gouffier, ajouterait peu à sa gloire littéraire; mais une liaison qui a duré bien des années, et qui me laissera toujours de profonds regrets, m'autorise à parler avec quelqu'étendue de son caractère honorable et des agréments de son esprit.

Noble de cœur comme de naissance, le comte de Choiseul avait cette élévation d'âme qui nous porte à considérer le hasard d'une illustre origine comme un devoir ajouté à tous ceux que la mode impose, comme une obligation particulière qui nous astreint à suivre les lois d'un honneur plus rigoureux, qui veut une délicatesse plus raffinée, enfin des procédés plus généreux. Lorsque de tels principes dirigent invariablement la conduite publique et les actions privées, on obtient pour récompense cette dignité personnelle, indélébile, qui fait pardonner les faveurs de la fortune, qui survit aux revers.

C'est ainsi que M. de Choiseul acquit la grande considération qui le suivit des rives du Bosphore, où il représentait avec éclat un puissant monarque jusque sur les bords de la Néva, où il n'était plus qu'un étranger

sans patrie (*). Elle le suivit encore lorsqu'il revint en France, pauvre, dépouillé, n'ayant conservé de tous ses biens que le souvenir de services méconnus, et cette noble fierté qui dédaigne la plainte, qui souffre sans s'abaisser. Mais sévère pour lui seul, indulgent pour les autres, il n'avait point ce faste de vertu qui blesse comme un reproche. S'il s'exprimait avec sensibilité sur les maux de la patrie, jamais il ne parlait avec amertume des injustices dont il était victime. Ferme dans ses principes, constant dans ses affections, son humeur était égale, son air était toujours serein, et dans la société intime, il joignait au charme de l'esprit le plus orné, cette gaieté douce que l'on peut, à juste titre, nommer le complément de la philosophie.

La modestie relevait encore l'éclat des connaissances variées et étendues que le comte de Choiseul devait à l'étude et à l'observation : la forme aimable du doute était celle qu'il préférait; avait-il à traiter de matières qui lui étaient moins familières, il appelait lui-même la défiance. Ainsi, dans le discours qu'il prononça à la chambre des Pairs, sur le budget de cette année, nous l'avons entendu dire, avec une grâce naïve, que l'on devait être surpris d'entendre parler sur les finances un homme si peu soigneux sur ses intérêts. Mais ce qu'il ne disait pas, et ce qu'il est juste d'ajouter, c'est que, si la balance ne fut pas toujours exacte entre ses dépenses et ses revenus, le déficit ne provenait ni d'une magnificence stérile, ni de ces prodigalités que la raison et la morale désavouent. Protecteur généreux des artistes, entraîné par son goût pour les arts,

(*) La considération dont M. Choiseul jouit à Constantinople pendant son ambassade, fut non-seulement utile aux Français qui habitaient la Turquie, elle le fut encore aux sujets des puissances étrangères en guerre avec la Porte. Ce fut à ses instances que le divan, se conformant pour la première fois au principe du droit des gens, fit sortir du bagne l'équipage d'une frégate russe échouée à l'entrée du Bosphore.

dont il appréciait si bien les chefs-d'œuvre, il ordonnait des fouilles, des voyages, des achats de médailles et d'antiques, dès qu'il les croyait nécessaires à son grand ouvrage. Mais ce qui nuisit le plus à sa fortune, c'est qu'il avait, au souverain degré, le mépris de l'or : preuve indubitable d'une âme passionnée pour ce qui vaut mieux que l'or : la gloire et la vertu.

Les opinions politiques du comte de Choiseul furent invariables, comme sa fidélité à son souverain légitime. Lorsque la révolution commença, il était jeune ; cependant une maturité précoce, jointe à une grande rectitude de cœur et d'esprit, lui en fit désapprouver les principes et redouter les conséquences ; sa prévoyance était, il est vrai, merveilleusement secondée par l'objet de ses méditations habituelles ; l'histoire des républiques grecques, qui lui était aussi familière que leurs monuments, surtout celle de ces Athéniens avec qui nous avons plus d'une ressemblance, devaient lui présenter, sous de plus vives couleurs, le tableau des troubles perpétuels, de l'anarchie souvent ensanglantée, tristes résultats des gouvernements populaires. Et qui sait si sa vue pénétrante ne découvrait pas, dans un sombre lointain, le bannissement du juste et le supplice de la vertu? Mais si M. de Choiseul se prononça constamment contre une révolution, source de tant de maux, ne croyez pas qu'il fut l'ennemi d'un gouvernement régulièrement tempéré.

En vain les incorrigibles partisans d'une égalité illusoire affectent-ils de confondre tous ceux qui réprouvent leurs funestes systèmes, avec les cœurs bas et les âmes serviles, les faits réfutent cette calomnie : je citerai celui qui me paraît le plus remarquable. On sait combien dans cette grande province, qui s'est toujours montrée la plus jalouse de ses priviléges et de ses libertés, la cause de la monarchie légitime a trouvé de défenseurs.

Oui, nous pouvons le dire avec un juste orgueil, rien n'est plus commun parmi nous, que l'alliance d'une

fidélité à toute épreuve, d'un dévouement sans bornes et sans regrets pour des princes dignes de tant d'amour, avec un attachement non moins sincère pour les antiques franchises que nos fiers aïeux nous ont transmises comme le nom qui les rappelle. Ces sentiments généreux, répandus en France dans toutes les classes de la nation, l'étaient surtout dans ces anciennes familles (et les Choiseul étaient au nombre des plus illustres) qu'une longue suite de services et de récompenses attachaient plus étroitement à la dynastie régnante. Leur cœur, leur épée, leur fortune, étaient au Roi; et si quelquefois on les vit opposer de la résistance à ses volontés, c'est que des conseillers imprudents leur paraissaient attaquer ces libertés nationales, qui sont à la fois la sauvegarde des peuples et la force des trônes.

Gloire, reconnaissance éternelle au sage monarque qui a détruit pour jamais le germe de ces dissensions affligeantes. Il a posé d'une main sûre les limites trop long-temps indéterminées de tous les pouvoirs. Désormais les droits et les devoirs politiques sont irrévocablement fixés, et le patriotisme fidèle ne pourra plus s'égarer dans le labyrinthe épineux d'une constitution surannée.

Ce que j'ai dit des sentiments de la plus haute classe de la nation, s'applique nécessairement à vous, Monsieur, qui en faites partie. En effet, suivant la belle définition de Cicéron, « la noblesse est la vertu reconnue »; et quelle vertu publique fut jamais plus authentique, plus reconnue que la vôtre! Dans ces temps de douloureuse mémoire, où la terreur planait menaçante sur la France consternée, où son Roi était dans les fers, votre talent, courageux jusqu'à l'audace, osa faire entendre sur la scène déshonorée, les accents de la justice et de la raison. L'effet fut prodigieux : les cœurs, si long-temps oppressés, répondirent à votre voix. L'indignation éclata de toutes parts; la salle retentit d'imprécations contre les factieux. Il est permis de le croire : si le théâtre eût été dans ces vastes proportions

que la magnificence des anciens donnait à ces grands édifices dont les ruines sont encore si imposantes, il en serait sorti une armée entière; la tyrannie était détruite; le Roi était sauvé. On peut juger du danger que courut le crime, par l'effroi qu'il ressentit; des bataillons marchèrent, on pointa des canons contre la salle où cette conjuration venait d'éclater. Ah! si ce grand attentat eût été épargné à la France, si ce vertueux prince avait repris le pouvoir qu'il ne voulait employer qu'à assurer le bonheur d'un peuple égaré, que de maux eussent été prévenus! et après vingt-cinq ans de troubles, de combats, et de victoires trop chèrement achetées, nous n'aurions pas à gémir aujourd'hui sur les déplorables conséquences du reflux des étrangers!

Mais détournons les yeux de ce tableau déchirant; et vous aussi, Monsieur, oubliez que vos nobles efforts n'eurent alors d'autre prix que la persécution la plus acharnée : vous n'y avez pas succombé; la Providence vous réservait des jours plus heureux.

L'Académie, à peine rétablie, a voulu donner un témoignagne éclatant des sentiments qui l'animent, en faisant porter l'un de ses premiers choix sur l'éloquent défenseur de Louis XVI; elle en donne une nouvelle preuve, en admettant parmi ses membres le poète courageux, qui, dans cette occasion à jamais lamentable, fit au peuple Français un appel énergique et mémorable.

L'Académie veut aussi récompenser en vous, Monsieur, l'homme de lettres distingué, qui, poursuivant avec un zèle infatigable son honorable carrière, se voue à l'instruction de cette jeunesse, l'espoir de la patrie. Vous la conduisez, nous n'en doutons pas, non-seulement dans la voix des bonnes études, mais dans celle des bonnes mœurs; vous lui inspirez l'amour de cette dynastie qui nous est enfin rendue. Et comment enseigner notre histoire sans parler des grandes qualités, de la gloire de ces princes? Vous faites sentir à vos élèves tous les avantages

de l'ordre, du travail, de la soumission aux lois. Le temps n'est plus, grâce au ciel, où l'insatiable ambition prétendait façonner la jeunesse, et même l'enfance, à la subordination militaire, transformer nos écoles en des camps, afin d'en tirer des soldats qui devaient bientôt opprimer leurs malheureux parents

Vous pouvez aujourd'hui recommander les vertus pacifiques ; vous le pouvez, sans crainte de refroidir l'ardeur d'une jeunesse naturellement belliqueuse : si jamais elle était appelée à défendre l'honneur de la France, l'indépendance nationale, qu'on lui montre des armes : Achille à Scyros ne fut pas plus prompt à les saisir.

VOYAGE PITTORESQUE

DE LA GRECE

ET

DANS L'EMPIRE OTTOMAN,

PAR

M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

AMBASSADEUR DE FRANCE A CONSTANTINOPLE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
DE M. DE CHOISEUL.

Lorsque je quittai Paris pour visiter la Grèce, je ne voulais que satisfaire la passion de ma jeunesse pour les contrées les plus célèbres de l'antiquité ; ou si j'osais me flatter d'ajouter quelques observations à celles des voyageurs qui m'avaient précédé, d'échapper à quelques-unes de leurs méprises, de réformer quelques erreurs de géographie, cet intérêt n'était pas et ne pouvait être, vu la faiblesse de mes moyens, le motif qui me déterminait. J'étais entraîné par une curiosité dévorante que j'allais rassasier de merveilles ; je goûtais d'avance le plaisir de parcourir cette illustre et belle région, un Homère et un Hérodote à la main, de sentir plus vivement les beautés différentes des tableaux tracés par le poète, en voyant les images qu'il avait eues sous les yeux, de me rappeler avec plus d'intérêt les plus célèbres événements de ces siècles reculés, en contemplant les lieux mêmes qui en avaient été le théâtre : enfin je me promettais une foule de jouissances sans cesse renaissantes, une ivresse continuelle, dans un pays où chaque monument, chaque débris, et pour ainsi dire chaque pas, transportent à trois mille ans l'imagination du voyageur, et le placent tout à la fois au milieu des scènes enchantées de la fable et des grands spectacles d'une histoire non moins féconde en prodiges. Je ne puis encore, même plusieurs années

après, me retracer sans émotion mes courses sur cette mer semée d'îles, dont les tableaux délicieux varient sans cesse pour le navigateur, et dont le moindre rocher s'offre à l'imagination peuplé de dieux ou de héros; et la terre de Délos et le rivage de Troie, et surtout le jour où, abordant au Pirée, je volai vers Athènes, heureux de fouler ce sol fameux, et le cœur battant d'impatience de contempler les restes de sa grandeur. Chaque objet était pour moi la source d'une sensation nouvelle: voici les vestiges de ces longues murailles qui joignaient le port à la ville; sous ces forêts antiques d'oliviers et de platanes se promenaient Démosthène, Socrate; j'y voyais Aspasie: cet édifice imposant que le temps a respecté, et que le soleil près de l'horizon dore de ses feux, c'est le monument que dédièrent à Thésée les Grecs vainqueurs à Salamine; et déjà sur le sommet de la citadelle s'aperçoivent les ruines précieuses de ce temple de Minerve, chef-d'œuvre des arts de l'Attique dans le beau siècle de Périclès.

Mais après ces premiers instants d'illusions, je ne tardais pas à m'apercevoir que j'étais aussi venu chercher bien loin de justes et fréquents regrets. Je sentais tout ce qui me manquait pour tirer de mon voyage une utilité réelle, et qui en aurait accru l'intérêt pour moi-même; je sentais qu'il aurait fallu joindre aux connaissances ordinaires sur l'histoire grecque, des connaissances plus étendues sur les antiquités, sur les différentes parties de la physique et de l'histoire naturelle, et surtout ce concours de vues nécessaires pour bien juger de l'état politique et civil d'une nation; enfin j'eus le regret d'avoir fait ce voyage sept ou huit ans trop tôt: c'est en effet avec les yeux de la maturité qu'il importait de voir un tel pays, et peut-être en général est-ce dans cette époque qu'il faudrait placer les voyages. Dans la

première jeunesse, on n'a pu s'enrichir de toutes les connaissances convenables; et quand l'esprit serait alors dans sa force, ce qui n'est vrai qu'à l'égard d'un très-petit nombre d'êtres privilégiés, il n'a pas encore l'étendue dont il est susceptible, et qu'il acquiert avec le temps; il ne peut suffire à tant d'observations de genres différents: et d'ailleurs il voit la plupart des objets à travers l'enthousiasme qui les exagère, ou, ce qui est encore pis, il en voit quelques-uns avec un défaut d'intérêt qui les anéantit. Dans un âge plus avancé, les lumières sont, il est vrai, plus étendues; mais on a perdu en partie cette vivacité de sensations qui fait le charme des voyages, qui se répand sur les objets observés par le voyageur, et sur l'image qu'il en retrace dans ses récits: on s'est alors trop souvent formé une stérile habitude de ne voir, de ne sentir que par les livres, et d'en adopter les préjugés. L'imagination est affaiblie, et c'est trop perdre en parcourant ces beaux climats, que de perdre les plaisirs dont elle est la source. Ils tiennent pour la plupart à des idées et à des sentiments qui, dans nos constitutions modernes, ne survivent guère à la première jeunesse. Ce noble enthousiasme, cette admiration passionnée pour d'antiques vertus qui ne sont plus à notre usage, l'homme trop instruit par le temps et la réflexion, les range d'abord avec douleur, mais ensuite trop facilement, parmi les illusions de son jeune âge. La triste expérience lui a montré qu'elles appartiennent à un ordre de choses différent de celui où il se trouve placé: il se répète sans cesse qu'il faut donner tout à la raison, ne rien accorder à cet enthousiasme, qu'il appelle une ardeur inutile autant qu'indiscrète; qu'il faut descendre à des vertus plus vulgaires, moins étrangères à la société telle qu'elle existe, et surtout à lui-même. Le sentiment des

maux dont il a été témoin et souvent même victime, le souvenir décourageant de tant de vertus qu'il a vues languir dans l'inutilité ou gémir dans le malheur, finissent quelquefois par affaiblir en lui la haine du vice et l'amour du bien: heureux si, en repoussant ces illusions dont s'accroissaient à la fois l'énergie de son esprit et celle de son âme, il ne tombe pas jusque dans cette immobile et dangereuse indifférence, qui est un hommage refusé à la vertu, une paix accordée au crime, et un crime elle-même; heureux si, en examinant les causes des maux et des abus qu'il a long-temps déplorés, et voyant à quelles racines profondes ces abus sont attachés, il ne désespère pas du bonheur des hommes, et ne renonce pas totalement à l'honorable désir d'y contribuer.

La plupart de ces inconvénients s'affaiblissent ou disparaissent pour l'homme qui voyage dans la maturité; placé à égales distances entre les deux termes de la vie humaine, il participe aux avantages de l'un et de l'autre; il joint la vivacité du sentiment à la force de la réflexion. La lumière naturelle de son esprit s'est accrue par les lumières acquises; il a encore le courage de tenir aux idées qui lui sont propres, de comparer ce qu'il voit à ce qu'il a lu, et de juger le jugement d'autrui, quelque imposant qu'il puisse paraître: son esprit, en s'étendant, a du moins appris où il faut porter ses regards, et connaissant la variété de ces questions morales et politiques qui partagent les opinions, il est en état de demander aux différents objets dont il s'entoure et qu'il interroge, la solution de tous ces problèmes; sa raison et son imagination, au lieu de se combattre, se prêtent un mutuel secours. La raison a détruit quelques illusions sans doute, mais elle n'a pas détruit l'imagination qui les faisait naître; enfin il admet encore

la possibilité de voir les hommes heureux, car la perte de cette illusion est la dernière perte à laquelle la jeunesse puisse se résoudre.

Tel est l'âge que j'aurais dû attendre pour voir la Grèce avec plus de fruit; et quoique je ne puisse jamais me flatter de réunir ces avantages, j'aurais du moins obtenu celui d'examiner ce pays avec des yeux plus exercés; au défaut de mes propres lumières, j'aurais eu peut-être celles de mon siècle, puisqu'avec du temps et du soin, on parvient à les acquérir; mais ce qui, dans cette supposition même, m'aurait toujours manqué, c'est le talent nécessaire pour bien décrire la Grèce moderne, et surtout pour parler dignement de la Grèce ancienne, de ce pays tout à la fois le berceau de la liberté et la patrie des vertus et des arts.

Quel spectacle de voir entre l'Asie civilisée, mais esclave, et l'Europe libre, mais barbare, une nation faible d'abord, bientôt puissante, naître, se former, s'accroître pour unir les avantages de la liberté et de la civilisation; dépouiller l'une de sa grossièreté féroce, purger l'autre des empreintes de la servitude, élever au plus haut degré la dignité de l'homme, porter en même temps au plus haut point tous les arts du génie; et pour ajouter encore au prodige, consommer dans le court espace d'un siècle cet ouvrage de grandeur et de gloire, qui fixera pour jamais l'attention de tous les âges. Avec quelle surprise ne voyons-nous pas dans une enceinte bornée, vingt peuples différents d'esprit et de mœurs, unis par une ressemblance générale, et ne formant qu'un seul peuple comme leurs dialectes variés ne formaient qu'une seule langue; plusieurs de ces peuples rivaux de vertus et de gloire, de petits États et une grande puissance, une scène étroite et de grands événements, des mœurs élégantes et de grands carac-

tères, toutes les sciences inventées ou perfectionnées, le génie et la vertu célébrés dans les fêtes publiques et dans les solennités nationales ; l'un et l'autre consacrés à une mémoire immortelle dans tous les monuments des arts, dont les débris sacrés appellent encore dans ces régions malheureuses les hommes éclairés de tous les pays !

C'est avec le fond de ces idées plus ou moins étendues, plus ou moins développées, que j'arrivai dans la Grèce ; il faut connaître à la fois l'enthousiasme des beaux-arts, celui de la jeunesse et l'empire que l'aspect des lieux exerce sur l'imagination, pour concevoir la foule des sentiments qui saisirent et occupèrent toutes les facultés de mon âme. En vain j'avais lu cent fois la description de l'état déplorable où la Grèce était réduite ; en vain je m'en étais souvent moi-même composé le tableau : récits, relations, histoire, tout fut oublié comme par un enchantement soudain ; j'éprouvais le même sentiment que si, après avoir été témoin de son ancien éclat, je fusse revenu tout à coup contempler sa ruine récente ; je franchissais tant de siècles interposés entre ce que je voyais et ce que j'avais lu de son antique prospérité ; je ne m'accoutumais point à ne retrouver que sur des débris la splendeur de ces lieux si renommés ; je m'indignais contre cette fureur insensée qui a pu détruire tant de beaux monuments, et j'oubliais que la religion des Turcs leur fait un devoir superstitieux de briser les statues et de détruire les tableaux. Il me semblait que la vue de tant de chefs-d'œuvre si précieux aurait dû faire tomber les armes des mains prêtes à les frapper ; et me rappelant ce privilége unique, qui, dans l'antiquité, consacrait l'île de Délos, qui faisait de son enceinte un asile inviolable

pour tous les peuples, d'où le crime s'écartait volontairement, et dont la guerre même n'osait approcher, il me semblait que la Grèce entière eût dû éprouver de toutes les nations ce même respect religieux, et participer au privilége dont elle avait honoré le berceau du dieu des arts.

A ces premiers regrets succédait bientôt un sentiment plus douloureux encore, et que faisait naître l'excès d'opprobre et d'humiliation où sont tombés les descendants de ces hommes si célèbres; on ne peut voir avec indifférence imposer tranquillement les tributs de la servitude en des lieux où les poignards ont été tant de fois aiguisés contre la tyrannie. Il en coûte pour mépriser l'infortune : aussi cherchais-je, au milieu de la dégradation que j'avais sous les yeux, à démêler quelques traits héréditaires du caractère des Grecs, comme j'eusse cherché l'empreinte d'une médaille antique sous la rouille qui la couvre et qui la dévore; je recueillais avec toute l'attention de l'intérêt, des preuves d'intelligence, d'activité, de courage dont le hasard me rendait témoin. Dans ces scènes violentes et passagères que fait naître quelquefois l'oppression portée à son comble, dans cette chaleur qui souvent fait terminer aux Grecs leurs querelles particulières par des actes de violence, j'aimais à retrouver quelques vestiges de leur ancienne énergie, je la cherchais même jusque dans les emportements d'une grossièreté souvent importune aux voyageurs; en un mot, je leur aurais pardonné d'être féroces, mais je ne pouvais leur pardonner d'être vils.

Chez un autre peuple, je n'eusse été touché sans doute que d'un sentiment de pitié pour des hommes opprimés par la force et courbés sous le joug le plus pesant; mais ces esclaves n'étaient pas seulement des

hommes, c'était la postérité des Grecs, et mon respect pour leur nom aggravait à mes yeux leur avilissement. Ce beau nom déshonoré, tant de gloire humiliée, écartant l'attendrissement qu'inspire un malheur sans opprobre, me révoltaient davantage contre leur lâcheté et leur abjection ; c'est ainsi que l'intérêt même qu'ils m'inspiraient me portait à les juger avec trop de sévérité. Je ne pensais point assez à l'assemblage des causes, à l'enchaînement des circonstances funestes qui les ont accablés, et qui auraient dû les anéantir sans retour.

Et depuis l'instant qui les soumit aux Romains, quelle est l'époque où ils eussent pu recouvrer leur liberté? Plus on parcourt l'histoire, plus on voit qu'il n'en exista jamais aucune; le dirai-je, c'est depuis leur asservissement absolu, c'est depuis la prise de Constantinople par Mahomet II, que leurs chaînes, plus pesantes, sont peut-être moins difficiles à rompre: l'instant qui a consommé leur servitude est peut-être celui qui les rapproche le plus de la liberté. L'espérance peut rester aux vaincus tant qu'ils ne sont pas mêlés sans retour avec leurs vainqueurs; ici tout sépare les deux nations : religion, mœurs, usages, tout se heurte, tout se combat sans relâche, et peut-être pour jamais. Aussi est-ce depuis cette époque que leurs efforts, pour sortir d'esclavage, ont été plus fréquents et plus multipliés; c'est ce qui m'engage à réclamer contre le mépris qu'on leur prodigue, et que je me suis senti si près de ne pas leur épargner moi-même. L'esclave qui s'agite et se tourmente dans sa chaîne peut bien être insensé, mais il ne saurait être vil : son agitation même le sauve du mépris, et lui conserve quelques droits à l'estime. Sous ce point de vue, les Grecs, impatients du joug qui les écrase, redeviennent intéressants; et quelle est

la nation qui ait signalé plus souvent son amour pour la liberté? S'ils parurent soumis durant leur asservissement aux Romains, c'est que sous les Romains les Grecs conservèrent du moins l'image de la liberté; et cette générosité de leurs vainqueurs fut ce qui assura la servitude des vaincus.

Dans l'esclavage de l'univers, celui des Grecs fut encore le plus doux, et ce fut un bonheur pour les arts et pour l'humanité, que la politique des Romains eût conservé dans la plupart des villes grecques l'apparence de la liberté civile. C'est ce qui empêcha le génie des Grecs de dégénérer aussi rapidement qu'on aurait pu le craindre; c'est ce qui maintint encore pendant quelque temps chez eux le goût des lettres et des arts, par lequel ils adoucirent et captivèrent leurs vainqueurs. Ces formes républicaines, qu'ils retrouvaient autour d'eux dans la servitude publique, retardaient la dégradation de leur caractère, en les ennoblissant à leurs propres yeux; mais, amusés et distraits par une liberté illusoire, rien ne les rappelait à leur amour pour leur antique et véritable liberté.

Rome, où ils régnaient par le goût des sciences, des lettres et des arts qu'ils y avaient portés, Rome était en quelque sorte leur patrie commune; et tandis que la foule des Grecs se repaissait dans leurs villes municipales, du vain souvenir de leur gloire passée, les hommes de génie de tous les genres accouraient dans la capitale de l'univers, qu'ils regardaient comme le seul théâtre digne de leurs talents.

La révolution qui transporta le siége de l'empire sur le Bosphore, dut exciter d'abord chez les Grecs une ivresse universelle; Rome, abandonnée pour une ville grecque, fut à leurs yeux une victoire que la Grèce remportait sur Rome; mais que pouvait après tout pro-

duire une révolution si brillante? Les idées de patrie et de liberté achevèrent de s'évanouir : plus près du trône, les Grecs n'en furent que plus dégradés ; les vices de la cour se répandirent plus rapidement sur la masse entière de la nation ; les dignités usurpèrent les hommages consacrés à la vertu : plaire à un maître fut le seul but de ses sujets. Ils y employèrent tous les talents que leur avait prodigués la nature : activité, esprit, grâces, séduction, éloquence, dons précieux, autrefois instruments de leurs vertus, et qui le devinrent de leur abjection ; dès-lors leur caractère fut un mélange de ruse, de bassesse, de férocité et de superstition ; leur esprit, dégénérant en subtilité, porta la métaphysique dans les disputes religieuses, et cet entêtement scolastique, mêlé aux fureurs du fanatisme, qui semblait s'accroître dans les malheurs de l'empire, plongea la Grèce dans le dernier degré d'avilissement, et fit de son histoire un tissu de crimes et de perfidies.

C'est dans cet excès de dégradation qu'était tombé l'empire à l'époque de la prise de Constantinople ; et l'on peut dire que les revers qui asservirent les Grecs aux Musulmans, n'ajoutèrent rien à leur avilissement. Dès long-temps esclaves de leurs vices, encore plus que de leurs souverains, ils y joignaient la honte de chérir leur servitude ; esclaves des Turcs, ils en gémissent maintenant : la haine paraît les consoler de la perte de leur liberté.

Il ne faut pas, comme l'ont fait la plupart des voyageurs, juger tous les Grecs par ceux de la capitale ou des grandes villes, attachés à quelques grands dont ils attendent leur fortune, et encourageant des vexations dont ils doivent profiter ; c'est dans les campagnes c'est loin du siége de l'empire qu'il faut les connaître. Toute énergie n'est pas encore éteinte dans tous les

cœurs. Tant d'efforts inutiles ou plutôt funestes, et si cruellement punis, n'ont pu dompter entièrement l'opiniâtreté de leur courage, et leurs chaînes, si souvent resserrées, si souvent appesanties, ne peuvent même aujourd'hui les fixer dans l'immobilité où la volonté de leurs maîtres prétend les contenir. Ces climats peuvent encore produire des actes de patriotisme et de vertu capables de surprendre les nations les plus civilisées de l'Europe. Disons-le hardiment, il existe encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres; c'est chez les peuples habitants des montagnes que se conserve encore l'esprit de liberté qui anima les anciens Grecs; il respire encore chez ces peuples, sous l'abri de ces rochers qui repoussent loin d'eux les vices et les tyrans. Dans tous les siècles et dans tous les pays, les montagnes sont, ainsi qu'on l'a observé plusieurs fois, l'asile de la liberté; ce sont les remparts et les forteresses que la nature a construits contre les oppresseurs du genre humain, qu'elle a d'ailleurs si bien servis. Là se formèrent ces guerriers vainqueurs de l'Italie sous Pyrrhus, et redoutables pour Rome elle-même au temps de sa vraie puissance, c'est-à-dire, de ses vertus et de ses mœurs, avant qu'elle fût corrompue par ses succès et affaiblie par sa grandeur.

C'était là que cette même Rome, enfin soumise à des maîtres, allait chercher ces soldats qui, sous le nom de légions d'Illyrie, faisaient la force de ses armées, et qui disposèrent plus d'une fois de l'empire; enfin, ce fut contre ces rochers que vint se briser la puissance Ottomane à l'époque où elle était le plus formidable; ce fut là qu'au quinzième siècle, ce grand Scanderbeg, ce héros de la Chrétienté, vainqueur d'Amurath et de Mahomet II, renouvela, avec

un petit nombre de guerriers, les prodiges opérés dix-huit siècles auparavant dans les campagnes de l'Attique et de la Béotie; et tel est constamment le génie belliqueux de ces peuples, que, cherchant partout la guerre, on les trouve jusque dans notre histoire, et que, sous le nom d'Albanais, on les voit souvent, pendant le seizième siècle, tant en France qu'en Italie, participer à la gloire et au malheur de nos armes.

Il existe dans la Grèce une autre nation plus intéressante encore, et dont l'origine réveille de plus grandes idées: ce sont les descendants des anciens Spartiates, connus aujourd'hui dans le Levant sous le nom de Maniotes. C'est là, c'est sur les monts Taygètes, que, armés pour la cause commune, robustes, sobres, invincibles, libres comme au temps de Lycurgue, ils défendent avec succès cette liberté qu'ils ont maintenue contre tous les efforts de la puissance Romaine. C'est en vain qu'on a fréquemment envoyé contre eux de nombreuses escadres et des armées formidables; un petit nombre d'hommes libres a vaincu des milliers d'esclaves.

Là se sont réfugiés, après la ruine de Constantinople, les Comnènes, les Paléologues, les Phocas, les Lascaris, jadis souverains d'un peuple avili, et maintenant les égaux d'un peuple libre; là sont ensevelies des actions héroïques dignes d'être transmises à la postérité par la plume des Thucydides et des Xénophon; là existe encore, et je l'ai vu, un de ces chefs Maniotes, qui, ayant pris les armes à l'arrivée des Russes, enfermé dans une tour avec quarante hommes, soutint un siége contre six mille Turcs; il s'y défendit plusieurs jours, et les assiégeants étant enfin parvenus à embraser son asile, virent sortir, sanglants et couverts de blessures, deux hommes, un vieillard et son fils.

Ce sont ces peuples, habitants des montagnes, qui peuvent seuls mériter le nom de Grecs, et élever les autres à l'honneur d'en être dignes ; c'est d'eux seuls que les Russes auraient dû attendre de vrais secours de leur expédition en Morée, si d'ailleurs ils y eussent porté des forces proportionnées à l'importance de cette entreprise ; mais trompés par des agents qui, pour se rendre agréables, faisaient disparaître toutes les difficultés, ils arrivèrent avec des moyens trop faibles et trop insuffisants : et ces moyens, eussent-ils été plus considérables, il eût fallu sans doute préparer le succès de leurs armes par les négociations les plus secrètes, et par un grand nombre de mesures qu'ils négligèrent. Nul accord, nul concert entre les Russes et les Grecs, ni entre les différents chefs de ces derniers ; il semble que de part et d'autre on attendît tout des premiers efforts d'une heureuse témérité, et que les coups les plus prompts dussent être aussi les plus assurés ; en un mot, dans le dessein d'une grande révolution, tout parut brusque et précipité, comme l'est, dans les opérations d'une campagne, une attaque imprévue, un coup de main ou l'assaut d'une citadelle. Qu'arriva-t-il? Il n'y avait eu que quelques conspirateurs où il eût fallu des confédérés ; il n'y eut que des séditieux où il eût fallu des rebelles pour changer le sort de la Grèce.

Si le désir, et même l'espoir de voir un jour la liberté rendue aux Grecs, ne sont que des chimères, on doit pardonner ces douces illusions à ceux dont l'enfance a été consacrée à l'étude de leur gloire et à l'admiration de leurs vertus ; et si la simple lecture de l'histoire inspire en faveur de ces peuples un sentiment exalté, on sent combien ce sentiment doit s'accroître encore dans un voyageur qui parcourt le sol heureux où naquirent tant de héros et d'écrivains célèbres.

Je sais que l'administrateur sage, ennemi de l'enthousiasme, loin de se régler dans ses spéculations sur le souvenir d'une époque brillante, mais fugitive, n'admet dans sa conduite que la prudence et la raison, qui sont éternelles; mais est-il bien vrai que l'élévation où le souvenir de l'ancienne Grèce porte les idées, blesse si fort la politique même?

Si, par une de ces révolutions qu'un sort heureux amène ainsi que l'infortune, les Grecs se trouvaient affranchis de l'empire des Turcs, l'Europe ne verrait-elle pas avec inquiétude ces peuples passer sous le joug d'un autre maître? et n'aurait-elle pas à craindre qu'un grand empire, quel qu'il puisse être, accru des provinces grecques, ne rompît bientôt l'équilibre des puissances? Alors sans doute on aimerait mieux protéger les Grecs devenus libres, et les défendre d'une domination nouvelle, que de les redouter sous le gouvernement d'un empire déjà puissant et redoutable.

Nous ne sommes plus dans ces temps où ces maximes de modération, ces sacrifices d'une puissance qui se limite elle-même pour être plus solide et plus durable, étaient regardés par les souverains comme des conseils de la morale étrangère à l'art du gouvernement, ou du moins comme des maximes douteuses et hasardées, que la philosophie cherchait à établir dans la politique, par pitié pour le genre humain. L'expérience a démontré qu'en établissant ces maximes, la philosophie travaillait autant pour les souverains que pour les peuples, si toutefois il n'est pas honteux ou même absurde de supposer des intérêts différents entre un monarque et ses sujets.

Les Turcs ne tarderont pas, sans doute, à adopter cette vérité importante; leur gouvernement, qui s'éclaire sous un souverain dont les ministres secondent les vues,

sentira bientôt qu'il est avantageux d'alléger un joug trop pesant pour les Grecs; au lieu d'avoir sans cesse à réprimer des esclaves, il voudra se concilier de nouveaux sujets, attacher, à force de douceur, les Grecs au sol qu'ils cultivent, encourager chez eux l'industrie en respectant les propriétés, et tourner au profit de l'empire tant de qualités brillantes et de dispositions heureuses, que le climat de la Grèce et le caractère de ses habitants ont conservées depuis tant de siècles.

L'existence de l'empire Ottoman est un bien réel pour les deux souverains qu'on accuse de vouloir l'envahir. C'est encore là une autre vérité non moins facile à établir, et qui sera aisément saisie par les princes éclairés qu'elle intéresse. Quel voisinage plus désirable pour eux, que celui d'un Etat qui les sépare en ne leur laissant que des intérêts communs! Une puissance trop faible pour agir, et trop neuve encore pour s'approprier les grands avantages du commerce, cette barrière n'est-elle pas bien préférable à ces montagnes et à ces fleuves, limites naturelles et ordinaires que les nations cherchent à placer entre elles comme un rempart contre leurs mutuelles invasions? Sous un empire devenu plus doux, les provinces de la Grèce, plus florissantes, sembleraient une colonie commune à plusieurs peuples, tous intéressés à sa conservation, où ils se rencontreraient et se réuniraient pour s'échanger les productions diverses de vingt climats différents, également enrichis par ces heureuses transmutations. Les provinces méridionales de la Russie, en obtenant de nouveaux débouchés, doubleraient leur culture et leur population, qui en est la suite nécessaire; leurs productions abondantes et variées, en suivant le cours des grands fleuves qui les arrosent, descenderaient dans la mer Noire,

et passant dans le Bosphore, viendraient se répandre dans toute la Méditerranée, tandis que le commerce de la mer Caspienne, ressentant les heureux effets de cette nouvelle activité, porterait jusque dans Ispahan et dans Dehli, ces fourrures précieuses, richesses des climats glacés du Pôle.

Alors l'empereur trouverait aussi, comme la Russie, un accroissement de commerce et de navigation, qui, fertilisant les marais de la Hongrie et de toute la Transylvanie, préparerait des issues aux productions de ces provinces, et, par la Save et le Danube, ferait passer leurs denrées du golfe Adriatique jusque dans la mer Noire.

De si grands avantages sont sûrement aperçus et déjà désirés par un prince qui, au charme particulier d'une bienfaisance habituelle, caractère distinctif de cette famille auguste, en quelque lieu que le ciel la couronne, sait allier si bien la grandeur des vues, l'énergie qui les exécute, et la rapidité qui en assure le succès.

La France sait que l'utilité d'une nouvelle extension de commerce se partage entre les peuples que la nature y appelle, en raison de leur puissance et de leurs moyens; et quel pays en réunit plus qu'elle? A tous les avantages que ses ports, ses productions, ses manufactures, lui assurent pour ce commerce, elle joindra la facilité de tirer en abondance, par cette voie, toutes les productions du Nord, et ces bois de construction, et ces mâts, qui, abattus dans les forêts de la Pologne, traînés avec tant de peine vers les rivages de la Baltique, viennent à si grands frais remplir nos chantiers, quand ils échappent à la vigilance de nos ennemis, maîtres de la Manche, et quelquefois de la mer du Nord.

Ainsi se multiplieraient entre les nations, avec les fruits de la culture et de l'industrie, les moyens d'échanger leurs productions respectives. Ainsi naîtrait ou redoublerait partout une activité infatigable, une émulation laborieuse, qui ferait jouir chaque peuple de l'abondance et de la félicité que la nature lui destinait. Par-là se peupleraient et s'enrichiraient des contrées maintenant désertes, stériles malgré la fécondité de leur sol, et pauvres au milieu des prodigalités de la nature.

Par-là se partagerait entre les différentes puissances de l'Europe l'empire du commerce, quelquefois trop déclaré en faveur d'une nation qui s'est crue destinée à être pour jamais la dominatrice des mers : par-là diminuerait l'influence de ce peuple, né pour faire voir jusqu'où le commerce peut porter la puissance et la splendeur d'un État qui, dans la lutte contre cinq grandes nations du globe, fait admirer à ses ennemis l'immensité de ses ressources, et peut leur faire envier, même dans sa décadence, la gloire attachée à la constance de ses efforts et à l'obstination de son courage.

On sent que dans ce discours, trop long peut-être pour les lecteurs, mais trop court pour admettre tous les détails favorables à ces idées, j'ai dû me borner à indiquer les principaux avantages que la plupart des nations de l'Europe pourraient en retirer.

Si l'on me reprochait d'avoir formé quelques vœux, sans doute trop inutiles, pour le bonheur de la Grèce, j'inviterais mes censeurs à considérer ce qu'elle fut dans l'ordre politique, depuis les premières républiques du Péloponèse, jusqu'à la ligue des Achéens ; ce qu'elle fut dans l'ordre littéraire, depuis Homère jusqu'au siècle d'Alexandre, ce que fut Sparte, depuis Lycurgue jusqu'à Cléomène ; Athènes, depuis Solon jusqu'à la bataille de

Chéromée : il faudrait bien alors me pardonner d'avoir souhaité qu'il pût encore naître des hommes dans la patrie d'Aristide et de Socrate, de Miltiade et de Sophocle, d'Epaminondas et de Platon. Et si quelqu'un de mes lecteurs a voyagé chez les Grecs ; si, en vivant parmi eux sous ce beau ciel et sur cette terre favorisée, il a senti le charme attaché au développement de leur esprit, de leur caractère et de leurs qualités aimables ; s'il a reçu d'eux cette antique et touchante hospitalité qui m'a été offerte tous les jours ; enfin, s'il a long-temps porté le poids de ce contraste affligeant de leur ancienne gloire et de leur humiliation actuelle, il s'écriera peut-être avec eux, avec moi : *O utinam....*

SOMMAIRE

DES CHAPITRES DE CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Cartes générales de la Grèce ancienne et moderne. Départ de l'auteur; son arrivée en Grèce. Description de la ville de *Coron;* siége de cette place par les Russes; révolte des Grecs en 1770. Soldats Albanais. Ile de l'*Argentière;* habillement des femmes. Ile de *Milo*, anciennement *Melos.* Ile de *Siphanto*, anciennement *Siphnos.* Ile de *Sikino*, autrefois *Sicinos.*

CHAP. II.

Vue de l'île de *Nio*, anciennement *Ios;* habillements et mœurs des femmes; hospitalité des habitants. Ile de *Thera*, aujourd'hui *Santorin;* révolutions qu'elle a éprouvées à différentes époques; description de ses volcans. L'auteur y est reçu par l'évêque catholique; système de ce prélat sur la discipline ecclésiastique. Différentes antiquités.

CHAP. III.

Ile de *Naxos*, culte de Bacchus; état actuel de cette île; habillement ridicule des femmes. Ile de *Tenos;* bonheur de ses habitants; spectacle enchanteur de ses campagnes; parures des femmes, et vêtements plus agréables encore des servantes. Ile de *Syra*, anciennement *Syros;* tous les habitants sont catholiques, et n'en ont que plus de peine à s'accorder. Carte de l'île de *Delos*, et description des fêtes que les anciens y célébraient.

CHAP. IV.

Carte générale de l'île de *Paros;* danse grecque. Entrée d'une des carrières. Plan du port de *Naussa;* travaux des Russes. Grotte d'*Antiparos;* son entrée, son intérieur; exagérations de quelques voyageurs. Ile de *Skyros*, autrefois *Scyros*, royaume du roi Lycomède; despotisme et fourberies des moines. Le couvent de Saint-George est une colonie de la république monacale du mont *Athos*. Ile de *Lemnos;* ses volcans; son port.

CHAP. V.

Ile de *Lesbos*. Vue et plan de la ville de *Mételin*. Obscurité d'un passage de Diodore. Vue du port de *Scio*. Description de cette île; de la culture des lentisques qui proproduisent la gomme appelée *Mastic*. Vestiges d'un temple de Cybèle, nommé vulgairement l'*Ecole d'Homère*. Vêtements des filles de l'île de *Scio;* leurs occupations. Plan du port de *Tchésmé*, et des manœuvres de l'escadre russe, qui y brûla toute la flotte ottomane le 7 juillet 1770. Vue de ce même port.

CHAP. VI.

Description de l'île de *Samos* et du temple de Junon. De l'île de *Pathmos*. Empire accordé aux moines par la superstition des Grecs; les pirates même invoquent le ciel pour le succès de leurs entreprises. Rencontre extraordinaire que fait l'auteur. Église de l'Apocalypse. Ile de *Cos;* vue de la place publique, couverte par un seul platane d'une grosseur prodigieuse. Description des ports et de la ville de *Rhodes;* précis de son histoire; son état actuel.

CHAP. VII.

Plan du golfe de *Macri*, anciennement *Glaucus-Sinus*. Ile de *Symio*. Vue d'un château et d'un grand nombre de

tombeaux près des ruines de *Telmissus;* ruines de cette ville. Différents sarcophages. Vue d'une montagne dans laquelle sont taillés plusieurs tombeaux; détails de ces monuments. Vue et plan d'un théâtre.

CHAP. VIII.

Carte détaillée de la route de l'auteur, depuis le golfe de *Macri* jusqu'au *Méandre.* Sa réception chez un prince turc résidant à *Moglad;* caractère de ce vieillard. Rencontre d'un médecin arabe. Ruines de la ville de *Stratonicea*, aujourd'hui *Eski-Hissar.* Fête turque, d'un genre qui souffre peu de détails. Ruines de plusieurs monuments.

CHAP. IX.

La ville de *Mylasa*, sa position, ses antiquités; Colonne élevée en l'honneur d'*Euthydemus.* Le temple de Jupiter *Stratios* est entièrement détruit. Temple dédié à Auguste. Tombeau près de *Mylasa.* Porte de marbre blanc. Soldats et cavaliers cariens; femmes des environs de *Mylasa.*

CHAP. X.

Route de *Mylasa* à *Boudroun*, autrefois *Halicarnasse.* Plan de cette ville, de son port; précis de son histoire. Mausole : caractère de ce prince; conjecture sur son tombeau entièrement détruit. Ruines d'un monument d'ordre dorique, qui pourrait être un temple de Mars. Vue et place d'*Assem-Kalasy*, anciennement *Iasus.* Vue d'une caravane traversant des montagnes.

CHAP. XI.

Ville d'*Euromus;* temple corinthien; jeu du *D'jerit*, ou tournoi turc. Carte ancienne et moderne des environs de *Milet.* Histoire de cette ville. Changements qu'a éprouvés le golfe nommé *Latmicus-Sinus;* attérissements formés par le fleuve *Méandre.* Les îles de *Lade* et d'*Asterius* sont au-

jourd'hui engagées dans les terres. Ville de *Latmos;* fontaine de *Biblis;* plaine du *Méandre;* mont *Mycale.* Temple d'Apollon *Didyme.* Vue des ruines de *Milet* et du cours du *Méandre.* Ville de *Pyrrha* et de *Myus.* Temple de Minerve *Polias* à *Priene;* cette ville est la patrie de Bias. La fameuse Aspasie était de *Milet;* sa réputation justifie l'hommage qu'on s'est permis de lui rendre dans la gravure qui termine ce chapitre. On y voit la ville de *Milet* tenant une balance; à l'une des extrémités, sont les médaillons des hommes célèbres nés dans cette ville, Thalès, Anaxagore, Anaximène, etc.; à l'autre, le seul médaillon d'Aspasie, qu'un amour tire de toutes ses forces, pour faire pencher la balance en sa faveur. (*)

Chap. XII.

Cartes des côtes de l'Asie-Mineure, depuis le Méandre jusqu'au golfe d'*Adramiti.* Ville de *Scala-Nova.* Aquéduc, près d'*Ephèse.* Carte de la plaine d'*Ephèse;* ses antiquités. Temple de Diane; conjecture sur la forme de ce monument. Ruine d'un temple corinthien. Temple de Bacchus à *Téos. Smyrne;* son ancienne prospérité, avantage de sa situation, son commerce.

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul-de-lampe après la planche 116.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN,

en Grèce, dans la Troade,

LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE.

CHAPITRE PREMIER.

La Grèce est, de tous les pays, celui qui a présenté le spectacle le plus imposant et le plus varié : des campagnes fertiles, des villes florissantes, des nations guerrières et éclairées ; de tous côtés, des monuments qui rappelaient de grandes actions, des marbres, des bronzes qui retraçaient la beauté, les héros ou les dieux ; en un mot, une contrée où l'art et la nature semblaient avoir essayé tout ce que leurs efforts réunis pouvaient produire : voilà l'idée que, pendant des siècles entiers, l'histoire nous offre de la Grèce ; c'est cette idée qui m'a inspiré, dès mon enfance, le désir de faire le voyage dont j'ose mettre le tableau sous les yeux du public. J'ai vu par moi-même tous les lieux ; j'ai vu tous les monuments dont les dessins vont être gravés. La seule prétention de

cet ouvrage est de représenter avec la plus grande exactitude l'état actuel du pays. Quelques changements que lui ait fait éprouver le ravage des temps, moins encore que le despotisme des Turcs, on y trouvera des objets intéressants par eux-mêmes et par le souvenir de ce qu'ils furent autrefois. Ceux qui chérissent l'antiquité me sauront gré, du moins, des efforts que j'ai faits pour prouver que le culte qu'ils rendent à ces belles contrées n'est pas un culte superstitieux. Peut-être aussi m'auront-ils l'obligation d'avoir engagé des artistes plus éclairés à se transporter sur les lieux, pour interroger ces ruines précieuses et y puiser les vrais principes des arts.

Je vais tâcher de faire voyager le lecteur avec moi, de lui faire voir tout ce que j'ai vu, de le placer dans l'endroit où j'étais moi-même lorsque je faisais chaque dessin; et parmi tant d'objets que présentent ces riches contrées, je choisirai ceux à qui d'importants souvenirs prêtent un plus vif intérêt. De nouvelles cartes géographiques, résultats de longs travaux; les plans des ports les plus célèbres dans l'histoire, ou les plus fréquentés par nos navigateurs; les vues des villes principales; les costumes si variés de leurs habitants, et surtout les dessins les plus exacts et les plus détaillés de tous les monuments antiques, composeront cet ouvrage ou plutôt ce Recueil d'estampes auxquelles sont jointes de simples notes explicatives.

Je m'embarquai à Toulon sur la frégate l'*Atalante*, commandée par M. le marquis de Chabert. Il allait parcourir l'Archipel pour en rectifier les cartes par

ses observations astronomiques. Le peu de temps que j'ai navigué avec lui m'a fait sentir plus vivement le chagrin de m'en séparer, lorsque j'y ai été forcé par des circonstances qui, sans ce sacrifice, m'auraient fait manquer le but de mon entreprise. Nous partîmes les derniers jours de mars de l'année 1776, et après avoir relâché en Sardaigne, à Malte et en Sicile, nous découvrîmes les côtes de la Grèce. Nous tentâmes inutilement, par un temps affreux, de gagner le port de Zante et ensuite celui de Modon. Le vent nous força d'entrer dans le golfe anciennement appelé *Messeniacus-Sinus*, et nous mouillâmes dans la rade de Coron, en face de cette ville.

PLANCHE 1, Ire PARTIE DE L'ATLAS.

Vue de la ville et du château de Coron assiégés par les Russes.

Les opinions sont fort partagées sur la position de Coron; les uns veulent que ce soit l'ancienne ville de *Colonis;* d'autres, et M. d'Anville est de ce nombre, croient avec plus de vraisemblance qu'elle est bâtie sur les ruines de Coronée. Le ruisseau, dont un mauvais aquéduc porte aujourd'hui les eaux dans le château, poûrrait être cette fontaine qui, au récit de Pausanias (*), sortait d'un platane et en recevait son nom. Il serait cependant téméraire de vouloir déterminer positivement l'origine de cette ville, puisqu'on ne peut tirer que des lumières bien faibles, et

(*) Pausanias, Liv. IV; Strabon, Liv. VIII.

des auteurs anciens qui en parlent, et de l'inspection des lieux, qui n'offrent pas même les traces les plus légères de ce qu'ils furent autrefois.

Le château de Coron est situé à la pointe d'une langue de terre qui s'avance dans le golfe. Il a la forme d'un triangle scalêne; un de ses angles joint un rocher escarpé, sur lequel les Vénitiens élevèrent une grosse tour en 1463 : on y a substitué depuis un demi-bastion assez bien construit, et qui a résisté à l'artillerie des Russes. Le plan que j'ai inséré dans la vignette, quoique très-petit, n'en est pas moins exact (*). On le trouvera plus en grand dans la description géographique du P. Coronelli Vénitien.

La ville de Coron a toujours suivi le sort de la Morée, successivement subjuguée par les croisés français, les Génois, les Vénitiens et les Turcs. Les Espagnols s'en emparèrent en 1533, mais ils ne la conservèrent qu'un instant, elle fut reprise aux Turcs en 1685, par le procurateur Francesco Morosini, et repassa enfin avec le reste de la Morée sous le joug ottoman.

Tout inspirait l'effroi dans ce pays malheureux, lorsque j'y abordai; tout y gémissait des suites funestes d'une guerre cruelle; la ville grecque située sous le canon du château, ville autrefois assez bien bâtie, n'était plus qu'un monceau de ruines, et ses environs étaient, ainsi que toute la Morée, dévastés par des hordes d'Albanais que le Grand-Seigneur y avait appelées pendant la guerre dernière, pour repousser les Russes et soumettre les Grecs révoltés.

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, après les cartes de la Grèce.

Depuis la paix ils refusaient de rentrer dans leurs montagnes, et prétendaient se faire payer une année des impositions de la Morée, que le ministère turc leur avait promise pour les inviter à saccager la plus belle province de l'empire. Jetons un coup d'œil rapide sur cette expédition des Russes, dont les détails intéressants feront partie d'un grand ouvrage que compose pour la postérité un écrivain digne d'écrire dans les beaux jours de la Grèce.

La flotte russe se montra sur les côtes voisines de Coron, le 28 février 1770, et l'effroi se répandit bientôt dans la garnison. Le commandant, consterné, parlait déjà de se rendre avant de savoir s'il serait attaqué. Pendant qu'il implorait la médiation du consul français, les Maniotes (*), soulevés par quelques officiers russes, sortirent de leurs montagnes, et inondèrent les environs de Coron. Le comte Théodore Orlow y vint mouiller le 10 mars avec son escadre, composée de trois vaisseaux de ligne et de deux frégates; il débarqua des troupes, du canon, établit deux batteries qui tirèrent sur la place, mais lentement et sans aucun succès; il était difficile en effet qu'elles en eussent, vu le petit nombre, et surtout le calibre inférieur des pièces débarquées. La place d'ailleurs est construite assez solidement, les murs du côté de l'attaque, le seul par où elle tienne à la terre, sont encore meilleurs que les autres, et presque partout liés à des rochers qui forment un

(*) Habitants de cette partie de l'ancienne Laconie occupée par une branche des Monts Taigètes, et appelée aujourd'hui *il braccio di Maina*.

rempart naturel. Ces murs ont fort peu souffert, quoiqu'à demi-portée des batteries dont il m'a été facile de reconnaître les travaux.

On ne peut attribuer le peu de vigueur et de succès de cette attaque, qu'au trop petit nombre de troupes réglées qui suivaient le comte Orlow, et surtout au mécontentement réciproque des Russes et des Grecs, qui s'étaient mutuellement exagéré leurs moyens. Les Maniotes, à l'arrivée de la faible escadre des Russes, trompés dans leur attente, et n'ayant pas reçu tous les secours d'armes et de munitions qui leur étaient nécessaires, ne prirent les armes qu'en petit nombre, et la plupart ne comptant bientôt plus sur le succès de l'expédition, découragés d'ailleurs par la crainte de ne point combattre pour leur liberté, ne pensèrent qu'à piller et à rapporter leur butin dans les montagnes.

Le comte Orlow continua cependant le siége avec quelques centaines d'Esclavons, de Maniotes et de Grecs; il reçut le renfort d'un vaisseau de soixante-quatorze, d'un bâtiment anglais, et d'une galiote à bombes, à la vérité bien inutile, puisqu'elle était sans mortiers; elle pensa cependant produire tout l'effet qu'on aurait pu en espérer; car à peine parut-elle, que les Turcs, épouvantés, parlèrent de se rendre; le bey, qui vit leur effroi, et qui d'ailleurs n'était pas trop sûr de son courage, est convenu avec moi qu'il leur avait seulement demandé d'attendre la première bombe, pour leur honneur et pour sa justification. Le général russe tâcha de sup-

pléer aux moyens qui lui manquaient, par une mine qu'il fit pousser sous le bastion principal, dont la ruine aurait ouvert entièrement le château, mais elle fut éventée par quelques Turcs déterminés, qui s'élevèrent pour ce moment au-dessus d'eux-mêmes.

Le comte Orlow se décida enfin à lever le siége de Coron, le 26 avril 1770. La garnison turque sortit du château aussitôt qu'elle vit l'escadre à la voile, et détruisit entièrement la ville grecque. Les magasins des négociants, tous français, furent pillés et brûlés; ces malheureux avaient pris, dès le commencement du siége, le parti de s'embarquer sur un vaisseau marchand amené par le hasard, et ayant gardé une exacte neutralité, avaient attendu, sous la double protection des Russes et des Turcs, que leur sort fût décidé; ils perdirent en un jour tout le fruit de leurs travaux.

Patras fut d'abord saccagée par les Grecs soulevés, auxquels s'étaient joints les habitants de Zante, et ensuite par les Albanais et les Turcs, qui y égorgèrent plus de quinze cents Grecs.

La ville de Navarrins s'était rendue, après six jours de siége, à un corps de Maniotes sous les ordres de quelques Russes. Ceux-ci, en débarquant dans le golfe de Coron, avaient formé deux corps de tous les Grecs révoltés, sous les noms imposants de légions orientale et occidentale de Sparte. Pendant que cette dernière parcourait la côte occidentale et quelques lieux de l'intérieur du pays, en s'avançant vers Arcadie et Patras, l'autre avait mar-

ché au travers des monts Taygètes, vers Misistra. Cette ville venait de se rendre, et la garnison réfugiée dans le château était déjà convenue d'en sortir avec la liberté de se retirer dans l'intérieur du pays, lorsqu'une troupe de montagnards escalada le château par le côté opposé à la ville, et poursuivit les Turcs qui se réfugièrent sous la protection des primats de la ville et des chefs de la légion orientale; ils furent reçus dans le palais épiscopal, lieu fermé de murailles, où ils demandèrent à rester, plutôt que de s'exposer à traverser la campagne.

Le comte Alexis Orlow, qui devait commander toutes les forces russes, était enfin arrivé sur la côte; il avait fixé sa résidence à Navarrins, en avait changé la principale mosquée en église, et faisait de nouvelles dispositions pour la conquête de tout le Péloponèse. Apprenant que la légion orientale s'était emparée de Misistra, il lui envoya ordre de marcher vers Tripolizza, pour emporter cette ville. Elle avait déjà investi le château, lorsqu'une troupe nombreuse de cavaliers albanais vint tout à coup fondre sur les assiégeants, qui, cédant au premier effroi et à la terreur qui devance toujours ces guerriers, s'enfuirent dans les montagnes et abandonnèrent les Russes qui les conduisaient. Aucun de ces braves gens ne voulut se rendre, et ils ne succombèrent qu'après des prodiges de valeur incroyables; il n'en échappa pas un seul. Les Albanais, irrités de ne pouvoir atteindre les fuyards, auxquels une défense si opiniâtre avait donné le temps de se sauver, en-

trèrent dans la ville, et sous prétexte que les habitants avaient formé secrètement le projet de se rendre, ils en tuèrent trois mille en moins de deux heures; et la ville fut pillée, livrée aux flammes par ceux qui étaient venus la défendre.

Les libérateurs de Tripolizza accoururent alors au secours de la ville de Modon, assiégée par les renforts arrivés au comte Orlow, joints aux Russes et aux Esclavons, qui avaient levé le siége de Coron. Le prince d'Olgourouki, à la tête de cinq cents hommes, fit, pour rentrer dans Navarrins, une retraite à laquelle il ne manquait que des témoins en état de l'apprécier. Toute la valeur que les Russes montrèrent dans cette guerre ne put l'emporter sur les obstacles qui se multiplièrent par l'insubordination des Grecs, par le peu de confiance qu'on sut leur inspirer, et par l'impossibilité où l'on se trouva de remplir les promesses qui les avaient déterminés à une révolte dont ils ont été si cruellement punis.

PLANCHE 2.

Soldats Albanais.

Ce dessin a été fait d'après une garde d'Albanais, que le commandant de Coron avait la lâcheté de payer pour le défendre des autres soldats de cette nation, qui, répandus dans la campagne, venaient enlever les Turcs de la garnison jusque dans leurs murailles. Ces fiers Albanais seraient encore des héros, s'ils avaient un Scanderberg à leur tête; mais ils ne

sont plus que des brigands dont l'extérieur annonce la férocité. Ils sont tous grands, maigres, lestes et nerveux. Leur vêtement consiste en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plusieurs rangs de grosses olives d'argent, de plaques et de chaînes; ils portent des brodequins attachés avec des courroies qui montent quelquefois jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en prennent la forme, et les préservent du frottement du cheval; leurs manteaux, galonnés et tailladés de plusieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoresque; ils n'ont d'autre coiffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent-ils en courant au combat. Ce n'est qu'avec bien de l'adresse que j'ai pu obtenir le dessin que je donne ici : ils étaient Musulmans, et l'on sait combien ils exagèrent l'article de leur religion qui proscrit les images. Un de ces misérables, qui pour un sequin aurait assassiné dix personnes, me fit répondre que « pour « tout l'or du monde il ne consentirait pas à laisser « ainsi prendre sa figure, et que je serais bien effrayé « quand, au jour du jugement, tous les petits hommes « que produisait mon crayon viendraient me demander leurs âmes. »

Le lendemain de notre départ de Coron, nous nous trouvâmes en vue du cap Matapan, autrefois *Promontorium Tenarium;* c'est l'extrémité d'une branche des monts Taygètes, qui se prolonge dans la mer, et forme ce qu'on appelle actuellement *il braccio di Maina*, patrie de ces Maniotes dont les

Russes auraient pu tirer un si grand parti, nation intéressante par son origine, son courage, son amour pour la liberté, et dont je tâcherai de faire mieux connaître l'existence actuelle dans le cours de cet ouvrage. Ils défèrent à des chefs dont le crédit est fondé sur une fortune plus considérable, sur leur bravoure à la guerre, et surtout sur une grande fidélité à en partager le produit. Au milieu de cette petite nation existe une race particulière d'hommes sans propriétés, au nombre d'environ deux mille, ne respirant que le brigandage, infestant la mer de leurs pirateries, quand ils peuvent se procurer un bateau, ou attendant sur les rochers de ces parages dangereux que quelques navires poussés par la tempête viennent leur offrir une proie aussi facile qu'assurée. L'effroi que l'aspect de ces côtes imprime aux navigateurs, n'empêcha point M. de Chabert d'y descendre, pour en déterminer la position. Mon amitié pour lui fut le seul motif qui m'engagea à le suivre, puisque j'avais peu d'espérance d'y rien retrouver des monuments dont parle Pausanias (*). En effet, quoique je me sois avancé autant qu'il m'a été possible, je n'ai découvert, ni la statue d'Arion jouant de la lyre assis sur un dauphin, ni la fontaine merveilleuse, moins faite pour figurer dans l'histoire que dans l'Arioste, et dans laquelle la crédulité des Grecs voyait des ports et des vaisseaux : je n'ai même retrouvé aucun vestige de ce temple de Neptune, qui, exhaussé sur d'énormes rochers, semblait présider à

(*) Paus., Lib. III.

ces mers, et vouloir leur imposer. Nous eûmes le bonheur de regagner la frégate sans avoir été aperçus, et nous avons appris depuis que l'esclavage le plus dur était le moindre des dangers que nous avions courus.

PLANCHE 3.

Femmes de l'île de l'Argentière.

Nous passâmes assez près de Cérigo, et ce que nous en vîmes ne nous donna aucun regret de ne pas aborder à cette charmante Cythère, dont le caprice des poètes avait fait la demeure chérie de Vénus. Ce rocher stérile est aujourd'hui le seul reste des possessions de Venise dans le Levant, et la retraite la plus ordinaire des pirates, qui trouvent trop souvent un appui dans le Provéditeur qui y commande.

Nous essuyâmes un coup de vent des plus violents; et après avoir relâché à l'île de Cervi, nous arrivâmes à celle de l'Argentière, autrefois Cimolis, et dont les Grecs modernes ont fait *Kimoli.* Les marins français l'ont nommée Argentière, à cause des mines qu'on y avait découvertes, mais qui sont aujourd'hui fermées, et dont les habitants feignent même de n'avoir aucune idée, par la crainte que les Turcs ne les contraignent à les exploiter.

Je n'ai jamais vu de séjour plus propre que cette île à inspirer le dégoût et la tristesse. Couverte de rochers qui laissent à peine pousser quelques arbres, la terre n'y présente jamais de verdure. Quelques champs d'orge ou de coton entourent un village qui

est un amas de cahutes misérables, où les femmes, les enfants et les bestiaux sont l'un sur l'autre entassés. L'habillement des femmes de cette île peut à peine se concevoir par l'excès de son ridicule. C'est une masse énorme de linge toujours fort sale; leur jupon, qui n'est qu'une chemise très-courte et brodée de rouge, laisse voir toutes leurs jambes, dont l'extrême grosseur fait à leurs yeux la plus grande beauté. Celles à qui la nature a refusé cet agrément, tâchent d'y suppléer par trois ou quatre paires de bas bien épais; et, comme il faut qu'une jambe soit également grosse dans toute sa longueur pour qu'il ne manque rien à sa perfection, elles poussent la coquetterie jusqu'à mettre des demi-bas ou brodequins de velours piqué, souvent brodés et garnis de petits boutons d'argent. Les corsaires chrétiens, qui venaient autrefois infester l'Archipel de leurs brigandages, passaient leurs quartiers d'hiver à l'Argentière, y mangeaient l'argent de leurs prises, et y laissaient des richesses qu'ils faisaient à la vérité payer bien cher aux habitants, par toutes leurs vexations.

Ils y avaient établi un usage dont profitent encore nos navigateurs à Madagascar, celui de se marier solennellement pour le temps de leur relâche, en sorte qu'on attendait avec impatience le départ d'un capitaine pour épouser sa femme aussitôt qu'il aurait mis à la voile. Le sang y est assez beau; j'y ai vu plusieurs filles fort jolies malgré l'habillement qui les défigure; elles auraient pu faire regretter à d'autres qu'à des corsaires les anciens usages du pays; c'est

toujours un propos de vieillard, de regretter le temps passé ; il faut aller à l'Argentière pour que ce soit un propos de jeune homme.

Le nombre des habitants de l'Argentière est fort diminué depuis quelques années ; à peine en compte-t-on aujourd'hui deux cents. Les familles catholiques qui s'y trouvaient du temps de Tournefort, ont depuis embrassé le rit grec.

L'île de Cimolis était connue par la terre qu'on y trouve et qui en a pris le nom de terre cimolée : on s'en sert encore dans tout l'Archipel pour blanchir le linge, et l'on en trouve également à Milo. Cette terre est une véritable argile blanche qui ne m'a point paru contenir de parties métalliques, comme beaucoup d'autres terres bolaires. Je ne crois pas que les Grecs emploient aujourd'hui celle-ci en médecine.

Les médailles de cette île sont fort rares. Celle que j'ai fait graver dans le cul de lampe de ce chapitre, est tirée du cabinet du roi. Le trident que l'on voit sur le revers ne laisse aucun doute qu'elle n'appartienne à l'île dont nous parlons, plutôt qu'à la ville de Cimolos, située en Paphlagonie (*).

PLANCHES 4 ET 5.

Vue du Port de Milo. Plan du Port de Milo.

L'ILE de Milo, anciennement *Melos*, ne conserve rien de son ancienne splendeur, ni des richesses qui la rendaient une possession intéressante pour les

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, après la pl. 10.

peuples du continent de la Grèce. Elle a perdu tous les avantages que semblaient devoir lui assurer à jamais sa situation, sa fertilité et la beauté de son port. Des raisons de commerce avaient commencé à lui nuire; une révolution imprévue lui a porté les derniers coups. De cinq mille habitants que Tournefort a trouvés dans la ville seule, à peine en reste-t-il aujourd'hui deux cents, menacés d'être bientôt victimes de l'insalubrité du climat.

Ces malheureux sont jaunes et bouffis, leur ventre énorme, et leurs jambes horriblement enflées, leur permettent à peine de se traîner dans les décombres de leur ville, belle autrefois, et qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Le couvent et l'église des capucins, dont parle Tournefort, agréables et bien construits, sont encore presqu'entiers, ainsi que plusieurs autres bâtiments qui ajoutent à la tristesse des lieux, en attestant le changement qu'ils ont éprouvé.

Je débarquai dans cette île malheureuse, à la pointe qui, se rapprochant le plus de l'Argentière, ne laisse qu'un passage étroit. Au milieu de ce trajet se trouvent des écueils effrayants; les vagues y sont resserrées par les deux îles, elles viennent s'y briser avec furie, se précipitent en tournoyant dans des abîmes profonds, en sortent avec bruit, s'élèvent dans les airs et blanchissent de leur écume tous ces bords dangereux. Je ne suis plus étonné que l'imagination exaltée des anciens ait vu dans ces écueils des monstres dévorants, prêts à engloutir les vaisseaux, et qui, par leurs mugissements, répandaient au loin la terreur.

Ce n'est que dans les environs du port qu'il faut chercher la cause des maladies cruelles dont les Miliotes sont attaqués. On trouve partout des indices sûrs d'une fermentation et d'une combustion générale. Les exhalaisons qui, comme autant de mouffettes, émanent de la terre par des crevasses multipliées (*), les sources d'eau chaude qui, en plusieurs endroits, sourdent, bouillonnent au travers des sables et forment de petits marais, en sont autant de preuves incontestables. Si l'on y joint l'abondance de l'alun qui se rencontre à chaque pas, le soufre qui se sublime partout et couvre les parois de tous les souterrains, il sera facile d'expliquer comment un climat, autrefois pur et serein, est devenu tout à coup aussi funeste.

L'origine de cette influence pestilentielle me paraît remonter précisément à l'époque du nouveau volcan qui s'ouvrit un chemin dans les eaux, en face de Santorin, et vomit une île nouvelle à travers un torrent de flammes, avec un bruit et des secousses qui ébranlèrent toutes les îles voisines.

Cet embrasement souterrain s'est sans doute propagé jusqu'à Milo, par les matières combustibles que la terre y renferme, et qui sont elles-mêmes une continuation des mêmes couches qui ont donné lieu à la formation du volcan. Les vapeurs malignes qui s'exhalent de ces immenses soupiraux, infectent l'air, en

(*) Tous les environs du port en sont remplis ; ces eaux sont ferrugineuses et sulfureuses. Trois sources de cette nature jaillissent du fond de la mer et s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau ; elles sont marquées sur le plan.

diminuent le ressort et reproduisent sans cesse son influence destructive. Les parties voisines du port et de la ville, où les émanations sont plus abondantes, en ont ressenti d'abord les funestes effets. Peut-être ces feux, se communiquant ainsi successivement, occuperont-ils toute la surface de l'île, et, corrompant partout l'air qu'on y respire, finiront-ils de dévaster deux ou trois villages éloignés, qui jusqu'à présent n'ont pas été aussi maltraités.

Le port, assez vaste pour recevoir les escadres les plus nombreuses, est à l'abri de tous les vents : il n'a d'autre inconvénient que d'être fermé, ou d'être au moins d'une sortie difficile par les vents du nord. J'en ai levé le plan avec la plus grande exactitude. La montagne que l'on voit sur la droite, est couronnée par un petit village que les Provençaux ont appelé Sifours, parce qu'il leur retraçait l'aspect d'un village du même nom, situé auprès de Toulon. L'île que l'on voit au-delà de l'entrée du port, est l'écueil d'Antimilo, elle est inhabitable.

PLANCHE 6.

Vue de la Caverne qui sert d'entrée aux souterrains de l'île de Milo.

Après que j'eus levé le plan du port, on me conduisit à quelque distance du rivage, vers une caverne dont l'aspect était trop intéressant pour n'en pas faire sur-le-champ un dessin. Elle servait de retraite à des pâtres qui y faisaient bouillir leur laitage, et de ves-

tibule à des galeries dont il serait difficile de déterminer l'usage. Il paraît cependant assez vraisemblable que ce sont d'anciennes carrières dont les pierres ont servi autrefois à bâtir la ville : elles sont légères, spongieuses, et portent partout l'empreinte de la destruction. Les rochers qui entourent l'île extérieurement, sont dans le même état; des feux souterrains en minent sans cesse les fondements, et il est à craindre que l'île ne vienne tout à coup à s'engloutir.

Les galeries de ces carrières, dont nous ne visitâmes qu'une partie, parce que l'autre est comblée, peuvent avoir quatre pieds de largeur sur cinq ou six de hauteur (*). Toutes les parois sont couvertes d'alun qui s'y forme continuellement. On y trouve le superbe et véritable alun de plume, qu'il ne faut pas confondre avec l'amiante, quoiqu'à la première inspection il soit souvent facile de s'y tromper. L'alun de Melos était fort estimé des anciens : Pline en parle, et paraît même désigner clairement cet alun de plume; il dit : *concreti aluminis unum genus Schiston appellant Græci in capillamenta quædam canescentia dehiscens; undè quidam trichitin potiùs appellavêre* (**).

A huit cents toises de là (***), et absolument sur le bord de la mer, est une grotte remplie par une source abondante d'eau chaude sulfureuse, dont les vapeurs font de ce lieu une étuve naturelle. L'usage

(*) Un mètre 30 centimètres sur 2 mètres environ.

(**) Hist. Nat., Lib. XXXV, cap. v.

(***) Environ 15 à 1600 mètres.

en pourrait être salutaire dans beaucoup de maladies, surtout dans celles qui proviennent d'un engorgement des fluides. On y venait dans les derniers siècles pour un mal qui ne cède qu'à des remèdes plus actifs, et que ces bains ne faisaient que développer avec plus de célérité. Ils sont plus efficaces dans les maladies de la peau, et les Grecs des îles voisines en font encore beaucoup d'usage. Leur confiance est appuyée sur la tradition d'un grand nombre de cures, et ils ignorent l'anecdote rapportée par Hippocrate, qui seule pourrait la diminuer.

Ce père de la médecine cite un de ses malades, qui, à la vérité, fut guéri en très-peu de jours d'une gale horrible, par l'usage des eaux de Melos, mais qui mourut hydropique peu de temps après. Je ne vois cependant pas comment ces eaux pourraient avoir une vertu répercussive propre à produire cet effet.

J'ai inséré dans le cul de lampe de ce chapitre, quelques médailles antiques de l'île dont nous parlons; la première représente d'un côté le nom des habitants de Melos dans une couronne de laurier, de l'autre est une tête de Pallas. La ville de Melos, colonie des Lacédémoniens, fut dans la suite soumise par les Athéniens, et selon les apparences, en reçut le culte de Minerve.

La seconde représente d'un côté un fruit que quelques-uns ont pris pour un melon et d'autres pour une grenade, sans doute parce qu'il est configuré diversement sur différentes médailles. Quelque nom

qu'on lui donne, il devait être commun dans cette île; on voit de l'autre côté de cette même médaille, une Pallas debout, armée du casque, de la lance et du bouclier. Elle paraît couverte, depuis la tête jusqu'aux pieds, de son égide, dont les bords sont hérissés de serpents.

La troisième offre d'un côté une chouette, symbole consacré à Minerve, et très-fréquent sur les médailles d'Athènes; de l'autre une tête de divinité difficile à distinguer. Ces médailles sont au cabinet du roi (*).

Après avoir observé tous les phénomènes que l'île de Milo offrait à ma curiosité, je rejoignis la frégate restée à l'Argentière. M. de Chabert avait commencé une suite d'observations astronomiques qui devaient l'y arrêter encore quelques jours: je ne voulus pas les perdre. Je louai un mauvais bateau grec, que le hasard me fit rencontrer, et m'y embarquai avec ma petite troupe, pour aller parcourir une partie des Cyclades. La petitesse du bâtiment, et surtout le mauvais état de ses voiles, ne me permettait pas de lutter contre les vents; ils réglèrent l'ordre de ma marche dans le cours de cette petite navigation, et le vent du sud me conduisit à l'île de Siphanto, anciennement Siphnos.

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après les pl. 6 et 7.

PLANCHE 7.

Tombeau de marbre blanc trouvé dans l'île de Siphanto.

Ce tombeau est d'une belle exécution; on le trouve sur le chemin de la mer à la ville. Fait pour consacrer peut-être la mémoire d'un héros, la barbarie des habitants l'a dévoué aux usages les plus vils.

Tous les monuments de la Grèce éprouvent le même sort : les étables mêmes sont construites avec les débris les plus riches : ici c'est un entablement, là une frise, une corniche magnifique; souvent des statues sont maçonnées dans les murailles; enfin on ne peut faire un pas dans cette contrée, sans trouver des chefs-d'œuvre, vestiges de ce qu'elle a possédé, et témoins de ce qu'elle a perdu.

PLANCHE 8.

Vue de la ville et de l'île de Siphanto, anciennement Siphnos.

La ville de Siphanto est située sur une masse énorme de rochers qui en rendent l'aspect plus imposant, mais l'accès plus difficile. Je trouvai en y entrant, les principaux habitants assemblés sous une espèce de portique; je ne pus répondre qu'avec peine aux questions précipitées qu'ils me firent; tous m'interrogeaient, tous me parlaient d'Alger, de l'Espagne, de ses flottes, du tort qu'une guerre

ferait à leur commerce. A cette foule de questions succédait un moment de silence; les yeux fixés sur moi, ils attendaient mes réponses; elles étaient agitées, discutées, combattues; enfin les plus vieux prononçaient, et leurs décisions politiques paraissaient reçues avec respect.

Je ne puis rendre ce qui se passait alors en moi : ce moment est un de ceux qui semblent payer le voyageur de ses fatigues et de ses dangers; et si j'ai goûté dans la suite des plaisirs du même genre, au moins l'illusion n'a-t-elle jamais été si prompte, si vive et si complète. Je me crus transporté aux beaux jours de la Grèce; ces portiques, cette assemblée populaire, ces vieillards qu'on écoutait avec un silence respectueux, leurs figures, leurs habillements, leur langage, tout me rappelait Athènes ou Corinthe, et ces places publiques où un peuple avide de nouvelles environnait les étrangers et les voyageurs.

L'empressement avec lequel on m'offrit l'hospitalité, vint bientôt fortifier cette illusion. Un des plus âgés m'avait déjà conduit chez lui, lorsque deux Français arrivèrent, réclamant, à titre de compatriotes, le droit de me recevoir chez eux. Ils s'emparèrent de moi, et me comblèrent d'attentions et de soins. Ils auraient voulu me retenir quelques jours; mais me voyant résolu à partir, ils désirèrent au moins me servir de guides dans la promenade que je voulais faire autour de la ville.

Après avoir vu le tombeau dont j'ai déjà donné le

dessin, un autre beaucoup moins riche et moins bien conservé, quelques tronçons de statues enclavées dans une muraille, j'allai voir les vestiges, ou plutôt l'emplacement d'un temple autrefois consacré au dieu Pan. Ce ne sont plus que des quartiers de pierre renversés, qui n'ont rien d'intéressant; on ne pourrait même tirer aucune indication de ces débris, si l'on ne savait que cette divinité champêtre a toujours été particulièrement révérée à Siphnos, et si la tradition conservée chez les habitants ne venait encore à l'appui de l'histoire.

Le climat de Siphanto inspire le regret d'en sortir : le ciel y est toujours pur et serein, et l'heureuse fécondité de la terre permettrait aux habitants de se passer des îles voisines, si le désir de quelques superfluités ne les engageait à y avoir recours. La nature a couronné tous ces dons, en y joignant l'impossibilité de recevoir des vaisseaux, avantage qui les a préservés des funestes effets de la dernière guerre. Les bateaux seuls peuvent aborder dans cette île, on est même obligé de les tirer à terre pour les mettre en sûreté.

On compte aujourd'hui environ quatre mille habitants dans l'île de Siphanto; ils paient, tant pour la capitation que pour la taille réelle, sept bourses et demie. La bourse est de quinze cents livres.

Les impôts étaient beaucoup plus forts il y a quelques années; mais depuis la guerre qui a ruiné le commerce, le Grand-Seigneur s'est vu forcé de faire des remises considérables. La capitation, que l'on

nomme en turc *caratsch*, est l'impôt le plus général; les sujets Grecs, Juifs ou Arméniens y sont les seuls imposés, et cette taxe a pour eux quelque chose d'humiliant; elle porte avec elle le cararctère de l'esclavage : tout homme payant le caratsch est réputé esclave, et traité comme tel par les Musulmans. Cette imposition ne devrait pas être arbitraire, mais elle le devient par la tyrannie de ceux qui afferment cette partie des revenus, et qui font souvent payer deux fois la même personne. Un Grec ne sort jamais sans porter avec lui sa quittance, encore n'est-ce souvent qu'une précaution insuffisante contre l'industrieuse rapacité des exacteurs. Les Grecs insulaires sont les moins malheureux, ils savent à combien leur île est taxée, ils s'en rendent quelquefois eux-mêmes adjudicataires, et alors ils choisissent des chefs qui lèvent les fonds, et les remettent au Capitan-Pacha (*) lorsqu'il vient faire sa tournée dans l'Archipel. Son arrivée répand la terreur; les Grecs les plus aisés affectent alors de paraître dans la misère, mais il est plus ingénieux à découvrir leur opulence, qu'ils ne le sont à la cacher, et il leur fait payer en un jour la tranquillité dont ils jouissent le reste de l'année.

Siphnos était célèbre dans l'antiquité par ses mines d'or et d'argent, aujourd'hui absolument ignorées pour le bonheur des habitants. Le Grand-Sei-

(*) La charge de Capitan-Pacha répond à celle de grand-amiral, mais avec une puissance illimitée; c'est, après le Grand-Visir, la première personne de l'empire.

gneur ne manquerait pas de les mettre à contribution avec encore plus de dureté que ne faisaient autrefois les ministres d'Apollon; Pausanias assure que ce dieu exigeait la dîme du produit de ces mines, et qu'il les fit inonder par les eaux de la mer, irrité de ce qu'on avait voulu la lui refuser (*); car alors les prêtres étaient avides, et les peuples superstitieux.

Cette inondation fut sans doute causée par un violent tremblement de terre. Nulle autre cause ne pourrait produire un tel effet, et d'ailleurs l'état actuel des rochers indique encore les révolutions qu'ils ont éprouvées. La ville d'Appollonia, probablement située au lieu où est aujourd'hui celle de Siphanto, a dû être détruite en partie par cet événement (**).

Les anciens parlent d'une pierre fort tendre, dont on faisait à Siphnos d'excellentes marmites qui se portaient ensuite dans toute la Grèce. Je n'ai pu découvrir cette espèce de pierre, mais peut-être faut-il, pour en trouver la carrière, fouiller à une certaine profondeur; d'ailleurs je n'ai point parcouru l'intérieur de l'île.

Je publie ici deux médailles de Siphnos. L'une représente, d'un côté, une tête de Pallas avec un nom de magistrat, et de l'autre, un oiseau que quelques-uns prennent pour une colombe. La seconde offre, d'un côté, une tête de divinité; au re-

(*) Hérod., Lib. III, cap. 57. Pausan., Lib. X, cap. 10. Suid. in Siph.

(**) Steph. in Apoll.

vers, ce même oiseau les ailes déployées. Ce dernier type est dans un carré, ce qui prouve que la médaille est d'un temps fort ancien (*). Elle est au cabinet du roi, ainsi que toutes celles que j'ai rapportées.

PLANCHE 9.

Femme de l'île Siphanto.

L'HABILLEMENT des femmes de Siphanto est beaucoup moins désagréable que celui des femmes de l'Argentière et de Milo, il se rapproche même un peu du véritable habit grec. Cette planche représente mon hôtesse donnant des soins maternels à sa jeune famille : son visage était agréable, mais elle était petite et grasse; elle différait à cet égard des autres femmes de l'île, qui sont en général grandes, jolies, et dont la taille est légère. Tous les accessoires qui se trouvent dans cette gravure ont été également dessinés sur les lieux. Les hamacs sont fort en usage pour les enfants, dans plusieurs îles de l'Archipel; mais je n'ai vu qu'à Siphanto des lits aussi élevés, aussi vastes et aussi incommodes. Les cheveux des femmes sont nattés avec des bandes de laine, et forment des rouleaux qui se relèvent sur la tête : au reste le dessin lui-même parle beaucoup mieux que je ne pourrais le faire (**).

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 8.

(**) Quand les femmes vont à la campagne, elles défendent leur teint de l'ardeur du soleil par des bandes de toile qu'elles se mettent autour du visage, en les faisant passer sous le menton.

PLANCHE 10.

Vue de l'île de Sikino.

En quittant Siphanto, nous passâmes devant Policandro sans nous y arrêter; cette île se nommait anciennement Pholegandros, et ses produits volcaniques lui donnaient l'aspect d'une île de fer (*). Des montagnes escarpées en défendent l'abord ; et je savais, d'ailleurs, que l'intérieur n'offre rien qui dût m'engager à y descendre. Un excès de curiosité fort peu raisonnée me fit aborder à Sikino, autrefois Sicinos. Je ne fus point effrayé de la hauteur des rochers : j'essayais déjà d'y grimper ; mais mon empressement fut un peu ralenti par la manière dont on m'y reçut. Quelques habitants de l'île qui avaient vu approcher mon bateau, s'étaient placés sur la montagne pour nous empêcher d'y pénétrer. Vingt fusils dirigés sur nous, et le peu de succès qu'eut l'éloquence de mon pilote, me forcèrent d'abandonner mon projet. Je rentrai dans mon bateau, et ne restai devant l'île que le temps nécessaire pour en avoir un dessin.

J'aurais tort de me plaindre de l'accueil que j'ai reçu des habitants de Sikino ; leur frayeur et leurs précautions étaient pleinement justifiées par les malheurs qu'ils ont éprouvés dans la dernière guerre. Cette île, ainsi que celle de Policandro, fut alors

(*) Strab., Lib. X, p. 485.

saccagée par des corsaires grecs, et il faut convenir que nous pouvions les leur rappeler.

J'ai fait graver ici une médaille de Sicinos; elle représente d'un côté la tête d'un jeune homme, peut-être celle de Bacchus; de l'autre, une abeille (*).

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 10.

VOYAGE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PLANCHE 11.

Vue de la ville de Nio, anciennement Ios.

L'ILE d'Ios tire son nom d'une colonie d'Ioniens, qui en furent les premiers habitants. Elle n'est célèbre que par la mort d'Homère : sept villes prétendaient à la gloire d'avoir vu naître le père de la poésie; mais aucune n'a disputé à l'île d'Ios le triste honneur de conserver ses cendres. Il venait d'ajouter à ses différents poëmes, des vers à la louange de quelques villes grecques, et allait en faire hommage aux Athéniens, lorsque la mort, qui le surprit à Ios, priva le poète des honneurs qu'il était prêt de recevoir, et Athènes du plaisir de les lui rendre.

La ville d'Ios paraît avoir été située dans le même lieu où est aujourd'hui celle de Nio : en effet, on trouve dans la vie d'Homère, attribuée sans fondement à Hérodote, que les habitants descendaient de

la ville pour donner des soins à Homère, qui était resté malade près du port. Leurs soins furent inutiles, et il ne leur resta que l'espérance d'immortaliser leurs regrets. Ils lui élevèrent un tombeau sans aucune inscription, et ce ne fut que long-temps après que l'on crut nécessaire d'attester à la postérité le dépôt précieux que renfermait ce monument. Le temps l'a détruit, et l'ignorance, plus destructive encore, a effacé chez les habitants jusqu'au souvenir d'Homère : étrange fatalité attachée au nom de ce grand poète, partout si célèbre, et maintenant ignoré dans le lieu même où repose sa cendre! Pendant que sur les lieux mêmes je m'occupais de cette réflexion, je me rappelais qu'autrefois la ville d'Argos envoyait tous les cinq ans dans l'île d'Ios une députation solennelle chargée de faire en son nom des libations sur ce tombeau, devenu l'objet de la vénération publique.

Je ne sais si je dois rappeler ici la prétendue découverte du tombeau d'Homère, qui fut annoncée il y a quelques années dans tous les papiers publics (*). Un officier hollandais, au service de la Russie, ayant eu occasion de débarquer à Nio, en fit enlever quelques marbres. Il crut avoir trouvé le tombeau d'Homère, ou voulut le persuader. Le silence absolu qu'il a depuis gardé sur cet objet, donne lieu de penser qu'il a lui-même reconnu son erreur, ou renoncé à sa prétention.

(*) Gazette de France, du 3 février et du 13 avril 1772.

Médailles d'Ios.

J'ai fait graver à la fin de ce chapitre quatre médailles de l'île d'Ios, toutes quatre du cabinet du roi. La première offre, d'un côté, la tête et le nom d'Homère; et de l'autre, Pallas debout, tenant un bouclier et lançant un javelot; à ses pieds est un palmier.

Le nom et la tête d'Homère paraissent aussi sur la seconde. Au revers on lit le nom des habitants d'Ios dans une couronne de laurier. On remarque sur la tête d'Homère une petite tête surfrappée; c'est une de ces contremarques dont l'usage n'est pas encore bien connu des antiquaires.

La troisième représente une tête couronnée de laurier, et au revers, un ancre avec un petit poisson.

Enfin, on voit sur la quatrième, d'un côté, une tête couronnée, et de l'autre un palmier (*).

PLANCHE 12.

Femmes de l'île de Nio.

L'habillement des femmes de Nio est assez agréable. Une simple camisole marque leur taille, sans la contraindre; et leurs jupons, fort courts, au lieu d'alarmer la décence, ne font qu'annoncer la pureté de leurs mœurs. Elles peuvent paraître trop peu vêtues, mais on ne les trouvera jamais vêtues immodestement.

(*) Voir 1re partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 12.

Les usages conservés précieusement chez les habitants de cette île, leur manière de vivre entre eux, leurs prévenances pour les étrangers, tout rappelle la simplicité des premiers âges. J'en éprouvai tout le charme : maîtres, femmes enfants, tous s'empressaient à me servir, à prévenir mes besoins. Ils regrettaient ce qui pouvait manquer chez eux, couraient le chercher chez leurs voisins, et ne permettaient à leurs domestiques de partager aucun de ces soins. Ce n'était point cet empressement mêlé de curiosité, tel que je l'ai souvent éprouvé depuis; c'était celui de la simple bienveillance, de l'humanité sans mélange d'aucune espèce d'intérêt : c'était enfin un portrait fidèle et touchant de l'antique hospitalité.

Je ne pus leur faire accepter aucun dédommagement des peines que je leur avais causées : ils me demandèrent seulement une attestation de l'accueil qu'ils m'avaient fait. Ce sont les seuls titres que ces hommes honnêtes aiment à conserver. On a très-bien dit que l'hospitalité est le point d'honneur de l'Orient, et cette vertu tient sans doute au fond des mœurs, puisqu'on la retrouve dans les temps modernes comme dans les temps les plus reculés, sous le despotisme comme dans les républiques, dans le sein des religions grecque et mahométane comme dans les siècles du paganisme. Ne pourrait-on pas dire que les Grecs exercent aujourd'hui l'hospitalité par tradition, et les Turcs par religion?

PLANCHE 13.

Plan du Golfe et des Iles volcaniques de Santorin.

L'Ile de Théra, aujourd'hui Santorin, a toujours été le théâtre des phénomènes les plus intéressants. La nature paraît avoir, dans cette portion de l'Archipel, réuni, sous les yeux de l'observateur, une suite d'opérations différentes, qui, s'expliquant mutuellement, semblent révéler le secret de son travail.

Les anciens ont écrit que l'île de Théra était sortie du sein de la mer, ainsi que Rhodes, Delos (*), Anaphé, etc. Quoique les exemples dont nous aurons bientôt à parler semblent d'abord déposer en faveur de cette opinion, elle est cependant entièrement détruite par l'inspection des lieux et par la nature des substances dont ces îles sont formées.

Aucune de ces îles ne paraît devoir son origine à des volcans; peut-être ne sont-elles, ainsi que toutes celles qui composent l'Archipel, que les sommets de

(*) S'il y avait une de ces îles à laquelle on pût attribuer une origine volcanique, ce serait celle de Delos, puisqu'on y trouve des pierres ponces en assez grande quantité; mais ne peuvent-elles pas avoir été lancées par le volcan de Santorin, comme il y en eut de jetées dans d'autres îles de l'Archipel, dont l'origine n'est pas équivoque! Peut-être aussi l'île de Delos est-elle le sommet d'un volcan éteint, comme les montagnes d'Auvergne, depuis une longue suite de siècles, et resté longtemps sous les eaux de la mer. Des fouilles profondes peuvent seules éclaircir ces mystères, et on sent qu'elles sont impossibles dans un pays où le voyageur est obligé, pour ainsi dire, de dérober ses observations. On trouvera le plan exact de Delos dans le troisième chapitre de cet ouvrage.

hautes montagnes dont quelques-unes auront d'abord été totalement inondées lorsque le Pont-Euxin ne fut plus assez vaste pour contenir les eaux que tant de fleuves (*) s'empressent de lui apporter. Ces eaux se seront frayé une route qui leur aura sans doute été ouverte par un grand tremblement de terre, seront entrées par le Bosphore, et auront formé cette partie de la Méditerranée. Depuis, par des événements dont il est facile de concevoir la possibilité, les eaux de la mer étant venues à baisser, on aura vu paraître à leur surface des îles nouvelles. Telle a été vraisemblablement l'origine de celles que je viens de citer.

Les volcans, loin d'avoir donné naissance à l'île de Théra, en ont au contraire détruit une grande partie; et, depuis cette première époque, ces feux souterrains, toujours allumés, n'ont cessé de répandre l'effroi dans ces contrées. Strabon assure que l'île était autrefois d'une forme oblongue, et le nom de *Callista* (**), ou très-belle qu'elle avait reçu de ses premiers habitants, en attestant son ancienne fertilité, atteste aussi les changements cruels qu'elle a éprouvés. Je ne doute point que, lors de cette première révolution, un volcan immense ne se soit ouvert et n'ait englouti toute la partie de l'île qui se

(*) Diodore de Sicile assure que de son temps les habitants de l'île de Samothrace conservaient encore le souvenir de ce funeste événement. Hérodote dit aussi que la tradition s'en était perpétuée chez tous les peuples de la Grèce.

(**) Hérodote, Liv. IV, chap. 147. Strab.

trouvait dans l'espace qu'occupe aujourd'hui la mer entre Santorin et Aspronisi, autrefois Thérasia (*). Cette dernière n'est elle-même qu'un démembrement de l'ancienne Callista, et en a été séparée par la destruction des terrains intermédiaires. Les eaux ont couvert et remplacé les terres englouties par le volcan; et ce volcan, toujours en activité, a depuis, par intervalles, revomi une partie de ces matières, qui ont formé autant de montagnes qu'il y avait de bouches à ce vaste fourneau. Les plus hautes de ces montagnes, celles qui étaient poussées par une force plus active, se sont élevées à la surface des eaux, et leurs sommets enflammés ont formé les îles que nous voyons aujourd'hui, et plusieurs autres qui sont sans doute retombées dans l'abîme d'où elles étaient sorties; c'est au moins ce qu'on doit conclure du rapport des historiens, lesquels citent un plus grand nombre de ces îles qu'il ne s'y en trouve aujourd'hui.

En jetant les yeux sur le plan que je donne ici, et que j'ai fait lever avec la plus grande exactitude, il est aisé de concevoir les révolutions dont je viens de parler. Tout l'espace actuellement rempli par la mer, et contenu entre Santorin et Thérasia, aujourd'hui Aspronisi, faisait partie de la grande île, ainsi que Thérasia elle-même. Un immense volcan s'est allumé et a dévoré toutes les parties intermédiaires.

(*) Il ne faut pas confondre Thérésia dont il est ici question, avec l'écueil situé au-dessous de San-Nicolo : il n'a de rapport avec cette île que par son nom, qui lui a été transporté sans aucune raison par les Grecs modernes.

L'île de Théra a pris alors dans cette partie la forme d'un croissant presque fermé par Thérasia. Je retrouve dans toute la côte de ce golfe, composée de rochers escarpés, noirs et calcinés, les bords de ces énormes foyers, et, si j'ose le dire, les parois internes du creuset où cette destruction s'est opérée. Ces bords élevés à plus de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer (*), sont formés de laves, de ponces, de granits fondus et vitrifiés; mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est l'immense profondeur de cet abîme, dont on n'a jamais pu réussir à trouver le fond avec la sonde. Quelle est la hauteur des montagnes dont les sommets forment aujourd'hui ces îles nouvelles, et quelle est l'activité des feux qui peuvent échauffer une masse d'eau si prodigieuse? Ce fait ne détruit-il pas absolument le système des naturalistes, qui placent le foyer du volcan dans le sein même de la montagne (**) et au-dessus du niveau de la terre? Il est bien évident, par l'exemple de Santorin, que les volcans seuls ont fait naître des montagnes dans les lieux où il n'y en avait point auparavant.

Pline nous apprend l'époque de la première révolution qu'éprouva l'île de Théra, quand il dit que Thérasia fut séparée de Théra la quatrième année de la 135e olympiade, ce qui revient à l'année 237 avant Jésus-Christ (***).

(*) Trente mètres.

(**) Consultez le superbe ouvrage de M. le chevalier Hamilton, sur les olcans des Deux-Siciles.

(***) Plin., Lib. IV, cap. 21. C'est à ce passage de Pline qu'il faut s'en

L'an 197 avant Jésus-Christ, il parut une île nouvelle entre les deux précédentes (*). Elle fut appelée Hiéra ou Sacrée. C'est le nom qu'on a souvent donné aux îles dont l'origine paraissait merveilleuse (**). Justin observe que la nouvelle île était à égale distance de Thérasia et de Théra. Cette position convient parfaitement à l'île qu'on appelle aujourd'hui Grande-Cammeni ou Grande-Brûlée. La commotion qui produisit l'île d'Hiéra se fit sentir à Rhodes et dans toute l'Asie, ravagea plusieurs villes, et en détruisit quelques-unes de fond en comble.

L'an de J.-C. 46, sous l'empire de Claude (***),

rapporter, et non à celui que l'on trouve Lib. II, cap. 87, p. 114, où cet auteur, en contradiction avec lui-même, dit qu'en la même année que je viens de citer, les îles de Thérasia et de Théra sortirent de la mer. Il oublie et l'existence antérieure de Théra, et ce qu'en dit l'histoire avant cette époque.

(*) Plin., lib. II, cap. 87, rapporte qu'on vit paraître l'île d'Hiéra 130 ans après l'événement qui avait séparé Thérasia de Théra. Le P. Hardouin a déjà remarqué que cette date n'est pas exacte; en effet, Justin (lib. XXX, cap. IV) et Plut. (de Pyth. Orac., t. I, p. 139) placent l'apparition de cette île dans le temps de la guerre des Romains contre Philippe, roi de Macédoine, et le premier la rapporte à l'année où se donna la bataille de Cynoscéphale. Or cette bataille est de l'an 197 avant Jésus-Christ; ainsi l'île d'Hiéra se manifesta, non 130 ans, mais 40 ans après que Thérasia eut été détachée de Théra. Il est à présumer qu'au lieu de XXXX que présentait le texte de Pline, les copistes ont mis CXXX.

(**) Paus. in Arcad., p. 509, édit. Xilan.

(***) Pline, après avoir parlé de l'origine de l'île d'Hiéra, ajoute : *Post annos CX in nostro ævo, M. Junio Silano, L. Balbo cons.... Thia* de notre temps, sous le consulat de M. Junius Silanus et de L. Balbus, parut l'île de Thia, 110 ans après celle d'Hiéra. Ici Pline est encore en contradiction avec lui-même et avec les autres auteurs. En conservant dans son texte les dates précédentes, les 110 ans écoulés depuis l'apparition d'Hiéra nous rameneraient au siècle d'Auguste et à la troisième année de Jésus-

il parut une île nouvelle qui reçut le nom de Thia, c'est-à-dire divine. Il est probable que dans l'une des deux révolutions dont nous allons parler, elle fut engloutie, ou plus vraisemblablement encore, jointe à celle d'Hiéra, dont elle n'était éloignée que de deux stades, qui ne font guère que 190 toises (*).

L'an 713 (**), ou, selon d'autres auteurs, l'an 726 de Jésus-Christ, tous les phénomènes inséparables

Christ, tandis que le consulat de Silanus et de Balbus est de l'année 19, sous le règne de Tibère. On ne serait pas plus avancé en se tenant à la correction que j'ai admise dans l'article précédent, parce que l'erreur consiste surtout dans les noms des consuls. Pour lever cette difficulté, il faut observer que Sénèque, lib. II, cap. 26 et lib. VI, cap. 21, Dion, lib. LX, cap. 29, Aurel, Victor de Cæsaribus, Orose, lib. VII, cap. 6, Euseb. chronic. le Sincelle, p. 333, et d'autres encore, placent sous l'empire de Claude la formation de l'île dont il s'agit; et Sénèque, qui vivait ainsi que Pline lors de cet événement, le fait concourir avec le consulat de Valerius Asiaticus, et conséquemment avec la sixième année du règne de ce prince, ce qui donne l'année 46 de Jésus-Christ. Ce Valerius Asiaticus eut pour collègue dans ce consulat un M. Junius Silanus, différent de celui qui fut consul avec Balbus du temps de Tibère. La ressemblance du nom a pu donner lieu à l'erreur de Pline, qui n'est pas toujours exact dans ses calculs.

Après avoir relevé les erreurs glissées dans le texte de Pline, il faut justifier Sénèque. Le P. Petau (de Doct. temp., lib. XI, cap. 9, p. 170) lui reproche d'avoir placé la naissance de l'île de Thérasia sous le consulat de Valerius Asiaticus. Le P. Hardouin (M. Plin., lib. XXI, p. 131) n'a pas manqué de copier le P. Petau, et d'autres critiques à leur tour, et suivant leur usage, ont copié le P. Hardouin. Cependant Sénèque, en parlant des îles produites par la force de l'air renfermé dans les entrailles de la terre, se contente de citer Théra, Thérasia et une autre île qui avait paru de son temps : *Theren et Therasiam et hanc nostræ ætatis insulam*, Quart. Nat., lib. VI, cap. 21. Ce n'est donc pas des deux premières dont il a voulu fixer l'époque, mais de la troisième, que Pline appelle *Thia*, et dont Sénèque, dans un endroit, lib. II, cap. 26, rapporte l'origine au consulat d'Asiaticus.

(*) Trois cent soixante-dix mètres.

(**) Teophan., p. 388. Niceph., p. 27. Cedren, p. 454.

de ces sortes d'éruptions reparurent avec plus de fureur dans ce parage, mais les matières vomies du sein de la mer ne formèrent point une île nouvelle, et s'attachèrent à celle d'Hiéra.

L'an 1427 (*) les mêmes causes produisirent les mêmes effets, et l'île d'Hiéra reçut de nouveaux accroissements. On lit dans Dapper, qu'en 1507 un tremblement de terre engloutit une partie de l'île de Santorin; mais il est le seul qui rapporte ce fait, et d'ailleurs il accompagne son récit de circonstances qui doivent le faire révoquer en doute.

En 1573 parut à la suite d'une éruption sans doute très-violente (**), l'île qu'on appelle aujourd'hui la *Petite-Cammeni*. Les matières dont elle est formée furent vomies par six cratères encore existants.

« En 1650, il y eut, dit l'historien de l'Académie « des Sciences (***), un furieux ravage dans Santorin « et aux environs, mais sans autre production nou- « velle que celle d'un grand banc qui sera peut-être « le fondement d'une île. »

Cette conjecture de l'Académicien s'est probablement vérifiée dans l'événement qui suit.

En 1707, une éruption terrible, et qui dura plus d'un an, produisit une île nouvelle entre la Grande et la Petite-Cammeni, mais plus près de cette dernière.

(*) Tournef., tom. I, p. 265, in-4°.

(**) Miss. du Levant, tom. I, p. 128. Dapper, Hist. de l'Arch., p. 382. Relat. de Saint-Erini, par le P. Richard.

(***) Année 1708, p. 26, in-4°.

Nous sommes assez heureux pour trouver dans les missions du Levant (*) la relation des circonstances qui accompagnèrent ce fait intéressant. Nous la tenons d'un jésuite, témoin oculaire, homme instruit, et dont la manière de s'exprimer doit inspirer la confiance. Elle est d'ailleurs absolument conforme à tout ce que m'en a dit un vieux prêtre latin, âgé aujourd'hui de plus de 80 ans, et qui était alors d'un âge à pouvoir remarquer ce phénomène. Malgré sa vieillesse, tous les détails de cet événement lui étaient encore présents. Je suivrai la relation dont je viens de parler, dans le récit que je vais faire de cet événement.

Le 23 mai 1707, on aperçut de Scaro et de toute la côte de Santorin, le commencement de l'île nouvelle qui s'est formée depuis entre la Grande et la Petite-Cammeni. Ceux qui furent les premiers à l'apercevoir, la prirent d'abord pour les débris d'un naufrage dont ils voulurent profiter; mais quel fut leur étonnement, en trouvant une masse de rochers qui sortaient du fond des eaux et s'étendaient sur leur surface? Ce prodige avait été précédé par un tremblement de terre, et ce fut même le seul pronostic effrayant qui l'annonça. Il répandit parmi les habitants un effroi que justifiait la tradition constante de tous les désastres antérieurs. La crainte céda cependant bientôt à la curiosité, et quelques Grecs eurent la hardiesse de débarquer sur cette terre nouvelle. Ils la trouvèrent couverte d'une pierre fort blanche et fort

(*) Miss. du Levant, Tom. I, p. 126.

molle; mais ce qui est encore plus à remarquer, ils y trouvèrent une grande quantité d'huîtres fraîches, dont on ne voit presque jamais à Santorin. Ils étaient occupés à les ramasser, lorsqu'ils sentirent la terre se mouvoir, s'élever sous leurs pieds, et les porter avec elle. Effrayés, ils sautèrent dans leur bateau, et on vit en très-peu de jours la nouvelle île croître de vingt pieds en hauteur et presque du double en largeur (*). Elle continua pendant deux mois à recevoir de nouveaux accroissements, que souvent elle reperdait aussitôt. D'énormes rochers portés sur les eaux se montraient, disparaissaient, et se fixaient enfin pour augmenter son volume; mais un nouveau spectacle plus curieux et plus terrible se préparait.

Au mois de juillet, on vit paraître tout à coup à 60 pas de l'île Blanche déjà sortie, une chaîne de rochers noirs et calcinés, qui furent bientôt suivis d'un torrent de fumée épaisse et blanchâtre. Cette fumée répandit une infection horrible. Partout où elle pénétra, l'argent et le cuivre furent noircis, et les habitants éprouvèrent de violents maux de tête accompagnés de vomissements. Quelques jours après, les eaux voisines s'échauffèrent, devinrent bouillantes, et on trouva sur le rivage une grande quantité de poissons morts (**). Un bruit affreux se fit entendre

(*) Six mètres cinquante centimètres.

(**) Dion Cassius rapporte que dans l'éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum, l'an de J.-C. 79, les oiseaux furent suffoqués dans les airs, et les poissons périrent dans les eaux infectées.

Cet exemple n'est pas le seul de ce genre que l'on puisse citer.

« Le volcan Gonapi, situé dans une des îles Banda, ayant brûlé plu-

dans les entrailles de la terre, de longs traits de flamme sortirent de la mer, et les rochers vomis par ce brasier s'amoncelèrent, et se joignirent à la première île, qui conserva cependant encore quelque temps sa blancheur. Depuis cet instant, la bouche du volcan ne cessa de jeter des torrents de feu et des rochers enflammés. Une pluie de pierres et de ponces couvrit la mer et toutes les îles voisines. Si l'on en croit les Grecs, ces matières furent lancées jusque dans l'Asie-Mineure, jusqu'aux Dardanelles, et même jusqu'en Macédoine. Les habitants de Santorin cherchèrent un asile dans les antres et les cavernes. Cette pluie meurtrière détruisit, brûla, enterra toutes les productions de la terre. Personne n'osa rester dans le château de Scaro, qui, par sa position sur un rocher escarpé, courait risque d'être abîmé à chaque instant.

Les éclats redoublés et les mugissements affreux d'un tonnerre souterrain, des rochers énormes lancés jusqu'aux nues, des torrents de soufre colorant les eaux, et des fleuves de feu s'étendant sur la surface d'une mer bouillonnante, tout se réunissait pour rendre ce tableau à la fois magnifique et redoutable. Il fut presque continuel pendant le cours d'une année; enfin les feux se calmèrent, et il ne resta plus qu'une fumée fort épaisse.

« sieurs années de suite, se creva dans le dernier siècle, et vomit avec « mugissement une grande quantité de grosses pierres accompagnées « d'une matière sulfureuse, brûlante et épaisse qui tomba sur la terre et « dans la mer. L'eau se gonfla auprès de la côte, bouillonna, et laissa « quantité de poissons morts flottant sur sa surface. » *Encycl.*

Le 15 de juillet 1708, l'observateur dont nous tirons ces détails eut assez de courage pour aller examiner le théâtre encore menaçant de tant de phénomènes. Faisons-le parler lui-même (*).

« Nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque « bien calfaté, et dont les fentes avaient doubles « étoupes enfoncées à force. Comme nous étions « convenus de mettre pied à terre, s'il était possible, « nous fîmes tirer droit à l'île, par un côté où la mer « ne bouillonnait pas, mais où elle fumait beaucoup. « A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que « nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous sai- « sit. Nous mîmes la main dans l'eau, et nous la « trouvâmes brûlante. Nous étions pourtant encore à « cinq cents pas de notre terme. N'y ayant pas d'ap- « parence de pousser plus loin par-là, nous tour- « nâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande « bouche, et par où l'île avait toujours crû en lon- « gueur. Les feux qui y étaient encore, et la mer qui « jetait de gros bouillons, nous obligèrent de prendre « un long circuit, encore sentions-nous bien de la « chaleur. Chemin faisant, j'eus le loisir d'observer « l'espace qu'il y avait entre la nouvelle île et la « Petite-Cammeni. Je le trouvai plus grand que je ne « croyais, et je jugeai à l'œil qu'une galère en vogue « pourrait passer par les endroits même les plus « étroits. De là nous allâmes descendre à la Grande- « Cammeni, d'où nous eûmes la commodité d'exa- « miner sans beaucoup de danger toute la vraie lon-

(*) Miss. du Levant, Tom. I, p. 157.

« gueur de l'île, et particulièrement le côté que nous « avions pu voir de Scaro. L'île sur la figure oblongue « pouvait bien avoir deux cents pieds dans sa plus « grande hauteur (*), un mille et plus dans sa plus « grande largeur, et environ cinq milles de tour (**).

« Après avoir été plus d'une heure à considérer « toutes choses, l'envie nous prit de nous approcher « de l'île, et de tenter encore une fois d'y mettre pied « à terre par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé « l'île Blanche. Il y avait plusieurs mois que cet en-« droit-là ne croissait plus, et jamais on n'y avait « aperçu ni feu ni fumée. Nous nous rembarquâmes, « et fûmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près « de deux cents pas, lorsque mettant la main dans « l'eau, nous sentîmes que plus nous en approchions « et plus elle devenait chaude. Nous jetâmes la « sonde. Toute la corde, longue de 95 brasses, fut « employée sans qu'on en trouvât le fond. Pendant « que nous étions à délibérer si nous irions plus « avant, ou si nous retournerions en arrière, la grande « bouche vint à jouer avec son fracas et son impétuosité « ordinaires. Pour comble de disgrace, le vent, qui « était frais, porta sur nous le nuage de cendre et de « fumée qui en sortit ; nous fûmes heureux qu'il n'y « portât pas autre chose. A voir comme nous étions « faits après cette ondée de cendre qui nous avait « tous couverts, il y avait de quoi rire ; mais aucun « de nous n'en avait envie. Nous ne songeâmes qu'à

(*) Soixante-cinq mètres.

(**) Le mille représente environ 2 kilomètres.

« nous en aller bien vite, et nous le fîmes très-à-
« propos. Nous n'étions pas à un mille et demi de
« l'île, que le tintamarre y recommença, et jeta dans
« l'endroit que nous venions de quitter, quantité de
« pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin,
« nos mariniers nous firent remarquer que la grande
« chaleur de l'eau avait emporté presque toute la
« poix de notre caïque, qui commençait à s'ouvrir
« de tous côtés. »

Pendant les dix années suivantes, le fourneau de ce volcan a encore jeté plusieurs fois; il est aujourd'hui dans une inaction qui n'est peut-être que le présage de révolutions plus grandes encore. L'eau n'est plus chaude en aucun endroit; on n'y remarque même aucune exhalaison. On voit seulement sortir par ses côtés une grande quantité de soufre et de bitume qui nagent sur les eaux sans s'y mêler, et les colorent diversement suivant la nature et la qualité des matières bitumineuses qu'ils entraînent.

Si, d'après l'examen que j'ai fait de ces lieux, j'osais me livrer à quelques conjectures, voici celles que je proposerais. La partie de l'île nouvelle qui sortit la première, et qui ne portait aucun caractère volcanique, paraît être un sol neuf; les matières englouties par le premier volcan et restées depuis tant de siècles sous les eaux de la mer, avaient eu le temps de se recouvrir d'une terre nouvelle, qui a formé des pierres calcaires blanches et très-molles, car le contact de l'air n'avait pu encore les durcir. Lorsque cette île est sortie de l'eau, toute cette partie

a été soulevée sans aucun bouleversement, par les matières intérieures qu'une chaleur violente mettait en expansion, et qui, cherchant à se faire jour, soulevaient avec effort les terrains dont elles étaient comprimées. C'est ce que démontrent et cette pierre blanche et ces huîtres vivantes qui tenaient alors aux rochers; c'est le fond du lit de la mer, qui, s'élevant en manière de voûte, a été porté d'un mouvement égal et tranquille à la surface des eaux; mais enfin la force du feu a ouvert les flancs de cette montagne, le volcan s'est fait jour, a bouleversé, englouti le menu terrain qui faisait le lit de la mer, et l'a recouvert de tous les débris du foyer qu'elle recouvrait elle-même auparavant.

Il est à présumer qu'en creusant dans l'île de Santorin, on retrouverait sous les laves, sous les cendres et les ponces qui la couvrent aujourd'hui, son terrain primitif, comme il y a grande apparence que celui qui remplissait l'espace qu'occupe aujourd'hui le golfe et qui lors de la séparation de Thérasia a été englouti, se recouvre actuellement sous les eaux d'une terre nouvelle, et qu'un jour peut-être il sera repoussé à son tour, et formera une autre île. M. Desmarets a observé en différents endroits des traces évidentes de volcans, des lits de laves placés les uns sur les autres et séparés par des bancs horizontaux de pierre calcaire, en un mot par des terrains intermédiaires que le séjour des eaux de la mer a pu seul former. Ce que M. Desmarets a observé dans le milieu du continent, la nature l'exécute aujourd'hui

dans le golfe de Santorin, et au pied des îles et des volcans que la mer y'a vomis de son sein.

Cette matière huileuse et diversement colorée dont la mer se couvrit dans le golfe de Santorin, lors de l'éruption de 1707, était du bitume, du pétrole, de la naphte, du soufre fondu, que le volcan vomissait de ses gouffres, tantôt par sa bouche embrasée, tantôt par les ouvertures de ses flancs et au travers même des eaux bouillantes de la mer. La relation que j'ai suivie nous la représente comme ayant une fluidité particulière, tranquille et différente de celle de l'eau, parce qu'en effet elle se plaçait à sa surface comme de l'huile, et ne se mêlait point avec elle. Les couleurs différentes, verte, rouge, ou d'un jaune pâle que présentait cette matière, ne venaient que de la présence du soufre pur, fondu ou refroidi, ou mêlé de bitume, ainsi que d'autres substances qu'on ne pourrait déterminer sans en avoir fait l'examen. La grande infection dont les habitants de Scaro furent si cruellement incommodés, qui noircissait l'argent et le cuivre, et qui détruisit les vignobles, était visiblement la vapeur du soufre en combustion et les exhalaisons insupportables que le vent portait de ce côté.

Il n'est pas douteux que les bruits sourds et profonds qui se font entendre dans le sein des volcans, ne soient occasionés en partie par la chute des masses énormes de rochers qui s'écroulent dans ces gouffres embrasés; la violence du feu, les efforts de l'air et de l'eau mis en expansion par la chaleur, les détachent des flancs et de la voûte de ces foyers. Ils

se choquent, s'entraînent mutuellement, et tombent dans des abîmes remplis de matières fondues, que l'impression terrible de leur pesanteur fait jaillir dans les airs. Ces éruptions ne sont rien encore en comparaison de celles que cause souvent l'introduction des eaux de la mer dans le sein des volcans. Les feux destructeurs qu'ils renferment, cherchant à se faire jour de tous côtés, ouvrent dans les racines profondes de la montagne, des soupiraux où les eaux de la mer se jettent avec violence; des fleuves entiers tombent sur un lac immense de matières bouillantes. Il serait inutile de vouloir décrire de pareils événements; il suffira de rappeler qu'une goutte d'eau jetée dans un creuset rempli d'une substance en fusion, produit une explosion redoutable. Souvent les volcans rejettent ces eaux avec fureur, et l'on a vu plusieurs fois le Vésuve vomir au milieu de ses flammes, des torrents d'eaux chaudes et salées.

Tout concourt à prouver que le foyer du volcan de Santorin est placé à une profondeur immense dans les entrailles de la terre. J'ai déjà dit qu'on ne trouvait point de fond dans tout le golfe, ni même dans les environs des Cammeni, qui ne sont cependant autre chose que les bouches du volcan; mais quelque grande que puisse être cette profondeur, le foyer où brûlent ces feux éternels est encore bien plus reculé, sans cela ils n'auraient pu produire les montagnes dont les sommets forment aujourd'hui ces îles nouvelles, et dont la base est assez éloignée pour se soustraire à nos recherches. Si ces foyers étaient

placés trop près du lit de la mer, les eaux les pénétreraient de toutes parts et parviendraient à les étouffer; enfin, sans cette grande profondeur, ces feux ne pourraient ni embraser, échauffer, soulever la masse des eaux qui les couvrent, ni se manifester par ces effets, ces ravages, enfin par tous ces phénomènes qu'ils ont tant de fois répétés.

Les observations que j'ai faites à Milo achèvent de confirmer cette opinion. Tout annonce dans cette île une combustion souterraine; les feux qui dévorent l'intérieur de la terre s'échappent souvent par des crevasses multipliées, et se manifestent sans cesse par des exhalaisons malfaisantes. J'ai déjà remarqué que cette influence pestilentielle, toutes ces preuves d'un incendie souterrain, n'ont commencé que lors de l'éruption qui produisit à Santorin l'île nouvelle en 1707. Il faut donc qu'il y ait une communication établie entre ces deux îles, par des couches de matières combustibles placées au-dessous du lit de la mer; peut-être s'ouvrira-t-il à Milo un nouveau volcan, qui aura avec celui de Santorin les mêmes rapports que l'on observe entre le Vésuve et l'Ætna. La communication de ces deux montagnes est aujourd'hui parfaitement démontrée; elle ne peut cependant exister qu'à une profondeur immense. Ajoutons un autre exemple : les volcans du Pérou se sont ouvert des soupiraux sur la cime des Cordilières, dont le sommet est à trois mille deux cents toises (*) au-dessus du niveau de la mer; cependant le foyer

(*) Environ 6400 mètres.

de ces volcans n'est point placé dans le corps même de ces montagnes. Lors du tremblement de terre qui renversa Lima au mois d'octobre 1746, la commotion fut générale dans toute cette partie de l'Amérique; les volcans jetèrent avec violence, et la direction du tremblement fut telle, qu'elle venait de la mer vers la terre; les foyers d'où partait cette secousse terrible étaient donc certainement situés sous le lit de la mer Pacifique.

Finissons cet article par une observation sur la nature des matières bitumineuses que jettent les volcans : elle peut donner une idée des révolutions qui ont successivement bouleversé la surface du globe. Elle est due au génie de feu M. Rouelle. Cet habile chimiste a observé que dans tous les volcans, tant ceux qui brûlent actuellement, que ceux qui ont brûlé autrefois, partout on retrouve à-peu-près les mêmes matières, et surtout les substances inflammables, telles que le soufre, les pétroles, les bitumes, etc. La nature et l'uniformité des produits qui résultent de ces embrasements, lui en ont donné la véritable origine. Ce sont des forêts immenses accumulées pendant des siècles, et que des révolutions de la mer ont ensevelies dans les temps antérieurs à ces énormes abîmes. Là, les feux souterrains les consument, les embrasent ou les distillent, et les poussent ensuite au-dehors, à la surface du globe, dans le même état où nous voyons les matières huileuses qu'on retire des charbons de terre, lorsque l'art les traite dans un laboratoire.

Toute substance grasse et huileuse retirée du sein de la terre, doit donc être regardée comme une usurpation du règne minéral sur le règne végétal, et c'est dans celui-ci qu'il faut les placer, pour les rendre à leur véritable origine.

PLANCHE 14.

Vue des îles volcaniques de Santorin.

Cette vue est prise du château de Scaro, d'où l'on découvre tout le golfe de Santorin. Au milieu sont les trois îles volcaniques; savoir, en avant la Petite-Cammeni, ensuite l'Ile-Nouvelle, et au-delà la Grande-Cammeni, anciennement *Hiéra.* Un laps de vingt siècles n'a rien fait perdre à cette dernière du caractère de son origine. A peine le temps a-t-il pu décomposer et réduire en poussière une légère partie des pierres ponces qui la couvrent, et cette terre factice ne produit que quelques herbes, dont les semences ont été apportées par les vents.

Plus loin et sur la droite, on voit l'île d'Aspronysi, anciennement *Thérasia.* Elle est couverte de verdure, et l'on y rencontre quelques arbres. Tout, en l'examinant, me confirma dans l'opinion qu'elle n'a été que séparée de l'île de Théra, ainsi que le dit Pline, et qu'elle n'est point, comme le sont les Cammeni, un produit du volcan. Les pierres ponces qu'on y trouve en abondance ne lui appartiennent point, mais y ont été jetées dans les différentes éruptions dont j'ai rendu compte. Les terres qu'on voit sur la gauche sont la partie méridionale du

croissant que forme le golfe de Santorin; cette pointe, nommée *Acrotiri*, se rapproche d'Aspronysi; la grandeur du plan géographique n'a pas permis de l'y comprendre. Les habitants m'ont assuré que l'on trouvait fond en plusieurs endroits le long de cette côte, et qu'on y pouvait mouiller. L'île de Polycandre borne l'horizon entre Aspronysi et Acrotiri.

J'ai rapporté un échantillon assez curieux, des matières qui forment la Petite-Cammeni; c'est une espèce de brèche formée de fragments d'une lave dure et compacte. Ces fragments sont liés par une pozzolane fritée et à demi-fondue. Il n'est pas douteux que cette réunion n'ait été faite après coup par le feu. Les autres matières sont absolument semblables à tous les produits des volcans.

PLANCHE 15.

Vue du bourg de San-Nicolo.

Le bourg de San-Nicolo est situé à la pointe de Santorin, appelée *Apanomeria*, et sur des rochers énormes partout déchirés, brûlés et calcinés. L'écueil appelé *Thiraüa* n'en est séparé que par un canal étroit et peu profond, où les bateaux mouillent en sûreté; cet écueil est une partie de l'île de Santorin, dont les fondements se sont affaissés, et qui s'en est détachée seulement par la surface supérieure. Peut-être est-ce là l'événement dont Dapper veut parler, quand il dit qu'une portion de Santo-

rin a été engloutie en 1507. On ne saurait l'assurer. Tournefort a pris Thérasia pour l'ancienne *Hiéra*, et en cela il s'est absolument trompé, comme sur tout ce qui regarde Santorin. La connaissance physique de cet objet demandait des lumières qu'on vient d'acquérir depuis peu d'années; et quant à la partie de l'Héitorie, cet illustre botaniste est excusable de n'avoir pu démêler la vérité à travers l'obscurité, et les contradictions des auteurs qui en parlent.

PLANCHE 16.

Vue de la côte de Santorin et du château de Scaro.

Cette vue, prise de la mer, offre presque toute la côte du golfe de Santorin. Elle montre l'état de destruction et de calcination où j'ai déjà dit que sont tous ces rochers. On voit dans l'éloignement la pointe Apanomeria et le bourg de San-Nicolo. Au milieu paraît le château de Scaro, dont la situation est effrayante. Un peu en-deçà est le bourg de Pyrgos, le séjour le plus agréable de toute l'île, et au-dessous une petite anse où les bateaux peuvent aborder; mais pour peu que le vent s'élève, ils sont obligés d'aller chercher un asile plus sûr dans le passage de San-Nicolo. Le mien y fut forcé; lorsque je voulus repartir, il me fallut aller l'y joindre, et je ne crois pas avoir jamais navigué d'une façon plus légère et moins rassurante. Nous entrâmes dans une

nacelle que l'on avait tirée sur le sable, pour la mettre à l'abri des flots; on nous fit coucher horizontalement les uns sur les autres, et deux Grecs, poussant avec force le petit bâtiment, nous lancèrent à la mer. Les vagues étaient fortes; un seul conducteur dirigeait notre marche avec deux rames grandes comme la main, et nous recommandait de ne pas faire le moindre mouvement. Je ne tardai pas à voir combien son avis était sage, car, forcé d'éternuer, je pensai faire chavirer le navire.

J'ai rapporté plusieurs échantillons des rochers qui bordent cette côte, et forment, comme je l'ai déjà dit, les parois de l'ancien volcan. C'est une matière parfaitement noire, vitreuse et brillante dans sa cassure. Ses fragments ressemblent à ceux du verre; ils sont plus ou moins convexes ou concaves; enfin, cette matière, comme le verre, vole en éclats sous le pilon, et ces éclats ont toujours des angles tranchants. D'autres morceaux de granit ne sont que torréfiés, et l'action du feu, dans la partie qu'ils occupaient, n'a pas été assez violente pour les dénaturer entièrement.

La lave prise dans l'intérieur de l'île est encore plus compacte, plus dure; elle fait feu avec le briquet, et résiste même au marteau. On trouve quelquefois dans son intérieur, de petits cristaux colorés en jaune, et transparents comme les topazes.

On compte aujourd'hui dans l'île de Santorin environ huit mille habitants, parmi lesquels il n'y a guère que sept à huit cents catholiques. On sait que

les deux religions grecque et romaine sont plus opposées par leur haine mutuelle que par la diversité de leurs opinions, semblables à deux frères, qui, venant à se brouiller, trouvent de nouveaux motifs d'inimitié dans le souvenir de leur union ancienne. On sait que les Grecs sont plongés dans l'ignorance la plus vile, qu'ils font consister presque tous leurs dogmes dans une abstinence outrée, et une antipathie aveugle pour les Latins. Ceux-ci, curieux d'étendre leur domination, disputent à leurs adversaires quelques-unes de ces petites chapelles répandues dans la campagne, et dont le nombre est presque égal à celui des habitants. Cette animosité ne va cependant jamais jusqu'à troubler la tranquillité publique; chaque parti est un frein pour l'autre; il règne parmi eux une émulation de régularité excitée plutôt par l'amour-propre que par le zèle, et soutenue par cette idée générale, que, dans les opinions morales et religieuses, la conduite a bien plus d'empire sur le peuple que le raisonnement. A ces motifs il s'en joint un autre plus puissant encore, c'est la terreur des juges musulmans, qui ne finissent jamais un procès élevé entre des Chrétiens, qu'en ruinant les deux parties.

PLANCHE 17.

Femmes de l'île de Santorin.

Ce dessin représente les sœurs de l'évêque catholique chez lequel je fus reçu. L'une est habillée; l'autre est en déshabillé. Leur peu d'aisance dispa-

raissait sous le faste et la coquetterie héréditaires chez les femmes grecques. Elles semblaient vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune : la vanité leur faisait oublier les besoins les plus réels, ou plutôt elles n'en avaient point de plus grand que celui de la parure.

Je trouvai l'évêque occupé des fonctions de son ministère : élevé depuis peu à l'épiscopat, il n'en connaissait encore que les devoirs. En descendant de l'autel il vint me joindre, et me conduisit chez lui dans toute la pompe des ornements pontificaux. Il avait réservé sa simplicité pour l'intérieur de sa maison; elle n'avait rien qui ne fût entièrement conforme à la modestie de son revenu (*). Le dîner fut apprêté par ses sœurs, qui, pour un instant, mirent à part leur vanité et leurs beaux habits. Son domestique était peu nombreux, mais il y maintenait exactement l'ordre hiérarchique. Le curé servait de maître-d'hôtel, et son embonpoint le rendait digne de cet emploi : le diacre, une assiette sous le bras, s'était placé derrière ma chaise; je reconnus le sous-diacre servant un de mes compagnons de voyage; et je fus aussi édifié de leur attention au service de la table, que je l'avais été, quelques minutes auparavant, de leur dévotion au service de l'autel. Je croyais tous leurs talents épuisés par la double fonction que je leur avais vu remplir; mais ils ne tardèrent pas à m'en faire connaître un nouveau que je ne leur soupçonnais pas. Je désirai faire une promenade dans

(*) Son siége lui valait à peine 1,200 liv. de notre monnaie.

l'intérieur de l'île; l'évêque voulut lui-même m'y accompagner : le diacre, toujours officieux, m'amena un petit mulet tout équipé, me tint l'étrier, et se chargea lui-même de le presser dans sa marche. J'étais confus d'en recevoir tant de services. L'évêque s'aperçut de mon embarras, et crut me rassurer, en me disant que cette austère subordination était un usage de la primitive Eglise, fort précieux à conserver. Je fus convaincu de son grand zèle pour l'observation de l'ancienne discipline, mais bien plus encore de l'extrême pauvreté de cette Eglise.

Nous traversâmes une partie de l'île. Tout le côté opposé à celui du volcan est assez fertile, et la terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes qui donnent d'excellent vin. On y recueille aussi beaucoup d'orge et de coton, mais peu de froment.

PLANCHE 18.

Vue prise au village de Nebbio, à Santorin.

J'AI fait graver ce dessin pour donner une idée de la manière dont la plupart des maisons sont construites dans cette île. En quelques autres endroits les habitants ont creusé les rochers pour s'y former des logements, sans doute dans l'espérance d'être plus à l'abri des tremblements de terre qu'on y éprouve souvent.

PLANCHES 19 ET 20.

Vue de la montagne de Saint-Etienne, et fragments antiques.

Il ne me restait plus à voir à Santorin que la montagne de Saint-Etienne, située au sud-est de l'île. C'est un amas de roches énormes en partie recouvertes par une immense quantité de petites pierres ponces qui en rendent l'accès difficile. La plaine qui y conduit offre un coup-d'œil bien différent; elle est couverte de vignes, d'oliviers, de grenadiers; enfin c'est l'abondance auprès de la stérilité.

La montagne est couronnée par des ruines qui attestent l'existence et la destruction d'une ville magnifique. Hérodote, Pausanias et Strabon s'accordent à lui donner pour fondateur Théras, fils d'Antésion, oncle et tuteur de Proclès et d'Euristhène, rois de Lacédémone. Suivant cet historien, ce prince passa avec une colonie (*) de Lacédémoniens dans l'île Calista à laquelle il donna son nom, et il y bâtit une ville.

Je ne dirai rien de l'espèce de gouvernement que Théras établit chez ses nouveaux sujets. Il paraît qu'il suivit celui de Lacédémone; mais je ne puis m'empêcher de rappeler un usage dont on ne trouve d'exemple que chez ce peuple, et qu'Eustathe nous

(*) Théra envoya bientôt elle-même une colonie en Libye, par ordre de l'oracle de Delphes. Cette colonie fonda la ville de Cyrène, patrie du poète Callimaque. *Voyez* les Mémoires de Littérature, t. III, p. 411, art. Cyrène, fait par M. Hardion.

a conservé dans son commentaire sur Denys le géographe. Les Théréens, dit-il, ne pleuraient ni les enfants qui mouraient avant sept ans, ni les hommes qui mouraient au-delà de cinquante; ceux-ci, parce qu'apparemment ils avaient assez vécu, et ceux-là, parce qu'on ne pensait pas qu'ils eussent encore vécu (*). Triste jugement porté par tout un peuple sur le malheur de la condition humaine, mais après tout jugement moins étrange, moins mélancolique, et sans doute plus raisonnable que celui de ces peuples de Thrace qui prenaient, dit-on, le deuil le jour de la naissance de leurs enfants, et célébraient des réjouissances à leur mort.

La ville de Théra continua d'être florissante jusque sous les empereurs romains, comme il paraît par les inscriptions que Spon et Tournefort ont déjà rapportées. Je trouvai les deux statues dont elles font mention, et qui furent érigées par le peuple de Théra aux empereurs Marc-Aurèle et Antonin. Elles sont sans tête l'une et l'autre; mais je remarquai que la tête de l'une des deux n'a point été cassée, mais seulement détachée. Elle était sans doute d'or, d'ivoire ou d'un marbre différent, comme on le pratiquait souvent dans l'antiquité. Les statues sont en marbre et d'un assez beau travail. J'en ai fait graver une.

Au milieu de toutes ces ruines, on distingue facilement celles d'un temple : est-ce celui de Neptune l'Asphalien, ou le fondateur, que les Rhodiens y bâtirent suivant Strabon? Serait-ce le temple de

(*) Mém. de littérat., tom. III, page 407.

Minerve dont parle le scholiaste de Pindare (*)? Les colonnes, quelques statues et les fragments les plus riches ont été enlevés par les Russes.

Un peu au-dessous de l'emplacement du temple, on trouve la chapelle de Saint-Étienne, construite avec des fragments antiques. Dans le fond de la chapelle est un autel orné de massacres et de guirlandes, à côté une très-jolie statue de femme. Rien n'y rappellerait le christianisme, sans une petite image enfumée de la Vierge, dont les Grecs l'ont décorée, et sans la barbarie avec laquelle ils ont mutilé la statue, pour lui faire porter plus facilement la lampe destinée à brûler dans ce lieu saint.

J'entrai dans une bergerie, où je trouvai encore quelques marbres, entr'autres la partie supérieure d'un tombeau, que j'ai fait graver ici avec les différents objets dont je viens de parler.

Il faut observer que les villes grecques, avant que d'être soumises aux Romains, ne représentaient sur leurs monnaies que des types très-simples et presque toujours relatifs aux divinités qu'elles adoraient, aux productions de leurs territoires, à leur commerce, à leur marine, à leur position, à d'autres circonstances locales. C'est ainsi que, sur la première des deux médailles de Théra que j'ai fait graver, on voit d'un côté une proue de vaisseau, et de l'autre un vase et une grappe de raisin; et sur la seconde, la tête du soleil et trois poissons au revers. Ces deux médaille sont au cabinet du roi (**).

(*) Sur l'Ode IV. (**) Voir le cul de lampe après les pl. 19 et 20.

VOYAGE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE TROISIÈME.

PLANCHE 21.

Vue de l'île de Naxia, anciennement Naxos.

L'ILE consacrée à Vénus, Cythère, n'est aujourd'hui qu'un rocher stérile; Gnide n'existe plus sous les flots qui l'ont renversée, et la superbe Cysique laisse à peine quelques traces de ses ruines; Naxos, plus heureuse, rappelle encore le séjour et les bienfaits de Bacchus. Les dons que la nature y prodiguait à ses habitants dûrent sans doute les disposer à recevoir le culte de cette divinité.

Le conquérant bienfaiteur des Indes, honoré en Egypte sous le nom d'Osiris comme le premier des dieux, vit bientôt multiplier ses adorateurs et répandre son culte facile. Cadmus, des bords du Nil, l'apporta en Béotie (*), et Sémélé, sa fille, fut choisie

(*) Voyez dans Hérodote, liv. II, les détails qu'il donne sur Bacchus et sur son origine égyptienne. Mélampus, fils d'Amithaon, contribua aussi à

pour donner à la Grèce le spectacle nouveau de la reproduction d'un dieu. Bacchus voulut naître d'elle une seconde fois (*), et cette imposture servit également à faire la réputation du dieu et à sauver celle de Sémélé. Ce ne fut cependant pas sans difficulté que ce culte parvint à s'établir ; et sans doute le nouveau Bacchus eut des prétentions plus difficiles à soutenir que celles du législateur d'Asie, puisque différents princes lui firent la guerre, et que, suivant une ancienne tradition, il alla mourir à Delphes de ses blessures (**). Cet événement, qui aurait dû décréditer un peu sa divinité dans l'esprit des peuples, ne fut point un obstacle à leur crédulité.

Dans la suite, Orphée, venant de Thrace et passant en Béotie, reçut le culte de Bacchus des descendants du fondateur de Thèbes ; il alla en Egypte pour achever de s'en instruire, et en fit un des premiers dogmes de sa religion. On en connaît toute la pureté.

répandre en Grèce le culte de cette divinité. Quelques auteurs veulent même qu'il ait été le premier à l'y faire connaître. Ce Mélampus, dont on trouve la généalogie dans l'Odyssée, était né environ 170 ans avant la prise de Troie; il vivait dans le temps où le culte de Bacchus parvint à triompher des oppositions qu'il avait d'abord trouvées en Grèce, puisque le fragment de la chronique d'Apollodore, conservé dans Clément Alexandrin, fixe cette époque 157 ans avant la prise de Troie. Ce Mélampus était grand médecin, grand devin ; il conversait familièrement avec tous les animaux. *Voyez* ce mot dans le dict. de Bayle.

(*) Cette épiphanie d'Osiris et la fourberie de Cadmus sont rapportées fort en détail dans Diod., liv. II. *Voyez* la Dissertation de M. Fréret, sur le culte de Bacchus chez les Grecs. Mémoires de littér., tom. XXIII, page 242.

(**) Plut. (de Iside et Osiride, p. 365) assure qu'on montrait à Delphes les restes du corps de Bacchus.

L'horreur que les sectateurs d'Orphée avaient pour le meurtre pourrait seule en faire l'éloge. Ils la portaient jusqu'à ne tuer ni ne manger aucun animal. Horace dit :

> Sylvestres homines sacer interpresque deorum
> Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus.

Le culte *orphique* était trop sévère pour n'être pas promptement abandonné. Les fêtes des Bacchanales furent seules conservées et devinrent générales dans toute la Grèce. Les femmes, qui d'abord (*) avaient été seules admises à ces mystères auxquels elles se préparaient par plusieurs jours de jeûne et même de continence, s'écartèrent bientôt, autant qu'il leur fut possible, de l'esprit du législateur. Toute idée de religion fut bannie de ces fêtes, ou plutôt, on s'y fit un devoir de tous les crimes. Ces mystères ne furent plus que des assemblées de débauche, dans lesquelles les initiés se livraient avec fureur (**) à tout ce que la licence a de plus effréné. Les Bacchanales ne se célébraient d'abord que tous les ans; mais on multiplia dans la suite ces occasions de plaisir. Il y eut les grandes Bacchanales, les petites, les anciennes, les nouvelles, les printanières, les automnales, les nocturnes, etc.

Un culte si favorable au vice fut partout méprisé et partout adopté. Il passa en Italie; mais le sénat, informé des désordres auxquels il donnait lieu, le

(*) Voyez les Bacchantes d'Euripide et la vingt-sixième idylle de Théocrite.

(**) On a donné à ces fêtes le nom d'orgies, du mot grec ὀργὴ fureur.

proscrivit sous les peines les plus sévères, l'an de Rome 568 (*). Les Grecs même furent révoltés de tous les désordres auxquels ces fêtes servaient de prétexte. Diagondas (**) les bannit de la Béotie par une loi expresse, et Platon proscrit de sa république tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

De tous les lieux où se répandit le culte de Bacchus, aucun ne lui fut aussi particulièrement consacré que l'île de Naxos. Ses habitants disputaient aux antres de Nysa et au mont Méros l'honneur d'avoir protégé son enfance. Ce fut là que ce dieu rencontra Ariadne abandonnée, et qu'il lui donna l'immortalité.

(*) Il fut apporté en Etrurie par un Grec obscur, un de ces aventuriers qui, forcés de quitter leur patrie, vont en imposer aux peuples voisins; bientôt ce culte infecta toute l'Italie. On ne cessa de renchérir sur toutes les horreurs qui s'y commettaient; l'innocence surprise n'eut que le choix de la mort ou de l'infamie; et ces chants destinés dans leur origine à célébrer les bienfaits des dieux, ne servirent plus qu'à étouffer les cris des victimes que l'on sacrifiait à la nécessité d'un secret inviolable. L'amour, plus fort que la superstition, sut violer les serments dont on liait les initiés. Le jeune Æbutius apprit de sa maîtresse que sa mère le dévouait à la mort, en l'engageant d'assister à la célébration des Bacchanales. Les consuls, informés, sévirent contre tous les coupables, et le sénat proscrivit à jamais ce culte abominable. Tite-Live rapporte tous les détails de cette révolution (liv. XXXIX, chap. VIII, IX, X, XI, etc.); mais il en peint les horreurs avec une énergie dont notre langue, plus châtiée que la sienne, ne permet pas une traduction fidèle. A son témoignage on peut joindre celui de Tacite. Cet historien philosophe ne croit pas pouvoir donner une idée plus forte de la dissolution de Messaline, qu'en la peignant dans l'instant où, entourée des complices de ses débauches, elle cherchait à imiter les Bacchantes : « Feminæ pellibus accintæ assultabant ut sacrificantes, vel insanientes Bacchæ. Ipsa, crine fluxo, thyrsum quatiens, « juxtàque Silius hederâ vinctus, gerere cothurnos, jacere caput, strepente « circùm procaci choro. »

(**) Diagondas Thebanus omnia nocturna sacra lege sustulit. Cicer. de legibus, II, 25.

Pour passer à des temps moins fabuleux, j'ajouterai que Naxos, ainsi que les autres îles de la mer Égée, fut alternativement libre ou soumise aux Athéniens, ensuite pillée par les Perses, dont les premiers efforts avaient échoué contre la bravoure des habitants. Ayant depuis passé avec le reste de la Grèce sous le joug des Romains, Marc-Antoine, après la bataille de Philippe, la donna aux Rhodiens; mais la dureté de leur gouvernement la leur fit perdre presqu'aussitôt. L'Archipel fit ensuite partie de l'empire Grec jusqu'à la prise de Constantinople par les Français. A cette époque, Marc Sannudo, noble Vénitien, s'empara de Naxos et des îles voisines; il fut créé duc de l'Archipel par l'empereur Henri. Ses successeurs y régnèrent trois cents ans, jusqu'à Jacques Crispo, qui en fut dépouillé par le sultan Sélim II. L'évêque latin qui gouverne aujourd'hui le spirituel de Naxos, est un descendant de ces anciens souverains.

Il reste peu d'antiquités dans cette île. En jetant les yeux sur mon dessin, on distingue dans le fond l'écueil sur lequel était situé le temple de Bacchus; j'en donnerai les détails. Une tour carrée, seul reste du palais des anciens ducs, s'élève au milieu de la ville, dont l'aspect est loin d'annoncer la beauté de l'intérieur de l'île; mais si l'on avance dans les terres, on trouve des vallées délicieuses arrosées de mille ruisseaux, et des forêts d'orangers, de figuiers et de grenadiers. La terre, par sa fécondité, semble prévenir tous les besoins de ses habitants; elle nourrit

une grande quantité de bestiaux, de gibier. Le blé, l'huile, les figues et le vin y sont toujours abondants. On y recueille aussi de la soie. Tant d'avantages l'avaient fait nommer par les anciens la Petite-Sicile; tous les poètes l'ont célébrée. Properce, dans son poëme à Bacchus, lui dit :

> Et tibi per mediam beneolenti flumine Naxon,
> Unde tuum potant Naxia turba merum.

Athénée compare ces vins au nectar des dieux. C'est en effet de tous les vins de Grèce celui qui m'a paru mériter le plus sa réputation; mais il est si délicat, qu'on ne peut le transporter, même aux îles les plus voisines.

L'heureuse situation de Naxia lui assure encore une espèce de liberté au sein même de l'oppression; et la nature, prodigue envers ses habitants, semble avoir voulu poser une barrière entre eux et la tyrannie; nul vaisseau n'y peut aborder. De simples bateaux suffisent pour porter aux îles voisines le superflu des richesses dont abonde celle de Naxia.

Le voisinage de Paros lui a été funeste dans l'expédition des Russes; ils y firent passer une partie des troupes dont Paros était l'entrepôt, et, malgré la sévérité de leur discipline, ils ne purent empêcher les Grecs révoltés, qui s'étaient joints à eux, d'y commettre beaucoup de désordres; mais lorsque j'y arrivai, deux années de repos lui avaient déjà rendu une opulence dont elle ne peut être privée long-temps, puisqu'elle la doit à un sol heureux. On compte dans

l'île environ 6,000 habitants, dont un cinquième de catholiques. Il y a plusieurs couvents de filles, un de capucins. Les jésuites y avaient aussi un établissement; ils y sont restés sous l'habit séculier, et continuent à y être utiles. Chacune des deux religions y a un archevêque, dont la puissance spirituelle s'étend sur toutes les Cyclades, mais dont le revenu est fort borné. L'île entière paie environ dix bourses au Capitan-Pacha.

J'ai fait graver à la fin de ce chapitre trois médailles de l'île de Naxos, tirées du cabinet du roi; elles rappellent la fécondité de ses vignobles, et le culte particulier qu'on y rendait à Bacchus.

La première représente la tête de Bacchus, avec la barbe, ornée d'un diadème et de feuilles de lierre, au revers le nom des Naxiens, et le vieux Silène accroupi, tenant un vase et un thyrse.

Sur la seconde, on voit la tête du même dieu couverte de pampres et de raisins; au revers, un vase, un thyrse, et un nom de magistrat joint à celui des habitants. La troisième offre d'un côté la tête de Bacchus, jeune et orné de lierre; de l'autre, Silène appuyé sur une outre, tenant un vase et une branche de lierre (*).

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 31.

PLANCHES 22 et 23.

Détails géométriques du temple de Bacchus, et plan de l'écueil sur lequel il était situé.

A la droite du port de Naxia est un écueil sur lequel était situé le temple de Bacchus. Il communiquait à l'île de Naxos par un pont dont les vestiges subsistent encore. Il était établi sur les rochers qui remplissent ce passage. Ce pont servait en même temps à conduire au temple les eaux d'une fontaine abondante qu'un autre aquéduc apportait de plus d'une lieue (*). Suivant quelques auteurs, cette petite île était appelée par les anciens, *Strongyle.*

Le temple de Bacchus est entièrement détruit. La porte seule est restée. Le poids énorme des trois pièces qui la composent l'a défendue contre les habitants de Naxia, qui ont arraché tous ces marbres précieux pour en construire leurs maisons. Les planches 22e et 23e montrent le plan de l'écueil et les différentes mesures de cette porte ; il serait difficile de déterminer à quel usage étaient réservées les masses saillantes qui s'y trouvent. Le temple avait quatre-vingt-quatre pieds (**) de longueur hors d'œuvre, sur cinquante pieds six pouces (***) de largeur.

(*) Deux kilomètres. (**) Quatorze mètres 3 centimètres.
(***) Seize mètres 40 centimètres.

PLANCHE 24.

Habitants de l'île de Naxia.

On a sans doute été étonné de l'habillement des femmes de l'Argentière; elles ont toutefois à celles de Naxia, l'obligation de ne pas porter le vêtement le plus ridicule de l'Archipel. Celui des Naxiotes en a toute la disgrace, et de plus deux ailes de velours noir, qui, ajoutées à leur carrure factice, en forment un ensemble monstrueux. Une simple gaze couvre le sein des Grecques de Smyrne : celles-ci plus sévères, le défendent par un plastron de velours recouvert de broderie et de petites perles. Si on les regarde par derrière, on est encore plus choqué de voir tourner sur leurs reins une espèce de panier dont le dessein seul peut montrer tout le ridicule. Il a été fait d'après une des plus grandes dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché; elles mettent du rouge, se noircissent les sourcils et les paupières; enfin elles se couvrent le visage de mouches; elles les font avec des feuilles d'un talc noir et brillant qui se trouve dans l'île; mais elles ne les assujétissent pas à la forme constante qu'on leur donne dans nos climats. Le goût seul décide de ces formes toujours variées; tantôt c'est un triangle, tantôt une étoile. Un croissant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paraît surtout ce qu'il y a de plus séduisant.

PLANCHES 25 et 26.

Dames et Bourgeoises de l'île de Tine, anciennement Ténos.

Les femmes de l'île de Tine ont toutes les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, et une physionomie piquante, qui supplée souvent à la beauté, et y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes sans les cacher.

Le commerce et l'industrie répandent dans cette île une aisance générale et une sorte d'égalité, qui, sans confondre les classes de citoyens, empêchent les uns de se corrompre, et les autres de s'avilir. Les femmes, que dans d'autres climats, leur richesse ou leur naissance sembleraient autoriser à l'inutilité, ne dédaignent point de s'occuper des détails intéressants de leurs ménages, et travaillent avec plaisir aux vêtements que leurs enfants doivent porter. Dès que la chaleur tombe, et que le soleil sur son déclin peut encore éclairer leurs travaux sans pouvoir nuire à leurs charmes, elles sortent de leurs maisons, s'asseyent devant leurs portes, filent la soie ou la dévident; d'autres la tricotent ou préparent les feuilles de mûrier, pendant que leur vieille mère leur fait des contes, souvent interrompus par les chansons des jeunes filles. Je crus alors, pour la première fois, que les tableaux délicieux que nous offrent les auteurs grecs, étaient moins

l'ouvrage de leur imagination, qu'une fidèle imitation de la nature.

PLANCHE 27.

Servantes de l'île de Tine.

Le travail facile et peu pénible auquel sont employées les servantes de Tine, leur permet de conserver tous leurs agréments. Elles n'ont d'autres occupations que de filer la soie, ou de nourrir les insectes qui la produisent; aussi voit-on régner partout cette propreté qui fait tant de plaisir au voyageur, parce qu'elle est un gage certain du bonheur du peuple, et qu'elle suppose toujours la facilité à se procurer les premiers besoins. Le citoyen heureux annonce son opulence par la simplicité de son extérieur; le malheureux esclave cherche à couvrir sa misère sous des lambeaux dorés. Les habitants de Tine sont assez riches pour n'être pas réduits à désirer de le paraître.

L'amour de la patrie, conservé chez tous les Grecs insulaires, a encore plus de force chez les habitants de Tine. Les servantes qui en sortent en grand nombre, et qui sont connues dans tout le Levant par leur habillement, leur fidélité et leur intelligence, ne perdent jamais le désir de revoir leur patrie, et de venir y jouir d'une aisance qu'elles doivent à leur industrie. Le patriotisme des Tiniotes a déjà été remarqué par M. Guys, que des connaissances étendues et un long séjour dans la Grèce,

ont mis à portée de donner un parallèle intéressant des Grecs anciens et des Grecs modernes (*).

PLANCHE 28.

Vue du Bourg de San-Nicolo, dans l'île de Tine.

SUIVANT Etienne le géographe, l'île de Ténos retint le nom de celui qui s'y établit le premier. Bochart, au contraire, veut que ce nom dérive du mot phénicien *Tannoth*, serpent ou dragon. En effet, tous les historiens s'accordent à dire que cette île était remplie de serpents; elle en prit même le nom d'*Ophiussa*, et donna dans la Grèce, à la vipère, celui de *Tænia.* Ils y étaient si abondants et si dangereux, que les habitants auraient été obligés de l'abandonner, si Neptune ne fût venu à leur secours, et ne les en eût délivrés (**). Ils lui élevèrent un temple magnifique dans un bois près de la ville de Ténos. Ce dieu y était honoré comme un grand médecin, et l'on y célébrait des fêtes en son honneur. Ce temple avait des droits d'asile fort éten-

(*) Voyage littéraire de la Grèce.

(**) La superstition a renouvelé ce que la Fable avait d'abord imaginé. Tous les Maltais assurent que leur patrie était infectée de ces reptiles, lorsque St. Paul y étant abordé dans le cours de ses voyages, leur pétrifia la langue et interdit à jamais le séjour de l'île à cette espèce dangereuse. On y trouve un grand nombre de ces langues pétrifiées : les habitants les font monter en argent et les portent avec confiance en guise d'amulette. Ce sont des dents de requins fossiles, connues par les naturalistes sous le nom de glossopètres. Ce n'est pas sans opposition que Malte se glorifie d'être le théâtre de cette merveille; cet honneur lui est disputé par une petite île du golfe Adriatique, qui possède aussi ces langues de serpents.

dus, qui furent depuis réglés par Tibère, ainsi que ceux dont jouissaient tant de lieux de la Grèce (*).

Tine est de toutes les conquêtes des Vénitiens dans l'Archipel, celle dont ils ont joui le plus longtemps. Ils ne l'ont perdue qu'en 1714, par la faiblesse du provéditeur Bernado Balbi, qui se rendit à la première sommation de l'amiral turc, quoiqu'il eût pu trouver dans la valeur de ses soldats, et la bonne volonté des habitants, un secours suffisant pour attendre les troupes que la république lui envoyait (**).

Cette île est une des plus riches et des plus agréables de toute la Grèce, et son peu d'étendue est réparé par sa fertilité. Elle n'a que douze lieues de circuit, et près de vingt mille habitants y sont répandus dans soixante villages ou hameaux. Quoique l'île produise une grande quantité de soie, cette soie ne suffit cependant pas à leur industrie; ils en tirent encore d'Andros, et en fabriquent des bas, dont ils fonrnissent tout le Levant.

A une lieue et demie de San-Nicolo est l'ancienne citadelle construite par les Vénitiens. Elle est située sur une haute montagne, d'où l'on découvre presque toute l'île. C'est un tableau délicieux, où tout annonce l'industrie des habitants, et où tout paraît assurer leur bonheur. Aucun officier turc ne leur rappelle l'idée d'un maître; et gouvernés par des magistrats de leur choix, ils semblent n'obéir qu'à eux-mêmes. La vieillesse n'a point perdu tous ses droits dans la

(*) Tacit. Annal. Lib. III. cap. 60 et 63.

(**) Hist. de la Républ. de Venise, par l'abbé Laugier, Liv. XLVII.

Grèce. Ces magistrats portent le nom de vieillards, quoiqu'ils ne le soient pas toujours (*), et le jeune homme est flatté de voir ajouter à la considération que donnent les dignités, la déférence que la nature réclame pour la vieillesse. Ces insulaires m'ont paru heureux ; éloignés du despote, et ne s'apercevant de leur servitude qu'un seul jour dans l'année, il leur est presque permis de se croire libres.

PLANCHE 29.

Vue du Bourg de San-Nicolo de Tine, prise du côté du Levant.

Cette vue est prise du côté opposé à la précédente ; une partie des maisons se trouve cachée.

Je trouvai sur un marbre qui servait de banc à la porte d'un marchand, l'inscription suivante :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΘΕΟΥ ΑΔΡΙΑΝΟΥ ΥΙΟΝ
ΘΕΟΥ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΠΑΡΘΙΚΟΥ ΥΙΩΝΟΝ ΘΕΟΥ ΝΕΡΟΥΑ
ΕΓΓΟΝΟΝ ΘΕΟΝ ΑΙΛΙΟΝ ΑΔΡΙΑΝΟΝ
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΕΥΣΕΒΗ
ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ ΤΟ ΔΕΥΤΕΡΟΝ
ΣΑΤΥΡΟΣ ΗΦΑΙΣΤΙΩΝΟΣ ΥΙΟΜ
ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

C'EST-A-DIRE,

Imperatorem Cæsarem divi Adriani filium, divi

(*) C'est ainsi que dans Homère et dans les autres auteurs de l'ancienne Grèce, le même mot γέρων, signifie vieillard, chef ou magistrat.

δαίνυ δαῖτα γέρουσιν.

Donne un festin aux chefs de l'armée. (Homer. Iliad. I. 70.).

Trajani Parthici nepotem, divi Nervæ pronepotem, divum Ælium Adrianum Antoninum Agustum pium posuit *Pontifex maximus secundum Satyrus Ephesionis filius de se bene, meritum.*

On ne sait qui était ce Satyrus qui témoigne ici sa reconnaissance pour l'empereur Antonin le pieux, et l'inscription n'indique ni l'espèce de monument qu'il lui avait élevé, ni le nom de la divinité dont il était grand-prêtre pour la seconde fois.

On trouvera à la fin de ce chapitre deux médailles de l'île de Ténos : la première représente d'un côté, la tête de Jupiter-Ammon, et de l'autre, Neptune assis, tenant un dauphin et un trident; sur la seconde on voit encore la tête de Jupiter-Ammon, et au revers, une grappe de raisin(*).

PLANCHE 30.

Vue de l'Ile et de la Ville de Syra, anciennement Syros.

Le voyageur qui parcourt l'Archipel, éprouve à chaque pas les émotions les plus douces et les plus variées, c'est un hommage involontaire qu'il rend aux lieux qui ont vu naître les grands-hommes, ou qui conservent leurs cendres. Il arrive à Paros; c'est là que naquit le poète Archiloque, le plus cruel des poètes satiriques, mais aussi le plus cruellement puni. A Céos, il se rappelle Simonide, qui eut Pindare pour élève, Bacchylide, qui l'eut pour rival, et ce Prodi-

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 31.

cus, célèbre par ses sophismes et son éloquence. Cos fut le berceau d'Hippocrate; Samos, de Pythagore; Lesbos, d'Alcée et de Sapho. Syros contribua aussi à l'honneur de la Grèce; elle ne fut point célèbre par sa puissance, ou par le commerce de ses habitants; mais c'est dans cette île que reçut le jour un des premiers philosophes de l'antiquité, Phérécide: un seul mot fera son éloge, il fut le maître de Pythagore.

Syra n'est aujourd'hui qu'une petite ville située sur la pointe d'une montagne; tous les habitants de l'île y sont rassemblés au nombre de quatre mille, et l'on ne trouve dans l'intérieur du pays que les ruines des villages qu'ils ont abandonnés (*). Cette île, autrefois partagée entre les Eglises grecque et romaine, n'est aujourd'hui habitée que par des Catholiques. C'est, de tous les états du Grand-Seigneur, la seule où un même culte soit exclusivement adopté; mais elle n'en est pas plus paisible, et les prêtres grecs triomphent de la voir troublée par des dissensions religieuses: en effet, le Musulman, le Juif, l'Arménien, le Cophte, le Grec, le Latin, semés et réunis dans l'empire Turc, jouissent pour l'ordinaire d'une tranquillité et d'une concorde que l'unité de religion semble avoir bannie de Syra. Fatigué de ces désordres, le gouvernement turc s'est

(*) L'ancienne ville de Syros était sur le bord de la mer. On en trouve encore quelques vestiges. Il ne faut pas confondre l'île dont je parle ici, avec Scyros, actuellement Saint-Georges de Skiro, connue dans l'antiquité par les amours d'Achille et de Déidamie. Celle-ci est située près de l'île de Négrepont. Sa petitesse et sa stérilité ne donnent pas une grande idée de la cour du roi Nicomède.

même vu forcé récemment de sévir, pour y rétablir la paix évangélique. L'évêque venait d'être déposé; il avait même payé cette espèce de grâce; des prêtres, aussi coupables et moins riches, avaient été bannis; les principaux habitants envoyés aux galères; et l'on n'accusera pas en cette occasion la justice musulmane de trop de rigueur, puisqu'elle avait des meurtriers à punir.

J'appris tous ces détails d'un homme assez extraordinaire; c'était un Italien tout fier du titre de supérieur dans un couvent où il était seul, capucin, chef de parti, moine en guerre avec son évêque, excitant le fanatisme sans être fanatique, assez adroit pour être échappé sans argent et sans esprit au sort de ses complices. Je craignis cependant pour lui le retour d'un officier turc que je vis débarquer, et que la Porte envoyait pour achever de rétablir l'ordre.

J'ai fait graver deux médailles de Syros; elles sont presque semblables; elles représentent la tête de Pan, et de l'autre une chèvre ou un bouc (*).

PLANCHE 31.

Plan de l'île de Délos.

Les ruines dont Délos est couverte prouvent la vénération des anciens pour cette île, bien mieux encore que les odes de Callimaque et de Pindare. Si tous les poètes s'empressèrent de la chanter, tous les peuples se firent un devoir de l'enrichir. La piété des Grecs, toujours avide de merveilles, sembla trouver

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 31.

de nouveaux motifs dans les fables dont on ennoblit l'origine de Délos. D'abord, flottante au gré des vents, elle n'est fixée que pour offrir à la malheureuse Latone un asile que le reste de la terre lui refuse : Diane et Apollon y reçoivent le jour ; on y élève des temples, et la voilà consacrée à jamais par le culte le plus universel.

Je n'entrerai ici dans aucun détail historique sur Délos ; on les trouvera avec bien plus de plaisir dans une description des fêtes qu'on y célébrait, et dont l'auteur a bien voulu me permettre d'enrichir cet article. En me confiant ce morceau, extrait d'un ouvrage considérable, il m'a défendu de le nommer ; je crains que le mérite si rare de réunir une vaste érudition aux grâces du style ne le fasse promptement reconnaître. Il suppose qu'un étranger qui se trouvait à Athènes vers le milieu du 4e siècle avant l'ère vulgaire, se rendit à Délos avec un de ses amis. Après avoir décrit les beautés du printemps dont on jouit dans la Grèce, il ajoute :

« Cette saison charmante ramenait des fêtes plus « charmantes encore (*), celles qu'on célèbre de cinq « en cinq ans à Délos pour honorer la naissance de « Diane et d'Apollon. Le culte de ces divinités subsiste dans l'île depuis une longue suite de siècles ; « mais comme il commençait à s'affaiblir, les Athé« niens instituèrent, pendant la guerre du Péloponèse, « des jeux qui attirent cent peuples divers (**). La

(*) Dionys. Perieg. orb. descript. v. 528. Corsin. fast. art. T. II. p. 320.
(**) Thucyd. Lib. III. cap. 104.

« jeunesse d'Athènes brûlait d'envie de s'y distinguer. « Toute la ville était en mouvement. On y préparait « aussi la pompe solennelle qui va tous les ans offrir « au temple de Délos un tribut de reconnaissance « pour la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure. Elle est conduite sur le même vaisseau qui « transporta ce héros en Crète, et déjà le prêtre d'Apollon en avait couronné la poupe de ses mains « sacrées (*). Je descendis au Pyrée avec Philotas. « La mer était couverte de bâtiments légers qui faisaient voile pour Délos. Nous n'eûmes pas la liberté « du choix; nous nous sentîmes enlever par des matelots dont la joie tumultueuse et vive se confondait « avec celle d'un peuple immense qui courait au rivage. Ils appareillèrent à l'instant; nous sortîmes « du port, et nous abordâmes le soir à l'île de Céos.

« Le lendemain nous rasâmes Syros, et ayant laissé « Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui « sépare Délos de Rhenée. Nous vîmes aussitôt le « temple d'Apollon, et nous le saluâmes par de nouveaux transports de joie. La ville se développait « presque tout entière à nos regards. Nous parcourions d'un œil avide ces édifices superbes, ces portiques élégants, ces forêts de colonnes dont elle est « ornée; et ce spectacle, qui se variait à mesure que « nous approchions, suspendait en nous le désir d'arriver.

« Parvenus au rivage, nous courûmes au temple,

(*) Plat. in Phæd. Tom. I, p. 58.

« qui n'en est éloigné que d'environ 100 pas (*). Il y a « plus de mille ans qu'Eurisichton, fils de Cécrops, « en jeta les premiers fondements (**), et depuis, les « divers états de la Grèce n'ont cessé de l'embellir. « Il était couvert de festons et de guirlandes, qui, « par l'opposition de leurs couleurs, donnaient un « nouvel éclat au marbre de Paros dont il est cons- « truit...... (***).

« Nous nous prosternâmes devant la statue d'A- « pollon ; elle est plus célèbre par son ancienneté « que par la délicatesse du travail. Le dieu tient son « arc d'une main ; et pour montrer que la musique « lui doit son origine et ses agréments, il soutient de « la gauche les trois Grâces, représentées, la pre- « mière avec une lyre, la seconde avec des flûtes, et « la troisième avec un chalumeau (****). Auprès de la « statue est cet autel qui passe pour une des mer- « veilles du monde (*****). Ce n'est point l'or, ce n'est « point le marbre qu'on y admire ; des cornes d'ani- « maux pliées avec effort, entrelacées avec art et « sans aucun ciment, forment un tout aussi solide « que régulier. Des prêtres, occupés à l'orner de « fleurs et de rameaux (******), nous faisaient remar- « quer l'ingénieux tissu de ses parties. C'est le dieu « lui-même, s'écriait un jeune ministre, qui dans son

(*) Tournef. Voyag. T. I. p. 300. (**) Euseb. Chron. Lib. II. p. 76.

(***) Spon. Voyag. T. I. p. 111. (****) Plut. de Mus. T. II. p. 1136.

(*****) Plut. de Solert. animal. p. 983. Diog. Laert. in Pythag. Lib. VIII.

(******) Span. in call. tome II, p. 97.

« enfance a pris soin de les unir entr'elles. Ces cornes « menaçantes que vous voyez suspendues à ce mur, « celles dont l'autel est construit, sont les dépouilles « des chèvres sauvages qui paissaient sur le mont « Cynthus, et que Diane fit tomber sous ses coups (*). « Ici les regards ne s'arrêtent que sur des prodiges. « Nous conservons encore avec respect le palmier « qui servit d'appui à Latone, lorsqu'elle mit au « monde les divinités que nous adorons...... (**).

« En sortant du temple, nous jetâmes les yeux « sur cette foule de monuments dont il est entouré. « Là s'élève une figure d'Apollon, dont la hauteur « est de vingt-quatre pieds (***). De longues tresses « de cheveux flottent sur ses épaules ; et son man- « teau, qui se replie sur le bras gauche, semble « obéir au souffle du zéphyr. La figure et le plinthe « qui la soutient sont d'un seul bloc de marbre ; et « ce furent les habitants de Naxos qui la consacrè- « rent dans ce lieu (****). Près de ce colosse, Ni- « cias, général des Athéniens, fit élever un palmier « de bronze, dont le travail n'est pas moins précieux « que la matière... (*****).

« C'était le jour suivant que les fêtes devaient

(*) Callim. Hymn., in Apoll., v. 60.

(**) Id., in Del. v. 208. Homer. Odyss. VI, v. 162. Pausan., lib. VII, p. 643. Cicer., de leg., lib. I, etc.

(***) Sept mètres 80 centimètres. Voyag. de Tournef., tom. I, p. 301 ; de Vhel., tom. I, p. 86 ; de Spon., tom. I, p. 107.

(****) Tournef., ib., p. 302. Montf. Palæogr., 121.

(*****) Plut. in Nic., tom. I, p. 525.

« commencer. C'était le jour suivant qu'on honorait « à Délos la naissance de Diane (*). L'île se rem- « plissait insensiblement d'étrangers attirés par la « piété, l'intérêt et le plaisir. Ils ne trouvaient déjà « plus d'asile dans les maisons, on dressait des tentes « dans les places publiques, on en dressait dans la « campagne. On se revoyait après une longue ab- « sence, et l'on se précipitait dans les bras les uns « des autres. Pendant que ces scènes touchantes di- « rigeaient nos pas en différents endroits de l'île, « nous avions soin de recueillir tout ce qu'on ra- « contait d'un pays si fameux dans la Grèce.

« Délos fut d'abord gouvernée par des rois qui « réunissaient le sacerdoce à l'empire (**). Dans « la suite elle tomba sous la puissance des Athé- « niens, qui, après y avoir établi un sénat, la pu- « rifièrent, pendant la guerre du Péloponèse, de « tout ce qu'elle avait de profane (***). On transporta « les tombeaux de ses anciens habitants dans l'île « de Rhenée. C'est là que leurs successeurs ont vu « pour la première fois la lumière du jour; c'est là « qu'ils doivent la voir pour la dernière fois. Mais « ils sont privés de l'avantage de naître et de mou- « rir dans leur patrie (****); ils y jouissent, du moins « pendant leur vie, d'une tranquillité profonde. Les

(*) Laert., lib. II, c. 44.

(**) Dionys. Halic., lib. I, p. 40. Virg. Æneid. III, v. 80. Ovid. Metam. XIII, v. 632.

(***) Thucyd., lib. III, c. 104.

(****) Plut. Apoph. Lacon, p. 230. Æschin., Ep. ad Philocr., p. 205.

« fureurs des Barbares, les haines des nations, les « inimitiés particulières tombent à l'aspect de cette « terre sacrée (*). Tout ce qui présente l'image de la « guerre en est sévèrement banni....

« Enfin il arriva, ce jour qu'on attendait avec « tant d'impatience. L'aurore traçait faiblement à « l'horizon la route du soleil, lorsque Philoclès, un « des principaux habitants de Délos, nous conduisit « sur le mont Cynthus. On découvre de là plusieurs « îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au « milieu des flots avec le même beau désordre que « les étoiles le sont dans la ciel. L'œil les parcourt « avec avidité, et les recherche après les avoir per- « dues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours « des canaux qui les séparent entr'elles; tantôt il « mesure lentement les lacs et les plaines liquides « qu'elles embrassent, car ce n'est pas une de ces « mers vastes, où les regards inquiets n'aperçoivent « de toutes parts qu'une étendue immense, qu'une « solitude profonde. Ici le sein des ondes est de- « venu le séjour des mortels. C'est une ville disper- « sée sur la surface de la mer; c'est le tableau de « l'Egypte lorsque le Nil se répand dans les cam- « pagnes, et semble soutenir sur ses eaux les col- « lines qui servent de retraites aux habitants (**).

« La plupart de ces îles, nous dit Philoclès, se

(*) Hérod., lib. VI, cap. 97. Call. in Del., v. 277, lib. XLIV, cap. 29. Pausan., lib. III, cap. 23.

(**) Hérod., lib. II, cap. 97. Diod., lib. I, p. 33.

« nomment Cyclades (*), parce qu'elles forment « une enceinte autour de Délos (**). Sésostris, roi « d'Egypte, en soumit une partie à ses armes (***); « Minos, roi de Crète, en gouverna quelques-unes « par ses lois (****); les Phéniciens, les Cariens, les « Perses, les Grecs, toutes les nations qui ont eu « l'empire de la mer, les ont successivement con- « quises ou peuplées (*****). Mais les colonies de ces « derniers ont fait disparaître les traces des colo- « nies étrangères; et des intérêts puissants ont pour « jamais attaché le sort des Cyclades à celui de la « Grèce.

« Athènes leur a donné ses lois, et en exige des « tributs proportionnés à leurs forces. A l'ombre de « sa puissance elles voient fleurir dans leur sein « le commerce, l'agriculture, les arts; et elles se- « raient heureuses, si elles pouvaient oublier qu'elles « ont été libres....

« La mer sépare ces peuples, et le plaisir les réu- « nit. Ils ont des fêtes qui leur sont communes, et « qui les rassemblent tantôt dans un endroit et « tantôt dans un autre; mais elles disparaissent dès « que nos solennités commencent. C'est ainsi que, « suivant Homère (******), les dieux suspendent « leurs profondes délibérations, et se lèvent de leurs

(*) Cyclos, en grec, signifie cercle. (**) Plin., lib. IV, cap. 12.

(***) Diod., lib. V, p. 349. (****) Id., lib. I, p. 51.

(*****) Boch. Géogr., p. 405. Diod., lib. V, p. 349. Hérod., lib. VIII, cap. 48. Thucyd., lib. V, etc.

(******) Hymn. in Apoll., v. 4.

« trônes lorsqu'Apollon paraît au milieu d'eux; les « temples voisins vont être déserts. Les divinités « qu'on y adore permettent d'apporter à Délos « l'encens qu'on leur destinait. Des députations so- « lennelles, connues sous le nom de Théories, sont « chargées d'un si glorieux emploi; elles amènent « avec elles des chœurs de jeunes garçons et de « jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de la « beauté, et le principal ornement de nos fêtes. Il « en vient de toutes les îles (*), il en vient du con- « tinent de la Grèce, il en vient des régions les plus « éloignées. Ils arrivent au son des instruments, à « la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût « et de la magnificence....

« Dans le temps que Philoclès terminait son ré- « cit, la scène changeait à tout instant, et s'embel- « lissait de plus en plus. Déjà étaient sorties des ports « de Mychone et de Rhenée, les petites flottes qui « conduisaient les offrandes à Délos. D'autres flottes « semblables se faisaient apercevoir dans le lointain. « Un nombre infini de bâtiments de toute espèce vo- « laient sur la surface de la mer; ils brillaient de « mille couleurs différentes. On les voyait s'échapper « des canaux qui séparent les îles, se croiser, se « poursuivre et se réunir. Un vent frais se jouait « dans leurs voiles de pourpre ou de lin, et sous leurs « rames dorées les flots se couvraient d'une écume « que les rayons naissants du soleil pénétraient de « leurs feux.

(*) Thucyd., lib. III, c. 104.

« Plus bas, au pied de la montagne, une multi-
« tude immense inondait la plaine. Ses rangs pres-
« sés ondoyaient et se repliaient sur eux-mêmes
« comme une moisson que les vents agitent ; et des
« transports qui l'animaient il se formait un bruit
« vague et confus qui surnageait pour ainsi dire sur
» ce vaste corps.

« Notre âme, fortement émue de ce spectacle, ne
« pouvait s'en rassasier, lorsque les tourbillons de
« fumée couvrirent le faîte du temple et s'élevèrent
« dans les airs. La fête commence, nous dit Philo-
« clès, l'encens brûle sur l'autel. Aussitôt dans la
« ville, dans la campagne, sur le rivage, tout s'é-
« cria : La fête commence, allons au temple.

« Nous y trouvâmes le chœur des jeunes Déliens,
« que nous prîmes pour les enfants de l'Aurore ; ils
« en avaient la fraîcheur et l'éclat. Pendant qu'ils
« chantaient un hymne en l'honneur de Diane, les
« filles de Délos, parées de tous les attraits de la
« jeunesse et de la beauté, exécutèrent des danses
« vives et légères (*). Les sons qui réglaient leurs
« pas remplissaient leur âme d'une douce ivresse ;
« elles tenaient des guirlandes de fleurs qu'elles ve-
« naient de cueillir ; elles les attachaient d'une main
« tremblante, à une ancienne statue de Vénus,
« qu'Ariadne avait apportée de Crête, et que Thé-
« sée consacra dans ce temple (**).

« D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles.

(*) Callim. in Del., v. 304.

(**) Callim., ibid. Pausan., lib. IX, p. 793. Plut. in Thes., p. 9.

« C'étaient les Théories des îles de Rhenée et de My-
« cone. Elles attendaient sous le portique, le mo-
« ment où l'on pourrait les introduire dans le lieu
« saint. Nous les vîmes, et nous crûmes voir les
« heures et les saisons à la porte du palais du so-
« leil.

« Nous vîmes descendre sur le rivage les Théories
« de Céos et d'Andros. On eût dit à leur aspect,
« que les grâces et les amours venaient établir leur
« empire dans une des îles fortunées.

« De tous côtés arrivaient des pompes solennelles;
« de tous côtés elles faisaient retentir les airs de
« cantiques sacrés (*). Elles réglaient sur le rivage
« même l'ordre de leur marche, et s'avançaient len-
« tement vers le temple, aux acclamations du peuple,
« qui bouillonnait autour d'elles. Avec leurs hom-
« mages, elles présentaient au dieu les prémices des
« fruits de la terre (**). Ces cérémonies, comme
« toutes celles qui se pratiquent à Délos, étaient ac-
« compagnées de danses, de chants et de sympho-
« nie (***). Au sortir du temple elles étaient con-
« duites dans des maisons entretenues aux dépens
« des villes dont elles apportaient les offrandes (****).

« Les poètes les plus distingués de notre temps
« avaient composé des hymnes pour la fête; mais
« leurs succès n'effaçaient pas la gloire des grands-
« hommes qui l'avaient célébrée avant eux. On croyait
« être en présence de leurs génies. Ici on entendait

(*) Plut. in Nic., p. 525. (**) Callim. Hymn. in Del., v. 278.
(***) Lucian de Salt. t. II, p. 277. (****) Herod. Lib. IV, cap. 35.

« les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un « des premiers qui aient consacré la poésie au culte « des dieux (*); là on était frappé des sons touchants « de Simonide; plus loin c'étaient les accords sédui- « sants de Bacchylide, ou les transports fougueux de « Pindare; et au milieu de ces sublimes accents la « voix d'Homère éclatait et se faisait écouter avec « respect (**).

« Cependant on apercevait dans l'éloignement la « pompe solennelle des Athéniens. Telle que les filles « de Nérée, lorsqu'elles suivent sur les flots le char « de la souveraine des mers, une foule de bâtiments « légers se jouaient autour de la galère sacrée. Leurs « voiles, plus éclatantes que la neige, brillaient « comme les cygnes qui agitent leurs ailes sur les « eaux du Caïstre et du Méandre. A cet aspect, des « vieillards qui s'étaient traînés sur le rivage regret- « taient le temps de leur plus tendre enfance, ce « temps où Nicias, général des Athéniens, fut chargé « du soin de la Théorie; il ne la mena point à Délos, « nous disaient-ils; il la conduisit secrètement dans « l'île de Rhenée qui s'offre à vos regards (***). Toute « la nuit fut employée à construire sur ce canal un « pont dont les matériaux, préparés de longue main « et enrichis de dorures et de couleurs, n'avaient « besoin que d'être réunis. On le couvrit de tapis « superbes, on le para de guirlandes; et le jour sui- « vant, au lever de l'aurore, la Théorie traversa la

(*) Herod. ibid. Callim. in Del. v. 305. Pausan. Lib. IX, p. 762.
(**) Thucyd. Lib. III, c. 104. (***) Plut. in Nic. p. 525.

« mer, mais ce ne fut pas comme l'armée de Xerxès « pour détruire les nations ; elle leur amenait les « plaisirs, et, pour leur en faire goûter les prémices, « elle resta long-temps suspendue sur les flots, chan- « tant des cantiques, et frappant tous les yeux d'un « spectacle que le soleil n'éclairera point une seconde « fois.

« La députation que nous vîmes arriver était « presque toute choisie parmi les plus anciennes fa- « milles de la république (*). Elle était composée d'un « chef ou architéore, de deux chœurs de jeunes Athé- « niens pour chanter les hymnes et danser les bal- « lets (**), de trois amphictyons ou trésoriers chargés de « veiller aux besoins de la Théorie (***), et de dix ins- « pecteurs qui devaient présider aux sacrifices (****); « car les Athéniens en ont usurpé l'intendance, et « c'est en vain que les prêtres et les magistrats de « Délos réclament des droits qu'ils ne sont pas en « état de soutenir par la force (*****).

« Cette Théorie parut avec tout l'éclat qu'on devait « attendre d'une ville où le luxe est porté à l'excès. « En se présentant devant le dieu, elle lui offrit « une couronne d'or (******), et bientôt on entendit

(*) Hérod. Lib. VI, cap. 87.

(**) Plat. in Phæd. p. 58. Xénoph. Comment. p. 765. Marm. Sand. p. 72.

(***) Marm. Sandwic. p. 50.

(****) Poll. Lib. VIII, c. 9. Vales. in not. Mauss. p. 132.

(*****) Demosth. de Cor. p. 495. Plut. Lacon. Apoph. p. 230.

(******) Marm. Sand. et not. Taylor. p. 66.

« les mugissements des victimes qui tombaient sous « les couteaux des prêtres (*). Ce sacrifice fut suivi « d'un ballet où les jeunes Athéniens représentèrent « les courses et les mouvements de l'île de Délos, « pendant qu'elle roulait au gré des vents sur les « plaines de la mer (**). A peine fut-il fini, que les « jeunes Déliens se mêlèrent avec eux pour figurer « les sinuosités du labyrinthe de Crête, à l'exemple « de Thésée qui, après sa victoire sur le Minotaure, « avait exécuté cette danse auprès de l'autel (***).

« Ceux qui s'étaient le plus distingués reçurent « pour récompense des trépieds qu'ils consacrèrent « au dieu (****), et leurs noms furent proclamés par « deux hérauts venus à la suite de la Théorie (*****).

« Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'atti- « raient au pied des autels, nous fûmes conduits à un « repas que le sénat de Délos donnait aux citoyens « de cette île. Ils étaient confusément assis sur les « bords de l'Inopus et sous des arbres qui formaient « des berceaux. Toutes les âmes, avidement atta- « chées au plaisir, cherchaient à s'échapper, et nous « communiquaient les impressions qui les rendaient « heureuses. Une joie pure et bruyante régnait sous « ces feuillages épais; et lorsque le vin de Naxos y

(*) Hom. Hym. in Apoll. v. 57. Tayl. in Marm. Sand. p. 35. Corsin. Dissert. in Marm. Sand. p. 123.

(**) Lucian. de Salt. tom. II, p. 291.

(***) Call. in Del. v. 312. Plut. in Thes. p. 9. Poll. Lib. IV, cap. 14.

(****) Taylor. in Marm. Sand. p. 68.

(*****) Poll. Lib. IX, cap. 6, §. 61.

« pétillait dans les coupes, tout célébrait à grands « cris le nom de Nicias, qui avait le premier assemblé « le peuple dans ces lieux charmants, et qui avait « assigné des fonds pour éterniser un pareil bien- « fait (*).

« Le reste de la journée fut destiné à des specta- « cles d'un autre genre. Des voix admirables se dis- « putèrent le prix de la musique (**); et des bras ar- « més du ceste, celui de la lutte (***). Le pugilat, le « saut et la course à pied fixèrent successivement « notre attention...

« On célébra, le jour suivant, la naissance d'A- « pollon (****). Parmi les ballets qui furent exécutés, « nous vîmes des nautonniers danser autour de l'autel, « et le frapper à grands coups de fouet (*****). Après « cette cérémonie bizarre, dont nous ne pûmes pé- « nétrer le sens mystérieux, ils voulurent figurer les « jeux innocents qui amusaient le dieu dans sa plus « tendre enfance. Il fallait, en dansant les mains « liées derrière le dos, mordre l'écorce d'un olivier « que la religion a consacré. Leurs chutes fréquentes, « et leurs pas irréguliers, excitaient parmi les spec- « tateurs, les transports éclatants d'une joie qui pa- « raissait indécente, mais dont ils disaient que la « majesté des lieux saints n'était point blessée; en « effet, les Grecs sont persuadés qu'on ne saurait

(*) Plut. in Nic. p. 525.

(**) Thucyd. Lib. III, c. 104.

(***) Hom. Hymn. in Apoll. v. 149.

(****) Laert. Lib. III, cap. 2.

(*****) Callim. in Del. v. 321. Schol. ibid. Hesych. in Del. Spanh. in Call. tom. II, p. 520.

« trop bannir du culte que l'on rend aux dieux, la « tristesse et les pleurs (*); et de là vient que dans « certains endroits il est permis aux hommes et aux « femmes de s'attaquer en présence des autels, par « des traits de plaisanterie dont rien ne corrige la « licence et la grossièreté (**).

« Ces nautonniers étaient du nombre de ces mar- « chands étrangers que la situation de l'île, les fran- « chises dont elle jouit, l'attention vigilante des Athé- « niens et la célébrité des fêtes, attirent en foule à « Délos (***). Ils y venaient échanger les productions « de leur pays, avec le blé, le vin et les denrées des « îles voisines. Ils les échangeaient avec ces tuniques « de lin teintes en rouge, qu'on fabrique dans l'île « d'Amorgos (****), avec les riches étoffes de pour- « pre qui se font dans celle de Cos (*****), avec l'a- « lun si renommé de Mélos (******), avec le cuivre « précieux que depuis un temps immémorial on tire « des mines de Délos, et que l'art industrieux con- « vertit en vases élégants (*******). L'île était devenue « comme l'entrepôt des trésors des nations; et tout « près de l'endroit où ils étaient accumulés, ceux « de Délos, obligés par une loi expresse de fournir « de l'eau à toute la multitude, étalaient sur de lon-

(*) Spanh. ibid. p. 521. (**) Pausan. Lib. VII, p. 596.

(***) Strab. Lib. X, p. 486.

(****) Hesych. in Amorg. Eustat. in Dyonis. v. 526. Tournef. p. 233.

(*****) Horat. Lib. IV, Od. XIII.

(******) Diod. Lib. V, p. 293. Plin. Lib. XXXV, cap. 15.

(*******) Plin. Lib. XXXIV, cap. 2. Cicer. pro Rosc. cap. 46.

« gues tables des gâteaux et des mets préparés à la « hâte (*).

« J'étudiais avec plaisir les diverses passions que « l'opulence et le besoin excitaient dans des lieux si « voisins, lorsque des cris soudains annoncèrent « l'arrivée de la Théorie des Téniens, qui, outre ses « offrandes particulières, apportait encore celles des « Hyperboréens.

« Ce dernier peuple habite vers le nord de la « Grèce (**); il honore spécialement Apollon, et « l'on voit encore à Délos le tombeau de deux de « ses prêtresses qui s'y rendirent autrefois pour ajou- « ter de nouveaux rites au culte de ce dieu. On y « conserve aussi, dans un édifice consacré à Diane, « les cendres des derniers Théores que les Hyper- « boréens avaient envoyés dans cette île. Ils y pé- « rirent malheureusement; et depuis cette époque « ce peuple se contente d'y faire parvenir, par des « voies étrangères, les prémices de ses moissons. « Une tribu voisine de Scythes les reçoit de ses « mains, et les transmet à d'autres nations, qui les « portent sur les bords de la mer Adriatique. De là « elles descendent en Epire, traversent la Grèce, « arrivent dans l'Eubée, et sont conduites à Té- « nos (***).

« A l'aspect de ces offrandes sacrées, on s'entre-

(*) Athen. Lib. IV, p. 173.

(**) Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr., tom. VII, p. 113 et 127, tom. XVIII, p. 192.

(***) Herod. Lib. IV, cap. 33. Callim. in Del. v. 283.

« tenait des merveilles qu'on raconte du pays des « Hyperboréens. C'est là que règne un printemps « éternel; c'est là qu'on jouit sans cesse de la jeu- « nesse et de la santé; c'est là que pendant dix siè- « cles entiers on coule des jours sereins dans les « fêtes et dans les plaisirs (*). Mais cette heureuse « région est située à une des extrémités de la terre, « comme le jardin des Hespérides en occupe une « autre extrémité; et c'est ainsi que les hommes « n'ont jamais su placer le séjour du bonheur que « dans des lieux inaccessibles....

« Les fêtes durèrent plusieurs jours; on renouvela « plusieurs fois les spectacles du stade. Nous vîmes « souvent du rivage, les plongeurs si renommés de « Délos se précipiter dans la mer, s'établir dans ses « abîmes ou se reposer sur sa surface, retracer l'i- « mage des combats, et justifier par leur adresse la « réputation qu'ils se sont acquise..... »

Ce fragment précieux ne laisse rien à désirer sur l'historique de Délos; je me permettrai seulement d'y joindre quelques détails sur l'origine qu'on lui a attribuée, et sur la position des monuments dont elle était couverte.

Les anciens ont prétendu que Délos avait longtemps flotté sur les eaux : les poètes ont chanté cette merveille; c'est la marche ordinaire de la crédulité. C'était un miracle pour les Grecs, et il n'est point d'objection si réelle qui puisse résister à la voix des

(*) Pind. Pyth. Od. X. Plin. Lib. IV, cap. 12, p. 219. Strab. Lib. XV, p. 711.

dieux ; la raison même dut se taire aussitôt qu'elle se fit entendre. Mais ce qui est plus difficile à expliquer, c'est qu'une erreur pareille ait pu être adoptée par des auteurs modernes. M. l'abbé Sallier, dans son mémoire sur Délos (*), trouve « que ce sentiment n'est pas, suivant les lois de la physique, hors de toute vraisemblance. » Si Callimaque, Pindare et Virgile déposent pour lui, le bon sens doit suffire pour savoir qu'un rocher de deux mille toises (**) de longueur ne nage point sur les eaux comme *une fleur dont se jouent les zéphirs* (***). L'abbé Sallier appelle Sénèque à son secours, et en cite précisément le passage qui dépose le plus fortement contre lui. Le philosophe, après avoir exposé de la façon la plus claire les principes de l'hydrostatique, et avoir répété qu'un corps, pour surnager, ne doit pas peser plus que le volume d'eau qu'il déplace, ajoute qu'il a vu sur le lac Cutilie une île flottante couverte d'herbes, et que la moindre agitation de l'air faisait mouvoir ; mais en avançant ce fait, il se hâte de l'expliquer, et par la densité plus grande des eaux de ce lac, chargées de parties minérales, et surtout par la nature des corps dont cette espèce d'île était formée.

(*) Mém. de Litt. tom. III, p. 376.

(**) Quatre kilomètres.

(***) Ἔστι διειδομένη τὶς ἐν ὕδατι νῆσος ἀραιὴ,
Πλαζομένη πελάγεσσι· πόδες δέ οἱ οὐχ ἐνι χώρῳ,
Ἀλλὰ παλιῤῥοίῃ ἐπινήχεται, ἀνθέρικος ὣς,
Ἔνθα νότος, ἔνθ' εὖρος, ὅπη Φορέῃσι θαλασσα.
Callim. Hymn. in Del. v. 191.

« Ce ne sont, dit-il, que des troncs d'arbres légers « et des feuilles éparses dans le lac, qui ont été réu- « nies par le gluten d'une eau grasse et visqueuse. »

Il faut lire ce chapitre dans Sénèque : nulle part il n'est aussi éclairé, aussi précis, aussi affranchi des erreurs de son siècle ; et il faut le lire de préférence dans la nouvelle traduction qui vient d'en être donnée (*). Deux de nos meilleurs naturalistes l'ont enrichie de leurs observations.

Il serait difficile de décider si Délos est le produit d'un volcan, comme quelques historiens ont paru le croire, en l'assimilant à l'île de Thérasia. Le sol actuel de l'île ne m'a point paru en offrir de preuves manifestes ; et en admettant la vérité de cet événement, il remonterait à des temps si reculés, qu'il est impossible d'en percer les ténèbres. On trouve bien quelques pierres ponces répandues sur la surface de l'île, mais point de torrents de laves, point de cratère. Dans la supposition que l'île de Délos eût été formée par un volcan, le cratère de ce volcan devrait se trouver sur la cime du mont Cynthus. Cette montagne elle-même aurait été formée par les matières élancées de son sein, et se ferait reconnaître à ses débris ; ses flancs seraient en quelques endroits couverts par des torrents de laves, qui, descendant jusqu'à la mer, formeraient des rochers dont le caractère attesterait ces anciennes révolutions ; on y trouverait quelques traces de ces chaussées auxquelles l'ignorance populaire a fait donner

(*) Seneq. quest. natur. Liv. III, chap. 25.

en Islande, le nom de pavé des géants. Enfin le granit dont est composé la montagne, et dont tant d'édifices ont été construits, serait torréfié ou à demi vitrifié, comme les rochers qui bordent la côte de Santorin, et comme le sont toutes les substances qui ont subi l'action d'un feu violent (*).

Une tradition constante semble cependant prouver que l'île dont nous parlons parut autrefois tout à coup aux yeux des Grecs étonnés, qui l'appelèrent Délos, d'un mot de leur langue, qui signifie *je parais*. Il est possible que le terrain de l'île, auparavant un bas-fond peu éloigné de la surface des eaux, ait été seulement soulevé par un effort intérieur des feux qui occupent cette partie de la terre. Peut-être aussi, dans une de ces révolutions que le globe a tant de fois éprouvées, le niveau de la mer a-t-il baissé dans cette partie, et laissé à découvert cette montagne, qui, par son élévation, se trouvait plus près de la surface de la mer.

Tous les autres noms qu'on a successivement donnés à l'île de Délos paraissent autant des épithètes que de véritables noms : *Ortigia*, *Asteria*, *Cinthya*, *Chlamydia* ; la première à cause du grand nombre de cailles qu'on y trouvait ; la seconde, parce que, suivant les fables de son origine, elle s'était souvent montrée pour disparaître aussitôt avec la rapidité de

(*) Le granit est une pierre composée et qui se vitrifie aisément. On ne reconnaît jamais mieux celui qui a souffert l'action de ces feux, que vers les parois des cratères et des bouches des volcans : c'est à cet état de demi-vitrification extérieure, pendant que l'intérieur de la roche est encore intact, que M. Desmarets l'a retrouvé et reconnu en plusieurs endroits.

ces feux qui parcourent le ciel. Le mont Cynthus, qui la domine, lui donna aussi son nom; enfin on prétendit trouver dans sa forme quelque ressemblance avec le vêtement militaire appelé *chlamys*. Je ne rapporterai point tous les noms dont la fécondité des poètes se plut à désigner la patrie du dieu des vers.

En arrivant à Délos, je passai près de l'île de Rhénée, aujourd'hui déserte, ainsi que cette première. La côte est encore couverte de ces tombeaux que les Athéniens y firent transporter lorsqu'ils purifièrent solennellement l'île de Délos et défendirent d'y ensevelir personne à l'avenir. Thucydide rapporte qu'on trouva presque tous ces monuments occupés par des Cariens et des Phéniciens, et qu'on reconnut les premiers à leurs armures, et les seconds à la manière dont ils étaient placés. Les seuls Phéniciens avaient coutume de tourner leurs morts en face de l'occident, tandis que les autres peuples les plaçaient dans le sens contraire.

Dans le canal qui sépare les deux Dili, car c'est ainsi que les Grecs appellent aujourd'hui ces îles fameuses, sont deux écueils connus sous le nom de Rematiari. Le plus grand était autrefois consacré à Diane. Suidas nous apprend qu'on la nommait l'île d'Hécate ou *Psammite*, du nom des gâteaux qu'on offrait à cette déesse. Tournefort s'est trompé sur l'étymologie peu naturelle qu'il donne du nom que portent aujourd'hui ces rochers. Il a sans doute ignoré qu'entre les deux écueils il y a un courant, ce qui,

en grec littéral comme en grec vulgaire, se nomme *Reumata.* Alors Rematiari voudrait dire l'écueil du courant.

J'abordai dans un petit port où les bateaux sont en sûreté. On trouve sur le bord de la mer des colonnes et quelques piliers de granit. Des ruines se présentent ensuite ; c'étaient de vastes portiques que Philippe, roi de Macédoine, avait fait élever. Les colonnes qui soutenaient ce monument sont d'ordre corinthien, et ont cela de particulier, qu'elles ne sont cannelées que dans leur partie supérieure ; le reste est seulement taillé à pans, de manière que leur coupe horizontale forme un polygone.

Un peu sur la gauche était le fameux temple d'Apollon ; il est tellement détruit, ses fragments même sont si défigurés, qu'il serait impossible de rien déterminer sur le genre de son architecture, si Pausanias et Vitruve ne nous apprenaient qu'il était d'ordre dorique. Suivant M. Le Roi, les colonnes avaient, prises ensemble avec le chapiteau, quatorze pieds et demi (*). Leur diamètre inférieur étant de deux pieds huit pouces (**), il en résulte qu'elles n'ont pas six diamètres de hauteur. La colonne, lisse dans toute sa longueur, n'a de cannelures qu'à ses extrémités (***). Parmi tant de débris, on trouve encore les restes d'une statue d'Apollon. Ce colosse, d'un seul bloc de marbre, avait vingt-quatre pieds de

(*) Quatre mètres 71 centimètres.

(**) Soixante-cinq centimètres.

(***) Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce, par M. Le Roi.

hauteur (*), à en juger par les proportions des parties qui existent encore; il est en avant du terrain que le temple paraît avoir occupé, et près d'une base sur laquelle il est vraisemblable qu'il était placé. On y lit cette inscription : ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ *les Naxiotes, à Apollon.*

Derrière le temple sont les ruines de l'ancienne ville de Délos. En prenant sur la gauche, on trouve un bassin ovale que l'on croit avoir servi à donner ces simulacres de combats dont le peuple était si avide. Ce bassin n'a que quarante-huit toises un pied sur son grand diamètre (**), et sa profondeur est de quatre pieds (***). Ainsi, en supposant qu'il se soit comblé de quelques pieds, comme cela est vraisemblable, on sent cependant de quelle petitesse devaient être les galères qu'on employait à ces spectacles. La situation de ce bassin près du gymnase me ferait plutôt croire qu'il servait à faciliter aux jeunes gens qui y étaient élevés, l'étude d'un art dans lequel excellaient les habitants de Délos. Je trouvai les restes de l'inscription que rapportent Spon et Whéeler, et qui paraît avoir été décernée à Mithridate par le gymnasiarque Seleucus de Marathon; elle est encore dans le même état où l'a trouvée Tournefort. Il paraît que cette naumachie était entourée de colonnes.

Un peu plus loin, on trouve, parmi des débris

(*) Sept mètres 80 centimètres.

(**) Quatre-vingt-treize mètres 88 centimètres.

(***) Un mètre 30 centimètres.

magnifiques, le nom de Denys Eutychès; rien n'indique que ce soit un des souverains qui ont porté ce nom; la richesse du monument pourrait seule le faire penser.

Plus au nord et vers la mer sont les restes d'un vaste édifice. La tradition veut que ce soit un gymnase, et les Grecs voisins lui donnent encore le nom d'école. Parmi des ruines considérables, onze colonnes de granit ont seules résisté. Toute la partie supérieure de l'île est couverte de débris.

En tournant au nord-est, on trouve les fondements d'une enceinte immense. On ne sait si c'étaient des portiques, comme le veut Tournefort, ou si cet espace renfermait un des temples dont Adrien enrichit sa nouvelle ville. Cet empereur, après avoir rendu à la ville d'Athènes ses temples, ses lois, sa liberté, voulut encore étendre ses bienfaits sur toute la Grèce; il fit élever à Délos une ville qui s'appela la nouvelle Athènes. On y voyait un temple d'Hercule, un autre consacré à Neptune, et ils étaient sans doute magnifiques, puisqu'Adrien n'employa pour ses travaux que les seuls Athéniens, toujours en possession, même dans ces siècles de décadence, d'être les législateurs des beaux-arts. Cette ville nouvelle porta aussi le nom d'*Olympiéion*.

C'est dans la langue de terre située au nord-est de l'île, que Tournefort croit avoir trouvé la fontaine Inopus; et je penserais comme lui, si Strabon (*) et

(*) Strab. Lib. X, p. 485. édit. Cas.

quelques autres auteurs ne l'appelaient le fleuve Inopus, et ne prouvaient par cette dénomination, que les eaux de cette source formaient ensuite un ruisseau jusqu'à la mer, ce qui ne peut se concilier avec l'opinion de Tournefort. La description qu'il en fait est absolument celle d'un puits; il le dit lui-même: « C'est « une espèce de puits, d'environ douze pas de diamètre, enfermé partie par des rochers et partie par « une muraille. L'enceinte est couverte en hiver des « eaux qui se répandent par-dessus. » En parcourant l'île, je trouvai un petit ruisseau qui tombait à la mer dans le port de Fourni. Je remontai son cours jusqu'à la source qui le produisait; et, quoique nous fussions alors au 1er de juin et qu'il eût déjà fait très-chaud, le courant de ce ruisseau ne laissait pas que d'être sensible. Ses bords étaient garnis de roseaux et d'une herbe verte et touffue; il coulait dans un ravin assez large, dont les bords paraissent avoir cédé à l'effort des eaux qui s'y précipitent pendant l'hiver. Je me crus alors plus heureux que Tournefort; je sautai le fleuve Inopus, et je continuai à lever le plan de l'île (*).

Un peu au midi et près de l'embouchure de ce ruisseau, est une élévation sur laquelle était un édifice superbe. Ses débris, entassés dans le ravin, semblent y avoir été jetés par la secousse violente d'un trem-

(*) Les anciens prétendaient que ce fleuve Inopus éprouvait les mêmes variations que le Nil, et cette fable s'est perpétuée long-temps. Hérodote et Callimaque parlent d'un petit marais rond qui se trouvait à Délos ; il n'existe plus.

blement de terre. La partie méridionale de l'île est couverte de broussailles fort épaisses, parmi lesquelles on ne voit que très-peu de vestiges de construction. Je remontai alors au nord pour examiner le théâtre : il est de marbre blanc et a 250 pieds (*) de diamètre. En face du théâtre est un souterrain divisé en neuf parties : Spon croit que ce sont des citernes ; Tournefort pense qu'on y renfermait les bêtes destinées aux spectacles, et il oublie que ces combats ne se donnaient jamais que dans les amphithéâtres, bien différents du théâtre dont il est ici question.

On a profité de la pente naturelle du terrain pour asseoir ce théâtre. En continuant à monter on arrive sur le mont Cynthus par un chemin taillé dans le granit ; d'anciens degrés de marbre aident à arriver sur le sommet. Il était occupé par une citadelle dont la porte existe encore, et cet espace est rempli de débris, de quartiers de marbre et de granit ; on y trouve aussi des traces de mosaïques, des colonnes, etc. Ce mont Cynthus, si célèbre dans l'antiquité, n'est qu'un rocher escarpé, dont il me semble que Whéeler exagère beaucoup la hauteur, en le comparant au mont Valérien près de Paris.

L'île est encore remplie de lapins : la protection d'Apollon s'étendait autrefois jusque sur eux ; ils étaient sacrés.

Ceux qui désireraient connaître les inscriptions que différents voyageurs ont recueillies à Délos, les

(*) Quatre-vingt-un mètres 21 centimètres.

trouveront dans le recueil de Spon et dans tous les ouvrages de ce genre qui sont entre les mains des antiquaires. Les médailles de Délos sont extrêmement rares. Celle que j'ai fait graver présente, d'un côté, une tête qui doit être celle d'Apollon, et de l'autre, les deux premières lettres du nom de l'île, avec une lyre (*).

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 31.

VOYAGE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PLANCHE 32.

Carte générale de l'île de Paros.

L'ÎLE de Paros est une des Cyclades les plus célèbres ; ses richesses et sa population lui donnèrent toujours une grande influence sur le sort des îles voisines, et le courage de ses habitants assura long-temps son bonheur et sa liberté. Miltiade les attaqua inutilement ; Thémistocle, plus heureux, soumit cette île au pouvoir des Athéniens. Mithridate la compta parmi ses nombreuses possessions jusqu'à l'instant où il fut forcé de céder aux armes de Sylla et de Lucullus toutes les îles de la mer Egée, qui ne furent plus alors que la faible partie d'une province romaine. L'histoire de l'empire Grec parle rarement de Paros. A l'époque de la destruction de cet empire, elle devint, ainsi que les autres Cyclades, le partage du Vénitien Marc Sanudo, à qui ses armes donnèrent des droits

sur une partie de l'Archipel. Enfin elle fut envahie avec la moitié du monde, par les successeurs de Mahomet. Le fameux Barberousse la conquit sous Soliman II.

La population de l'île de Paros est aujourd'hui peu nombreuse ; les Russes, dans la dernière guerre, l'avaient choisie avec raison pour en faire l'entrepôt de leurs forces. Le séjour des troupes en a chassé une partie des habitants ; tout y porte l'empreinte de la destruction. L'île est couverte des débris les plus riches. Ces restes de la magnificence des anciens n'ont servi depuis long-temps qu'a construire des chaumières, et ces chaumières mêmes sont aujourd'hui abandonnées. Paréchia, bâtie sur les ruines de l'ancienne Paros, est encore le lieu le plus considérable de l'île. On y voit un vieux château entièrement construit aux dépens des plus superbes édifices qu'ait jamais élevés l'antiquité ; les murailles ne sont formées que de colonnes et de chapiteaux entassés ; souvent une statue y est pressée entre deux corniches parfaitement sculptées ; ce sont sans doute les restes de ce temple fameux consacré à Cérès, dont parlent les historiens.

Une partie de ces débris a servi à construire une église de la Vierge, très-vaste, et qui serait belle si les marbres et les fragments antiques dont elle est bâtie avaient été employés avec moins d'ignorance et de mauvais goût. Elle est située au-dessous de la ville, et s'appelle *Katapoliani ;* plus loin était un ancien couvent de capucins, qui a été détruit par les Albanais au service de la Russie.

L'île de Paros offre de tous côtés des abris sûrs aux bâtiments. On mouille sur toute la côte, et plusieurs ports sont susceptibles de recevoir les escadres les plus nombreuses. Celui de Naussa est le plus vaste et le plus commode. J'en donnerai le plan. Au levant et en face de Naxia, est le port de Sainte-Marie ; il est moins sûr que celui de Tréo, situé plus au midi.

Près du bourg de Chépido, et sur une hauteur au bord de la mer, était le château de Kephalo, que le noble Vénitien Venieri défendit avec tant d'intrépidité contre toutes les forces de Barberousse ; le théâtre de ces exploits sert actuellement de retraite à des moines.

L'intérieur de l'île est rempli de montagnes. On n'y peut faire un pas sans trouver un couvent, une église, ou au moins une chapelle. La fainéantise et la superstition dépeuplent le pays pour remplir les monastères, qui seront eux-mêmes bientôt abandonnés. Je ne crois pas que l'île entière ait actuellement deux mille habitants.

Archiloque naquit à Paros vers la quinzième olympiade, environ 720 ans avant Jésus-Christ (*). Il prostitua à la satyre des talents dont, sans le témoignage des anciens, il serait permis de douter, d'après l'emploi qu'il en a fait : ses ouvrages sont remplis de diffamations et d'obscénités, ressources ordinaires et

(*) Recherches sur la vie et sur les ouvrages d'Archiloque. Mém. de Litt. tom. X, p. 36.

malheureusement trop assurées de la médiocrité. On le croit inventeur des vers iambes.

Archilocum proprio rabies armavit iambo.

On sait que Lycambe et ses enfants ne purent survivre à ses outrages; il eût été moins redoutable pour eux les armes à la main. Dans un combat contre les Saïens, peuples de Thrace, il jeta son bouclier pour fuir plus promptement, ne chercha pas à se justifier de sa poltronnerie; il sembla même vouloir la consacrer par une plaisanterie, disant que « s'il « avait perdu son bouclier, il avait conservé sa vie, « et que l'un de ces malheurs lui paraissait plus aisé « à réparer que l'autre. »

Le sort d'Archiloque aurait dû effrayer les poètes qui n'ont pas rougi de le prendre pour modèle. La supériorité de ses talents ne put faire pardonner les vices de son cœur; et si les charmes de son esprit le firent quelquefois rechercher, bientôt mieux apprécié, il n'en parut que plus à craindre; les Grecs encore vertueux, par une proscription générale, le livrèrent à l'infamie. Après avoir traîné long-temps une vie errante et malheureuse, il mourut comme devait le craindre un poète satyrique; il fut assommé par un habitant de Naxos.

Archiloque n'est pas le seul dont les talents aient fait honneur à l'île de Paros. Evenus se distingua dans la poésie élégiaque; Agoracrite, élève de Phidias, dans la sculpture; Polygnote, Arcesilas et Nicanor, dans la peinture encaustique.

Après avoir cité des auteurs dont les ouvrages sont perdus, il me reste à parler d'un ouvrage dont nous ignorons l'auteur : de cette ancienne chronique trouvée dans le siècle dernier à Paros, éclaircie depuis par les travaux de Selden, de Lydiat, de Marsham, de Prideaux et de plusieurs autres savants. Ce monument, qui a fourni de nouvelles lumières à la chronologie, contient les principales époques de l'histoire grecque, à commencer depuis Cécrops, fondateur d'Athènes, jusqu'au temps d'Alexandre. Elle embrassait un intervalle de 1,318 ans, et se prolongeait jusqu'à l'an 263 avant Jésus-Christ; mais le temps a détruit les dernières époques et occasioné dans le corps de l'inscription des lacunes qui ont fait le tourment des critiques.

On la conserve aujourd'hui à Oxford. M. le comte d'Arundel l'avait tirée de Smyrne avec plusieurs autres inscriptions récemment trouvées dans le Levant; mais s'il eut le bonheur d'en faire l'acquisition, M. de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, mérita la gloire d'en avoir procuré la découverte. Cet homme extraordinaire, qui fut en relation avec les savants et les artistes les plus distingués, qui les aida presque tous ou par ses bienfaits ou par ses lumières, faisait voyager des gens instruits, pour enrichir sa patrie des monuments échappés aux outrages du temps; il avait ordonné des fouilles d'où l'on tira la chronique de Paros et plusieurs inscriptions précieuses. Le commissionnaire de Peiresc était sur le point de faire embarquer cette collection dans le port de Smyrne,

lorsque ses ennemis ou ses créanciers le firent mettre en prison. Les marbres passèrent en Angleterre à l'insu de Peiresc. Quelque temps après il reçut de Selden, son ami, le commentaire dont ce savant avait accompagné l'édition des marbres d'Arundel : c'était le nom qu'on donnait aux marbres que Peiresc avait attendus avec tant d'impatience. Il les reconnut; mais il ne fut plus sensible à leur perte dès qu'il vit l'usage qu'on en faisait en Angleterre. C'est que Peiresc s'intéressait réellement aux progrès des arts (*); il les aimait pour eux-mêmes, les cultivait pour lui et non pas dans le dessein d'en imposer aux autres; enfin, il ne ressemblait en rien à ces protecteurs fastueux et ridicules qui veulent gouverner la république des lettres, dont ils n'ont jamais mérité d'être citoyens.

(*) Peiresc, après sa mort, reçut les honneurs de l'apothéose; mais ce ne fut pas dans sa patrie. Rome se chargea d'en venger les torts. Une académie à laquelle il était associé convoqua, le 21 décembre 1637, une assemblée extraordinaire; son portrait y fut exposé; tout ce qu'il y avait de plus distingué dans cette ville par la naissance ou par le mérite s'empresssa d'y assister. Jean-Jacques Bouchard prononça l'oraison funèbre de Peiresc. Les poètes les plus estimés récitèrent en son honneur des vers italiens, grecs et latins. Le discours de Bouchard fut bientôt imprimé, et l'on y joignit le tribut d'éloges que tous les savants de l'Europe rendirent aux mânes de Peiresc dans toutes les langues connues. Rien alors ne parut exagéré. Cet exemple justifierait, s'il en était besoin, une nation qui, après une perte plus sensible, rendrait un hommage plus éclatant à la mémoire d'un grand homme qui l'aurait illustrée.

PLANCHE 33.

Danse grecque à Paros

Les Grecs ont plusieurs sortes de danses; la plus commune est la *Roméca;* elle a une conformité surprenante avec la danse de leurs ancêtres, et l'on suit avec plaisir M. Guys, lorsqu'il croit retrouver l'image du labyrinthe de Crète dans les différents contours que décrivent les danseurs. Le goût de la danse a toujours été le même chez les Grecs; le malheur et la servitude n'ont pu leur faire perdre l'amour naturel qu'ils ont pour le plaisir : un moment de fête leur fait oublier leur misère. Un peuple aussi léger et plus aimable ne se croit-il pas quelquefois vengé d'un impôt par une chanson?

Je n'entrerai ici dans aucun détail sur les danses des Grecs; on en trouvera les dessins à l'article de Smyrne. J'emprunterai alors de M. Guys quelques-unes des recherches intéressantes qu'il a faites sur cet objet, et je serai sûr d'être lu avec plaisir.

J'ai fait graver trois médailles de Paros : deux de ces médailles offrent d'un côté une tête de femme, et de l'autre une chèvre; sur l'une des deux, le nom de l'île est joint à un nom de magistrat.

Sur la troisième est d'un côté la tête de Méduse, ou peut-être un masque; de l'autre est un taureau (*).

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 42.

PLANCHE 34.

Vue de l'entrée d'une carrière de Paros.

Personne n'ignore combien le marbre de Paros était estimé des anciens. On le transportait dans toute la Grèce pour en construire les temples et les monuments les plus riches. Tous les auteurs ont célébré sa beauté (*); cependant, malgré leurs éloges, le marbre de Paros n'est pas, à beaucoup près, le plus parfait que possèdent ces contrées; il a un éclat et un brillant qui peut ajouter à la beauté d'un édifice, mais qui le rend peu susceptible de soutenir les détails d'un ciseau délicat: sa facilité à s'écailler tromperait l'intention de l'artiste. Le marbre du mont Pentheli, près d'Athènes, moins salin et plus compacte, était avec raison préféré par les statuaires.

Je suis descendu dans deux carrières dont les ouvertures sont au pied du mont Capresso, anciennement *Mons Marpesus*. Les galeries dont on a tiré les marbres sont tellement comblées par les recoupes et les fragments qui s'y sont accumulés, qu'on a la plus grande peine à s'y introduire Plusieurs des personnes avec qui j'étais ne purent y pénétrer, et j'en ressortis froissé et écorché en plusieurs endroits. Je ne puis concevoir par quelles raisons les anciens n'y ont point pratiqué de chambres; pourquoi ils n'ont point exhaussé ces voûtes, au lieu

(*) Plin. Hist. nat. Lib. IV, cap. 12. Le marbre de Paros était aussi appelé *lapis lychnites*, parce qu'on le taillait dans la carrière à la lueur des lampes. Plin. Lib. XXXVI, cap. 5.

d'aller enlever, à une distance considérable, des blocs qui n'arrivaient qu'avec les plus grandes difficultés à l'entrée de la carrière. J'ai fait graver la caverne qui forme l'entrée d'une de ces carrières. On y voit un bas-relief antique, sculpté sur le bloc même du marbre ; c'est une espèce de Bacchanale : on y distingue des nymphes dansant auprès d'un Bacchus ou d'un Silène. L'exécution et la composition de ce morceau sont également mauvaises, et les beautés de Paros auxquelles il est dédié, ne durent pas être très-flattées de cet hommage ; on lit au-dessous :

ΑΔΑΜΑΣ,
ΟΔΡΥΣΗΣ,
ΝΥΜΦΑΙΣ,

Adamas, Odrysès, aux Nymphes du Pays.

Un petit ruisseau descend de la montagne, et va se jeter dans la mer au port de Naussa ; les eaux dont il se trouve grossi l'hiver ont élargi le ravin dans lequel il coule ; et c'était là sans doute le chemin par lequel on conduisait les marbres à Naussa pour les embarquer.

PLANCHE 35.

Plan du Port de Naussa.

Les Russes avaient choisi avec raison le port de Naussa pour en faire l'entrepôt de leurs forces. Moins vaste que celui de Milo, il réunit tous les avantages

par sa situation au milieu des Cyclades, qu'il peut contenir ou protéger; par sa forme, qui le rend facile à défendre; enfin, par l'île de Paros, qui offre des secours pour l'établissement des troupes. J'en ai fait lever le plan avec le plus grand soin. Tous les ouvrages des Russes y subsistaient encore. De nombreuses batteries en défendaient l'entrée; elles étaient placées sur la partie gauche du port et sur un écueil dont les feux se croisent avec ceux de ces premières batteries. Ces feux réunis étaient plus que suffisants pour foudroyer des vaisseaux turcs, dont la superbe artillerie devient presque inutile par la lenteur avec laquelle elle est servie. Sur la hauteur qui ferme le port au nord-ouest, et près des batteries dont je viens de parler, était un mât qui servait à signaler les vaisseaux que l'on apercevait au loin. Sur le bord de la mer étaient des magasins, des forges, un carénage; c'est dans cette partie qu'étaient mouillés la plupart des vaisseaux de l'escadre. Elle est aujourd'hui embarrassée par les carcasses de quelques bâtiments qui, n'étant pas en état de suivre les Russes au moment de leur départ, ont été abandonnés et coulés à fond. En descendant au midi on trouve l'hôpital et une église en croix grecque, élevée par les Russes, qui ne paraissaient pas l'avoir achevée. Entre cette partie et le village de Naussa sont deux écueils : sur l'un étaient deux beaux magasins à poudre; sur l'autre, la maison de l'amiral Spiridoff, qui commandait.

Le village de Naussa est extrêmement petit; mais

on avait construit des casernes fort étendues, dans lesquelles logeaient quatre mille Russes de troupes réglées, mille matelots, douze mille Albanais et trois mille Grecs. Les Russes ne purent résister aux chaleurs d'un climat si différent du leur, et périrent en grand nombre, malgré les soins de leurs chefs pour arrêter une épidémie qui les privait de leurs meilleurs soldats.

PLANCHES 36, 37 et 38.

Grotte d'Antiparos.

Il paraît qu'Antiparos est l'ancienne île d'Oliaros dont parlent Pline, Strabon (*) et Etienne de Byzance; ils se contentent de la nommer, et l'histoire ajoute encore, par son silence, au peu de cas que la géographie semble en faire. Sa stérilité, son peu d'étendue et le petit nombre de ses habitants, paraissaient la condamner à l'obscurité; car les anciens ne connaissaient pas encore cette grotte fameuse qui lui assigne aujourd'hui une place distinguée dans les fastes de la nature.

Les détails dans lesquels entre Pline sur des faits moins intéressants, et son silence absolu sur cet objet, prouvent que cette grotte était inconnue de son temps; elle paraît cependant ne l'avoir pas toujours été depuis. On lit, sur une inscription fort usée, les noms de quelques Grecs qui sans doute y

(*) Plin. Lib. IV, cap. 22. Strab. Lib. X, p. 485. Héraclide de Pont dans son ouvrage sur les îles, dit qu'Oliaros est une colonie de Sidoniens, et qu'elle est à dix-huit stades de Paros.

étaient descendus. Quoi qu'il en soit, les habitants n'en avaient aucune idée, ou n'osaient essayer d'y pénétrer, lorsque M. de Nointel, ambassadeur du roi à la Porte, vint leur en donner l'exemple en 1673; il y descendit accompagné d'un grand nombre de personnes, et fit célébrer la messe dans la salle qui termine cet immense souterrain.

Dans la planche trente-sixième, on voit l'antre par lequel on y pénètre. C'est une voûte de rochers assez basse, et qui n'a d'abord rien d'imposant; au milieu est une colonne naturelle, à laquelle nous attachâmes la corde qui devait faciliter notre descente et assurer notre retour. Passant ensuite sur la droite, on tourne en suivant une pente assez douce qui ramène au-dessous de la colonne; on trouve alors une cavité dans laquelle on s'introduit; puis tenant la corde, on se laisse couler perpendiculairement à six ou sept pieds de profondeur, sur une petite plate-forme. C'est là ce que Tournefort appelle un précipice horrible; il débute ainsi par une exagération à laquelle répond parfaitement la suite de son récit. Je serai forcé de détruire presque tout l'intérêt qu'il excite, et une grande partie de l'illusion dont il flatte ses lecteurs. Si le judicieux Tournefort s'est un peu oublié dans sa description d'Antiparos, on sent ce que l'on doit penser des détails ridicules qu'en donne l'auteur d'un voyage anglais, bien différent de tous ceux que nous devons au génie observateur de cette nation (*). Le

(*) Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel, lettre CXXIII. L'auteur de cet ouvrage pourrait avoir d'assez bonnes raisons pour ne pas

style exagéré de ce voyageur, et le charlatanisme répandu sur son récit, m'en font révoquer les moindres circonstances, excepté celles de ses frayeurs, qu'il peint trop vivement pour qu'on en puisse douter.

Un accident irréparable dans un voyage de cette nature m'a privé du plaisir de constater la profondeur de cette grotte merveilleuse; mes baromètres furent cassés, et au lieu d'un travail certain, je ne pus avoir que des approximations toujours peu satisfaisantes. J'ose cependant assurer que le profil dont je donne ici la gravure, doit s'écarter très-peu de la vérité; il a été tracé par mes compagnons de voyage, et ils avaient une grande habitude de mesurer des pentes et d'estimer des hauteurs.

En fixant à deux cent cinquante pieds (*) la profondeur perpendiculaire de la grotte d'Antiparos, j'ai peut-être encore à me reprocher trop de condescendance pour l'opinion des voyageurs qui l'ont vue avant moi; ils ont grossi les dangers qu'ils avaient courus dans cette grotte; ils en ont multiplié les merveilles, et, par cette double exagération, ils ont voulu en même temps exciter l'intérêt et l'envie.

décrire plus fidèlement la grotte d'Antiparos; il n'y a peut-être pas plu été qu'à l'île de Tine, dont il parle avec la même assurance quelque pages plus loin. Copiste aveugle de Tournefort, il a trouvé cette île encore au pouvoir des Vénitiens, bien disposés à la défendre contre toutes les forces des Turcs; et cet observateur voyageait en 1752. Il est fâcheux pour la république de Venise et pour lui, que les Turcs s'en soient emparés en 1714. *Voyez* l'Histoire de Venise par l'abbé Laugier, Liv. XLVII.

(*) Quatre-viugt-un mètres 21 ccntimètres.

Tous ceux qui descendirent avec moi partagèrent mon opinion à cet égard; personne ne fut effrayé, personne même ne fut découragé. Un officier de la complexion la plus délicate, et dont la santé était altérée par le séjour de la mer, n'en fut même que très-légèrement fatigué. Peut-être aussi ce que nous avions souffert la veille dans les carrières de Paros contribua-t-il à nous rendre alors un peu moins difficiles. Je reprends mon récit.

Arrivés sur la petite plate-forme dont j'ai parlé, nous commençâmes à descendre; nous fûmes bientôt tous suspendus sur une même corde, et nous étions en grand nombre. Je venais de rejoindre M. de Chabert; une partie des officiers de sa frégate, leurs domestiques, plusieurs matelots, composaient une troupe de près de trente personnes. Les matelots partirent les premiers, ayant soin de rester d'espace en espace avec des torches allumées. Nous descendîmes ainsi, par un talus fort roide, environ à douze toises (*) de profondeur perpendiculaire; c'est là que se trouve l'endroit le plus difficile, et le seul qui puisse paraître dangereux. On arrive sur un rocher dont la partie supérieure est arrondie en forme de cul de four. L'eau qui tombe de toutes parts le rend très-glissant. Sur la droite sont des précipices dont l'obscurité ne permet pas de voir la profondeur, et l'inclinaison du rocher vers ces abîmes y jeterait ceux qui ne se tiendraient pas fortement de l'autre côté. On se laisse ensuite couler environ douze ou quinze

(*) Environ vingt-trois mètres.

pieds (*) à pic, en tenant fortement le câble; on peut aussi se servir d'une échelle de corde.

Lorsqu'on a franchi cet endroit, on continue à descendre par une pente extrêmement roide; mais le passage est alors plus large : on peut se rejeter sur la gauche, et s'éloigner des précipices qui règnent toujours sur la droite. La descente continue à devenir moins rapide; et arrivés à la moitié de la profondeur totale, la corde nous parut un secours superflu. La voûte est beaucoup plus exhaussée dans cette partie; mais il serait difficile d'en estimer la hauteur précise, les flambeaux ne donnant qu'une lumière pâle et restreinte par l'espèce de brouillard qui règne toujours dans ces lieux souterrains, et qu'accroît encore la fumée de ces mêmes flambeaux.

Après avoir tourné un gros rocher qui semble d'abord fermer le passage, nous entrâmes enfin dans la salle qui termine ce souterrain. Quoique de toutes les grottes connues celle d'Antiparos soit la plus vaste et la plus riche, elle est cependant loin de répondre aux descriptions pompeuses qu'en ont faites quelques voyageurs; ils semblent ouvrir le palais du Soleil, et l'imagination exaltée se peint une architecture de cristal dont les faces lisses et brillantes varient, renvoient et multiplient la clarté des flambeaux. « On se croit transporté, dit un auteur moderne, dans les grottes de Thétis, au jour des noces de Pélée. » Ce langage poétique est-il celui de la vérité? doit-il être celui du voyageur?

(*) Environ 4 à 5 mètres.

Si les productions qui se trouvent dans la grotte d'Antiparos n'ont pas tout l'éclat qu'on leur suppose, elles n'en sont pas moins intéressantes par les formes variées et les contrastes piquants que leur prête une formation toujours incertaine, toujours diversifiée par le hasard. Ces masses, d'une cristallisation imparfaite, varient suivant la forme plus ou moins resserrée des ouvertures par lesquelles les eaux ont filtré. Ces eaux, qui pénètrent la masse totale des couches supérieures, combinées déjà elles-mêmes avec de l'air et dans l'état d'une eau acidulée, deviennent un vrai dissolvant de la pierre calcaire; elles continuent de s'en charger en filtrant à travers ces lits, et arrivent enfin à la surface interne des fentes ou des voûtes des rochers. Là, ces eaux se rassemblent successivement sous la forme de gouttes; mais bientôt l'action de l'air atmosphérique sur une de ces gouttes détruit sa combinaison : cet air, qui en liait les parties et qu'on nomme *fixe* ou *fixé*, brise ses liens et se dissipe; la goutte d'eau, exposée de toutes parts au contact de l'air libre, s'évapore, et la portion de terre qu'elle tenait en dissolution s'attache à la partie de la voûte où l'eau infiltrée avait abouti. Une nouvelle eau, chargée comme la première, succède bientôt, s'évapore de même, et ajoute à ce premier accroissement, qui grossit ainsi par la continuité de l'infiltration. Semblables à ces glaçons qui pendent durant l'hiver des rochers qu'inondait un torrent, les stalactites s'augmentent, s'accroissent, et prolongent sans cesse la figure conique qu'elles tiennent

toujours du mécanisme de leur formation. Mais si l'infiltration se fait avec abondance, les gouttes qui coulent rapidement sur la stalactite n'ont pas le temps de s'évaporer; elles s'en détachent, pressées par celles qui les suivent, tombent sur le sol de la caverne, et y forment, dans un sens contraire, des productions semblables à celles dont nous venons de parler. Ces corps, appelés stalagmites, croissent et s'élèvent en même temps que les premiers s'abaissent; ils se joignent enfin, et leur réunion compose une colonne d'abord imparfaite, mais qui s'achève et se perfectionne par les mêmes causes qui l'ont produite. Plusieurs colonnes peu éloignées, grossissant ainsi sans cesse, doivent nécessairement parvenir à se toucher, à se confondre, à ne former plus qu'une seule et même masse. Telle est sans doute l'origine des carrières d'albâtre oriental (*): l'espace qu'elles occu-

(*) L'albâtre des anciens n'a certainement point d'autre origine que les stalactites; il est calcaire comme elles, entièrement soluble dans les acides, et se convertit en chaux en perdant de son poids; ces caractères doivent le distinguer de l'albâtre des modernes, qu'ils appellent *alabastrites* ou *pseudo-alabastrum*, et qui est gypseux, tel que celui de Lagny, etc.

L'albâtre des anciens, ou l'albâtre calcaire, réunit toutes les qualités que Pline lui attribue. Il est même transparent, moins blanc que l'albâtre gypseux; il a plus de solidité, une couleur assez approchante de celle du miel (*mellei coloris*), et cette couleur varie souvent par des nuances très-marquées. Tel était, selon Pline, le bel albâtre que l'on tira d'abord de la Carmanie sur le golfe d'Ormus, ensuite de l'Inde. On en faisait venir auparavant de Thèbes en Égypte, et de Damas en Syrie; mais ce dernier avait le défaut d'être trop blanc. Celui de Cappadoce n'était nullement estimé. Plin. Lib. XXXVI, cap. 12.

On doit remarquer que Pline, par le seul mot *alabastrites*, désigne tous les albâtres sans les distinguer, et que par le mot *alabastrum* il n'en-

pent actuellement dans le sein de la terre n'était d'abord qu'un souterrain dont la capacité s'est remplie goutte à goutte par le travail continuel d'une longue suite de siècles; et ce travail ne serait pas aussi lent, si l'eau ne détruisait quelquefois elle-même son ouvrage, et n'entraînait la substance dont elle se charge alors de nouveau, par les issues qui se rencontrent dans les couches inférieures.

On voit dans la grotte d'Antiparos plusieurs colonnes semblables à celles dont on vient de parler;

tend nullement de l'albâtre, mais un vase d'albâtre destiné à conserver les onguens; il ne l'emploie jamais que dans cette acception. C'est par erreur que les naturalistes modernes lui ont donné une signification différente, en l'employant à désigner l'albâtre gypseux. Quoique ce soit une opinion presque générale que l'albâtre des anciens était de nature calcaire, je crois cependant qu'ils en avaient aussi de gypseux; ils les confondaient sous la même dénomination, et ne les distinguaient que par le degré de leur beauté. Ces albâtres de Cappadoce et de Syrie, auxquels Pline reproche d'être trop blancs, trop tendres, de ne pas prendre un beau poli, étaient sans doute de la même espèce que notre albâtre de Lagny. C'est un défaut, dit Pline, à l'albâtre, d'être bleu, d'avoir la couleur de la corne ou la transparence du verre, défauts qui caractérisent en effet l'albâtre gypseux; et il me confirme un peu plus loin dans mon opinion à cet égard, lorsqu'il dit que l'*alabastrite* brûlé entrait dans les emplâtres, *idem et ustus emplastris convenit.* Dioscoride nous apprend aussi qu'en mêlant l'*alabastrite* ainsi calciné avec de la résine ou de la poix, il résultait un emplâtre fondant résolutif. Cette propriété convient bien mieux au gypse calciné, au plâtre, qu'à la pierre calcaire ou à la chaux.

Quoi qu'il en soit, ces deux sortes d'albâtres ont un rapport assez grand pour que les anciens aient pu, aient dû même les confondre ensemble, les appeler du même nom, et ne les distinguer ensuite que par leur degré de beauté, de consistance et de perméabilité. Combien les naturalistes modernes, aidés cependant des lumières de la chimie, n'ont-ils pas eu de peine à se faire une notion précise de la nature du gypse! Ce n'est que de nos jours qu'on est parvenu à en déterminer le caractère et la composition d'une manière invariable.

mais la plupart ont été brisées par des voyageurs, curieux de saisir leur organisation ou jaloux d'en enrichir leurs cabinets. De nouvelles colonnes achèveront de se former, si on laisse les stalactites et les stalagmites déjà rapprochées s'accroître et se joindre par un travail réciproque. Ces deux productions ne sont cependant pas toujours une suite nécessaire l'une de l'autre; elles peuvent se former séparément, car, si les gouttes d'eau se succèdent lentement, toutes contribueront à la formation de la stalactite, aucune ne s'échappera pour tomber sur le sol. Si au contraire l'ouverture supérieure, plus large, laisse échapper l'eau en trop grande abondance, les gouttes précipitées tomberont toutes à terre, et formeront des concrétions souvent très-considérables, dont les formes varieront à l'infini par la multiplicité des causes qui peuvent déranger sans cesse la direction des gouttes d'eau. Telle est la superbe stalagmite qui occupe la salle d'Antiparos, et que l'on nomme l'*Autel* depuis que M. de Nointel y fit célébrer la messe, comme on l'apprend par l'inscription qui s'y lit encore. Cette stalagmite a vingt-quatre pieds (*) de hauteur; sa base a environ vingt pieds (**) de diamètre. Toute cette partie du souterrain est remplie de congélations dont les formes variées présentent une espèce de décoration, et peuvent avoir servi de prétexte aux peintures exagérées des voyageurs.

Plusieurs masses de cette même substance, éten-

(*) Environ 7 mètres 80 centimètres.
(**) Six mètres 50 centimètres environ.

dues en longs rideaux, tiennent de leur peu d'épaisseur une transparence dont on peut jouir à l'aide de quelques torches adroitement disposées; mais cette lumière, ou plutôt cette lueur, n'a jamais aucun éclat. Ces concrétions, quelques formes qu'elles aient affectées, sont toutes ternes et opaques; leur surface extérieure, souvent mamelonnée, toujours raboteuse, usée par le contact de l'air et corrodée par l'acide qu'il contient, ne peut jamais prêter à un spectacle que la féerie réclame comme un de ses domaines, dans lequel les voyageurs égarent trop souvent ceux qui ont la patience de les lire et la bonne foi de les croire.

J'avais entendu dire que l'endroit où nous étions n'est pas l'extrémité la plus reculée de ce vaste souterrain, qu'il s'étend sous les eaux jusqu'aux îles voisines; les habitants prétendent même qu'une chèvre égarée dans la grotte alla ressortir dans l'île de Nio. Quelque invraisemblable que soit cette anecdote, il était possible qu'elle eût quelque fondement léger. Je pressai le Grec qui nous servait de guide de me conduire plus avant, et de me découvrir une nouvelle entrée à de nouveaux abîmes; mais il me nia toujours formellement qu'il en existât aucune; et, sourd à mes promesses comme à mes menaces, il résista également à l'appât d'une poignée de piastres que je lui offrais d'une main, et à la crainte d'un bâton que je tenais de l'autre. Tant de moyens de persuasion ne me laissèrent plus aucun doute sur la bonne foi du Grec; nous cherchâmes tous inutilement à en apprendre

plus que lui, et, après des tentatives toujours infructueuses, nous ressortîmes de la grotte. La planche trente-septième ne rend qu'imparfaitement l'intérieur de cette grotte ; on sent la difficulté de faire un pareil dessin.

PLANCHES 39 et 40.

Vue du Village de Saint-George ; Carte de l'Ile de Skyros.

Si nous en croyons la fable ou l'histoire, et il est souvent difficile de les distinguer, Lycomède régnait dans l'île, ou plutôt sur le rocher de Skyros, lorsque Thésée, forcé de quitter ses états, vint y chercher un asile. Ce héros y périt malheureusement ; et, longtemps après, ses restes, retrouvés et rapportés à Athènes, devinrent, dans le lieu même d'où il avait été chassé, l'objet d'un culte public. Le seul nom de Skyros rappelle assez les amours d'Achille, son travestissement et l'adresse d'Ulysse pour le découvrir.

Le port de Skyros, qu'on nomme aujourd'hui *la Grande-Plage*, n'est plus d'aucune utilité aux insulaires, dont toute la marine consiste en quelques bateaux qui trouvent facilement un abri entre les écueils, ou que l'on tire à terre lorsque la mer est trop grosse. Refugiés vers la pointe septentrionale de l'île, les habitants ne pensent qu'à se garantir de l'avarice de leurs maîtres, et de la piraterie générale, héréditaire chez les Grecs. Le village de Saint-George, bâti sur un pic très-élevé, leur offre un

[illegible] soient répandues
[illegible] jusqu'au rivage,
[illegible] seconde
[illegible] et [illegible] il con-
[illegible] borner
[illegible] Ils ne cultivent
[illegible] cette culture
[illegible] Ils n'ont
[illegible] et leurs
[illegible] Salonique.
[illegible] est encore
[illegible] de l'Archipel,
[illegible] sont bien
[illegible] est une
[illegible] Mont-Athos,
[illegible] principes in-
[illegible] despoti-
[illegible] habitants ne
[illegible] en revanche.
[illegible] miraculeuse
[illegible] quel-
[illegible] l'exemple

[illegible] mais
[illegible] pour
[illegible] par
[illegible] par un
[illegible] l'elle-même
[illegible] ses torts par
[illegible] Tourne-
[illegible] histoire des ducs de
[illegible] démon,
[illegible]

terrible d'Ananias est à Skyros le texte de tous les sermons. Trois cent soixante-cinq chapelles sont répandues autour du grand couvent, et les habitants ne sont dispensés d'en fêter tous les saints qu'en faveur d'un travail dont le produit, beaucoup plus assuré que celui de leurs prières, intéresse davantage les maîtres qui en doivent profiter.

Le sol de cette île paraît contenir des mines de cuivre ; on y trouve beaucoup de pierres volcaniques et l'apparence de plusieurs cratères. Le port de la grande plage n'est pas le seul qu'offre l'île de Skyros ; celui des *trois Bouches* est excellent, et surtout commode par la facilité d'en appareiller : cependant on lui désirerait moins de fond. C'est surtout dans ce port que les pirates et les galiotes du Grand-Seigneur, qui ne sont pas moins dangereuses, se rendent pour détruire ou molester les bâtiments européens ; ces galiotes sont commises à la conservation des blés, dont l'exportation est défendue. Les bâtiments qui chargent en contrebande s'accommodent avec les capitaines des premières galiotes qu'ils rencontrent, et ceux-ci avertissent toujours leurs camarades de venir à leur tour rançonner l'interlope, qui voit souvent le bénéfice de son fret et une partie de son chargement absorbés par les vexations qu'il éprouve successivement.

Les habitants de Skyros n'ont rien de particulier dans leurs mœurs ni dans leurs habillements ; ils ont cependant un genre de luxe qui leur est propre : il consiste à tapisser leurs maisons d'un grand nombre

de pots suspendus par leurs anses à des fiches de bois, de manière que les murs en sont entièrement couverts.

PLANCHE 41.

Habitants de l'Ile de Lemnos.

L'ÎLE de Lemnos n'est connue dans les premiers temps que par les crimes singuliers dont elle a été le théâtre; ils ne sont cependant pas ses seuls droits à la célébrité. Vulcain, précipité du ciel, y avait établi ses premières forges; et, si elles ne furent pas aussi fameuses que les ateliers de l'Etna et des îles Lipari, elles avaient au moins l'avantage de l'ancienneté. La fable se joint ainsi à l'histoire pour faire croire qu'il y a eu autrefois un volcan à Lemnos. Nicander parle d'une montagne appelée *Mosycle*, qui jetait des flammes; il est souvent question, dans les anciens, de l'ardente, de la brûlante Lemnos.

Je ne pus aller examiner moi-même les traces de ce volcan; deux de mes compagnons de voyage, que j'envoyai à Lemnos, furent au moment de périr en y abordant, et se trouvèrent dans l'impossibilité de parcourir l'intérieur de l'île. Les observations que j'ai été à portée de faire à Milo et à Santorin, les eaux chaudes, si abondantes dans toute cette partie du Levant, enfin les indices multipliés d'une combustion toujours renaissante, et le désir de joindre mes faibles conjectures aux recherches savantes que font aujourd'hui sur cet objet les plus habiles natu-

ralistes, tout contribue à augmenter mes regrets et à me faire désirer de voir parcourir après moi ces contrées par des voyageurs plus en état de lire ces anciens caractères et d'y pénétrer la marche de la nature. La Grèce mériterait d'être l'objet de leurs travaux; elle offre partout les traces des ravages produits par les feux souterrains qui y brûlent encore; et les effets opérés par ces feux éternels sont les premiers titres sur lesquels nous pouvons fonder, ou plutôt soupçonner, l'histoire de notre globe (*).

(*) Cette vérité a été sentie vivement par un savant napolitain qui vient de donner un ouvrage dans lequel, à l'aide du grec, de l'arabe, de l'hébreu, du chaldéen, de l'éthiopien et de toutes les langues de l'Inde, il cherche à découvrir l'étymologie du nom que porte le mont *Vultur* dans la Pouille. Dans une note de cet ouvrage utile, l'auteur en annonce un autre bien plus intéressant, bien plus piquant encore; il y prouvera sans réplique que l'Iliade et l'Odyssée, faussement attribuées à Homère, ne sont que des livres sacrés et symboliques des prêtres de la ville de Siris dans la Lucanie. Mais quand on cite des auteurs comme M. Ciro-Saverio-Minervino, on ne saurait être trop exact : faisons-le parler lui-même, et tâchons que la traduction ne perde rien du mérite de l'original.

« Dans des dissertations particulières, qui seront jointes à l'ouvrage « que j'ai déjà annoncé, on trouvera réunies toutes les preuves mani- « festes de ce que j'ai déjà avancé depuis long-temps; je prouverai clai- « rement, si toutefois un amour-propre exagéré ne m'emporte au-delà « des bornes, je prouverai, dis-je, que l'Iliade, l'Odyssée, et tout au- « tre livre attribué à Homère, sont des livres sacrés et symboliques de « nos prêtres de la ville de Siris. Il est clair que dans l'Iliade, par tous « ces héros et ces dieux supposés, on a voulu décrire d'une manière « symbolique les désastres produits dans la Troade par les feux souter- « rains, après qu'ils eurent fait sentir leurs effets dans le reste de la « Grèce. L'Odyssée n'est également qu'une histoire symbolique des ra- « vages occasionés dans quelques autres endroits, après la destruction « de la Troade, par des feux qui faisaient gonfler la terre et s'ouvraient « un chemin nouveau en la déchirant. Je démontrerai aussi, dans ce « même ouvrage, qu'Homère est un être fabuleux, qu'Homère est le

Lemnos était encore célèbre par son labyrinthe; malheureusement il n'en reste aucuns vestiges, et ce qu'en disent les historiens ne fait qu'exciter la curiosité sans la satisfaire. Pline cite trois autres édifices du même genre : un en Crète, l'autre en Égypte, le dernier en Italie. L'idée qu'il donne de ces monuments effraie l'imagination. Le labyrinthe d'Égypte réunissait l'étendue, la magnificence et la solidité. Cette enceinte immense était divisée en seize parties, dont chacune représentait une des provinces de l'Empire; on y trouvait successivement, et de vastes palais, et des pyramides immenses, et des temples élevés à toutes les divinités de l'Égypte. Ces édifices communiquaient par de magnifiques degrés, par des portiques somptueux et des colonnades de porphyre, sous lesquelles étaient rangées les statues des dieux et des rois; souvent il fallait traverser dans les ténèbres de vastes souterrains, et l'on s'égarait dans les détours sans nombre de cet édifice prodigieux. Une partie de ces lieux était occupée par les tombeaux des rois ou par ceux des crocodilles sacrés, dont on conservait les corps. Enfin Hérodote dit (*) que le labyrinthe d'Égypte contenait trois mille chambres ornées de tout ce que les arts peuvent produire de plus précieux. Pline nous apprend que celui de Lemnos était orné de cent cinquante colonnes (**); que ses portes étaient suspendues avec

« titre des livres qu'on lui attribue, et point du tout le nom d'un per-
« sonnage réel. » Dell' etimologia del monte Volture, p. 152, not. 30.

(*) Herod. Lib. II.

(**) *Lemnius similis illis, columnis tantùm centum quinquaginta me-*

tant d'art, qu'un enfant pouvait les mouvoir; enfin, que cet édifice avait été construit par trois architectes, Zmilus, Rhodus et Théodorus : il en restait encore quelques vestiges de son temps. En disant que le labyrinthe de Lemnos était semblable à celui d'Égypte, cet auteur a sans doute voulu faire entendre qu'il était du même genre; il est impossible qu'il ne fût pas infiniment plus petit. Comment une île peu étendue, peu florissante, aurait-elle fourni à des dépenses aussi excessives? Nous les concevons à peine des souverains d'un vaste empire, qui, par un orgueil aussi cruel qu'absurde, employaient la moitié de leurs sujets à leur creuser un tombeau.

Le temps détruit les monuments et consacre les préjugés. Cette terre de Lemnos qui guérit Philoctète, et que Gallien alla examiner, conserve encore les mêmes propriétés aux yeux des Grecs également crédules (*). On ne la recueille qu'un seul jour dans l'année, et avec les plus grandes cérémonies; cette terre, réduite en petits pains marqués du cachet du Grand-Seigneur, est ensuite répandue dans toute l'Europe. On lui attribue de grandes vertus; il se trouve même encore des médecins qui en font usage, et cependant le chimiste éclairé n'y voit qu'une simple terre argileuse, incapable de produire aucun des effets qu'on lui suppose.

morabilior fuit : quarum in officinâ turbines itâ librati pependerunt, ut puero circumagente tornarentùr. Architecti illum fecere Zmilus, Rhodus et Theodorus indigena. Exstantque adhuc reliquiæ ejus, cùm Cretici Italicique nulla vestigia exstent. Plin. Lib. XXXVI, cap. 19.

(*) Desc. de l'Arch. p. 247. Observ. de P. Bélon, ch. XXIX.

L'île de Lemnos avait deux villes, dont elle tirait le surnom de *Dipolis* : l'une se nommait *Hephæstia*, de Vulcain, appelé par les Grecs *Hephæstos;* l'autre était *Myrina.* La première est aujourd'hui le village de *Cochyno;* Bélon croit que le château de Lemnos est élevé sur les ruines de la seconde (*).

PLANCHE 42.

Plan du Port de Saint-Antoine.

Ce port est spacieux, et pourrait être utile à une escadre qui, occupant l'Archipel, voudrait inquiéter les Dardanelles et intercepter la communication de Constantinople : celui de Ténédos serait cependant de beaucoup préférable. Après la destruction de toute la marine ottomane à *Tchesmé*, l'escadre victorieuse s'approcha du détroit, et vint canonner le premier château d'Europe, alors sans défense; de toute l'artillerie qui borde ses murailles, une seule coulevrine fut en état de répondre au feu des ennemis : les Dardanelles n'étaient pas mieux défendues; enfin un vent de sud portait les vainqueurs dans la capitale, déjà consternée. Ils ignorèrent sans doute la possibilité

(*) On ne connaît aucune médaille qui porte le nom de Lemnos; celles que j'ai fait graver sont d'Hépœhstia. Deux de ces médailles représentent une tête de femme et un bélier. Au revers de la troisième est une torche entre deux bonnets, symbole de Castor et Pollux. (Voir I[re] partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 42.)

M. le baron de Tott, à qui je dois beaucoup d'observations intéressantes, a remarqué que l'île de Lemnos est placée sur toutes les cartes beaucoup trop au sud; il faut la remonter de toute sa largeur, et alors sa pointe méridionale se trouvera *est* et *ouest* avec l'embouchure du canal et le mont Athos.

d'un si grand succès; le projet de forcer le détroit fut abandonné, et ils allèrent former le siége du château de Lemnos, qui n'a pas même l'avantage de défendre le port Saint-Antoine, dont il n'est cependant pas éloigné. Hassan-Bey, depuis capitan-pacha, conçut le projet le plus digne de son ignorance et de sa témérité. Sans un seul bâtiment qui pût le protéger, sans une seule pièce de canon, il promit d'aller délivrer Lemnos; il se jette dans un bateau, et trois mille volontaires s'entassent à sa suite dans toutes les barques qu'ils peuvent trouver. Une seule frégate d'observation suffisait pour détruire cette escadre singulière; mais cette précaution avait été négligée. Hassan débarque sans être aperçu, et marche au camp des assiégeants, qu'il culbute aussitôt. Rien ne lui résiste; il poursuit jusqu'au port Saint-Antoine les fuyards, qui se précpitent dans leurs vaisseaux; enfin l'heureux Hassan, le pistolet à la main, voit du rivage une escadre lever l'ancre et lui céder la victoire.

L'île de Lemnos avait un terrain volcanique (Jo. Philopon. Lib. IV, c. 10), et produisait des sources d'eau chaude, comme l'a fort bien observé l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* (t. I, c. 2, p. 276) : « Nous aperçûmes, du côté de Lemnos, des flammes qui s'élevaient par intervalles dans les airs. On me dit qu'elles s'échappaient du sommet d'une montagne (Bochart *Geogr. Sacr.* Lib. I, c. 12, p. 399), que l'île était pleine de feux souterrains, qu'on y trouvait des sources d'eaux chaudes (Eustath. in Iliad. Lib. I, p. 157), et que les anciens Grecs n'avaient pas rapporté ces effets à des causes naturelles. Vulcain, disaient-ils, a établi un de ses ateliers à Lemnos; les cy-

clopes y forgent les foudres de Jupiter. Au bruit sourd qui accompagne quelquefois l'éruption des flammes, le peuple croit entendre les coups de marteau. » Du reste, cette île était très-fertile, et, dans l'antiquité, pouvait servir de quartiers d'hiver. Aussi Démosthène, dans sa première Philippique, dit, en parlant de l'armée qu'il se propose de lever contre Philippe : « On peut lui assigner pour quartiers d'hiver Lemnos, Thase, Sciathe ou d'autres îles de ce pays-là, dans lesquelles se trouvent des ports, des grains, enfin tout ce qui est nécessaire pour une armée en campagne. » Cette île était encore célèbre par son labyrinthe, dont il ne reste aucuns vestiges. La construction de ces labyrinthes, dont il est si souvent question dans l'antiquité, s'est continuée dans les siècles postérieurs. On peut, à cet égard, consulter la *Bibliothèque germanique*, t. XV, p. 235, dans la 9e section du t. I de l'ouvrage allemand de Michel Lilienthal, intitulé *la Prusse illustrée*, Erleutertes Preussen Kœnisberg, 1724, 8°. L'auteur de cet ouvrage y recherche l'origine des labyrinthes qui se rencontrent fréquemment en Prusse. Les chevaliers teutoniques qui s'étaient engagés par vœu à aller recouvrer Jérusalem, et qui n'avaient pu accomplir leur vœu, donnèrent à ces labyrinthes le nom de Jérusalem, et s'y exerçaient à des jeux et à des courses, se persuadant par là et faisant accroire aux autres qu'ils étaient quittes de leur engagement.

MILLER.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PLANCHES 43 et 44.

Carte d'une partie de l'île de Mételin; Vue de la Ville de ce nom.

POUR ne point interrompre la description de l'Archipel, je vais donner les dessins de l'île de Lesbos, où je n'ai cependant été qu'après avoir parcouru une grande partie de l'Asie-Mineure. Je ne puis entrer dans aucuns détails sur cette île. N'y étant resté que deux jours, je n'ai pu en connaître l'intérieur, et le peu de moments que j'y ai passés fut employé à des soins pénibles. Je venais alors de Pergame, et je m'efforçais de conduire à Smyrne mes compagnons de voyage, tombés malades tous à la fois avec les symptômes les plus effrayants.

On peut encore reconnaître la ville de Mytilène à la description qu'en donnent les anciens. Strabon

dit : « Mytilène a deux ports : le méridional, inac-« cessible aux trirèmes, peut offrir un asile assuré « à cinquante petits bâtiments ; le septentrional, « grand et profond, est couvert par un môle. Devant « ces deux ports est une petite île sur laquelle est « bâtie une partie de la ville (*). »

Longus dit la même chose : « Mytilène est une « belle et grande ville de l'île de Lesbos ; elle est « coupée par des euripes (**) où coule la mer, et « ornée de beaux ponts de marbre poli. Vous la pren-« driez plutôt pour une île que pour une ville. »

La petite île est actuellement occupée par une forteresse turque. Le détroit qui la séparait de Lesbos a été comblé, et les deux ports, qui communiquaient

(*) Ce passage de Strabon est altéré, et l'on avait même été forcé de renoncer à le comprendre. L'inspection des lieux pouvait seule éclaircir cette difficulté. Le port méridional ne peut contenir actuellement que de très-petits bateaux, et il n'y a point de raison qui puisse faire croire qu'il se soit comblé : d'ailleurs, que signifieraient les autres interprétations qu'on pourrait donner ? Strabon aurait bien mal réussi à donner une idée de ce port, s'il eût dit, comme le veulent ses Commentateurs, *qu'il pouvait contenir des trirèmes et cinquante petits vaisseaux*, ou *une trirème et cinquante vaisseaux*, ou *qu'il était formé par des trirèmes*, ce qui ne se comprendrait pas mieux.

(**) *Voyez* la superbe édition de cet auteur, qui vient d'être donnée à Paris, et qui a été enrichie de notes par M. Devilloison, ce savant dont l'érudition était déjà presque inconcevable à l'âge où les autres n'ont encore que le désir de l'acquérir. Longus se sert fort improprement du pluriel, car il ne pouvait y avoir à Mytilène qu'un euripe. Ce mot, qui dans l'origine signifiait le canal étroit qui sépare l'Eubée de la Béotie, fut ensuite donné à toutes sortes de canaux. Il y avait des euripes dans les cirques, dans les naumachies, et même dans les maisons des particuliers. Ælius Lampridius dit, en parlant d'Héliogabale (p. 851. Lugd. Batav. 1671. in-8°.), *Fertur in euripis vino plenis navales circenses exhibuisse.*

autrefois par cet euripe, sont aujourd'hui séparés. Je débarquai dans le port méridional, où les petits bateaux peuvent seuls entrer; le port septentrional est plus vaste, plus profond, et j'y trouvai plusieurs galères du Grand-Seigneur. Le môle dont parle Strabon existe encore; il est terminé par un fanal.

La ville de Mételin est élevée sur les ruines de l'ancienne Mytilène. La magnificence et la multiplicité des débris que l'on y rencontre à chaque pas s'accordent parfaitement avec ce qu'en rapportent Strabon, Vitruve et Cicéron (*).

Le port de Mételin rappelle un des grands événements de la guerre du Péloponèse, et l'on ne peut pas voir sans intérêt le théâtre d'un combat qui décida, au moins pour le moment, de la supériorité des Athéniens sur les Lacédémoniens (**). Callicratidas, qui commandait ces derniers, après avoir pris *Delphinium* dans l'île de Chio, *Téos* en Ionie, et *Méthymne*, située au nord de Lesbos, s'avança avec toute sa flotte pour attaquer Mytilène, tandis que les troupes pesamment armées allaient par terre investir cette place. Conon, parti trop tard pour secourir Méthymne, rencontra la flotte victorieuse près des îles *Hécatonnési* (***). Malgré tous les moyens qu'il employa pour l'attaquer avec avantage, il perdit

(*) Strab. Lib. XIII. Vitruv. Lib. I, cap. 6. Cic. *de Lege agr.*

(**) Diod. Lib. XIII. Ce combat se donna la vingt-cinquième année de cette guerre, qui répond à la seconde année de la quatre-vingt-treizième olympiade, l'an 407 avant J.-C.

(***) Ainsi appelées du surnom d'Apollon *Hécatos, longè jabulans,*

trente vaisseaux dans un premier combat; il fut forcé de se retirer dans le port de Mytilène, où il fit la résistance la plus opiniâtre. Après avoir perdu la plus grande partie de ses soldats, il se réfugia dans le fond du port (*) : alors Callicratidas débarqua ses troupes, et commença le siége de la ville. Les Athéniens, instruits du danger que courait le reste de leur flotte, se hâtèrent d'en équiper une nouvelle, qui fit voile vers Mytilène. Callicratidas, laissant une partie de ses galères pour continuer le siége sous les ordres d'Étéonice, sortit au-devant des Athéniens. Il les rencontra aux îles Arginuses; et, sacrifiant l'intérêt de sa patrie à celui de sa gloire, il les attaqua malgré

lançant au loin ses traits, et non pas *hécaton, cent.* Les anciens ne sont point d'accord sur le nombre de ces îles, et je l'ignore comme eux, quoique je les aie traversées en allant en bateau de Smyrne à la côte de Troie; j'étais occupé sérieusement à éviter un forban dont on m'avait menacé, et qui infestait ces parages. *Voyez* Strabon. Lib. XIII, p. 618. éd. Casaub.

(*) Diodore dit que Conon se retira dans le port intérieur. Il ne peut entendre, par cette expression, que le fond du même port, dont ce général avait défendu l'entrée. Il y a également beaucoup d'obscurité dans la description qu'il fait de ces lieux.

« L'entrée, dit-il, pour laquelle on avait combattu, est suivie d'un « beau port; mais il est hors de la ville, car l'ancienne ville est située sur « une petite île et du côté opposé. On en a bâti une autre dans l'île de « Lesbos. Elles sont séparées par un euripe étroit qui rend la ville très-« forte. »

Il est difficile de comprendre ce qu'entend Diodore, en disant que le port était hors de la ville; on pourrait le soupçonner de n'avoir pas connu les lieux, ou de ne s'être pas bien entendu lui-même : on ne sait d'ailleurs si c'est de l'ancienne ou de la nouvelle ville qu'il veut parler. J'ai rapporté sur la planche quarante-cinquième le plan ancien du port et de la ville de Mytilène, tel que je me le figure d'après l'inspection des lieux.

leur supériorité : il fut tué dans le combat ; son escadre fut détruite, et Mytilène délivrée.

L'histoire ne nous offre plus rien de remarquable sur Lesbos, et dans l'antiquité même cette île a été moins célèbre par les événements historiques que par les noms de quelques-uns de ses concitoyens. Le nom de Pittacus aurait suffi pour l'illustrer. La Grèce le compte parmi ses sages, et l'humanité parmi ses bienfaiteurs.

La Grèce vit souvent former des conspirations pour détruire sa liberté, ou pour la rétablir ; mais enfanter ce double dessein, chasser les tyrans, se saisir du pouvoir souverain pour donner des lois plus sages à sa patrie, établir sur la réforme des mœurs et du gouvernement une législation capable d'arrêter les usurpations futures, consentir à paraître opprimer la liberté publique pour l'asseoir sur un fondement plus solide, s'exposer un moment, je ne dirai pas à la vengeance, mais au mépris bien plus terrible de ses concitoyens, dans l'espérance de leur être ensuite plus utile, c'est un exemple unique dans l'histoire ; c'est une gloire qui n'était réservée qu'à Pittacus. Lui seul a donné le spectacle d'un philosophe osant assujettir sa patrie pour en assurer la liberté, et d'un tyran descendant du trône pour remonter au rang de citoyen. Cette gloire, si rare, le place bien au-dessus de ces sages dont la philosophie oisive ne fut utile qu'à eux-mêmes, et dont les sentences froides et triviales n'ont point corrigé les hommes qu'ils n'avaient jamais servis.

On sent qu'après un tel nom il n'est guère permis de s'étendre sur celui de Sapho, d'ailleurs si célèbre par ses vers, ses amours et ses malheurs. Le nom d'Arion sauvé par un dauphin, celui de Terpandre, qui le premier mit sept cordes à la lyre, seraient plus fameux encore dans les annales de la Musique, si la Fable n'avait autant de droit de les réclamer et de les disputer à l'Histoire.

Il est assez difficile de déterminer à quelle époque l'île de Lesbos a quitté son nom pour adopter celui de la ville de Mytilène. Voici ce qu'en dit Eustathe dans ses Commentaires sur le troisième livre de l'Odyssée, page 1462 (*) :

« L'île de Lesbos contient cinq villes : Lesbos, qui « a donné son nom à l'île, Antissa ou Issa, Pyrrha, « Méthymne et Mytilène, d'où cette île a été appelée « depuis peu Mytilène, comme elle avait été nommée « anciennement Lesbos, de la ville de ce nom. »

Cet auteur est le seul qui parle de la ville de Lesbos. Si elle a jamais existé, il est vraisemblable qu'elle avait été bâtie au milieu de l'île, par la crainte des pirates, selon l'usage des premiers habitants de la Grèce. Cette crainte ayant cessé, on construisit sur le bord de la mer des villes nouvelles, dont la situation, plus heureuse, fit bientôt abandonner celle de Lesbos. Telle est sans doute la raison du silence des historiens et des géophraphes.

(*) Cet auteur s'exprime aussi clairement dans ses Commentaires sur le 536e vers de Denys le Périégète, p. 102. édit. *in-fol.* 17.12. *in*-8°.

L'île de Mételin serait encore aujourd'hui une superbe possession, si tant de siècles de malheur n'en avaient diminué la population. Sans l'heureuse influence d'un climat où la nature réunit tous ses moyens en faveur de l'humanité, pourrait-il rester encore des habitants sur ce théâtre de tant de calamités qu'ont successivement produites, et l'anarchie d'un empire long-temps chancelant, et les invasions destructives d'un peuple conquérant, et la résistance glorieuse de ces républicains alors si puissants, mais dont je suis forcé de convenir que le joug était encore plus dur que celui des Musulmans; aveu pénible sans doute, mais qu'arrache la vérité. Par quelle fatalité ceux qui jouissent du plus précieux des biens, ceux qui peuvent se vanter d'être libres, sont-ils les maîtres les plus durs? Le sentiment du bonheur peut-il donc produire l'injustice?

J'ai fait graver à la fin de ce chapitre trois médailles frappées dans l'île de Lesbos. L'une représente d'un côté un casque inscrit dans un carré avec le nom des Lesbiens. Ce même nom reparaît au revers avec une femme enlevée par un centaure; ce carré et la forme des lettres prouvent que cette médaille est de la plus haute antiquité.

La seconde médaille est de la ville de Mytilène; elle offre la tête et la lyre d'Apollon.

La troisième est de la ville de Méthymne; elle présente d'un côté une tête casquée, et de l'autre un animal inconnu (*).

(*) Voir Ire part. de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 51.

PLANCHE 45.

Vue du Port de Scio.

Je quittai, à l'entrée du golfe de Smyrne, la frégate du roi, sur laquelle je m'étais embarqué, et je me rendis dans cette ville, où je ne restai alors que le temps nécessaire pour me procurer les moyens de voir l'Asie-Mineure dans le plus grand détail. M. de Peyssonel, consul de France, me facilita ce voyage par son crédit sur tous les chefs du pays. Il fit partir un Grec, qui, me devançant dans la route que je projetais, passa par Éphèse, Milet, Milassa, et alla m'attendre au fond du golfe de Macri, où je devais me rendre par mer, en visitant les îles qui sont près de la côte. Je louai un vaisseau français, sur lequel je m'embarquai avec ma petite troupe, augmentée d'un janissaire, d'un valet arménien et d'un marchand turc que son commerce avait souvent conduit dans la contrée que j'allais parcourir, et qui m'avait promis de m'être utile.

Nous mîmes à la voile le 13 juin, et, après avoir lutté trois jours contre les vents, nous mouillâmes dans le port de Scio. L'aspect en est très-agréable, et ressemble infiniment à celui de Gênes. Deux fanaux avancés indiquent aux vaisseaux la route qu'ils doivent tenir, et une jetée, aujourd'hui à fleur d'eau, ferme le port du côté du midi. Ce port est très-vivant; on y trouve presque toujours quelques galères du Grand-Seigneur, et il est d'ailleurs fré-

quenté par tous les bâtiments qui vont d'Égypte à Constantinople.

Scio est la ville du Levant la mieux bâtie. Ses maisons, construites par les Génois et les Vénitiens, ont une élégance et des agréments qu'on est étonné de rencontrer dans l'Archipel. L'île est coupée par plusieurs chaînes de montagnes fort arides; mais les vallées, arrosées par un grand nombre de ruisseaux, sont remplies d'orangers, de citronniers, de grenadiers. Partout ces campagnes offrent les tableaux les plus séduisants. Les vignes de Scio ont toujours été célèbres (*). Elles font encore la principale richesse de cette île : ses vins, si vantés par les anciens, méritent encore leur réputation.

On fabrique à Scio beaucoup d'étoffes de soie, d'or et d'argent. Le nombre des métiers est cependant fort diminué depuis quelques années; mais il est une autre branche de commerce particulière à l'île de Scio, et qui, quoique fort restreinte, ne laisse pas d'y faire entrer une somme considérable; c'est la culture des lentisques qui fournissent cette gomme appelée *mastic* dont les dames turques et grecques font une grande consommation. Elles en mâchent continuellement : cette drogue donne à leur haleine une odeur aromatique qu'on peut ne pas trouver

(*) *Ante focum, si frigus erit; si messis, in umbra,*
Vina novum fundam calathis Arvisia nectar.

Virg. Egl. V. Plin. Lib. XIV, cap. 7, 14 et 15. Strab. Lib. III et XIV.

Ce canton d'*Arvisia*, le plus estimé, était dans la partie qui regarde l'île de Psyra.

désagréable, mais qui nuit beaucoup à la beauté de leurs dents. On trouvera sans doute ici avec plaisir quelques détails sur cette production. Je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'en dit M. Galand, interprète du roi, dans un Mémoire fait sur les lieux en 1747.

« Les villages aux environs desquels se trouve le « mastic, sont au nombre de vingt. Ils sont presque « tous au sud de l'île, vers le Cap-Mastic, qui prend « son nom de cette drogue. Les arbres de lentisque « sont épars çà et là dans la campagne, et appar- « tiennent au Grand-Seigneur. Il a accordé de grands « priviléges aux paysans de ces villages, pour les entre- « tenir et faire la récolte du mastic. Ces habitants, « quoique Chrétiens, portent le turban blanc comme « les Turcs. Ils jouissent d'ailleurs de différents privi- « léges : ils ont des cloches dans leurs églises; ils ne « paient pour tribut que la plus petite des taxes, et « ils sont exempts de tous autres droits, impositions « et corvées, de quelque nature que ce puisse être. « Un aga particulier, qui prend tous les ans cette « ferme à Constantinople, les gouverne, sans qu'ils « soient soumis à la juridiction ordinaire de l'île.

« Moyennant ces priviléges, ils sont obligés d'en- « tretenir les arbres, de bien battre, aplanir et « balayer le terrain qui est dessous, aux approches « de la récolte, afin que le mastic qui y tombe soit « clair et net. Ils sont chargés de le recueillir avec « des pinces sur les arbres, et avec la main quand il « est à terre; de nettoyer celui qu'ils ont ramassé,

« et d'en ôter la poussière qui s'y attache toujours, « malgré le soin qu'ils prennent de tenir la place nette. « Lorsque le mastic est bien nettoyé, ils le séparent « selon ses différentes qualités.

« Le plus estimé est net, clair et en larmes; on « le recueille ordinairement sur l'arbre, avant qu'il « en coule beaucoup, ou qu'il tombe à terre. Toute « cette première qualité va au sérail du Sultan à « Constantinople; celui qui a été ramassé au pied « des arbres est toujours mêlé d'un peu de terre : il « n'est ni clair ni en larmes, mais en morceaux « ronds, longs, informes et louches; on n'en envoie « au sérail que la quantité qui manque à la première « qualité pour en faire soixante mille livres pesant.

« C'est la taxe que l'aga fermier doit envoyer tous « les ans au sérail du Sultan. Chaque village est taxé « à trois mille livres l'un portant l'autre, ou à deux « mille écus en argent comptant, au défaut de mastic; « et comme on en recueille toujours beaucoup davan- « tage, même dans les plus mauvaises années, le « fermier achète le surplus des soixante mille livres « des paysans, sur le pied de quarante sous et quel- « que chose de moins la livre, et le revend ensuite, « par privilége exclusif, trois à quatre francs; et il « a droit, non-seulement de saisir tout celui qu'il « trouve n'avoir pas passé par ses mains, mais encore « de punir les paysans qui l'ont vendu en contre- « bande. Il peut envelopper dans cette punition tous « les habitants d'un village, quand il ne peut con- « naître le particulier qui a fait la contrebande; c'est

« ce qui oblige ces paysans à s'observer exactement « les uns les autres, et à fermer pendant la nuit les « portes de leurs villages dans les temps de la récolte, « afin que personne n'aille ramasser le mastic sur le « terrain de son voisin, pour en faire une provision « qu'il pourrait ensuite vendre à loisir.

« Les paysans ont un mois pour nettoyer le mastic « et le mettre en état d'être délivré au fermier, qui, « depuis l'onzième novembre, parcourt tous les vil- « lages pour lever les soixante mille livres du sérail « et acheter le reste.

« Depuis le commencement de la récolte jusqu'à « ce que le fermier ait enlevé toute cette drogue, il « y a des gardes jour et nuit aux gorges des mon- « tagnes par lesquelles on entre dans le Cap-Mastic. « Ces gardes visitent avec soin ceux qui passent, « afin que personne n'en emporte. Quand le garde de « l'aga fermier vient à la ville, il est accompagné de « tambours et de flûtes, et amené par les paysans « des villages qui ont recueilli le mastic; ils vont le « porter au château avec beaucoup de réjouissance.

« Quelquefois l'aga qui prend la ferme du gouver- « nement, du tribut et des douanes de l'île, prend « aussi celle du mastic, dont la récolte peut monter, « année commune, à cent cinquante mille livres « pesant. Il y a dans plusieurs autres quartiers de « l'île des arbres de lentisque qui ne produisent point « de mastic.

« On distingue quatre sortes d'arbres de mastic, sa- « voir : *skinos*, *skinos-aspros*, *votomos* et *piscari*. Le

« *siknos* et le *skinos-aspros* produisent le plus beau « mastic, c'est-à-dire le plus transparent et le plus « sec : on l'appelle mastic mâle. Ces deux arbres se « ressemblent si parfaitement, qu'on les confondrait, « si le *skinos-aspros* ne différait de l'autre par un peu « plus de fécondité.

« Le *votomos* a la feuille plus petite, et est ordi- « nairement plus étendu que les autres : il est le seul « qui porte des baies ou graines, qui sont assez sem- « blables à celles du lentisque sauvage. On en recueille « très-peu de mastic ; mais il est mâle et d'une bonne « qualité. Ces graines ne se peuvent ramasser avant « le 15 de septembre, qui est le temps de leur maturité. « Ceux qui cultivent l'arbre de mastic n'en font au- « cun cas, et ne sauraient s'imaginer qu'elles puissent « être prolifiques, comme quelques-uns l'assurent.

« Le *piscari* est beau, touffu, et forme une espèce « de buisson qui s'arrondit en s'élargissant jusqu'à « terre ; sa feuille est plus large que celle des autres ; « il est le plus fécond de tous. Son mastic coule si « abondamment, qu'on en ramasse quelquefois des « morceaux de la largeur d'un écu ; mais il est opaque, « mou, se sèche difficilement, et se ramollit à la « moindre chaleur : aussi est-ce la qualité la moins « estimée. Ce mastic est appelé mastic femelle.

« Ces arbres fleurissent tous en mars ; leur fleur « a la forme d'une grappe : il n'y a, comme j'ai dit, « que le votomos qui porte graine.

« Les paysans destinés à la culture de ces len- « tisques féconds, les plantent en janvier, ou par

« bouture, ou par ente; mais il n'y a que les bran-
« ches du piscari qui puissent servir à cette repro-
« duction : les branches des autres, c'est-à-dire, de
« ceux qui donnent le mastic mâle, n'y sont propres
« en aucune façon. »

M. Galand a sans doute été induit en erreur, lorsqu'il dit que dans plusieurs cantons de l'île les lentisques ne produisent point de mastic. Quelle cause pourrait les en empêcher, puisqu'ils en donnent en Italie, en Sicile et en Portugal, quoiqu'à la vérité il soit moins bon et en très-petite quantité?

Le mastic est d'usage en médecine; il entre dans plusieurs remèdes, et se donne en pilules pour apaiser les maux d'estomac; mais les arts en font aujourd'hui une consommation beaucoup plus grande. On l'emploie surtout pour composer les vernis clairs et transparents; il a, sur un grand nombre de drogues que l'on emploie à cet usage, l'avantage d'être soluble dans l'essence et dans l'esprit de vin : on a soin de proportionner la dose de mastic à la nature des ouvrages sur lesquels on veut l'appliquer. L'île de Scio fournit aussi d'excellente térébenthine, mais peu abondamment, par le peu de soin que l'on prend pour multiplier les arbres qui la portent.

PLANCHE 46.

Vue de la Fontaine de Scio.

Cette esplanade a été faite par les Vénitiens, qui rasèrent toutes les maisons situées près du château.

On voit une partie de cette citadelle sur la gauche du dessin. Elle fut construite par les Génois, pour défendre l'entrée du port et de la ville. Elle est gardée par une garnison turque beaucoup trop faible pour la place, qui ne laisse pas d'avoir quelque étendue. Cette esplanade offre un coup d'œil agréable : on y voit une belle fontaine dans le style turc.

A deux lieues de la ville, au milieu des montagnes, est un couvent très-considérable par la richesse de ses revenus et par le nombre des Caloyers qui l'habitent. Il a été construit et fondé par l'empereur Constantin Monomaque. L'église est vaste et magnifique; elle est ornée de mosaïques, et incrustée de marbres de différentes espèces.

PLANCHE 47.

Vue du rocher appelé l'Ecole d'Homère.

On sait que l'île de Scio est une de celles qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître le père de la poésie grecque. Ses habitants, qui sans doute n'ont pas lu l'excellent ouvrage *del signor Ciro Saveiro Minervino* (*), conservent encore quelque souvenir de ce grand-homme, et prétendent qu'il venait donner ses leçons sur un rocher qui se trouve à une lieue (**) au nord de la ville, sur le bord de la mer, et qui paraît s'être originairement détaché de la montagne. Il est inutile de relever le peu de vraisemblance de cette

(*) Voyez le chap. 4 de cet ouvrage, p. 79. (**) Env. 4 kilomètres.

tradition. La partie supérieure de ce rocher a été aplanie et creusée : elle forme un bassin ovale, entouré d'une banquette. Au milieu est une espèce de siége sur la base duquel on croit distinguer de petites têtes de lion. M. Chandler croit que c'est un temple de Cybèle (*), dont la statue assise a été brisée, et dont les restes mutilés n'offrent plus que le siége sur lequel elle était placée. Il relève avec raison l'erreur de Richard Pococke (**), qui donne de ce morceau un dessin purement imaginaire.

Je ne puis répondre d'une exactitude scrupuleuse dans la vue générale que j'en donne; car étant allé seul pour l'examiner, je perdis mon crayon, et je fus obligé de m'en fier à ma mémoire. Je ne crois cependant pas avoir trop à me plaindre d'elle en cette occasion.

Les médailles de Scio sont assez communes; elles représentent presque toutes un Sphinx, tel qu'on le voit sur celles que j'ai placées à la fin de ce chapitre. La première offre un vase; la seconde deux Génies faisant des libations; la troisième, qui est en or et beaucoup plus rare que les autres, présente un animal fabuleux (***).

PLANCHE 48.

Femmes de Scio.

MALGRÉ le séjour d'un grand nombre de Turcs dans la ville de Scio, les femmes y jouissent de la

(*) Travels in Asia Min. p. 53. (**) Rich. Pococke, tom. III, p. 6.
(***) Voir Ire part. de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 51.

plus grande liberté. Elles sont gaies, vives et piquantes. A cet agrément, elles joindraient l'avantage réel de la beauté, si elles ne se défiguraient par l'habillement le plus déraisonnable et en même temps le plus incommode. On est désolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la nature, tandis que les Grecques de Smyrne et celles de quelques îles de l'Archipel, plus éclairées sur leurs intérêts, savent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio sont toutes comme ces femmes auxquelles une toilette étudiée sied moins que leur simple négligé. Elles forment un spectacle charmant, lorsque, assises en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle et le désir de vendre leurs ouvrages les rendent familières avec les étrangers, qu'elles appellent à l'envi comme nos marchands du Palais, et qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourrait les soupçonner d'abord de pousser peut-être un peu loin leur affabilité, mais on aurait tort; nulle part les femmes ne sont si libres et si sages.

PLANCHE 49.

Jardin de Scio.

Presque tous les habitants de Scio ont des maisons de campagne avec de grands jardins assez mal tenus, mais où la nature dédommage des torts de l'art. Une roue garnie de pots de terre, et assez sem-

blable à une roue d'épuisement, monte à quelques pieds d'élévation l'eau d'un ruisseau ou d'une fontaine, pour la distribuer ensuite dans toute l'étendue du jardin, et arroser les orangers, citronniers et grenadiers qui le remplissent. Sous ces arbres sont en abondance des légumes de toutes espèces, et surtout une grande quantité de melons et de conbombres. Cette machine est la même que celle dont on se sert en Égypte pour élever les eaux du Nil et les répandre sur les terres voisines de son lit.

PLANCHES 50 ET 51.

Plan du Port de Tchesmé; Vue du même Port.

Sur la côte d'Asie, en face de Scio, est une petite ville, connue dans l'antiquité sous le nom de *Cyssus* (*), et aujourd'hui sous celui de *Tchesmé*. Elle est devenue célèbre de nos jours par la victoire des Russes, qui y détruisirent l'armée navale des Turcs en 1770. Cette dernière, bien supérieure à celle de ses ennemis, était composée de vingt-cinq voiles, dont quinze grosses caravelles : l'armée russe, sous les ordres de M. le comte Alexis Orlow, n'était que de neuf vaisseaux de ligne et de six frégates. Ils suivaient déjà depuis quelques jours leurs ennemis, lorsque les Turcs vinrent s'entraverser, à l'entrée du canal de Scio, sur les îles *Spalmadori*; mais, à la première dispo-

(*) Ce port de Cyssus était déjà connu par la victoire qu'y remportèrent les Romains sur la flotte d'Antiochus, l'an 191 avant J.-C., l'an de Rome 561. Tit. Liv. XXXVI, cap. 44.

sition que les Russes firent pour les y attaquer, ils appareillèrent, et, entrant dans le canal, allèrent se ranger le long de la côte d'Asie, au nord de *Tchesmé*. Le lendemain, 5 juillet, l'escadre russe s'en approcha, partagée en trois divisions, dont la première était commandée par l'amiral Spiritow, la seconde par le comte Alexis Orlow, et la dernière par le contre-amiral Elphinston.

L'amiral Spiritow sortit de la ligne pour attaquer seul le *capitane*, qui tenait la tête de la ligne turque. Le combat fut très-vif, et les vaisseaux, s'étant abordés, s'accrochèrent par leurs agrès. Les Russes jetèrent alors dans le bâtiment ennemi des artifices dont l'effet ne fut que trop prompt, puisque, n'ayant pu s'en éloigner, le feu prit également aux deux vaisseaux, qui sautèrent ensemble. Il ne se sauva que vingt-quatre Russes, parmi lesquels étaient l'amiral, son fils et le comte Théodore Orlow. Ce superbe vaisseau portait quatre-vingt-dix canons de bronze, et avait à bord une caisse de cinq cent mille roubles.

Cet événement répandit un effroi général parmi les Turcs. Ils coupèrent aussitôt leurs câbles, et allèrent se jeter, par la plus détestable des manœuvres, dans le port de Tchesmé, où ils furent bientôt bloqués. Le 7, à minuit, cinq vaisseaux russes s'entraversèrent en face du port, et commencèrent une canonnade terrible soutenue par le feu continuel d'une galiote à bombes; mais ils eurent bientôt recours à un moyen plus terrible, et qui produisit tout son effet. Un brûlot alla mettre le feu à un des vais-

seaux turcs (*), et un vent violent s'étant élevé au même instant, toute la flotte ottomane fut consumée, à l'exception de quelques bâtiments dont les Russes s'emparèrent avec leurs chaloupes, et qu'ils parvinrent à préserver de l'incendie général.

Tous les habitants de Scio furent témoins de ce spectacle horrible, et la lumière de cet embrasement était telle, qu'ils distinguaient jusque dans le fond du port les moindres événements. Tous les vaisseaux étaient en feu, et sautaient successivement à mesure que les flammes gagnaient les poudres; la mer était couverte de malheureux qui, nageant à travers les débris et les flammes, essayaient de gagner le rivage: l'artillerie des vaisseaux turcs, qui se trouvait chargée, fut un nouveau moyen de destruction, et renversa presque entièrement la ville et le fort de Tchesmé.

Jamais victoire n'a été aussi complète; et de cette armée redoutable, qui semblait devoir imposer aux Russes, et peut-être les forcer d'évacuer l'Archipel, il ne restait pas aux Turcs un seul canot trois jours après qu'ils les eurent rencontrés. Si leurs mauvaises manœuvres semblent diminuer un peu le mérite des Russes, il ne faut pas oublier la grande supériorité de leurs ennemis. Ceux qui connaissent les détails de cette action conviennent que les généraux s'y sont

(*) Les Turcs, en voyant arriver ces brûlots formidables, les prirent pour des bâtiments transfuges, et ils convinrent sur-le-champ de les traiter comme des prises, afin de les conduire en triomphe dans leur capitale.

conduits avec autant de savoir que de fermeté, et qu'ils ont été parfaitement secondés par tous ceux qu'ils commandaient. S'il y avait un reproche à leur faire, ce serait peut-être celui de n'avoir pas suivi leur victoire, et de n'en avoir pas recueilli tout le fruit que nous avons su depuis qu'ils pouvaient en retirer. Mais leur était-il possible d'imaginer l'état où se trouvaient alors les Dardanelles? Pouvaient-ils avoir sur ces forteresses fameuses des notions assez exactes pour savoir combien elles sont peu redoutables? N'est-il pas possible d'ailleurs qu'ils eussent des ordres pour épargner un ennemi que leur souveraine voulait humilier, mais qu'elle ne voulait pas détruire? Quoi qu'il en soit, il est certain que tout favorisait les vainqueurs, et qu'il dépendait d'eux d'aller faire la paix sous les murs mêmes du sérail. La nature seule défend l'entrée de l'Hellespont; un courant rapide, augmenté par les vents du nord, fréquents en ces climats, empêche souvent les vaisseaux de remonter ce canal, trop étroit pour pouvoir y louvoyer; les bâtiments courent alors risque d'être arrêtés en face des châteaux, dont l'énorme artillerie pourrait peut-être les écraser, malgré toute la maladresse de ceux qui la servent. Mais tous ces obstacles étaient disparus à l'époque dont nous parlons. Un vent de sud forcé, qui dura plusieurs jours, aurait fait franchir à l'escadre russe ce passage redouté. Les premiers châteaux, qui sont les plus solides, étaient, à la vérité, remplis d'un grand nombre de canons, mais dont presque aucun ne se trouvait en état de

servir, et les troupes qui les gardaient prirent la fuite à la vue de quelques flammes russes qui s'en approchèrent.

L'île de Scio est une des plus célèbres par les hommes illustres qu'elle a produits dans tous les genres. Outre son poëte tragique, Théopompe l'historien, et Théocrite le sophiste, les Sciotes prétendent aussi avoir donné le jour au père de la poésie grecque, comme on l'a vu plus haut, page 149. Le séjour de cette île est fort agréable, et les femmes y ont plus de politesse que dans les autres villes du Levant. Quoique leur habit paraisse fort extraordinaire aux étrangers, leur propreté les distingue des Grecques des autres îles. On fait bonne chère à Scio; les huîtres qu'on y apporte de Mételin sont excellentes, et toute sorte de gibier y abonde, surtout les perdrix; elles y sont aussi privées que les poules. Il y a des gens, dans une certaine partie de l'île, qui les élèvent avec soin; on les mène le matin à la campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons; chaque famille confie les siennes au gardien commun; ce gardien les ramène le soir. S'il plaît au maître de faire venir pendant la journée celles qui lui appartiennent, on les avertit avec le même signal, et on les voit revenir sans confusion. Tournefort (Relation d'un voyage du Levant. Lyon, 1717, vol. II, p. 55 et suiv.), qui donne de très-longs et précieux détails sur cette île et ses différentes productions, raconte, à ce propos, qu'il a vu un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisait des compagnies de perdrix à la campagne, et qui les faisait venir à lui quand il voulait; il les prenait avec la main, les mettait dans son sein, et les renvoyait ensuite chercher leur vie avec les autres.

MILLER.

VOYAGE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE SIXIÈME.

PLANCHE 52.

Carte générale de l'île de Samos.

J'AVAIS trouvé trop peu de monuments dans les îles que je venais de parcourir, pour espérer d'être plus heureux à Samos; et cette sorte de chagrin et de découragement même, qui succède à la curiosité trompée, pensa m'empêcher de débarquer dans cette île. Mais cet intérêt attaché aux noms des grands-hommes, aux pays qui les ont vu naître et qu'ils ont rendus célèbres, le contraste même des idées nobles et imposantes que leurs noms réveillent avec les idées affligeantes que fait naître l'état actuel des lieux qu'ils habitèrent, enfin ce mélange de sentiments confus qui m'a soutenu plus d'une fois dans mon voyage lorsque mes courses me semblaient trop stériles, tels furent les motifs qui ne me permirent pas de voir

Samos sans m'y arrêter et sans rendre hommage au berceau de Pythagore.

Si l'enthousiasme qu'inspire le souvenir des grands-hommes produit le regret de ne les avoir pas vus, de n'avoir pas vécu parmi eux, et de n'avoir pu profiter avec leur siècle de leurs bienfaits, il est bien plus affligeant encore de trouver leur mémoire enveloppée de ténèbres que toutes les recherches des savants ne peuvent parvenir à dissiper. On voudrait connaître jusqu'aux détails de l'existence d'un homme tel que Pythagore, et à peine s'accorde-t-on sur un seul point de son histoire. Est-il constaté qu'après son séjour chez les Egyptiens il ait poussé son voyage jusqu'aux Indes? Est-ce dans ces contrées, ou seulement en Egypte, qu'il a puisé ces dogmes encore existants chez les Brames, et qui sont si conformes aux notions qui nous sont restées de sa doctrine? On ne sait pas davantage en quel temps il est venu en Italie, ni même s'il y est réellement venu. Quelques savants ont compté Numa parmi les disciples de Pythagore, et d'autres savants ont trouvé un siècle de différence entre le règne de Numa et l'arrivée de ce philosophe en Italie. A force de recherches, on est parvenu à n'être assuré de rien.

A peine trouve-t-on dans l'île de Samos quelques traces de son ancienne splendeur. Nuls monuments, aucun de ces fragments précieux dont tant d'autres endroits de la Grèce sont couverts : tout a disparu. Quelques monceaux de pierres sont les seuls indices qui confirment la situation de la ville de Samos; enfin

de ce temple de Junon, si célèbre dans l'antiquité, à peine en reste-t-il aujourd'hui une seule colonne à demi détruite.

Il me paraît inutile d'entrer ici dans des détails qui n'intéresseraient qu'un bien petit nombre de lecteurs, et qui se trouvent dans l'ouvrage de Tournefort. J'en ai d'ailleurs fait usage en dessinant la carte que je donne; je l'ai rédigée d'après plusieurs plans conservés au dépôt de la marine, et d'après ceux qui m'ont été fournis par les navigateurs qui fréquentent ces parages. J'y ai aussi marqué quelques noms anciens. Le promontoire *Ampélos*, actuellement nommé le cap de Samos ou de Saint-Dominique, s'est aussi appelé *Cantharius*. Strabon, dans la description qu'il fait de l'île Icaria, dit qu'elle n'est éloignée de Samos que de quatre-vingts stades, à l'endroit où les terres se rapprochent le plus et en face du promontoire Cantharius : ce ne peut être que le cap Ampélos. Ce dernier nom lui était commun avec la chaîne de montagnes qui traverse l'île. Cette montagne avait deux sommets, dont l'un commandait la ville de Samos. Quant au mont Cercetius dont parle Pline (*), on ne peut guère le placer qu'à l'endroit désigné par Tournefort sous le nom de Calabacte.

L'île de Samos offre toutes les productions des îles voisines; mais ces avantages d'un terroir fertile, placé sous le ciel le plus pur, ne sont prodigués qu'à un très-petit nombre d'habitants.

(*) Plin. Lib. V, cap. 31.

J'ai fait graver deux médailles de Samos; l'une représente une tête de lion vue de face, et un taureau près d'être immolé; sur l'autre, on voit une tête qui peut être celle d'Apollon, et au revers, un paon, le sceptre de Junon, un caducée et un monogramme(*).

PLANCHE 53.

Vestiges du Temple de Junon à Samos.

Junon était née à Samos, sur les bords du fleuve Imbrasus, et à l'ombre d'un de ces arbres nommés *agnus-castus*. On montra long-temps cet arbuste précieux dans le temple de la déesse, l'un des premiers monuments de la Grèce. La statue de Junon était, suivant Pausanias (**), de la main de Smilis, sculpteur d'Egine et contemporain de Dédale. Un auteur plus ancien prétend même qu'elle n'avait d'abord été qu'une masse de bois à laquelle on donna dans la suite l'apparence d'une figure humaine. Quoi qu'il en soit, on ne laissa pas de lui attribuer de grands miracles; un des plus brillants fut son triomphe sur les Tyrrhéniens, qui tentèrent de l'enlever, mais qui ne purent mettre à la voile qu'après l'avoir replacée dans son sanctuaire. Les Perses mirent depuis le feu dans le temple de Junon, après l'avoir dépouillé des richesses que la piété des peuples y avait accumulées; mais on lui en éleva bientôt un autre plus magnifique encore que le premier, et qui fut depuis pillé par Verrès.

(*) Voir Ire part. de l'Atl., le cul de lampe après les pl. 60 et 61.

(**) Paus. Lib. VII.

Malgré la tradition conservée chez les habitants, et malgré le témoignage de plusieurs voyageurs qui l'ont adoptée, j'ai bien de la peine à croire que ces fragments appartiennent à une époque aussi reculée que la construction de ce temple, bâti par Rhæcus et vanté par Hérodote (*). La proportion trop élégante de l'ordre, les ornements du chapiteau, et surtout les bases, dont les Grecs n'ont jamais fait usage dans l'ordre dorique, doivent au moins donner de grands soupçons sur l'authenticité de ces ruines.

Il ne reste plus aujourd'hui qu'une seule colonne à demi détruite, et dont les Turcs ont dérangé les tambours à coups de canon. La planche suivante offre les mesures de cette colonne. Je compte faire graver dans le plus grand détail celles des monuments que j'ai trouvés dans la Carie et dans l'Ionie, pour compléter, autant qu'il est possible, l'histoire de l'architecture ancienne; mais je ne donnerai que les vues des monuments de l'Attique, M. Le Roy n'ayant rien laissé à désirer aux gens de l'art sur ces objets.

PLANCHE 54.

Détails géométriques des restes du temple de Junon.

La figure première donne le plan du temple de Junon, tel que Pococke l'a supposé d'après quelques bases qui sans doute sont actuellement détruites ou enterrées; peut-être aussi sa supposition est-elle fort hasardée.

(*) Herod. Lib. III.

La figure seconde donne l'élévation de la seule colonne encore existante. La planche précédente indique assez dans quel état est cette colonne : on en a supposé ici la hauteur d'après le diamètre de la base, celui du dernier tambour et celui du chapiteau.

La figure troisième donne en grand le chapiteau de cette même colonne, bien différent du dorique ordinaire des Grecs.

La figure quatrième, la base de cette même colonne, la seule que l'on connaisse d'un dessin aussi bizarre.

La figure cinquième, une autre base trouvée près de la première, hors de sa place, à peu près dans le même goût, mais d'un profil différent et d'un plus grand diamètre. Peut-être la colonne qui existe encore faisait-elle partie du second rang du péristyle, et l'on sait que les Grecs étaient dans l'usage de les diminuer par une raison d'optique : mais la diminution de celle-ci serait trop considérable.

PLANCHE 55.

Vue de l'île de Patmos.

L'Île de Patmos serait peu connue sans le livre de l'Apocalypse, qui lui a prêté sa célébrité. Relégué sur ce rocher, saint Jean s'occupa durant son exil, de cette production, dans laquelle on trouve encore des obscurités, malgré les commentaires de Bossuet et de Newton.

Patmos n'est qu'un amas de rochers arides parmi lesquels quelques vallées sont seules susceptibles de culture. Au milieu de l'île s'élève une montagne terminée par le couvent de Saint-Jean, que l'on prendrait d'abord pour une citadelle, et dont les habitants sont en effet les souverains du pays; mais leurs états ne seraient pas suffisants pour leur subsistance, s'ils n'y joignaient des possessions dans les îles voisines, et le tribut certain que leur rend la superstition des Grecs, admirateurs de saint Jean. Toute la Grèce est remplie de ces moines, dont presque aucun ne sait lire, mais qui tous connaissent jusqu'où peut aller l'empire de la religion sur des âmes superstitieuses. Ils ont assujetti la foule crédule de leurs compatriotes, qu'ils gouvernent à leur gré; et souvent, complices de leurs crimes, ils en partagent, ils en absorbent le profit. Il n'y a point de pirates qui n'aient avec eux un caloyer ou un papas, pour les absoudre du crime à l'instant même où ils le commettent. Toujours cruels, parce qu'ils sont lâches, ces misérables ne manquent jamais de massacrer l'équipage des bâtiments qu'ils surprennent, et, après les avoir pillés, ils les coulent à fond, pour soustraire tout indice de leurs attentats; mais aussitôt, prosternés aux pieds du ministre, quelques mots les réconcilient avec la divinité, calment leurs consciences, et les encouragent à de nouveaux crimes, en leur offrant une ressource assurée contre de nouveaux remords. Ces absolutions sont taxées: chaque prêtre a un tarif des péchés qu'il doit re-

mettre (*). Ils font plus : ils vont au-devant des alarmes que le crime pourrait inspirer à d'autres scélérats qui, mêlant la faiblesse à la férocité, craindraient de périr immédiatement après leurs forfaits, et avant que de s'en être fait absoudre; ils les rassurent, ils les excitent en leur vendant d'avance le pardon des atrocités qu'ils méditent. On voit ces monstres, revenus au port chargés du fruit de leurs brigandages, mettre à part, prélever la portion du prêtre, qui, en échange, leur donne, au nom de Dieu, le droit de courir à de nouvelles rapines; et ainsi munis de passeports pour le ciel, approvisionnés d'absolutions anticipées pour les vols, les adultères, les assassinats qu'ils espèrent multiplier pendant leur course, ils se remettent en mer avec la sécurité d'une conscience tranquille, et peut-être invoquent-ils le ciel même pour le succès de leur expédition.

PLANCHE 56.

Vue du couvent de Patmos.

Aussitôt que mon vaisseau eut mouillé, je m'empressai de mettre pied à terre pour me rendre au couvent. J'étais loin de prévoir la rencontre qui allait exciter, le moment d'après, mon intérêt et ma curiosité. Je m'acheminais vers la montagne, lorsque j'aperçus un caloyer qui en descendait, et qui, s'avançant vers moi avec précipitation, me demanda en italien de quel pays j'étais, d'où je venais, ce qui s'é-

(1) *Voyez*, dans le Dict. de Bayle; l'article *Banck*.

tait passé en Europe depuis sept ans qu'aucun vaisseau n'avait abordé sur ces rochers. A peine me sut-il Français : Dites-moi, s'écria-t-il, Voltaire vit-il encore? Qu'on se figure mon étonnement! Je l'interroge à mon tour : — Qui êtes-vous, m'écriai-je, vous, moine, habitant de ces rochers, et prononçant un nom qu'on s'attend si peu d'y entendre? — Je suis l'être le plus malheureux que vous ayez jamais rencontré ; mais répondez ; calmez mes alarmes, et Voltaire et Rousseau, ces deux bienfaiteurs de la société, vivent-ils encore? Je le rassurai, en lui disant que ceux dont il redoutait la perte étaient vivants. — Ils vivent ! l'humanité a donc encore des défenseurs de ses droits, les innocents des protecteurs, le fanatisme et l'intolérance des ennemis toujours armés pour les attaquer : puissent-ils vivre assez pour les anéantir ; ils préserveront les autres des maux que j'ai soufferts! Je ne le suivrai point dans ses transports : ils furent violents et exagérés ; ils furent ceux d'un caractère bouillant, d'une imagination vive, exaltée, mais surtout aigrie par l'infortune. Cet homme m'avait d'abord étonné ; il m'intéressa bientôt. Je le pressai de me dire par quels malheurs un être raisonnable et parlant le langage que je venais d'entendre, pouvait être réduit à porter l'habit de caloyer sur les rochers de Patmos. — Je suis né dans l'Archipel, me dit-il, mais je sentis, dès ma plus tendre jeunesse, le désir de sortir de l'avilissement où nous sommes. Je passai en Italie ; j'y fis toutes mes études, et je devins très-savant, je puis le dire ; il n'est pas question d'amour-

propre sur ces rochers d'où je ne sortirai jamais. Je n'avais rien ; je cherchais une place qui pût fournir à mes besoins et satisfaire ma passion pour l'étude. Il s'en présenta une telle que je n'aurais pas osé la désirer ; un cardinal m'offrit d'être son bibliothécaire. — Hé bien ! qui vous empêcha de profiter de ce bonheur ? — Lui-même, car il y mit un prix qui ne me permettait pas de l'accepter ; en m'enrichissant, il voulut m'avilir ; il exigea une action toujours déshonorante : il voulut me faire quitter la religion grecque dans laquelle je suis né. Mais n'allez pas croire au moins que j'y sois aveuglément attaché. Je crois en Dieu, et je l'atteste encore en cet instant ; non, je ne lui fais pas l'injure de lui supposer une prédilection particulière pour quelques cérémonies inutiles ; tous les cultes sont égaux devant celui qui n'a point d'égal ; peu m'importe assurément de commencer le signe de la croix par la droite ou par la gauche, de jeûner le mercredi au lieu du samedi : on peut observer ces règles et ne les estimer que ce qu'elles valent. Mais le prix qu'on attachait à ce changement ne me permit pas de balancer, et je sacrifiai tout à ce qui n'eût été pour moi qu'une action indifférente, sans le motif qu'on me présentait. Réduit à la dernière misère, je revins dans la Grèce, et je me vis forcé de chercher un asile dans le couvent que vous allez voir. De quatre-vingts moines qui l'habitent, nous ne sommes que trois qui sachions lire ; et que nous importe ? nous n'avons que peu de livres, et à quoi nous serviraient-ils ? On s'intéresse bien peu aux faits passés,

quand les faits présents sont nuls pour nous. Le travail des mains, en détournant de réfléchir, convient mieux à mon état : c'est mon unique ressource.

Je ne pus me refuser à un véritable attendrissement; il s'en aperçut. Ne me plaignez pas si vivement, reprit-il; mon sort devient tous les jours moins fâcheux. J'ai été, durant les premières années de ma captivité, le plus infortuné des êtres; j'ai été vingt fois au moment de terminer ma vie et mes malheurs. Il n'en est plus de même aujourd'hui; j'ai oublié presque tout ce que je savais; je suis parvenu à perdre l'intelligence que je pouvais avoir reçue de la nature; je me rapproche déjà beaucoup de ceux avec qui je suis condamné à vivre, et, leur ressemblant bientôt entièrement, je ne serai plus malheureux.

Tout ce que me disait cet homme extraordinaire ne pouvait qu'augmenter mon intérêt : il devint bien plus vif encore, lorsqu'il refusa l'argent que je lui offris. Ne consultant que cette première impression qu'inspire un malheureux, j'allais lui proposer de l'arracher à ses rochers, lui offrir un asile moins fâcheux ; je jouissais déjà du plaisir de terminer ses malheurs, lorsque le reste de sa conversation, en détruisant cette illusion, me fit violemment soupçonner ou qu'il n'avait jamais eu une bien bonne tête, ou que ses infortunes l'avaient beaucoup altérée : je le plaignis plus vivement encore; mais je désirais beaucoup moins d'en faire mon compagnon de voyage. Ses propos devenaient à chaque instant plus exagérés, son regard était effrayant, et c'était avec vio-

lence, avec emportement, qu'il satisfaisait ce besoin d'ouvrir son cœur, de se répandre devant un étranger devenu son confident, dans un exil où tout ce qui l'entourait depuis long-temps était bien plus étranger que lui.

Nous allâmes ensemble au couvent, où je fus reçu par le supérieur, qui me parut dans l'abrutissement le plus complet. Je voulus tirer de lui quelques éclaircissements sur les manuscrits qui pouvaient se trouver dans cet ancien monastère; il me répondit avec fierté qu'il ne savait pas lire, et il me fut absolument impossible d'en obtenir une autre réponse.

PLANCHE 57.

Vue intérieure de l'Église de l'Apocalypse.

L'ermitage de l'Apocalypse est à mi-côte d'une montagne située entre le couvent et le port de la Scala. L'église est appuyée contre une grotte, dont les rochers, si l'on en croit les habitants, ont servi d'asile à saint Jean pendant son séjour à Patmos; c'est là qu'il composa son ouvrage, et l'on m'a montré jusqu'à l'ouverture par laquelle le Saint-Esprit lui communiqua ses lumières. Les fragments de ce rocher sont un spécifique certain contre mille maladies, et surtout contre les esprits malins; les moines grecs ne manquent pas de vendre ce remède ainsi que les absolutions; ils conviennent même sans pudeur de ces trafics scandaleux. On vend les eaux du Gange aux peuples qui vivent sur ses bords; les prêtres

lapons disposent des vents, et l'imbécile habitant du Thibet achète à grands frais ce qui pourrait lui donner des doutes sur la divinité du grand Lama. L'imposture et la crédulité sont de tous les pays.

PLANCHE 58.

Femmes de l'île de Patmos.

D'APRÈS le caractère prévenant que Tournefort prête aux femmes de Patmos, nous étions loin de nous attendre à la réception que nous en éprouvâmes. Elles étaient de son temps empressées de plaire aux étrangers, qu'elles croyaient toujours disposés à les épouser : ou elles ont été souvent désabusées, ou notre costume peu recherché nous fit tort dans leur esprit; jamais il n'y en eut d'aussi farouches, et nous n'avions qu'à paraître dans une rue pour que toutes les portes fussent aussitôt hermétiquement fermées. Le désir d'acheter du pain, dont nous manquions depuis quelques jours, était le seul motif de nos avances; mais nous les aurions inutilement prodiguées, sans le crédit du cadoyer dont j'ai parlé, qui vint à bout de nous faire notre petite provision.

PLANCHE 59.

Vue de la place publique de Cos.

UN vent très-violent nous avait forcés, en arrivant à Patmos, d'entrer dans le port de Gricou, que sa forme et les rochers dont il est rempli rendent fort dangereux. Nous en sortîmes avec peine; mais ayant

enfin pris le large sans accident, nous passâmes près des îles de Leros et de Calymna, et nous vînmes mouiller à l'île de Cos, moins connue dans l'histoire politique de la Grèce que célèbre par les hommes fameux qu'elle a vu naître. Hippocrate, l'un des plus grands génies qui aient jamais existé, et le seul qui, créateur d'une science, en soit demeuré l'oracle après trois mille ans de travaux et de découvertes, et Apelle, dont nous ne pouvons malheureusement plus apprécier le mérite que par les éloges qui lui ont été prodigués dans le siècle le plus éclairé, étaient tous deux nés à Cos.

Cette île n'a rien qui la distingue actuellement; la beauté du climat, la fertilité du terroir et l'abondance des fruits, sont des biens communs à ces contrées; et si l'on en excepte Patmos et quelques autres rochers de l'Archipel, la nature semble avoir également prodigué ses bienfaits à toute la Grèce.

La ville de Cos est sur le rivage; son port est commode, et toute la côte est couverte d'orangers et de citronniers, qui forment l'aspect le plus séduisant. Mais rien n'est aussi agréable que la place publique, dont je donne le dessin. Un platane prodigieux en occupe le centre, et ses branches étendues la couvrent tout entière : affaissées sous leur propre poids, elles pourraient se briser, sans les soins des habitants, qui lui rendent une espèce de culte; mais, comme tout doit offrir dans ces contrées les traces de leur ancienne grandeur, ce sont des colonnes superbes de marbre et de granit qui sont employées à soutenir

la vieillesse de cet arbre respecté. Une fontaine abondante ajoute au charme de ces lieux, toujours fréquentés par les habitants, qui viennent y traiter leurs affaires et y chercher un asile contre la chaleur du climat.

L'île de Cos est appelée communément *Stanco* par les navigateurs, trop sujets à défigurer tous les noms. Cette corruption vient de la manière dont ils entendent les mots que les Grecs emploient pour dire qu'ils vont à Cos, εἰς τὴν Κῶς, et qui, prononcés rapidement, font *Stinco*. La même altération existe dans le nom de *Stalimène* pour Lemnos, etc.

On trouvera dans le cul-de-lampe deux médailles de Cos : l'une présente d'un côté la tête d'Esculape, et de l'autre le serpent et le nom de ce dieu, avec le titre de Sauveur ; sur la seconde on voit la tête d'Hercule couverte de la peau de lion, et au revers un crabe avec un nom de magistrat. (*)

PLANCHE 60.

Plan de la Ville et des Ports de Rhodes.

Les anciens avaient donné à l'île de Rhodes différents noms, dont les étymologies sont également obscures. On la prétendait, ainsi que Délos, sortie du sein des eaux, et elle porta long-temps le nom de Pélagia. Elle reçut dans la suite celui qu'elle porte encore actuellement, et que, parmi tant de conjectures vagues et hasardées, il paraît plus simple d'attribuer à la quantité de roses que produit ce climat.

(*) Voir Ire partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 62.

Cette fleur était l'emblème des Rhodiens, comme le soleil était leur divinité tutélaire : ils conservèrent ce sentiment religieux et si naturel qu'ont d'abord eu tous les hommes pour l'astre qui anime et vivifie la nature. Nul climat n'était aussi propre à inspirer et à nourrir cette erreur excusable, mais qui ne peut naître qu'également loin des glaces du pôle et du climat brûlant de l'équateur : c'est dans un pays délicieux, où la nature réunit toutes les productions utiles et toutes les sensations agréables, que le soleil doit recevoir des hommages constants. Telle est l'île de Rhodes, où l'on ne connaît ni la rigueur de nos hivers, ni les pluies de nos automnes, et où les chaleurs même de l'été sont tempérées par l'agrément des bois, la multitude des fontaines et l'abondance des fruits sains et rafraîchissants.

De tous les temples qui ornèrent la ville de Rhodes dans le temps de sa plus grande splendeur, aucun ne fut aussi magnifique ni aussi révéré que celui du soleil; et, plus riche encore des hommages des artistes que des présents des rois, on y trouvait réunis les ouvrages de Zeuxis et de Parrhasius, les chefs-d'œuvre d'Apelle, et ce tableau de Protogène, sur lequel le hasard fit, dit-on, ce que l'art n'avait pu faire. La ville de Rhodes, remplie de toutes les productions des arts, devint elle-même une merveille. Au charme d'habiter une ville si brillante se joignait un intérêt bien plus grand encore, celui de vivre avec une foule de philosophes, de poètes et d'orateurs. Rhodes fut la patrie de plusieurs grands-

hommes, et l'asile de tous ceux qui voulurent éviter l'oppression des Romains : elle fut l'asile des Romains eux-mêmes, lorsque, après la ruine de la liberté, les vrais patriotes, les plus zélés républicains, s'exilèrent de Rome et de l'Italie. Mais avant cette époque, lorsque ces tyrans du monde eurent asservi la Grèce, Rhodes était devenue le centre des sciences, des arts et de la liberté : elle conserva long-temps ces avantages, et lutta pendant près d'un siècle contre la fortune de Rome.

Un commerce florissant était la première source de tant de prospérités. Dès le neuvième siècle avant J.-C., les Rhodiens, navigateurs et commerçants, avaient multiplié leurs colonies. Elles étaient répandues sur les côtes de la Cilicie, de l'Italie, de la Sicile et de l'Espagne. Suivant Strabon, ils avaient fondé Soli dans la Cilicie, Parthénope, depuis Naples, dans la Campanie, Roses sur la côte orientale de l'Espagne.

De si grandes richesses avaient éveillé la cupidité des princes voisins : Démétrius vint attaquer Rhodes, et épuisa devant cette place tous les moyens de l'art des siéges; mais, après une année entière d'efforts inutiles, obligé de faire la paix, il abandonna ses machines, dont le prix fut consacré par les Rhodiens à élever ce colosse si fameux. Les anciens l'admirèrent assez pour le compter parmi les merveilles du monde, et les auteurs modernes, qui ne pouvaient plus juger de son mérite, ont voulu lui en prêter un nouveau, en le supposant d'une grandeur assez monstrueuse pour que les vaisseaux entrant au port pas-

sassent à pleines voiles entre ses jambes. Cette fable a joui long-temps de tous les droits qu'on accorde si facilement à l'erreur. Adoptée presque généralement, elle n'est encore détruite que pour ceux qui approfondissent l'histoire de l'antiquité, et qui savent limiter la croyance qu'on doit aux auteurs les plus célèbres. Presque tous ont reçu sans examen une opinion qui n'est appuyée d'aucun passage des anciens (*) ; et l'un d'eux se trompe également, lorsqu'il dit que ce colosse avait été jeté en fonte par un Indien (**) ; il était l'ouvrage de Charès, citoyen de Lindus, ville considérable de l'île de Rhodes, et célèbre par un temple de Minerve, dont on voit encore quelques vestiges. Au reste, s'il nous est presque toujours impossible de connaître la cause des événements dont nous sommes spectateurs, si, trompés souvent par ceux qui prétendent les préparer, on nous fait croire à des ressorts secrets qui n'ont jamais existé, et dont le produit apparent n'est réellement que celui des circonstances ; si l'on a vu des nations chanter des *Te Deum* après une bataille perdue ; s'il existe des médailles frappées pour la prise d'une ville au moment même où le général en levait le siége (***), faut-il s'étonner qu'on se soit permis quel-

(*) Hist. Anc. de Rollin, tom. VII, p. 242. Mythologie de Banier, tom. I, p. 234.

(**) Volt., tom. IX, p. 214, édit. in-4°. On voit facilment, dans la ressemblance des mots *Indus* et *Lindus*, l'origine de la méprise de Voltaire.

(***) Médaille frappée par les Anglais pour la prétendue prise de Carthagène, assiégée par l'amiral Vernon, en 1740.

ques anecdotes un peu hasardées sur le colosse de Rhodes?

Pline nous a laissé la description de cette statue : elle avait soixante-dix coudées de hauteur, ce qui revient à cent cinq pieds (*) de notre mesure. Elle fut renversée, après cinquante-six ans, par un tremblement de terre, et se brisa au-dessus des genoux. Ses membres épars furent long-temps un objet d'admiration, et ils existèrent jusqu'à la conquête de cette île par les Sarrasins, en 672, la première année du califat d'Othman, quatrième calife, et la seconde année du règne de l'empereur Constans, neuf cents ans après qu'elle eut été renversée. Tous les historiens assurent que ses débris furent achetés par un juif, qui en chargea neuf cents chameaux; mais il me paraît difficile de croire ce fait (d'ailleurs fort indifférent), quand on pense que ce colosse était sur le bord de la mer à l'entrée du port, et que par conséquent celui qui en faisait une spéculation de commerce devait l'embarquer, et non pas le conduire dans l'intérieur de l'île. M. le comte de Caylus pensait que ce colosse avait été fondu en plusieurs pièces, qu'on avait ensuite réunies (**).

Il serait étranger à mon sujet de rappeler tous les événements dont l'île de Rhodes a été le théâtre : ce serait faire l'histoire de toute la Grèce, et même de l'empire Grec, jusqu'à l'époque de la puissance des Sarrasins. Mais lorsque la faiblesse d'un État régi

(*) Trente-quatre mètres.
(**) Mém. de Litt., tom. XXV, pag. 364.

depuis long-temps par des sophistes et des théologiens eut encouragé tant de nations à s'enrichir de ses dépouilles, Rhodes, après avoir été alternativement soumise aux Grecs, aux Arabes et aux Génois, devint le partage de ces guerriers religieux dont la piété n'avait d'abord d'autre objet que de protéger des pèlerins, mais qui devinrent bientôt les plus redoutables adversaires des Musulmans. Les chevaliers de Saint-Jean, chassés de la Palestine après la prise de Saint-Jean-d'Acre, s'emparèrent de l'île de Rhodes, alors possédée, à la vérité, par des princes chrétiens; mais on les accusa d'une tolérance qui, dans ces siècles, était un très-grand crime (*). Il recevaient chez eux des négociants infidèles; et Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre, après s'être assuré lui-même de la richesse et de la fertilité de l'île de Rhodes, crut sa conscience engagée à en faire la conquête. Il y joignit les îles voisines, telles que Nisara, Leros, Episcopia, Simia, et celle de Cos, dont la possession est bien plus importante. Les secours qu'y fit passer l'empereur Andronic ne purent balancer la bravoure des chevaliers; cette république guerrière et toujours agissante devint alors une des puissances maritimes les plus formidables. Nous ne la suivrons point dans tous ses succès; mais il est impossible de ne pas rendre hommage à la mémoire de ce petit nombre de guerriers qui surent résister à toutes les forces de Mahomet II (**), ce conquérant

(*) En 1310.
(**) En 1480.

qui, promenant partout ses armes victorieuses, se vit bientôt possesseur d'une partie de l'Italie, et qui allait entrer dans Rome, lorsque sa mort sauva l'Europe d'un joug inévitable, et peut-être le christianisme d'une entière destruction.

Les chevaliers eussent sans doute également triomphé des armes de Soliman (*), s'ils eussent obtenu le moindre secours des puissances de l'Europe ; mais toutes les forces de l'empire Turc, réunies sous le plus grand prince qu'ait produit la maison ottomane, sous le vainqueur de la Perse et de la Hongrie, l'emportèrent enfin sur un petit nombre de héros abandonnés à eux-mêmes, et qui implorèrent vainement tous les princes chrétiens, intéressés à la conservation de cette île importante.

C'est dans l'abbé de Vertot qu'il faut voir les détails de ce siége, pour connaître tout ce que peuvent, quand ils se trouvent réunis, le sentiment de l'honneur, l'attachement à la religion et l'amour de la patrie. Tous les chevaliers montrèrent un courage qu'ils surent faire passer dans tous les cœurs. On vit les enfants s'armer pour la cause de Jésus-Christ, et des femmes, devenues des héros, arrêter la foule de ces janissaires alors si redoutables ; et si l'on révère la mémoire du vieillard dont l'exemple inspirait tant de prodiges, et dont la sagesse les dirigeait ; si le nom de Villiers de l'Ile-Adam ne peut se prononcer sans respect, c'est avec un intérêt peut-être plus grand encore qu'on se rappelle cette jeune Grecque qui,

(*) En 1522.

désespérée d'avoir vu périr son amant, poignarde ses deux fils pour les soustraire à l'esclavage et à l'infamie, et, un cimeterre à la main, va perdre dans les rangs des infidèles, des jours dévoués à l'infortune.

Soliman était trop grand pour ne pas admirer les défenseurs de Rhodes, et l'on vit le plus fier des despotes venir rendre hommage au chef vaincu de ces chevaliers dont la résistance lui coûtait cent mille de ses sujets. « C'est avec regret, dit-il en sortant, que j'oblige ce vieillard à quitter sa maison. »

Tout rappelle à Rhodes et le séjour et la résistance de ces héros; les Turcs n'ont rien détruit dans l'intérieur de la ville, et la rue qu'ils appellent encore *la rue des Chevaliers* est remplie de leurs anciens logements : leurs armes et leurs noms sont encore sur les portes; l'hôpital est un grenier public, et l'église de Saint-Jean a été convertie en mosquée. Au reste, la plus grande partie de la ville est déserte, et les Turcs la dépeuplent encore tous les jours par leurs vexations : il est peu d'endroits de la domination du Grand-Seigneur où elles soient aussi multipliées. Les malheureux habitants craignent de cultiver la terre la plus fertile, et ceux qui les gouvernent, profitant de leur misère pour l'augmenter encore, leur vendent exclusivement, et à un prix excessif, d'assez mauvais grains qu'ils tirent de la Caramanie, et dont eux-mêmes taxent la valeur.

L'usage où l'on est de construire, à Rhodes, des vaisseaux de guerre, devient encore une nouvelle

source de concussions. Le nasir, chargé de cette administration, s'approprie la plus grande partie des fonds donnés pour cet objet par le gouvernement, et fait ensuite construire des bâtiments par forme de contribution. Tous les bois coupés dans l'intérieur de l'île, où ils commencent cependant à manquer aujourd'hui, sont amenés à Rhodes par corvées; et les ouvriers, dont on a soin de doubler le nombre dans les états que l'on adresse à la cour, ne reçoivent que le tiers de la paie qui leur est accordée. Les bâtiments reviennent à un prix excessif, et sont détestables, mal coupés, mal construits, et souvent pourris avant d'être achevés. Si l'on ajoute à ces vice primitifs la mâture la plus désavantageuse, la lenteur et souvent la frayeur de ceux qui servent les canons, et par-dessus tout l'ignorance absolue de ceux qui conduisent les bâtiments, on pourra se faire une idée assez juste des forces maritimes de la puissance ottomane.

On sent combien, dans d'autres mains, l'île de Rhodes deviendrait une superbe possession : elle serait la relâche ordinaire des vaisseaux allant d'Alexandrie à Constantinople, et deviendrait l'entrepôt d'un commerce interlope avec l'Asie-Mineure; l'intérieur de l'île, mieux peuplé, fournirait lui seul des richesses immenses. Elle ne rapporte actuellement au Grand-Seigneur que 90,000 piastres, dont on retient 55,500 pour les appointements des commandants et pour l'entretien du port et des mosquées.

J'avais un grand désir de lever un plan très-

détaillé de la ville de Rhodes, et j'avais déjà commencé mes opérations, lorsque les Turcs, s'en étant aperçus, s'attroupèrent, et me forcèrent d'abandonner mon projet. Je ne pus que faire des observations, qui m'ont cependant servi à corriger les plans que m'avaient remis plusieurs navigateurs, et à rédiger celui que je donne. Il n'est pas très-détaillé, mais je le crois exact.

PLANCHE 61.

Vue du Port des Bateaux.

Cette vue offre le port des bateaux, le quai qui le borde et la porte par laquelle on communique aux chantiers de construction et au port des galères. Les Turcs conservent encore, sous une des portes de Rhodes, une mâchoire du prétendu dragon tué par Dieudonné de Gozon. Elle m'a paru être celle d'un requin.

PLANCHE 62.

Vue de la Tour de Saint-Nicolas.

Cette tour fut élevée sous le magistère de Raimond Zacosta, par la libéralité de Philippe, duc de Bourgogne, qui, redoutant les projets que Mahomet II semblait annoncer sur l'île de Rhodes, donna 1,200 écus d'or pour fortifier la place. Cet ouvrage arrêta en effet toutes les forces du Sultan, qui, après les assauts les plus meurtriers, perdit l'espérance de

s'emparer du monceau de ruines que le brave Pierre d'Aubusson défendait. Dans le dernier siége de Rhodes, ce poste important fut confié à frère Guyot de Castellanne, vieux chevalier qui s'était déjà distingué par mille actions de valeur. Presque entièrement détruite pendant le siége, cette tour a depuis été rétablie par les Turcs, qui l'appellent la tour de Saint-Jean, nom qu'elle semble avoir aussi porté du temps des chevaliers : elle ne serait aujourd'hui qu'une défense insuffisante contre l'artillerie de quelques vaisseaux de guerre.

J'ai fait graver ici deux médailles de l'île de Rhodes, qui offrent d'un côté la tête du soleil vue de face et de profil, de l'autre une fleur, que l'on prend communément pour une rose (*).

« Un vent favorable nous a portés en quelques heures en face de l'île de Symie, fameuse par la pêche des éponges, et nous nous sommes bientôt trouvés devant la ville de Rhodes. La nuit commençait à tomber, lorsque nous avons jeté l'ancre dans la rade ; le lendemain, au lever du jour, nous étions sur le pont. « Vous voyez à votre droite, nous a dit notre pilote grec, ce qu'on appelle la plage des Moulins ; vers le haut de la ville s'élève le minaret de la grande mosquée, autrefois l'église de Saint-Jean ; là-bas, au nord-ouest, est la darse ou le chantier de construction ; devant nous est le port ; tous ces forts, toutes ces tours que vous voyez, sont l'ouvrage des chevaliers de Rhodes; la grande tour qui nous fait face est ce fameux fort de Saint-Nicolas, contre lequel vinrent se briser les efforts des Ottomans dans les deux siéges ; ce fort est encore aujourd'hui tel qu'il était au temps des chevaliers. »

(*) Voir le cul de lampe après la pl. 61.

« Non loin du palais du bey est la grande mosquée : c'était la métropole de Rhodes au temps des chevaliers. Il n'est guère plus facile aux voyageurs d'entrer dans une mosquée que dans un harem ; nous n'avons pu voir que le minaret qui a remplacé le clocher de l'église, et les portes de bois de sycomore que le temps n'a pu détruire ; l'intérieur de l'édifice est à peu près resté le même, si ce n'est qu'on n'y voit plus d'autel, aucun tableau, aucun ornement ; de tous les mausolées des grands-maîtres, il n'y reste plus que celui de Fabrice Caretti, représenté sur la pierre, les mains jointes, avec la croix et les attributs de la chevalerie de Rhodes. »

« Ce qui m'a charmé dans notre promenade autour de Rhodes, c'est la parfaite conservation de ces bastions, qui portent chacun le nom d'une nation belliqueuse de notre Europe ; on n'y a pas dérangé une pierre, ni changé un pan de mur, ni comblé un fossé ; nous avons perdu nos conquêtes en Orient, mais l'Orient a gardé fidèlement notre gloire. »

Correspondance d'Orient, par MM. Michaud et Poujoulat. Tom. IV, p. 2, 7 et 9.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE SEPTIÈME.

PLANCHE 63.

Plan du Golfe de Macri, anciennement Glaucus-Sinus.

L'ILE de Rhodes, dont les vues ont terminé le chapitre précédent, est voisine de plusieurs petites îles, parmi lesquelles *Syme*, actuellement *Symio*, est la seule qui puisse inspirer quelque curiosité. Elle devait son nom, suivant Athénée, à une nymphe enlevée par le dieu marin Glaucus, qui la cacha sur cette île, peu distante des mers qu'il fréquentait. Ses habitants sont aujourd'hui célèbres dans l'art de plonger, et cet exercice est la plus grande occupation comme il est l'unique ressource de ces êtres presque amphibies. Les femmes mêmes y disputent le prix d'un art qui paraît si peu fait pour elles, et l'on prétend que, par un réglement toujours observé, les jeunes gens ne peuvent s'établir qu'après avoir donné

des preuves d'un talent, seul héritage qu'ils puissent transmettre à leurs enfants. A la pêche du corail et des éponges, qui se trouvent abondamment dans ces parages, les habitants de Symio joignent une autre branche de commerce; ils voyagent souvent dans l'Archipel, pour essayer de tirer parti des bâtiments naufragés. Il y a quelques années que le propriétaire d'un vaisseau coulé à fond près de l'île de Scio, étant convenu de partager avec eux ce qu'ils en pourraient retirer, ils parvinrent à le vider entièrement.

Porcacchi donne à l'île de Symio trois milles de circuit; on y voit un vieux château sur le bord de la mer. Le vin y est bon, et les habitants y nourrissent un grande quantité de chèvres (*).

Je partis de Rhodes le 28 juin, pour me rendre au fond du golfe de Macri, où j'avais l'espérance de trouver quelques antiquités inconnues aux voyageurs qui avaient parcouru l'Asie-Mineure avant moi.

Nous passâmes entre les deux îles qui sont à l'entrée du golfe, et qui sont peut-être celles de *Telandria* et d'*Enagora* dont parle Pline (**).

(*) L'isole più famose del mondo, p. 76.

(**) Suivant cette conjecture, la plus septentrionale de ces deux îles, que l'on appelle actuellement *Pelouso*, aurait été l'île *Telandria*, sur laquelle, selon Pline, il y avait une ville; *in qua oppidum interiit*. Cette ville étant détruite, on en bâtit une autre dans le continent. Étienne de Bysance l'appelle également *Telandria;* il la place en Carie; Pline, Lib. V, cap. 27, la place dans la Lycie; mais cette diversité d'opinions tient aux changements que l'empereur Vespasien fit dans les limites de ces provinces, dont Pline avait connaissance, tandis qu'Étienne de Bysance, quoique son postérieur, n'a travaillé que d'après des auteurs grecs antérieurs à ce changement.

Au nord de ces deux îles est un cap appelé *Pentoulès*, nom qui paraît dérivé de celui de *Pedalium*, que l'on trouve dans Pline (*) et dans Pomponius Méla; ce cap portait aussi, suivant Strabon, le nom d'*Artemisium*, d'un temple de Diane qui y était placé, et auprès duquel était un bois consacré à Latone (**).

En continuant de s'avancer dans le golfe, et en suivant la côte à gauche, on rencontre un cap, nommé en turc *Bocomadi*, anciennement *Crya* (***); il tirait son nom de la ville de *Cryassus*, qui n'en était pas éloignée. C'est ainsi que la nomment Plutarque, Poliænus et Étienne de Bysance. Ptolomée l'appelle *Carya*, d'où vient sans doute le nom actuel de *Cari*, que l'on trouve dans la carte de l'Archipel de M. d'Anville.

La ville de Cryassus est appelée dans Pline *Oppidum fugitivorum* (****), et Plutarque nous apprend la cause de cette dénomination (*****). Dans le même temps que les Ioniens quittaient la Grèce pour aller s'établir dans d'autres climats, des habitants de Délos, sortis de leur patrie avec le même projet, échouèrent sur la côte de Carie, et reçurent l'hospitalité des habitants de Cryassus. Mais la crainte succéda bientôt à l'intérêt que leur malheur avait d'abord

(*) Plin. Lib. V, cap. 27.
(**) Strab. Lib. XIV, p. 67.
(***) Pomp. Méla, Lib. I, cap. 16.
(****) Plin. Lib. V, cap. 27.
(*****) Plut. de Claris mulier.

inspiré; de tels hôtes parurent trop redoutables, et l'on résolut de s'en défaire, lorsque, avertis par les femmes qu'ils avaient su gagner, ils prévinrent les projets des habitants, les massacrèrent et s'emparèrent de la ville.

Cryassus, ainsi que les villes situées sur cette côte, faisait partie d'une province connue sous le nom de *Peræa*, et qui fut long-temps soumise aux Rhodiens; elle s'avançait peu dans les terres, et se réduisait presqu'à la côte et aux ports qu'elle présente (*). Elle commençait d'un côté aux frontières de la Doride, vers le mont Phœnix, et se terminait de l'autre au château de Dædala. Polybe est le premier qui ait parlé de la Pérée (**).

Les Rhodiens n'en furent pas toujours paisibles possesseurs. Le dernier Philippe, roi de Macédoine, ayant profité de la minorité de Ptolémée Épiphane pour partager ses États avec Antiochus, roi de Syrie, se rendit maître de la Carie et de la Pérée. Les Rhodiens profitèrent de la diversion que firent les Romains en Macédoine, pour rentrer dans cette possession, d'où ils furent encore expulsés par Antiochus. Ce prince conserva cette contrée jusqu'au moment où, vaincu par terre et par mer, il fut obligé de céder toutes les provinces en-deçà du Taurus, aux Romains, qui disposèrent aussi de la Lycie et de la

(*) Strab. Lib. XIV.

(**) Polyb. Excerpt. legat. Lib. XVII et LXVII.

Carie, dont ils assurèrent la possession aux Rhodiens par un sénatus-consulte (*).

Devant la ville de Cryassus étaient trois îles auxquelles elle donnait son nom. *Cryeon tres*, dit Pline (**). L'une de ces trois îles n'est qu'un rocher, et Étienne de Bysance nous a conservé les noms des deux autres, Carysis et Alina; Élien parle aussi de la première (***).

Plus haut étaient deux îles auxquelles le château de Dædala donnait son nom, *Dædaleon duæ*, dit Pline. Il serait difficile de les désigner d'une manière précise; il est cependant vraisemblable que c'étaient les deux plus grandes de celles que l'on voit sur le plan. Il paraît que Dædala n'était pas un endroit considérable; Strabon et Ptolomée le font entendre, et Pline est le seul qui lui donne le titre de ville (****). Suivant Tite-Live et Pomponius-Méla, ce n'était qu'un simple château.

Le golfe de Macri a quitté le nom du fleuve Glaucus, qu'il portait autrefois, pour prendre celui d'une petite île située presqu'en face de Telmissus. Pline nomme deux îles Macris (*****), dont l'une était située à l'embouchure du fleuve Glaucus; un évêque de Telmissus, qui souscrivit en 451 au concile de Chalcédoine, est appelé dans cet acte, évêque de Telmis-

(*) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 39.
(**) Plin. Lib. V, cap. 31.
(***) Ælian. Var. Hist. Lib. V, cap. 27.
(****) Plin. Lib. V, cap. 31. Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 22. Pomp. Mela. Lib. I, cap. 16.
(*****) Plin. Lib. V, cap. 31.

sus et de l'île Macres (*). Ces autorités réunies ne laissent aucun doute sur l'origine du nom que porte aujourd'hui le golfe dont nous parlons. Il avait aussi dans l'antiquité celui de Telmissus ou *Telmissidus Sinus*, de la ville de Telmissus, dont les ruines subsistent encore (**).

Quoique le plus grand nombre des auteurs place cette ville dans la Lycie, cependant la diversité d'opinions qui existe sur cet objet contribue à prouver que les frontières de ces provinces n'ont pas toujours été les mêmes. Sans cette interprétation, qui d'ailleurs est fondée sur l'histoire, il faudrait accuser d'erreur Étienne de Bysance, qui l'appelle Καριας πολις, et Cicéron, qui dit formellement qu'elle est en Carie (***). On ignore absolument l'origine de cette ville, dont Arrien fait remonter l'existence avant Gordius, père de Midas. Ses habitants avaient déjà dans l'art des augures cette réputation qu'ils ont toujours conservée; Midas dut le trône de Phrygie aux talents de sa femme, qui, par l'interprétation adroite d'un oracle, engagea les Telmissiens à couronner son époux (****). On tronve dans Hérodote que Crésus, dernier roi de Lydie, alla consulter les devins de Telmissus; Alexandre apprit d'eux une conspiration tramée contre ses jours; enfin, du temps

(*) *Voyez* l'Oriens Christianus du P. le Quien.

(**) Tit. Liv. Lib. XXXVII, cap. 16. Lucan. Lib. VIII.

(***) Lib. I. De Divinat. cap. 41. Telmissus in Caria est, quâ in urbe excellit Haruspicum disciplina.

(****) Arria Expedit. Alex. Lib. II.

de Cicéron, ils excellaient encore dans cet art imposteur, auquel la philosophie ne laisse plus que de bien faibles ressources.

Les restes d'un théâtre et les riches fragments que nous découvrîmes dans les ruines de Telmissus, déposent pour son opulence passée, bien moins encore que les monuments funèbres dont je vais faire connaître les détails.

PLANCHE 64.

Vue d'un château et de plusieurs tombeaux près des ruines de Telmissus.

Au fond du golfe de Macri, et sur le bord de la mer, est un petit hameau nommé Mey. Il est bâti au pied d'une hauteur sur laquelle sont les ruines d'une forteresse. Sur le penchant de la colline, et jusqu'à la mer, est une grande quantité de tombeaux ou sarcophages de pierre grise de différentes formes et de différentes grandeurs.

PLANCHE 65.

Sarcophages antiques.

La planche soixante-cinquième offre deux sarcophages, dont le premier a sur son petit côté une ouverture carrée, par laquelle il est vraisemblable qu'on introduisait le cadavre; on la fermait sans doute avec une pierre qu'on scellait fortement.

L'autre sarcophage a beaucoup d'analogie avec ce-

lui que nous décrirons dans la planche suivante. On y plaçait le corps, qu'on recouvrait ensuite avec la partie supérieure, dont l'extrême pesanteur ne l'a pu défendre contre l'espoir d'y trouver quelques objets précieux. A la manière dont le moindre intérêt fait outrager partout les vivants, dans quel temps, dans quel pays, a-t-on pu croire qu'on respecterait les morts?

PLANCHE 66.

Autre sarcophage.

Ce tombeau est le plus grand de tous ceux que nous avons rencontrés en cet endroit; il est d'un dessin très-singulier, et je n'en connais aucun du même genre. Il semble qu'on ait voulu imiter un édifice construit en bois; c'est au moins ce que paraissent indiquer ces dés de pierre ou ces mutules que l'on a conservées, ainsi que ces panneaux correctement dessinés, et qui sont pris sur la pièce même.

On sait combien les anciens ont souvent cherché à donner à leurs tombeaux la forme de leurs édifices et de leurs maisons. Dans ces urnes de marbre dont on voit une si grande quantité en Italie, on distingue le toit avec ses divisions; et la porte tantôt fermée, tantôt à demi-ouverte, et quelquefois occupée par le Génie de la mort: voilà pourquoi, dit l'auteur du Mémoire d'où nous tirons cette observation (*), dans les poètes ainsi que dans les inscriptions, les

(*) M. l'abbé Barthélemy, Mém. de Litt., tom. XXVIII, p. 589.

tombeaux sont appelés des maisons éternelles; et voilà peut-être la véritable explication de ce passage d'Horace :

> *Jam te premet nox, fabulæque manes,*
> *Et domus exilis Plutonia.*
>
> Lib. I. Od. IV.

La figure première montre l'extrémité ou le petit côté du sarcophage dont on vient de parler.

La figure seconde en montre le grand côté, et la figure troisième représente la coupe transversale de ce même tombeau.

Il était, comme on le voit, composé de trois pièces : la base, la cuve du tombeau et la partie supérieure, dont la pesanteur n'a pas permis de forcer ce monument, comme la plus grande partie de ceux qui l'entourent. On ne peut douter que la mer n'ait dans cet endroit gagné sur les terres; elle entre dans les ruines d'un petit fort, et baigne tellement le tombeau dont on vient de s'occuper, que nous fûmes obligés de nous déshabiller pour le mesurer.

J'ai placé sur cette feuille le dessin de l'un des tombeaux de Naxi-Rustan, près des ruines de Persépolis, afin qu'on pût saisir plus facilement l'analogie qui se trouve entre ces antiques monuments et ceux de Telmissus, dont je vais parler.

PLANCHE 67.

Vue de la Montagne des Tombeaux, près Telmissus.

La nature imprime généralement à tous les êtres qu'elle anime, le désir de leur conservation; l'homme seul étend ce sentiment jusque sur les débris inutiles de son existence. Rien de plus naturel sans doute que de recueillir les restes de ce que l'on a aimé, de les soustraire à une destruction dont le spectacle serait trop révoltant, de conserver même précieusement des cendres chéries; mais ce soin pénible de rendre les tombeaux inaccessibles, de surcharger la terre de ces masses énormes, pour éterniser ce qui n'est plus, on ne peut l'imputer qu'à une absurde superstition, à laquelle bientôt après vint se joindre la vanité la plus ridicule. Les prêtres répandirent cette opinion : que l'état du corps influait sur celui de l'âme; et les grands, en adoptant cette idée lucrative pour ses auteurs, firent de leurs tombeaux des monuments de faste et de magnificence. Assurer des soins funéraires à son corps, c'était alors sauver son âme; avec de l'opulence on joignait à l'espérance d'un repos éternel l'agrément de garder son rang, même après sa mort, et d'avoir la prééminence sur les autres cadavres. On inventa l'art des embaumements et des injections; on creusa des rochers, pour y mettre à l'abri de toute insulte ces corps ainsi préparés; et des milliers de malheureux

furent employés pendant des règnes entiers, à construire des pyramides, asiles des tyrans, même après leur mort. L'usage de creuser des tombeaux dans le sein des rochers est sans doute le plus ancien, parce qu'il est le plus simple et le plus propre à remplir le but qu'exigeait alors la religion; mais l'antiquité même de ces monuments ne permet pas de déterminer l'époque de leur construction. Ils sont trop antérieurs à l'histoire, pour qu'elle puisse fournir quelques lumières à cet égard.

On trouve dans la Haute-Égypte un grand nombre de grottes, qui sans doute étaient consacrées à cet usage; mais aucun de ces monuments n'a autant d'analogie avec ceux de Telmissus, que les tombeaux de Persépolis. Les relations de plusieurs voyageurs qui les ont vus s'accordent parfaitement avec ce qu'en rapporte Diodore (*). « Du côté de l'orient, « dit-il, il y avait à quatre cents pas de la ville une « montagne, appelée le Mont-Royal, dans laquelle « étaient les tombeaux des rois. Il n'y avait aucun « chemin pour y arriver; mais les corps étaient sus« pendus à des machines faites exprès, qui les por« taient à leur place. »

On peut voir ces deux tombeaux dans le voyage de Chardin (**). J'ai préféré de faire graver ici, comme objet de comparaison, un de ceux qui se trouvent à Naxi-Rustan, parce que le dessin en est

(*) Lib. XIX.

(**) Voyages de Chardin, tom. II, p. 172, in-4°.

beaucoup plus simple. Cette montagne, située à près de deux lieues (*) de Persépolis ou de Tchelminar, comme les habitants la nomment aujourd'hui, présente quatre tombeaux. « Leur forme et leur con« struction, dit le comte de Caylus (**), sont par« ticulières à ce pays, et présentent de très-grandes « singularités. La montagne, travaillée et coupée à « pic, porte une décoration posée à plat, et creusée « dans la masse même du rocher, derrière laquelle « on a pratiqué des voûtes plus ou moins profondes. « La décoration extérieure ne peut être mieux com« parée qu'à un tableau suspendu contre un mur. « Les colonnes dont cette espèce d'édifice est orné, « présentent ces chapiteaux que l'enfance de l'ar« chitecture permettait de traiter à volonté. Ils sont « formés par des bustes de taureaux accroupis, et « dont les jambes de devant sont apparentes.

« Il paraît, par le récit de Corneille le Bruyn, « qu'il y a au moins un de ces tombeaux dont la « porte est simulée, et que les autres n'ont qu'un ou « deux pieds(***) d'ouverture, quoique le parement et « les montants en indiquent une proportionnée à la « masse générale : Chardin est persuadé que cette « voie n'a jamais servi pour entrer dans ces tom« beaux, et que les ouvertures qu'on y voit et dont « on se sert aujourd'hui, sont l'ouvrage de l'avare « curiosité des temps postérieurs : les deux voya-

(*) Un myriamètre environ.

(**) Mém. de Litt., tom. XXIX, Hist. p. 135.

(***) Environ 32 ou 64 centimètres.

« geurs conviennent qu'on ne peut découvrir de quelle « façon les corps y ont été introduits : ce n'est pas « le seul sujet d'étonnement; il semble que les urnes « dans lesquelles les corps étaient ou devaient être « déposés, ont été réservées dans l'espace creusé « pour former la cavité du tombeau; la place qu'ils « occupent et leur volume s'opposent à tout moyen « d'introduction; enfin tout confirme les soins ap- « portés pour rendre l'entrée de ces tombeaux se- « crète et cachée; cette attention pour le repos des « morts est bien conforme aux idées égyptiennes, et « se joint aux autres indications.

« On voit dans ces tombeaux plusieurs urnes ou « sarcophages ornés de leurs couvercles; les plus « grandes urnes ont onze pieds de longueur, et les « plus petites dix (*); elles tiennent à la montagne non- « seulement par le dessous, mais aussi par une de « leurs extrémités; les couvercles, qui paraissent « avoir un pied (**) d'épaisseur, sont encore à leur « place, ce qui doit persuader que les modernes « n'ont point ouvert ces urnes; ils n'auraient pas cer- « tainement pris la peine de les refermer. L'imagi- « nation s'étonne à la vue d'un si immense travail; « c'est une dépense vraiment royale : aussi ne voit- « on que six tombeaux dans Persépolis et dans Naxi- « Rustan. »

Il y a sans doute de grands rapports entre ces monuments de la Perse et ceux de l'Égypte; ils ont été visiblement produits par le même motif, par le même

(*) Trois mètres 25 cent. (**) Environ 32 centimètres.

désir d'assurer une retraite inviolable aux morts auxquels ils étaient consacrés : mais quelle analogie plus frappante encore entre les tombeaux de Persépolis et ceux de Telmissus! Ces derniers sont de même creusés dans une montagne de roche vive, et à une trop grande hauteur pour qu'on y puisse parvenir sans beaucoup de peine; ils sont en grand nombre, comme on en peut juger par la planche soixante-septième : quelques-uns ne sont que de simples trous, d'autres sont plus décorés : mais deux de ces tombeaux, vrais monuments, fixent bientôt les regards. Ils offrent la façade d'un édifice, dont le style prouve que c'est un ouvrage des Grecs, travaillant à l'imitation des Perses ou des Égyptiens.

L'Italie offre aussi un monument du même genre. « J'ai vu, dit M. l'abbé Barthélemy (*), à Pallazolo, « sur le lac d'Albano, un tombeau dont je n'ai trouvé « nulle part la description. Sur la face d'un ro- « cher qui est auprès du lac, sont gravés douze fais- « ceaux, une chaise curule, un sceptre surmonté « d'un aigle, et une inscription qu'on ne peut pas « lire du pied du rocher; au-dessus, plusieurs mar- « ches s'élèvent en pyramide, comme on nous repré- « sente le tombeau de Mausole; à côté des marches, « un petit corridor conduit à une chambre qui a « onze pieds deux pouces (**) de long sur neuf pieds « six pouces (***) de largeur; le tout est sculpté, « taillé et creusé dans le roc. Il n'est pas nécessaire

(*) Mém. de Litt., tom. XXVIII, p. 588.

(**) Environ 3 mètres 63 cent. (***) Environ 3 mètres 9 cent.

« d'avertir que ce monument est du temps de la ré-
« publique, on le voit à sa simplicité et à sa soli-
« dité; mais il faut observer cette forme pyramidale,
« empruntée des Égyptiens ou des Étrusques : car
« ces deux nations la connurent également, et les
« Romains l'employèrent non-seulement pour le tom-
« beau de Cestius, qui subsiste encore, mais aussi
« pour d'autres tombeaux que le temps a détruits. »

C'est en saisissant ces rapports, en suivant ces analogies, que l'on peut espérer d'entrevoir cette chaîne de connaissances par laquelle les peuples anciens se sont communiqués, et dont nous avons tant de peine à saisir quelques fragments.

PLANCHE 68.

Élévation et plan d'un des Tombeaux de Telmissus.

L'ORDRE employé dans ce monument ne permet pas de le croire très-ancien; mais on s'aperçoit cependant qu'on a cherché à lui donner un caractère sévère, et tel que le demandait l'usage auquel il était destiné. Les corniches ne sont composées que de parties carrées; les modillons sont très-forts, la frise est supprimée, et l'architrave est formée par deux corps très-lourds; les trois masses qui couronnent les angles du fronton ajoutent encore à la gravité du monument, et tiennent davantage du style des Égyptiens. Au désir de les imiter, il a fallu joindre leur patience pour sculpter ainsi ces édifices sur la masse même du rocher.

La porte, parfaitement figurée, n'a jamais eu d'autre ouverture qu'un des panneaux inférieurs, par lequel on a pénétré dans le rocher pour y pratiquer une chambre de onze pieds trois pouces (*) de largeur sur neuf pieds deux pouces (**) de profondeur, et cinq pieds dix pouces (***) de hauteur; autour de cette chambre règne une banquette de trois pieds deux pouces (****) de largeur sur deux pieds neuf pouces (*****) de hauteur. Si ce tombeau a servi, comme on doit le croire, il faut que les corps qu'on y a déposés ne fussent point enfermés dans des sarcophages, puisque l'on n'en trouve aucun vestige, et qu'à moins d'un intérêt qu'on ne saurait imaginer, personne ne se serait donné la peine de faire repasser ces tombes par l'ouverture étroite et difficile du panneau dont j'ai parlé; et même, pour qu'il eût été possible originairement de les y faire entrer, il faudrait qu'elles eussent été beaucoup moins grandes qu'elles ne l'étaient ordinairement. Au reste, peut-être ce tombeau n'a-t-il pas été construit dans le même temps que les sarcophages dont on trouve un si grand nombre à peu de distance; et peut-être n'y a-t-on déposé que des urnes cinéraires : on sait que ces différents usages ont souvent varié chez les anciens.

L'entrée du tombeau se fermait par une table de pierre que l'on faisait glisser dans des rainures faites

(*) Trois mètres 65 cent. (**) Deux mètres 98 cent.
(***) Un mètre 92 cent. (****) Un mètre environ.
(*****) Quatre-vingt-neuf centimètres.

pour la recevoir, et dont la surface extérieure répondait aux autres panneaux figurés sur la porte.

Sur le panneau gauche de la porte est une inscription grecque, mais si effacée, que, malgré toute la peine que nous prîmes pour la laver, il nous fut impossible de la déchiffrer.

PLANCHE 69.

Détails géométriques de ce même Tombeau.

La figure première montre la coupe générale de ce tombeau.

La figure seconde donne en grand la base d'une des colonnes.

La figure troisième, celle d'un pillastre avec son profil.

La figure quatrième montre en grand la coupe de la porte.

La cinquième montre son élévation. Rien n'est plus étonnant que le soin avec lequel elle est exécutée, et la précision que l'on a mise à imiter les têtes des clous qui paraissent fortifier cette porte.

La singularité de ces monuments, absolument inconnus, et leur analogie avec ceux de la Perse, m'ont déterminé à les faire graver dans le plus grand détail. Toutes les mesures en ont été prises avec l'exactitude la plus scrupuleuse et en même temps la plus pénible. Une chaleur affreuse, que la réverbération des rochers rend plus insupportable, ne per-

met guère aux habitants de sortir dans cette saison pendant la journée ; nous fûmes obligés d'en employer plusieurs à nos travaux, pendant lesquels nous souffrîmes cruellement.

PLANCHE 70.

Suite des Antiquités de Telmissus.

La figure première est l'élévation d'un tombeau beaucoup moins grand que les précédents, mais également creusé dans le roc. Il a beaucoup d'analogie avec le sarcophage gravé dans la planche soixante-sixième.

La figure seconde montre la coupe de ce même tombeau.

La figure troisième en donne le plan.

La figure quatrième est un fragment d'une corniche en marbre blanc, du meilleur goût et de la plus belle exécution.

La figure cinquième est la porte d'un théâtre, dont on va voir les dimensions.

PLANCHES 71 et 72.

Vue et détail d'un Théâtre de Telmissus.

Ce théâtre est pratiqué sur le penchant d'une colline, comme celui de Bacchus à Athènes, et comme tous ceux que j'ai trouvés en Grèce ; il est construit avec une pierre grise fort dure. Toute la partie circulaire sur laquelle se plaçaient les spectateurs est

assez bien conservée; mais les extrémités qui joignaient le Proscenium, et qui n'étaient pas soutenues par le terrain, sont entièrement détruites. Toute cette partie, ainsi que la scène, est remplie de décombres qui ne permettent pas de rechercher les fondations.

La figure première de la planche soixante-douzième montre le plan général du théâtre.

La figure seconde en montre la coupe, prise sur la ligne A B.

La figure troisième est l'élévation intérieure de la scène; elle était divisée par cinq portes accompagnées de piédestaux, sur lesquels étaient peut-être placées des colonnes ou des statues. Sous cette élévation on reconnaît parfaitement les trous ménagés pour recevoir les solives qui portaient la scène. Au-dessous sont trois conduits par lesquels on passait sous la scène et dans l'orchestre.

Il n'existe aucune médaille de Telmissus. On a rappelé dans ce dessin les effets destructeurs du temps, pris dans ses différents modes : le passé, sous la figure d'un vieillard appuyé sur des ruines et des tombeaux; le présent, sous celle d'un jeune homme qui détruit tout par son vol rapide; et l'avenir, sous l'emblème d'un enfant ailé qui aiguise sa faux (*).

Au fond du golfe de Macri, sur un rivage monstrueux, apparaissent les curieux débris de l'antique Telmissus. Le premier monument qu'on découvre est un théâtre à vingt-

(*) Voir le cul de lampe après la pl. 72.

huit rangs de siéges, construit au penchant d'une montagne. Ce théâtre, dont les portails sont encore debout, est taillé dans des proportions qui ont excité l'admiration des antiquaires..... Mais les grandes curiosités de Telmissus, ce sont les anciens tombeaux; il y en a de deux genres : les uns sont des sarcophages comme nous en avons vus dans beaucoup de contrées de l'Orient, et se distinguent par une dimension extraordinaire; ils ont au-dessous une espèce de voûte ou de cavité qui recevait le mort, de sorte que chaque sarcophage devenait un cénotaphe; quelques-uns des sarcophages sont placés au-dessus des monts...... Les autres tombeaux sont creusés dans la roche vive, et ressemblent à des habitations; ce sont des chambres, ou plutôt des édifices avec leurs façades, leurs colonnades, leurs serrures, leurs verroux et leurs gonds, et tout cela est taillé dans une même pierre..... Les excavations sépulcrales de Telmissus ne se montrent pas seulement sur un point; mais une montagne tout entière est percée de tombeaux...... Quelques sépulcres sont entourés de bas-reliefs; ces bas-reliefs, sculptés dans la roche, ressemblent à des tableaux suspendus à un mur. Tels sont les deux genres de tombeaux de Telmissus; les premiers, qui sont des sarcophages, appartiennent au génie grec; les seconds au génie asiatique.

Correspondance d'Orient, par MM. Michaud et Poujoulat. Tom. IV, p. 37.

VOYAGE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE HUITIÈME.

PLANCHE 73.

Carte détaillée de la route de l'Auteur, depuis le golfe de Macri jusqu'au Méandre.

Malgré les précautions que nous avions prises, ce ne fut point sans peine que nous parvînmes à nous procurer les chevaux dont nous avions besoin. Nous partîmes enfin des ruines de Telmissus le 30 juin à onze heures du soir, guidés par le Grec que l'on avait envoyé de Smyrne, et qui était venu nous joindre au golfe de Macri après avoir porté les lettres du consul aux différents agas chez lesquels nous devions passer.

Nous n'allâmes point à la petite ville de Macri, où l'on nous assura que nous ne trouverions aucune antiquité, et nous tournâmes à gauche pour faire le tour du golfe et remonter vers le nord.

Nous marchâmes une grande partie de la nuit, et nous passâmes deux petites rivières, dont les eaux réunies forment le fleuve Glaucus. Les sentiers que nous suivions sont à peine frayés; le pays est rempli de montagnes, et absolument inhabité. Après avoir passé la journée dans un bois, qui ne nous garantit que bien faiblement d'une chaleur excessive, nous remontâmes à cheval à quatre heures après midi. Nous trouvâmes dans notre route un tombeau semblable à ceux de Telmissus, également creusé dans le rocher, mais d'ordre dorique, et seulement élevé de quelques pieds au-dessus du niveau du terrain.

Le 2 de juillet au matin nous arrivâmes dans un méchant hameau situé dans une plaine agréable, après avoir passé une petite rivière, qui paraît dans l'histoire avoir autrefois séparé la Lycie de la Carie, et qui se rend à la mer près de l'endroit où était le château de Dædala.

Il serait difficile de décider quels furent les premiers habitants de la Carie. Du temps d'Hérodote ils se prétendaient indigènes, et soutenaient cette opinion contre les historiens, qui, dès-lors rarement d'accord entre eux, voulaient absolument les faire descendre des Phéniciens, des Pélasges ou des Crétois (*). Il y avait eu en Crète un prince nommé Car : il était bien difficile de se refuser à une analogie aussi frappante; mais il est vrai qu'un autre prince du même nom régnait à Mégare, dont il avait

(*) Recherches sur la Carie, par l'abbé Sévin. Mém. de Litt. tom. IX, p. 113.

construit la citadelle. Au reste, les Cariens les méconnaissaient également tous deux pour leurs fondateurs, et ils ne rendaient hommage de leur origine, ou plutôt de leur civilisation, qu'à un prince Car, petit-fils de Manès, et frère de Lydus et de Mysus. C'était lui qui le premier avait obtenu des dieux le don de lire l'avenir dans le vol des oiseaux, et qui, reconnaissant de ce bienfait, avait élevé près de Mylasa le temple de Jupiter Carien. Un souverain abusant de la religion pour surprendre la crédulité d'un peuple ignorant, présente un fait qui semble porter l'empreinte de l'histoire; mais il épousa, dit-on, la fille du fleuve Méandre; nous voilà reportés dans la fable. Quelle que fût l'origine de Callirhoé, il en eut trois enfants, Alabandus, Cryassus et Idricus, qui bâtirent chacun une ville. Le premier fut le fondateur d'Alabanda, ville long-temps célèbre par les richesses et le luxe de ses habitants. Il est vrai qu'Étienne de Bysance cite une autre ville d'Alabanda, fondée par Alabandus, fils d'Évhippus, et qu'Hérodote parle d'une Alabanda de Phrygie, dont le roi de Perse fit présent à Butarès. Il faut convenir qu'on serait très-à plaindre si l'on désirait vivement d'arrêter son opinion sur ces différents sentiments. Il n'a pas tenu au savant Holsténius de diminuer un peu cette difficulté, en anéantissant un de ces Alabandus par l'explication qu'il donne du mot grec εὐίππου, qui ne signifie point, selon lui, *fils d'Evhippus*, mais *habile à conduire des chevaux*.

Telle est l'histoire de ces temps reculés, presque toujours établie sur des témoignages contradictoires, et sur laquelle toutes les lumières de l'érudition n'ont jeté qu'un jour bien faible : citer quelques-unes de ces opinions, c'est se justifier pleinement sur l'oubli des autres.

Sans pouvoir décider bien affirmativement si Car était Pélasge ou Crétois, et sans être bien certain que Manès son père fût le même que Mesraïm, propre petit-fils de Cham, on sait que les Cariens partagèrent le malheur des Asiatiques, et furent presque toujours subjugués jusqu'à l'époque des conquêtes d'Alexandre, qui ne fut pas plus heureuse pour eux. Les successeurs de ce prince se disputèrent longtemps la Carie; elle fut enlevée à Cassandre par Antigone, qui, après la bataille d'Ipsus, se vit contraint de la céder à Lysimaque. Elle passa depuis dans la famille des Lagides; elle est comptée, dans la dix-septième idylle de Théocrite, parmi les nombreuses possessions de Ptolémée Philadelphe, et resta sous le joug de ses successeurs jusqu'à Ptolémée Épiphane, dont la minorité enhardit le génie usurpateur de Philippe, roi de Macédoine, et d'Antiochus, roi de Syrie. Des usurpateurs plus puissants châtièrent bientôt ces princes; et Rome, qui distribuait alors des couronnes avec aussi peu de droit, mais avec plus de réalité qu'elle n'a fait depuis, Rome donna la Carie aux Rhodiens, en la réunissant à la Pérée, qu'ils possédaient déjà.

La Carie fut une des provinces dont Mithridate

s'empara pendant les divisions de Marius et de Sylla ; ce fut à Stratonicée qu'il vit et qu'il aima la malheureuse Monime.

La Carie rentra sous la domination des Rhodiens ; mais enfin, réduite en province romaine sous Vespasien, elle suivit toujours depuis cette époque le sort de l'empire, jusqu'au moment où les croisés, s'écartant du véritable objet de leurs grands travaux, s'emparèrent de Constantinople, et chassèrent de ses États un prince chrétien qui les y avait reçus. Dans le désordre que causa cette révolution, un Grec nommé Maurozume, s'empara de la partie méridionale de l'Asie-Mineure; mais lorsqu'en 1261, Michel, le premier des Paléologues, eut chassé les Français de Constantinople, quelques princes turcs, soustraits à la puissance des Musulmans Seljoucides (*), s'emparèrent de la Carie, et en partagèrent la possession. Ils en furent bientôt chassés par les Ottomans, qui, eux-mêmes expulsés de leur patrie par le célèbre Gengis, refluèrent sur l'Asie-Mineure, et se virent en quelque sorte forcés de conquérir un asile. Ce ne fut cependant, suivant Chalcondyle, que sous Ilderim Bayazid, ou Bajazet le Foudre, que les petits souverains de la côte d'Asie furent entièrement subjugués. Ils furent rétablis un

(*) Les Seljoucides, sortis du Turquestan, s'emparèrent successivement de plusieurs provinces de la Haute-Asie et d'une grande partie de l'Asie-Mineure. Ils étaient divisés en plusieurs dynasties. Ceux dont il s'agit ici s'étaient établis à *Iconium*, ancienne capitale de la Pisidie. *Voyez* l'Hist. des Huns, tom. III, et la Bible orient. de d'Herbelot.

instant par le vainqueur cruel de ce prince malheureux ; mais lorsque, satisfait d'avoir ravagé ces belles contrées, il fut retourné à Samarkande, les fils de Bajazet rentrèrent dans ses États, et subjuguèrent toute cette partie de l'Asie, qui depuis est toujours demeurée sous la domination ottomane.

Après avoir passé la rivière qui se jette à la mer près de l'ancien emplacement de Dædala, et être ainsi entrés dans la Carie, nous traversâmes avec peine des montagnes couvertes de bois, et nous rencontrâmes un misérable hameau, au sortir duquel nous passâmes une petite rivière. Le pays devint alors plus agréable; une vaste plaine, couverte de lauriers roses, de myrthes et de grenadiers, nous conduisit à un ruisseau qui se jette dans le fleuve Axon; bientôt nous passâmes ce fleuve, et nous nous reposâmes quelques heures sur ses bords. Nous avions à notre droite une chaîne de hautes montagnes, nommées dans l'antiquité *Calyndici montes*, de la ville de Calynda, située près du fleuve Axon, et dont je crois avoir de loin aperçu les ruines : dans ce cas, cette ville n'aurait pas été éloignée de la mer de soixante stades, comme le dit Strabon, à moins que ce géographe n'ait suivi dans cette mesure tous les détours du fleuve Axon.

Je n'ai rien négligé pour perfectionner la carte de la Carie, que je donne ici : elle a été rédigée sur les lieux, et nous n'avons jamais marché que le crayon à la main, ayant soin de marquer, à mesure que nous avancions, et la direction de notre route, et

celle de toutes les montagnes, ainsi que la nature différente des lieux que nous apercevions ; il restait cependant quelques difficultés que je n'aurais pu résoudre sans les secours de quelqu'un plus versé que moi dans l'étude de la géographie ancienne. M. Barbier, élève de M. d'Anville, et digne d'un tel maître, a bien voulu concourir à la perfection de cette carte.

PLANCHE 74.

Halte des Voyageurs près du village de Dourlach.

Après avoir traversé plusieurs plaines, dont quelques-unes étaient cultivées, nous nous trouvâmes engagés dans des montagnes très-élevées ; nous fûmes obligés de nous y arrêter quelques heures pour laisser passer la chaleur, qui fut presque intolérable ; et nous parvînmes au pied d'une mongtagne aussi haute qu'escarpée, qu'il serait impossible de gravir si l'on n'y avait pratiqué un chemin dont les détours multipliés adoucissent un peu l'excessive roideur.

Nous traversâmes ensuite un village, nommé Dourlach, où nous n'aperçûmes aucun vestige d'antiquités ; nos conducteurs, craignant pour nous un mauvais accueil de la part de l'aga auquel il appartenait, nous conduisirent un quart de lieue plus loin, au pied d'un arbre, sous lequel nous passâmes la nuit. Le dessin de la planche soixante-quatorzième fut fait sur le champ ; c'est le tableau fidèle de la vie que nous avons menée pendant près d'une an-

née, et à laquelle il est facile de s'accoutumer dans un climat où les nuits sont aussi belles, et où l'on jouit si bien de l'absence du soleil. Lorsque les chemins et nos travaux nous le permettaient, nous marchions la nuit, et nous passions la journée dans le plus épais d'un bois, et souvent plongés dans un ruisseau. Les vivres nous ont rarement manqué dans l'Asie-Mineure, et l'on trouve dans tous les lieux habités des poules, que la misère du pays met à un prix fort médiocre; on peut aussi se pourvoir d'une outre que l'on trouve souvent à remplir d'assez bon vin; enfin cette partie de mon voyage ne me paraît plus qu'une promenade agréable, quand je la compare à toutes les misères réunies que j'éprouvai quelques mois après dans la Haute-Grèce et dans la route de Salonique à Spalatro, par la Servie, la Bosnie et la Morlaquie.

PLANCHE 75.

Réception de l'auteur chez Hassan Tchaousch Oglou.

Nous prîmes notre route vers Moglad, ville élevée sur les ruines d'Alinda, et nous y arrivâmes après trois heures de marche. C'était le lieu de la résidence de l'aga Hassan Tchaousch Oglou, qui, par ses richesses, et surtout par son courage, s'était rendu indépendant de la Porte. Il avait alors quatre-vingts ans, et sa puissance semblait affermie par le respect qu'inspirait son âge; il instruisait son fils dans l'art de se maintenir après lui contre le nom du Sul-

tan, c'est-à-dire, contre les intrigues du Sérail et les caprices des visirs : ses petits-fils étaient ses lieutenants, et il leur avait donné comme en apanage les gouvernements des villes ou bourgades voisines.

Nous arrivâmes de très-grand matin, et descendîmes au caravansérail, où je fis une rencontre qui me devint très-utile. J'aperçus en entrant un homme avec l'habit qui, dans l'Orient, est commun aux interprètes et aux médecins. Il m'aborda aussitôt, et, m'adressant la parole en italien, il me félicita sur mon arrivée, et m'offrit ses services. On imagine aisément de combien de questions je me hâtai de l'accabler : il n'était pas moins empressé de me connaître, et en moins d'une demi-heure nous devînmes amis intimes. Il était Arabe, parlait parfaitement toutes les langues du Levant, et prétendait avoir passé deux ans à Padoue pour y étudier la médecine; je ne tardai pas à me convaincre que s'il ne m'en imposait pas, il avait au moins bien peu profité dans cette école. Une suite de malheurs l'avaient forcé de se réfugier dans cette contrée, où il était devenu médecin de l'aga de Mylassa, qui, depuis un mois, l'avait envoyé à celui de Moglad, dont la santé s'était dérangée par des excès téméraires à son âge; il en racontait les détails; et, s'ils n'étaient point exagérés, il faut convenir que le vieux Hassan ne montrait pas dans sa vie particulière autant de prudence que dans sa conduite politique.

Le médecin se chargea d'aller lui annoncer mon arrivée et de savoir l'heure à laquelle il me recevrait.

Ce fut sur les dix heures que je me rendis à son palais; je traversai une cour immense, autour de laquelle étaient attachés plus de cent chevaux magnifiquement équipés; et passant près de la porte du harem, devant laquelle étaient plusieurs eunuques noirs, je montai au palais. Il était presque entièrement construit en bois; mais un grand escalier et de vastes galeries extérieures ne laissaient pas de lui prêter assez d'apparence. Ces galeries étaient remplies d'une foule de Turcs, de Nègres, de Tartares, qui tous se pressaient pour me voir, me toucher, examiner mes armes, mes habits, et me parlaient tous à la fois des langues qu'ils savaient bien que je n'entendais pas.

Après m'avoir fait subir cette persécution pendant près d'une demi-heure, on me fit commencer le cours de mes visites. Je fus d'abord conduit chez le kiaya, ou premier officier de l'aga, de là chez son fils, et enfin je parvins jusqu'au père. Il était au fond d'une très-grande salle, dans l'angle du sopha, avec un de ses arrière-petits-enfants entre ses genoux. Je pris place à côté de lui; le médecin arabe qui servait d'interprète était entre nous agenouillé sur le tapis, ses mains l'une sur l'autre et glissées dans le bout de ses manches, usage qui, dans l'Orient, a toujours été la marque du respect le plus profond (*). On offrit mes

(*) Xénophon, en parlant de la pompe avec laquelle le grand Cyrus sortit pour la première fois du palais de Babylone, s'exprime ainsi : « Toute la cavalerie..... avait mis pied à terre, les soldats tenant « leurs mains cachées sous leurs manteaux; ce qui s'observe de nos

présents à l'aga ; ils consistaient en une montre d'or, une paire de pistolets, des étoffes de soie rayées d'or pour habiller deux de ses femmes, et une caisse de bouteilles de sirops et de confitures sèches, dont je portais avec moi une ample provision.

Hassan me fit beaucoup de questions sur mon voyage, et mes réponses ne firent qu'augmenter sa surprise ; il ne concevait pas que la simple curiosité eût été pour moi un motif suffisant de m'exposer à tant de fatigues ; et il pouvait en effet s'en étonner, n'étant jamais sorti de cette contrée presque sauvage que pour quelques expéditions militaires. Après des efforts peut-être inutiles pour lui faire comprendre le genre d'intérêt qui m'amenait de si loin dans un pays autrefois célèbre, je lui parlai de sa réputation, de sa puissance, du courage et de la prudence dont il avait eu besoin pour se rendre indépendant. Il ne me parut pas insensible à ces éloges, et d'un geste fit éloigner un peu les assistants. La confiance qu'il semblait me montrer m'inspira plus de hardiesse; je lui fis à mon tour quelques questions, et j'appris qu'il n'avait jamais eu aucune mission de la Porte ; que ses richesses, première source de son crédit, étaient bientôt devenues le fondement de son auto-

« jours toutes les fois qu'on est à portée d'être vu par le roi. » Cyropédie, Liv. VIII, p. 315 de la traduction de M. Dacier. Et plus bas (p. 318), il observe comme une marque de dignité que Cyrus avait les mains nues. Le même auteur rapporte que Cyrus le jeune, annonçant ses projets au trône, fit mourir deux princes du sang royal, uniquement parce qu'ils avaient osé paraître devant lui sans avoir les mains enveloppées dans l'extrémité de leurs manches, marque de respect qui n'était due qu'au roi. Hist. Græc. Lib. II, cap. 1.

rité; qu'il avait été inquiété par les pachas voisins, mais que sa bravoure avait repoussé leurs attaques; qu'enfin il s'était composé un gouvernement, et en quelque sorte un État, dans un pays défendu par des montagnes.

J'admirai dans ses réponses un grand sens naturel, mêlé d'une simplicité naïve qui m'enhardit encore, et je mêlai à de nouvelles questions de nouveaux éloges de ses talents. Il ne m'en a pas fallu, dit-il, autant que vous le croyez. Obligé de me défendre contre des agresseurs injustes, je me suis fait des amis de tous ceux que l'on opprimait; j'ai remis aux habitants de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeait le pacha, et ils ont regardé comme un meilleur maître celui auquel ils payaient la moitié moins. Je protége mes amis, et je fais étrangler, comme il est juste, mes ennemis, ou ceux que je soupçonne de l'être. Après ces mots, tels que me les rendit l'interprète, il lui ordonna de me demander pourquoi j'avais souri. Je répondis que de faire étrangler ses ennemis pouvait être fort prudent, mais que de commencer par là sur un simple soupçon n'était peut-être pas d'une exacte justice. Dis à cet étranger, répliqua-t-il, que ce qui est nécessaire est juste, qu'autrement Dieu ne l'aurait pas permis, et ne m'aurait pas récompensé par de si longs succès.

Je me gardai bien de réfuter ce raisonnement turc, et je me bornai à faire des vœux pour la continuation de ses prospérités. Le Sultan, répliqua-t-il, ne peut plus me faire grand mal; j'ai quatre-vingts ans,

j'ai passé ma vie riche, heureux, cher à mes amis et redouté de mes ennemis; ma santé se dérange, il ne me reste plus que peu de moments à vivre, et je n'ai rien à craindre, n'ayant rien à me reprocher. Je n'ai jamais fait de mal au Sultan, qui ne me connaît pas, et au nom duquel on m'aurait fait couper la tête si je n'avais toujours pris soin d'écarter de mon territoire les émissaires chargés de cette commission. Je souhaite seulement que mes fils me ressemblent; qu'après ma mort ils sachent se défendre et transmettre leur autorité à cet enfant que je chéris. Je l'écoutais, frappé de ses réponses et de quelques traits qui me rappelaient le visir Acomat peint par Racine, lorsque je vis son visage s'égayer, et tout à coup, ayant regardé l'endroit sur lequel ses yeux semblaient se fixer, j'aperçus une figure extraordinaire qui faisait mille contorsions et parlait avec une extrême volubilité. L'Arabe m'expliqua que c'était un fou, favori de l'aga, qui le quittait rarement. Il parut s'amuser beaucoup de ses gesticulations et de ses plaisanteries; et, après quelques instants, il me demanda si les princes de mon pays avaient des fous dans leurs palais; je lui répondis qu'ils en avaient eu autrefois, mais qu'ils n'en avaient plus aujourd'hui d'attitrés, et qu'à cet égard ils s'abandonnaient avec confiance aux hasards de la société. C'est un ancien usage parmi nous, reprit-il, et qui n'a aucun inconvénient; ce ne sont pas les fous qui sont dangereux dans les cours, ce sont les sots : je paie un fou pour m'amuser, et des gens sensés pour s'occuper de mes affaires;

si le Sultan avait fait de même, les efforts de ses armes, mieux dirigés, n'aurait pas échoué récemment devant un petit nombre de Russes.

Hassan, après s'être informé de la route que je voulais tenir, me promit d'assurer ma marche, et de me donner un de ses gardes, qui, quoique seul, imposerait dans tout le pays par le respect qu'imprimait le nom de son maître. Une heure après mon retour dans le caravansérail, Hassan m'envoya en grande cérémonie un assez beau cheval isabelle; c'est chez tous les Musulmans le présent le plus honorable, et celui qu'ils regardent comme la plus grande marque de considération.

Je passai le reste de la journée à prendre du médecin arabe des renseignements sur le pays, qu'il connaissait assez bien; et comme Hassan n'avait plus besoin de lui, je l'engageai à me suivre à Mylasa, où il pouvait m'être utile. Il ne m'avait pas fallu une conversation bien longue avec lui, pour juger de ses connaissances en médecine; et quelques questions qu'il avait hasardées en examinant une boîte de drogues que je portais avec moi, m'avaient déjà donné la mesure certaine de son érudition, lorsqu'on vint lui dire qu'un de ses malades était dans un état affreux, et que, surtout depuis la dernière prise du remède, ce malheureux éprouvait des douleurs insupportables. Il me prit alors un peu à l'écart, et, m'avouant son insuffisance en médecine, il me pria de soulager le misérable pour lequel on venait de l'appeler, ne doutant point, disait-il, que je ne fusse

un très-habile homme, capable de faire sa fortune, en lui communiquant une partie de mes secrets. Pour moi, ajouta-t-il, je suis forcé d'abandonner ce malade; il est depuis quinze jours tourmenté d'une colique néphrétique, et tous mes soins ne semblent qu'aggraver son mal; le ciel m'est cependant témoin que j'y fais de mon mieux, et Dieu sait si je lui épargne la rhubarbe. De la rhubarbe pour une colique néphrétique! On peut imaginer quels furent mes cris. Le pauvre Arabe chercha plusieurs raisons pour se justifier, et finit par la meilleure de toutes. Sa pharmacie n'était pas étendue, et du seul remède qu'il possédât, il faisait un remède universel, il en bourrait ses malades, et puis il déplorait l'incertitude et l'insuffisance de l'art. Je réussis à réparer un peu ses torts avec celui qu'il venait de tourmenter si cruellement, par une saignée, des bains et une boîte de pilules de savon que je lui laissai. La déférence du docteur arabe ne manqua pas d'inspirer pour moi à tous les habitants une confiance qui me devint pénible; les malades accouraient en foule, et mes drogues auraient été bientôt épuisées, si j'eusse cédé à leur empressement ou au plaisir de faire quelques expériences. Je me contentai de hasarder quelques saignées, de distribuer généreusement quelques onguents, et à la faveur de la nuit je me dérobai aux embarras de ma réputation, et au danger plus instant de la perdre.

PLANCHE 76.

Palais de l'Aga d'Eski-Hissar.

Nous arrivâmes à la pointe du jour à Eski-Hissar, après avoir marché toute la nuit dans un pays assez agréable, et après avoir traversé des plaines dont quelques-unes étaient cultivées. Pococke et Chandler placent en cet endroit l'ancienne Stratonicea; les raisons qui les ont déterminés ne sont pas incontestables (*) à beaucoup près; mais comme celles que

(*) Les inscriptions trouvées à Eski-Hissar, et dans lesquelles il est parlé de Jupiter Chrysaoreus, ne sont pas une preuve complète de l'opinion des Anglais; car tous les peuples de Carie ayant le même respect pour cette divinité, ils pouvaient tous rapporter dans leurs monuments ses bienfaits et leur reconnaissance. Cette observation, en autorisant beaucoup d'incertitude, permet quelques conjectures. Ptolémée place Stratonicée dans le milieu de la Carie, et Eski-Hissar est fort rapproché de la côte méridionale; de plus, cette ville se trouvant alors voisine d'Alinda et de Mylassa, son territoire pourrait-il avoir l'étendue que lui assignent les anciens? suivant Strabon, Lib. XIV, *Lagini* ou *Laginia*, comme la nomme Etienne de Bysance, dépendait de Stratonicée, et il nous apprend en même temps que cet endroit était à huit cent cinquante stades du port Physcus, sur la côte méridionale de la Carie, c'est-à-dire au moins à vingt lieues, suivant l'évaluation du stade le plus court; mais Eski-Hissar n'est environ qu'à cinq lieues de l'emplacement du port Physcus, aujourd'hui Marmora, et nous savons que le territoire de Stratonicée n'avait que dix lieues d'étendue : Lagini se trouvait donc alors beaucoup trop loin de Stratonicée; et si les distances données par les géographes anciens étaient parfaitement justes, il faudrait chercher l'emplacement de cette dernière ville quelques lieues plus au nord; au reste, ces hypothèses ne sont peut-être fondées que sur une erreur de Ptolémée ou sur une faute de son copiste; peut-être y avait-il moins de huit cent cinquante stades de Lagini au port Physcus; peut-être le territoire de Stratonicée était-il plus étendu qu'on ne le croit. De nouvelles inscriptions mieux conservées et d'un sens plus décisif peuvent seules résoudre cette question, dont l'intérêt diminue

j'aurais pour les détruire ne seraient également que des probabilités, je crois devoir souscrire à l'opinion des savants voyageurs qui ont vu ces ruines avant moi.

La ville de Stratonicée, fondée par les Macédoniens, avait reçu son nom de Stratonice, femme d'Antiochus Soter. Tous les monarques séleucides se plurent à l'embellir; et respectée par les Romains, elle conserva long-temps sa liberté; l'empereur Adrien en rebâtit une partie : l'on croit retrouver en effet dans ses ruines l'empreinte d'un goût postérieur à l'ère des Séleucides, et peu digne de cette époque glorieuse pour les arts. Les montagnes qui entourent cette ville sont les dernières ramifications de cette chaîne immense des monts Taurus qui, s'élevant ensuite à mesure qu'ils s'étendent, se prolongent jusqu'aux extrémités de l'Inde, et divisent toute cette partie du monde.

Les Stratonicéens avaient en leur pays deux temples célèbres : l'un, dédié à Hécate, était à Lagini, sur la route d'Éphèse; l'autre, situé près de leur capitale, était consacré à Jupiter Chrysaoreus : c'est là qu'une fois l'année toutes les villes de Carie envoyaient leurs députés pour offrir des sacrifices com-

beaucoup lorsqu'on la rapproche de cette foule d'objets bien plus importants qui ne seront jamais mieux éclaircis.

Au défaut de Stratonicée, l'on pourrait voir dans Eski-Hissar les vestiges de la ville d'Hydissa, dont la position sur la carte de Ptolémée confirmerait assez cette idée, sans la magnificence des ruines qui existent encore, et qui semblent indiquer une ville plus riche et plus célèbre. Hydissa avait été fondée par Hydissus, fils de Bellérophon et d'Astérie; elle dépendait de la ville d'Alabanda.

muns, et pour traiter des affaires générales de leur république fédérative, comme les peuples d'Ionie se réunissaient par les mêmes motifs au temple d'Apollon Didyme.

On peut voir dans le recueil de Chishull plusieurs inscriptions dans lesquelles il est parlé d'Hécate et de Jupiter Chrysaoreus. Dans une autre mieux conservée, il est dit : « Que ces divinités ayant préservé « la ville des plus grands dangers, et tout le peuple « leur témoignant sa reconnaissance par la multi- « tude des sacrifices et par l'encens qui brûlait dans « leurs temples, le sénat a ordonné que tous les jours « trente enfants des premières familles de la ville, « vêtus de blanc et couronnés d'olivier, iraient avec « leurs gouverneurs en procession au sénat, précédés « d'un joueur de harpe et d'un héraut, et qu'ils chan- « teraient une hymne composée par Sosander (*). »

On ne reconnaît plus aujourd'hui les vestiges de ces temples, que la piété des peuples avait sans doute enrichis ; mais on trouve ceux de beaucoup d'autres monuments. Eski-Hissar (**) n'est qu'un village peu considérable ; les maisons qui le composent, entourées d'arbres hauts et touffus, sont placées sur les bords d'un ruisseau, dont les eaux pures et limpides se précipitent en cascades parmi les débris des édifices les plus somptueux.

(*) Antiq. Asiaticæ, p. 155.

(**) Ce nom, formé des mots turcs *Eski*, *vieux*, et *Hissar*, *château*, est commun à plusieurs villes de Turquie, et indique toujours d'anciennes constructions.

PLANCHE 77.

Fête turque.

Après avoir travaillé toute la journée à mesurer les ruines dont je parlerai dans les articles suivants, j'allai voir l'aga, petit-fils d'Hassan Tchaousch Oglou. C'était un jeune homme fort laid, parfaitement stupide, et qui vraisemblablement ne tardera pas à être étranglé après la mort de son grand-père : il me reçut d'abord avec beaucoup de hauteur; mais lorsque j'eus essayé de lui faire comprendre le motif de mon voyage, il en conclut qu'il n'y avait qu'un fou qui pût s'exiler ainsi de son pays, et déposant dès ce moment toute sa dignité, il me traita avec la plus grande considération. Après m'avoir assuré que j'aurais la liberté d'examiner le pays, il me dit que j'arrivais très-à-propos pour prendre part à une fête qu'il allait se donner, et dont assurément je serais satisfait. Je me rendis à l'heure indiquée, et quoique je n'eusse pas une haute idée des spectacles turcs, j'étais cependant loin de soupçonner le genre de celui qui m'attendait. L'aga, maître bienfaisant, voulait en partager le plaisir avec ses vassaux, qui, rangés autour de la place, donnaient les marques de l'impatience la plus vive; c'était en vain qu'on cherchait à la calmer par la musique la plus aigre et la plus discordante.

A peine me fus-je placé près de l'aga, qu'on vit entrer un Turc richement vêtu, la tête couverte d'un

bonnet chargé de perles ; après quelques gambades et beaucoup de grimaces, il s'accroupit au milieu de la place, et, d'un air presque frénétique, se mit à chanter une longue suite de vers : il s'accompagnait du son bruyant et répété d'une espèce de guitare, qu'il ne cessait de frapper de tous ses doigts réunis. Il célébra d'abord le courage et les victoires du brave Hassan, comme dans Homère Télémaque entend chanter les louanges de son père à la table de Ménélas. Ces chants belliqueux furent bientôt suivis de chants plus analogues au spectacle qui se préparait ; il célébra l'objet de son amour, en peignit tous les charmes ; mais, trop fidèle aux exemples des anciens, il ne fit qu'attester la corruption de ces climats, et rappeler les égarements d'Anacréon. Quatre jeunes gens entrèrent alors en dansant, et jouèrent ensuite une espèce de farce d'une obscénité trop révoltante pour qu'on puisse se permettre même de l'indiquer. L'enthousiasme de l'aga, les applaudissements et l'ivresse générale du peuple, m'apprirent à quel excès les Turcs poussent un vice qui semble héréditaire chez les habitants de ces climats.

PLANCHE 78.

Tombeau de Philécus.

Dans la cour de l'aga est une enceinte carrée, un peu plus longue que large, formée par une muraille de marbre blanc. Les faces extérieures de ce monu-

ment sont décorées d'une base et d'une corniche de fort bon goût; au-dessous sont des objets ronds et saillants, qui me paraissent représenter des boucliers tels que les anciens en ont souvent porté. Cette enceinte, qui ne paraît pas avoir jamais été couverte, renfermait sans doute des sarcophages, qui peut-être existent encore sous les décombres dont elle est remplie. Les deux marches qui s'élèvent au-dessus de la corniche, et qui indiquent la forme pyramidale affectée aux tombeaux, m'avaient déjà fait soupçonner l'objet de cet édifice, lorsque nous découvrîmes sur une de ses faces une longue inscription, au haut de laquelle on lit en gros caractères ΜΝΗΜΕΙΟΝ ΦΙΛΗΚΟΥ, *tombeau de Philécus*. Cette inscription, la plus longue que j'aie jamais vue, couvre presque entièrement une des faces du monument; elle est écrite en caractères grecs, presque tous d'une forme différente de ceux usités.

Nous avions entrepris le travail long et pénible d'en copier fidèlement tous les traits, lorsque le médecin arabe, que je m'étais attaché par quelques présents et par l'espérance d'en recevoir de nouveaux, m'avertit des questions inquiétantes que l'aga venait de lui faire. Après s'être informé de tout ce qui pouvait me regarder, il voulait encore savoir si nous avions beaucoup de sequins, et il avait chargé l'Arabe de le découvrir. Cette curiosité dans un brigand qui pouvait d'un geste nous faire assommer sans qu'on sût jamais ce que nous serions devenus, augmenta les inquiétudes que mes conducteurs commençaient à me

donner. Je découvris bientôt qu'ils étaient tous d'accord pour me tromper ; et craignant une connivence dangereuse, je partis promptement d'Eski-Hissar, après avoir chargé un papas grec, qui me paraissait intelligent, de copier avec le plus grand soin l'inscription que j'étais obligé d'abandonner ; il me promit la plus grande exactitude, se fit payer fort chèrement, et ne m'envoya au lieu dont nous étions convenus, que la dixième partie de l'inscription, encore ce fragment me paraît-il copié avec fort peu de soin : il est impossible d'en rien expliquer ; peut-être même cette inscription est-elle dans une langue étrangère, quoique écrite avec des lettres grecques. Si quelque voyageur pénètre dans cette partie, il ne doit rien négliger pour se procurer ce monument, dont l'explication serait sans doute très-intéressante.

PLANCHE 79.

Détails des Ruines d'un monument.

Parmi les ruines de Stratonicée, on remarque les restes d'une muraille qui paraît avoir formé l'enceinte d'une cour dont l'intérieur était décoré par des colonnes corinthiennes. Elles sont trop espacées pour que les architraves pussent porter de l'une à l'autre, et sans doute l'entablement se profilait sur les colonnes ; leur fût est entièrement lisse, et leur hauteur n'est que de neuf diamètres. La base, qui a près d'un module et un tiers de hauteur, est augmentée

par un tore qui tient au fût de la colonne, et pose immédiatement sur le premier tore de la base, ce qui ne me paraît pas faire un bon effet.

Les portes placées entre les colonnes, et voûtées en arcades, n'ont de hauteur qu'un tiers en sus de leur largeur. Au bas de cette planche est le dessin d'un chapiteau elliptique; il ne diffère du corinthien que par les tigettes des caulicoles qui sont engagées dans le tambour, et ne sont point enrichies de petites feuilles. Les grandes feuilles d'olivier n'ont que deux et trois divisions, au lieu de quatre et cinq qu'on leur trouve ordinairement.

PLANCHES 80 ET 81.

Ruines de Stratonicée : Fragments d'un Théâtre.

Dans la première de ces planches, on voit le dessin d'une des arcades dont on vient de parler; dans la seconde, des fragments d'un théâtre en marbre assez bien conservé, mais dont je n'ai pas cru devoir faire graver le plan, parce qu'il ne diffère de celui de Telmissus que par quelques détails. Voici à peu près les différences que l'on y peut remarquer. Les escaliers montant aux gradins les plus élevés de l'amphithéâtre ont à leurs extrémités inférieures deux petites rampes symétriques de six marches, qui arrivent à un pallier commun aux trois escaliers, au lieu qu'au théâtre de Telmissus il n'y a qu'une de ces rampes. Les accoudoirs qui terminent les gradins auprès des escaliers, sont ornés de pattes d'aigles d'une très-belle

exécution. La décoration du fond de la scène était ornée de colonnes et de statues, dont on voit encore les débris à la place qu'elle occupait. Nous y trouvâmes aussi des tambours de colonnes ovales. Le pallier qui fait le tour du théâtre était placé, dans celui-ci, aux deux tiers de la hauteur de la masse totale des gradins; dans celui de Telmissus, il la partage en deux parties égales, et il est beaucoup plus large; on y remarque aussi un second pallier de la même largeur, placé au-dessus des gradins, et terminé par un mur d'appui, tandis qu'on n'en découvre aucun vestige au théâtre de Stratonicée.

Les fragments gravés dans la planche quatre-vingt-unième sont d'une belle exécution, et parfaitement dans le style grec.

PLANCHE 82.

Divers Fragments.

Figure première. Un autel rond, avec des têtes de bœufs et des guirlandes. Sur cet autel était une inscription fort endommagée, et dont le sens ne paraissait présenter rien de particulier.

Figure seconde. Fragment d'un entablement sur la frise duquel on a sculpté une course de chars.

Figure troisième. Plan et élévation d'une porte encore entière, au milieu d'une grande quantité de décombres.

Figure quatrième. Les détails de cette même porte. Le profil de son couronnement est fort singulier : la corniche pose immédiatement sur le chambranle, et

est coupée à plomb, sans profiler à ses extrémités. Il y a des ornements sur toutes les moulures de la corniche; on n'en voit aucun sur celles du chambranle. Un seul larmier couronne toute la masse, et le soffite est incliné en arrière, au lieu de l'être en avant, comme les Grecs l'ont toujours pratiqué, et comme l'origine des corniches en bois semble le demander. Ce fragment est d'une belle exécution, et produit un bon effet.

Ce chapitre est terminé par un dessin qui rappelle les malheurs de Monime, et offre quelques médailles des villes dont je viens de parler. L'une est d'Alinda; elle présente d'un côté la tête d'Hercule, et de l'autre sa massue et sa peau de lion.

Il y en a deux de Stratonicée, dont les types rappellent les jeux qui se célébraient dans cette ville : sur la première, on voit un autel allumé, entre deux torches; et au revers, un athlète tenant un cheval par la bride.

Sur la seconde est une Victoire, qui tient une couronne et une palme; au revers, le nom de Stratonicée dans une couronne de laurier (*).

Sur la route de Milet à Halicarnasse, Strabon nomme trois cités : Tasus, qui s'élevait dans une petite île voisine du continent, appelée maintenant Aassem-Kalessi; Bargylia, célèbre par son temple de Diane, et la ville de Myndus, près des caps *Astypalea* et *Zephirium*..... En pénétrant un peu avant dans les terres, on trouve les mines de Mylasa (dont il est question dans le chap. suiv. de M. de Choi-

(*) Voir 1re partie de l'Atlas, le cul-de-lampe après la pl. 82.

seul), de Stratonicée et d'Alabanda. Mylasa, qui garde encore son nom au milieu de ses ruines, était vantée pour ses temples et ses portiques; toute sa gloire lui est venue d'une carrière de beau marbre blanc, renfermée dans une montagne qui dominait la ville. Pokoke avait vu à Mylasa un temple d'Auguste parfaitement conservé; ce temple a été renversé dans ces derniers temps, et les matériaux ont servi à la construction d'une mosquée. M. de Choiseul place la cité des Mylasiens à trois lieues du golfe Céramique. Quelques voyageurs nous ont parlé d'une cité assez étendue appelée *Molah*, située au fond de ce golfe, au pied des montagnes; cette ville n'a point de monuments, aucune ruine appartenant à l'antiquité, et paraît ne dater que de la domination musulmane; Molah est la capitale de cette province. On peut voir dans le *voyage pittoresque* différents deseins représentant les plus précieux débris de Mylasa et de Stratonicée; pour ce qui est d'Alanbanda, on connaît à peine son emplacement; cette ville d'ailleurs n'eut jamais rien de très-remarquable, et Strabon n'en fait mention que pour nous dire que ses habitants étaient adonnés au luxe et à la débauche.

Correspondance d'Orient, par M. Michaud, tome IV, p. 32.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE NEUVIÈME.

PLANCHES 83 ET 84.

Temple d'Auguste à Mylasa; Son plan et ses détails.

Nous allâmes en une nuit d'Eski-Hissar à Milasso, autrefois Mylasa (*), par des montagnes presque impraticables et par des bois remplis de roches escarpées. J'ai rectifié la position de cette ville, en la rapprochant davantage du golfe Céramique, où sans doute était son port, plutôt qu'à Physcus dans la Pérée, comme le dit Strabon. Plusieurs passages de Pline, d'Étienne de Bysance et de Pausanias viennent à l'appui de mes observations, et M. d'Anville n'a sans doute été déterminé à préférer l'autorité de Strabon, et à rapprocher Mylasa du port de Physcus,

(*) La dénomination de cette ville varie chez les auteurs anciens. Hérodote, Strabon et Ptolomée écrivent Μύλασσα, *Mylassa;* mais dans Polybe, Pausanias et Pline, on lit Μύλασα, *Mylasa*; plusieurs médailles confirment cette seconde leçon.

que par la relation de marchands anglais, insérée dans le voyage de Wehler, et dans laquelle on compte dix à douze heures de marche entre Iasus et Mylasa, tandis que je n'ai trouvé que la moitié de cette distance. Cette dernière ville, ainsi que je l'ai placée dans mes cartes, est à trois lieues (*) du golfe Céramique, ce qui revient aux quatre-vingts stades dont les anciens disent qu'elle était éloignée de la mer.

L'origine de Mylasa remonte jusqu'à ces époques incertaines où l'histoire conserve encore tous les caractères de la fable. Selon Étienne de Bysance, cette ville devait sa fondation à Mylassus, fils de Chrysaor; et suivant Hérodote, le temple de Jupiter Carien, bâti dans ses environs, existait long-temps auparavant. Elle était, dit-on, la patrie de cet Arselis qui vint aider Gygès à se défaire de Candaule, pour satisfaire la pudeur singulière de la reine son épouse. Elle vit naître depuis Héraclide, fils d'Ibanolis, qui, après plusieurs défaites des Cariens par Daurisès, gendre de Darius Hystaspe, sut faire tomber les chefs de cette armée dans les piéges qu'il leur tendit.

Il paraît que Mylasa fut quelquefois soumise à des rois. Pline parle de Ménandre, roi de Carie, et dit que les Rhodiens conservaient avec soin son portrait peint par Apelle. Ce n'est point en l'honneur de ce même Ménandre que fut érigée cette colonne corinthienne encore existante à Mylasa, et sur le fût de laquelle on lit l'inscription suivante :

(*) Environ un myriamètre et demi.

ΟΔΗΜΟΣ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΝΟΥΛΙ
ΑΔΟΥΤΟΥΕΥΘΥΔΗ
ΜΟΥΕΥΕΡΓΕΤΗΝ
ΤΗΣΠΑΤΡΙΔΟΣΚΑΙ
ΕΞΕΥΕΡΓΕΤΩΝ
ΓΕΓΟΝΟΤΑ.

Le Peuple a fait ériger cette colonne en l'honneur de Ménandre, fils d'Uliade et petit-fils d'Euthydémus, bienfaiteur de la Patrie, à laquelle ses ancêtres ont aussi rendu de grands services.

Euthydémus, grand-père de ce Ménandre, et dont nous aurons bientôt occasion de parler, vivait du temps de Jules César et d'Auguste.

Mylasa suivit presque toujours le sort de la Carie; elle fut prise par Mithridate, et ensuite par Labiénus, qui s'était retiré chez les Parthes, et dont le père avait été lieutenant de César. Ce fut inutilement que durant ce siége Hybréas, à qui son éloquence et sa vertu donnaient un empire mérité sur ses concitoyens, sut les encourager à faire la défense la plus opiniâtre; il fut lui-même forcé de céder à la nécessité et de se réfugier à Rhodes : mais à peine le vainqueur fut-il sorti de la ville, qu'Hybréas, de retour dans sa patrie, y ramena bientôt la liberté la plus entière. Ce ne fut pas assez pour lui d'avoir secoué le joug étranger, il sut aussi diminuer le crédit d'un citoyen dangereux, mais que ses richesses et ses

talents semblaient rendre un mal nécessaire. Euthydémus, souvent exilé, autant de fois rappelé, toujours trop puissant dans un État dont sa fortune effrayait l'indépendance, vit son ambition contenue par le zèle et par l'énergie d'Hybréas : heureux, avec l'amour du bien et l'art de persuader, d'être né dans une constitution où le mérite parvenait toujours à prendre son niveau, où le talent n'était pas regardé comme un motif d'exclusion par la médiocrité alarmée, enfin où l'homme vertueux, le vrai citoyen, découvrant les premières tentatives de l'oppression, pouvait les dénoncer au tribunal de la nation entière, et l'inviter hautement à une défense légitime contre des entreprises criminelles.

Les Romains laissèrent à Mylasa cette liberté dont elle s'était rendue digne par d'aussi grands efforts pour la conserver. Pline la nomme *Mylasa libera* (*); Strabon nous apprend qu'elle était une des villes les plus magnifiques de l'antiquité, et l'une de celles où l'on admirait le plus de temples, de portiques et de monuments de toute espèce : une carrière de marbre blanc, qui domine la ville, fournissait abondamment à la construction de ces nombreux édifices.

Les Mylasiens avaient deux temples dédiés à Jupiter : l'un, situé dans la ville, était nommé Osogo (**); l'autre était dans la montagne, à soixante stades de la ville, en un lieu nommé Labranda, sur la route qui conduisait à Alabanda : il était consacré à *Jupiter*

(*) Plin. Lib. V, cap. 29.
(**) Strab. Lib. XIV, p. 659. Edit. Casaub.

Stratios, Jupiter guerrier. Sa statue, très-ancienne, inspirait une grande vénération; on venait de toutes parts implorer sa puissance, et l'on avait construit un chemin pavé qui conduisait de Mylasa vers ce temple révéré. Il n'existe plus rien de cet édifice, et l'on ignore même l'emplacement du temple de Jupiter Carien. Chandler dit que, sur un rocher escarpé, environ à deux lieues (*) au sud de Mylasa, il a vu un château dont la muraille est fondée dans un endroit sur des degrés de marbre, et il soupçonne que ce pouvait être là l'emplacement du temple de Jupiter Carien; mais cette idée ne peut être regardée que comme une conjecture extrêmement vague. De tous les temples qui décoraient cette ville, un seul avait échappé aux outrages du temps, au zèle aveugle des premiers Chrétiens, ou à la superstition barbare des Musulmans. Ce monument, dédié à Auguste et à la divinité de Rome, vient aussi d'être détruit, et l'on ne retrouve plus que ses fragments employés à construire une mosquée. Pococke l'a vu entier; c'est d'après lui que je vais essayer de le faire connaître; il est intéressant par la richesse et la variété de ses parties, et son effet général est piquant, malgré ses irrégularités; elles me font croire qu'il fut construit avec les débris de quelques édifices plus anciens.

Ce temple est *hexastyle*, c'est-à-dire, qu'il a six colonnes sur sa façade, et il est *périptère*, c'est-à-dire, qu'il est entouré d'une galerie formée par des colonnes. Il n'en a que sept sur chacun de ses côtés,

(*) Huit kilomètres.

au lieu de onze qu'il devrait avoir, suivant les proportions observées par les anciens, ce qui le rend carré. La largeur qu'on a donnée au *pronaos* contribue encore à diminuer la profondeur de la *cella* ou de l'intérieur, qui n'a que vingt et un pieds (*).

Les colonnes de la façade sont d'ordre composite; la partie supérieure du fût est ornée de guirlandes; la partie inférieure est enrichie de feuilles d'acanthe. Les colonnes latérales sont ioniques; dans la frise sont des massacres et des trépieds séparés par des patères. Au lieu de ces ornements, dont j'ai encore retrouvé des fragments, on voit dans le dessin que Spon en a fait graver, des grappes de raisin et des feuilles de vigne qui n'ont jamais existé. Un croquis aussi infidèle ne pouvait donner la moindre idée de ce monument. Sur le premier membre de l'architrave était l'inscription suivante, en une seule ligne :

Ο ΔΗΜΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΘΕΟΥ ΥΙΩΙ ΣΕΒΑΣΤΩ
ΑΡΧΙΕΡΕΙ ΜΕΓΙΣΤΩ ΚΑΙ ΘΕΑΙ ΡΩΜΗΙ.

Le Peuple à l'empereur César Auguste, fils de Dieu, souverain pontife, et à la déesse Rome.

PLANCHE 85.

Tombeau près de Mylasa.

A un quart de lieue (**) de la ville est un édifice de marbre blanc, d'une forme et d'une exécution inté-

(*) Six mètres 82 cent. (**) Un kilomètre environ.

ressantes. C'est un tombeau à deux étages, dont le rez-de-chaussée, formant un soubassement, était destiné à renfermer les corps ou les cendres des morts. Il n'y a aucun escalier pour monter dans la partie supérieure, où il paraît cependant que les parents du mort se rassemblaient quelquefois. Une ouverture d'environ deux pouces de diamètre, qui communique dans le soubassement, paraît destinée à recevoir les libations qu'ils y répandaient.

Le soubassement porte huit colonnes et quatre pilastres d'ordre corinthien, et l'édifice se termine en pyramide.

Le P. Montfaucon a fait graver un mausolée qui a beaucoup de rapport avec celui-ci (*). Il est porté sur un soubassement à peu près semblable, et est orné de pilastres et de trophées. Le buste de celui pour lequel il avait été élevé est sculpté dans un cadre soutenu par des génies. Ce monument, situé sur la voie Porto, fut détruit sous Alexandre VII; car les Turcs ne sont pas les seuls dont on puisse accuser la négligence ou la barbarie sur les restes précieux de l'antiquité. Ils sont excusables après tout d'attacher peu de prix à ces vestiges dont ils ignórent l'histoire; mais nous, qui cultivons les lettres depuis plusieurs siècles, et qui en faisons notre occupation la plus chère, que répondrions-nous à ceux qui nous reprocheraient l'amphithéâtre de Nîmes défiguré par des cabanes, les bains de l'empereur Julien transfor-

(*) Antiq. expliq. tom. V, pl. CX.

més en écurie, et tant d'autres monuments oubliés ou dégradés autant qu'ils auraient pu l'être chez les Turcs? On se plaint de les avoir inutilement sollicités pour obtenir la permission de chercher dans le sérail quelques manuscrits dont l'existence est au moins douteuse : que dirions-nous s'ils nous répondaient : Ces recherches ont sans doute de grands inconvénients que nous ignorons, mais qui doivent être d'un grand poids, puisqu'il existe en Europe, au sein même de la patrie des lettres, une puissance dont les États sont couverts de ces prétendus trésors de l'antiquité, assez heureuse pour découvrir une ville entière, conservée par le fléau même qui l'avait détruite, et dans cette ville une bibliothèque dont tous les livres pouvaient encore être rétablis : cette puissance s'obstine cependant à négliger ce trésor, et à priver l'Europe de ces livres pour lesquels vous montrez tant d'empressement. Il serait sans doute difficile de répondre à cette objection : il l'est encore plus de penser de sang-froid qu'une grande partie des manuscrits trouvés à Herculanum a été jetée dans la mer par l'ignorance de ceux qui conduisaient les ouvriers, et que parmi cinq cents volumes échappés à ces barbares, et qui pourrissent abandonnés dans un coin du Muséum, sont peut-être ces fragments si regrettés de Tacite et de Tite-Live que Léon X fit chercher avec tant de soin, ces comédies de Ménandre qui, au jugement de Quintilien, pouvaient tenir lieu de tous les ouvrages des anciens, et tant d'autres productions de leur génie, dont nous

ne connaissons l'existence que pour en regretter la perte (*).

PLANCHE 86.

Élévation du tombeau de Mylasa.

Les colonnes de cet édifice sont remarquables par leur forme particulière et par les corps droits qui semblent unir les deux parties dont elles sont composées. Je pensai d'abord qu'ils avaient pu servir à porter une grille ou une cloison quelconque qui fermait le monument, mais je cherchai vainement les places des crampons qui l'auraient soutenue. Il est cependant impossible de regarder cette disposition comme un pur caprice de l'architecte, et je pencherais à croire qu'il a donné cette forme aux colonnes, afin d'augmenter leur force, sans trop altérer leurs rapports, et afin de les mettre en état de soutenir la masse considérable dont elles étaient chargées. Ce n'est pas la seule fois que l'on ait hasardé cette irrégularité : M. le Roi fait mention dans son ouvrage d'un chapiteau composite trouvé à Rome et de fragments qu'il a vus dans l'île de Délos, qui paraissent avoir appartenu à des colonnes semblables ; j'ai moi-même trouvé dans l'Asie-Mineure plusieurs tambours du même genre, mais ils étaient tous d'un fort petit diamètre.

(*) Il s'était trouvé un moine industrieux qui, par une adresse égale à sa patience, était parvenu à dérouler un manuscrit et l'avait mis en état d'être lu et transcrit ; il demandait que l'on engageât quelqu'un de ses confrères, si nombreux en Italie, à s'associer à son travail ; ni sa demande ni le vœu de toute l'Europe n'ont été exaucés.

Les cannelures des colonnes et des pilastres du tombeau de Mylasa n'occupent que les deux tiers supérieurs du fût, exemple fort rare dans les monuments anciens. La frise est d'une forme bizarre, et l'on a supprimé la corniche, pour contribuer à la forme pyramidale du sommet de cet édifice. Aucune inscription n'indique l'époque à laquelle il a été construit; je l'ai examiné, et j'en donne les détails avec d'autant plus d'exactitude, qu'il m'a fait naître quelques idées sur la forme du fameux tombeau de Mausole, et sur la manière d'interpréter la description que Pline en a laissée. Je les hasarderai dans le chapitre suivant.

PLANCHE 87.

Coupe du Tombeau de Mylasa.

Cette coupe montre l'intérieur de ce monument, et indique la saillie des corps du plafond dessiné dans la planche suivante.

PLANCHES 88 ET 89.

Détails du même Tombeau.

La figure première donne le dessin du plafond, que la différence de ses plans et l'opposition de ses formes rendent très-intéressant. Les soffites sont décorées de caissons réguliers, disposés avec symétrie et enrichis d'ornements du meilleur goût, et d'une exécution très-recherchée. Sans doute il y en

avait aussi dans les petits triangles a, b, c, d, qui sont à jour aux quatre angles du plafond; mais n'en ayant trouvé aucuns vestiges, je n'ai pas cru devoir les y placer sans autorité.

Les figures A, B, C, D, sont les profils des différentes architraves qui composent le plafond, et qui sont marquées des mêmes lettres dans la coupe qu'offre la planche précédente.

La figure seconde est le plan du tombeau coupé au-dessus du soubassement. On y remarque cet orifice dont j'ai déjà parlé, et qui, sans doute, était destiné à recevoir des libations.

Dans la planche quatre-vingt-neuvième sont dessinés en grand les chapiteaux et les bases des colonnes.

PLANCHES 90 ET 91.

Vue et élévation d'une porte de Mylasa.

A L'EST de la ville de Mylasa est une porte en marbre blanc, que nous mesurâmes avec le plus grand soin. Le dessin en est pur et les proportions en sont belles. Les défauts que l'on pourrait y remarquer ne sont que dans les détails de son entablement, dont la frise est extrêmement basse et semblable à celle du tombeau qui vient d'être décrit; mais la hauteur totale de l'entablement est ici dans un rapport très-léger avec les pilastres, qui sont eux-mêmes d'une bonne proportion; la hauteur de l'arcade n'a guère

plus d'une fois et demie sa largeur, proportion que les anciens ont presque toujours observée, et qui fait paraître les ouvertures très-grandes.

Sur la clef de l'arcade est une double hache, symbole du Jupiter de Labranda, dont le temple appartenait aux Mylasiens. Cette hache avait été enlevée par Hercule à l'amazone Hippolyte, et ce héros en avait fait hommage à la reine Omphale, dont les successeurs l'avaient depuis toujours portée comme la marque de la royauté. Candaule la perdit avec la vie; Arsélis, son vainqueur, de retour en Carie, éleva au Dieu qui l'avait protégé, une statue dans la main de laquelle il plaça cette hache.

PLANCHE 92.

Détails de la Porte de Mylasa.

Le plan des constructions qui tiennent à cette porte, et dont il ne reste plus que les fondements, me semble indiquer plutôt l'entrée d'un palais que celle d'une ville.

Les chapiteaux et l'imposte qui les accompagne, sont d'une composition agréable et d'une exécution recherchée.

A l'est de Mylasa, et à environ une lieue (*) de distance, est un tombeau creusé dans une montagne, et semblable à ceux de Telmissus.

(*) Trois kilomètres environ.

PLANCHE 93.

Habitants de Carie.

Dès l'époque la plus reculée, les Cariens semblent n'avoir eu d'autre métier que celui des armes ; c'était une nation de guerriers qui s'enrôlaient indifféremment dans les armées de quiconque pouvait les payer. *Genus usque eo quondam armorum pugnæque amans*, dit Pomponius Mela, *ut aliena etiam bella mercede ageret.* Tite-Live, après avoir décrit la marche d'un consul jusqu'à *Tabæ*, ville de Carie, ajoute : *integris viribus regionis ejus*, *feroces ad bellandum habebat viros.* Strabon nous dit qu'ils entraient à la solde de toutes les nations, ce qui avait entièrement corrompu leur langage, et il prétend que c'est par cette raison qu'Homère les appelle βαρβαρόφωνοι.

L'habitude, et, si l'on peut le dire, le besoin de la guerre, leur en avait fait inventer et perfectionner les moyens ; c'est à eux que l'on devait les courroies des boucliers, les panaches des casques, et ces bottines nommées *Ocræ.* Le désir du pillage paraît avoir été le seul motif qui leur fit abandonner leur patrie pour vendre leur sang et leur courage : guidés par ce sentiment avilissant, ils n'avaient point la sage politique de cette nation respectable, qui, lorsqu'elle est en paix, fait exercer et soudoyer par des puissances alliées une partie de ses citoyens, toujours prêts à revoler dans leur patrie pour y défendre la liberté

que leurs pères ont méritée par tant de prodiges de valeur.

Les descendants des Cariens ont conservé le caractère de leurs ancêtres, et la contrée qu'ils habitent fournit encore un grand nombre de soldats : les uns sont soudoyés par les pachas de l'Asie-Mineure ; les autres entrent au service de ces agas dont l'ambition a toujours besoin de leur secours, et qui, dans leur indépendance précaire, sont forcés de partager le produit de leurs vexations avec ceux qui leur assurent les moyens de les continuer. Ces guerriers préfèrent au souverain que leur a donné le hasard de la naissance ou le sort d'une révolution, celui qui paie le mieux leurs exploits, et qui les fait jouir davantage des biens qu'ils lui procurent. Ils changent souvent de maître, et se vantent de pouvoir ne consulter jamais que leur propre intérêt. Ceux dont ils assurent la grandeur sont obligés de reconnaître leurs services ; et jamais aucun de ces usurpateurs, si souvent cruels et féroces, n'a pu concevoir le projet de vendre les soutiens de son autorité, n'a pu spéculer sur le sang de ses sujets, et attendre le prix de ses plaisirs, du carnage que l'on en ferait dans un autre hémisphère.

Les figures première et seconde de la planche quatre-vingt-treizième offrent un des soldats dont on vient de parler ; ils portent un turban noir, dont la forme et la couleur sont les marques distinctives de leur état ; la figure troisième offre un cavalier du même pays ; etla figure quatrième, une femme de Mylasa.

On a indiqué dans le dessin qui termine ce chapitre, la manière dont les anciens frappaient avec le marteau leurs médailles ou leurs monnaies; car il ne paraît pas qu'ils aient connu la distinction que depuis nous en avons faite. On y a ajouté deux médailles de Mylasa, sur lesquelles on voit un cheval : au revers de l'une est le trident de Neptune; sur celui de la seconde est la hache de Jupiter *Labradeus*. On y a joint un médaillon de la ville d'Alabanda, sur lequel on voit la tête d'Apollon, et au revers le cheval Pégase (*).

La province Carienne ne nous présente aucune grande cité l'ancienne constitution politique de ce pays se montre en quelque sorte par sa géographie ; ce sont des villes presque toutes égales les unes aux autres, et qui semblent avoir renoncé entre elles au privilége de se dominer. Aussi chaque cité formait un petit état républicain, et la Carie avait ses cantons comme la Suisse. La poésie et l'histoire des temps antiques ont beaucoup parlé du caractère belliqueux des Cariens; ce sont eux qui, les premiers, imaginèrent les courroies des boucliers, les panaches et les bottines; Mylasa avait un temple consacré à Jupiter *guerrier*. Soldats mercenaires, les Cariens se mettaient à la solde de toutes les nations; leur langage s'était corrompu en se mêlant ainsi à toutes les langues, et voilà pourquoi Homère les appelle *Barbarophones*. Il est probable, que non-seulement le langage, mais aussi les mœurs des Cariens s'étaient corrompues en traversant vingt nations différentes; les milices cariennes devaient rapporter à leurs foyers plutôt les vices que les vertus des peuples qu'elles venaient de servir; cette hum eur vagabonde devait aussi affaiblir en elles le senti-

(*) Voir, Ire part. de l'Atlas, le cul-de-lampe après la pl. 93.

ment du patriotisme, et c'est peut-être là une des causes qui facilitèrent aux Perses la conquête de la Carie. Les habitants actuels de cette contrée ont conservé l'humeur guerrière des âges passés; ils ne sortent pas sans avoir un fusil sur l'épaule et un sabre suspendu à la ceinture, une physionomie rude et animée, un maintien noble et fier; un costume qui semble appartenir aux siècles héroïques, font de ce peuple une race à part. On trouve beaucoup de soldats cariens au service des pachas et des agas de l'Asie-Mineure.

Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, tom. IV, p. 33.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE DIXIÈME.

PLANCHES 94 ET 95.

Route de Mélasso à Boudroun, autrefois Halicarnasse.

Après avoir achevé d'examiner les monuments de Mylasa, je résolus d'aller à Boudroun, où j'espérais en trouver qui me dédommageraient de cette course assez longue et assez difficile. Nous partîmes le 7 juillet à deux heures du matin, accompagnés du médecin arabe, qui avait consenti à me suivre encore quelques jours. Nous traversâmes une assez belle plaine, arrosée par une petite rivière, mais terminée par quelques montagnes, et nous arrivâmes à neuf heures du matin à une métairie de l'aga de Mylasa, appelée *Carova;* un chiaoux nègre, qui nous escortait par son ordre, nous y fit reposer jusqu'au soir. Nous marchâmes alors par de très-mauvais chemins, et

nous entrâmes dans des montagnes que nos chevaux, excédés, refusèrent de franchir; il fallut nous résoudre à les laisser une partie de la nuit, et, après avoir mangé quelques poules dont nous nous étions pourvus, nous dormîmes jusqu'au lever du soleil : nous montâmes alors à cheval, mais ce ne fut que pour quelques instants; nous fûmes obligés de traîner nos chevaux ou de les chasser devant nous, et nous n'arrivâmes à Boudroun qu'après une marche pénible de cinq heures dans des montagnes escarpées, où la route que l'on doit tenir est à peine indiquée.

La planche quatre-vingt-quatorzième représente un de ces petits cafés ambulants que l'on rencontre en Turquie sur les routes un peu fréquentées. On voit près de celui-ci un courrier tartare qui vient d'arriver, et auquel on présente une tasse de café. C'est par la peinture fidèle de ces détails que l'on peut aider à l'illusion du lecteur, et le transporter quelquefois dans les pays dont on l'entretient. La planche suivante, absolument inutile, n'a d'autre objet que d'obtenir grâce auprès d'une partie du public pour les planches utiles et même nécessaires qui se trouvent dans cet ouvrage, mais qui, supposant un goût vif pour l'architecture et des connaissances en géographie, ne peuvent sans doute intéresser généralement.

PLANCHE 96 ET 97.

Plan du Port et de la Ville de Boudroun; Vue du Port et de la Citadelle.

HALICARNASSE, l'une des villes les plus riches de l'Asie-Mineure, fameuse par les historiens célèbres auxquels elle a donné le jour (*), plus fameuse encore par le monument fastueux des regrets d'Artémise, devait sa fondation à une colonie de Doriens sortis de Træsène et conduits par Anthès. La ville s'appela d'abord Zéphyra ou Zéphyria (**), et la contrée prit le nom de Doride, de celui de ses nouveaux possesseurs. Les villes (***) d'Ialysus, de Lindus, de Camirus, dans l'île de Rhodes et celle de Cos, unies aux villes de Cnide et d'Halicarnasse, formèrent originairement une confédération hexapole, dont tous les membres se rassemblaient aux jeux d'Apollon Triopien; mais un des citoyens d'Halicarnasse, vainqueur à ces jeux, en ayant violé les lois, sa patrie fut exclue de cette alliance.

Cræsus, dernier roi de Lydie, triompha le premier de la liberté des Grecs établis dans l'Asie-Mineure; mais il fut bientôt dépouillé par Cyrus, de ses conquêtes et de son empire. Depuis cette époque, les colonies grecques furent assujetties à des tyrans particuliers que leur donnaient les Perses, certains de

(*) Hérodote et Denis d'Halicarnasse.
(**) Strab. Lib. XIV.
(***) Herodot. Lib. I.

les tenir toujours dans leur dépendance par les secours dont ils avaient besoin pour réprimer les efforts des peuples mécontents. Chaque ville subjuguée par cette politique cruelle était obligée de fournir une certaine quantité de troupes ou de vaisseaux, qui furent d'un grand secours aux Perses dans toutes leurs guerres; mais de tous ces souverains tributaires, aucun ne leur rendit des services plus brillants que cette Artémise, reine d'Halicarnasse, dont la valeur et les conseils eussent assuré l'empire de la Grèce à Xercès, si ce prince n'eût été ébloui par l'appareil imposant de ses forces et par les flatteries de ses courtisans, qui, prenant ses esclaves pour des guerriers, ne pouvaient pas même prévoir ce que peuvent des hommes libres. On se rappelle avec quel courage Artémise combattit à la bataille de Salamine, avec quelle adresse elle évita sa perte en satisfaisant sa vengeance; il ne manquait à sa gloire que de combattre pour une meilleure cause, et de ne pas servir la tyrannie. Ce fut sous le règne du petit-fils de cette princesse qu'Hérodote s'exila volontairement, pour ne point partager la servitude de sa patrie (*); mais au retour de ses voyages, connaissant mieux toute l'étendue de ses devoirs et pénétré de l'obligation de les remplir, il rentra dans Halicarnasse, et sut inspirer au peuple le courage de chasser son tyran. Quel intérêt nouveau, quel caractère de force et de vérité n'aurait point reçu l'histoire, si tous ceux qui l'ont

(*) Suidas.

écrite en eussent acquis le droit au même titre qu'Hérodote! Nous ne dissimulerons point qu'il fut mal payé d'un si grand service : mais à la distance de tant de siècles, comment se rendre juge entre ses concitoyens et lui? Comment décider s'ils furent injustes à son égard, ou si lui-même, abusant de son bienfait, n'aspira point à un crédit toujours inquiétant pour un peuple libre? Sa résignation dans son exil, son silence sur cet objet, sont-ils un aveu tacite de ses torts, ou la preuve de son innocence et de sa grandeur d'âme?

Halicarnasse ne jouit pas long-temps de la liberté que venait de lui rendre Hérodote; on la retrouve bientôt dans l'histoire, sous la domination d'Hécatomne, roi de Carie et père de Mausole, qui lui succéda. Ce prince est aussi célèbre par les monuments précieux dont il enrichit Halicarnasse que par la douleur d'Artémise et par le magnifique tombeau que fit élever en son honneur cette femme si fidèle et cette sœur si tendre; mais l'histoire, qui élève à la mémoire des princes d'autres monuments plus durables, faits pour apprendre non-seulement les noms et les titres qu'ils ont portés, mais encore ceux qu'ils ont mérités, nous a transmis le caractère de Mausole, prince doué de tous les talents qui donnent de l'éclat au pouvoir souverain, et corrompu par tous les vices qui le rendent odieux. Les historiens nous le représentent comme un génie inquiet, toujours occupé à étendre sa domination et sa puissance, despote avec son peuple, redoutable à ses alliés, con-

sultant son ambition plus que ses moyens, et osant tout entreprendre quand il pouvait aider sa faiblesse de toutes les ressources de la ruse et de la perfidie. Il méditait depuis long-temps la conquête de Rhodes, mais comme cette île puissante eût résisté à ses efforts et bravé sa valeur et ses armées, il eut recours à ces intrigues méprisables, honorées du nom de politique, que l'on désavoue en se les permettant, que l'on désavoue encore après le succès, malgré l'hommage qu'on lui rend, malgré le respect qu'il s'attire, même de la part des opprimés. Il sema la mésintelligence et la division parmi les Rhodiens, et profita de leurs querelles intestines pour les soumettre à des maîtres auxquels il ne tarda pas à se substituer, commençant ainsi par bannir la liberté, afin d'introduire une tyrannie qu'il pût usurper bientôt sur les tyrans eux-mêmes.

Mausole avait épuisé ses trésors; il employa tous les moyens que son caractère et le zèle exacteur de ses ministres purent lui suggérer pour fournir à ses dépenses continuelles, par les progrès ingénieux de ses vexations. Aristote (*) nous a conservé les détails de quelques-unes de ses opérations. Il semble avoir deviné cet art honteux qui rend le monarque étranger à ses sujets, et ne leur fait voir en lui qu'un ennemi naturel. On s'étonne de voir remonter à une antiquité si reculée des systèmes qu'on aurait crus plus modernes, et qui semblaient devoir être le

(*) Arist. Polit. p. 249.

fruit d'une civilisation plus avancée : les anciens devaient-ils donc obtenir en tout la gloire de l'invention ?

C'est un pareil prince qui, après sa mort, trouva les panégyristes les plus célèbres. La douleur d'Artémise, peu satisfaite des honneurs muets d'un monument superbe, proposa des prix à l'éloquence et à la cupidité des orateurs grecs qui consacreraient leur voix à célébrer la mémoire du prince qu'elle seule regrettait. On vit les rhéteurs les plus célèbres, Théodecte, Naucratès, Isocrate, Théopompe, Eschine, accourir en foule pour se disputer l'honneur avilissant d'en imposer aux peuples par la parole (*) ; on les vit prendre à témoin des prétendues vertus qu'ils prodiguaient à leur héros, les témoins mêmes de ses vices et de ses perfidies, et donnner en spectacle à l'univers et à la postérité un tyran de l'Asie célébré par des citoyens d'Athènes.

Artémise ne survécut que peu de temps à son époux, et laissa la couronne à Idricus son frère. Elle fut enlevée après lui à sa femme par Pexodare, le dernier des fils d'Hécatomne, qui fit aussi sa résidence à Halicarnasse ; mais il était déjà mort lors de l'expédition d'Alexandre, et ce fut Orontobate son gendre qui eut avec Memnon la gloire de résister aux armes de ce conquérant. Pendant les guerres qu'occasiona le partage de son empire, la Carie, dont Halicarnasse fit presque toujours partie, après avoir appartenu à Antigone, passa sous l'empire des Lagi-

(*) Mém. de Litt. tom. XII, p. 155.

des. Halicarnasse tomba aussi au pouvoir de ces princes; mais elle profita de la guerre d'Antiochus pour recouvrer une liberté que les Romains lui conservèrent dans leur traité avec Philippe, et à laquelle les empereurs même paraissent n'avoir porté aucune atteinte.

Les historiens, depuis Tite-Live, ne font plus aucune mention de cette ville; fut-elle heureuse, ou ses malheurs furent-ils obscurs? On la retrouve dans l'histoire au moment où les querelles de religion vinrent troubler l'Asie. Il en est fait mention dans l'*Oriens Christianus*, où sont cités plusieurs de ses évêques, et dans Constantin Porphyrogenète, qui la comprend dans le quatorzième *Thema*, appelé *Cybyrrœoticum*. Il paraît même qu'elle était encore alors une assez grande ville, et que ce sont les Sarrasins qu'il faut principalement accuser de sa destruction. Les chevaliers de Saint-Jean s'en emparèrent, lorsque après les premières croisades ils se furent établis à Rhodes, et ils construisirent sur les fondements du palais de Mausole la forteresse qui existe encore aujourd'hui (*).

Il est facile de reconnaître l'emplacement d'Halicarnasse d'après la description que Vitruve en a laissée : il compare (**) la forme de cette ville à celle d'un théâtre; sur la partie droite du port était un temple de Vénus et de Mercure, près de la fontaine

(*) Ils la nommèrent *Castel S. Pietro*, ou, en espagnol, *S. Pedro*. Les Turcs en ont fait *Bedro* et puis *Boudroun*, changeant le P en B, comme leur prononciation les porte à le faire.

(**) Vitr., de l'Architect. lib. II, c. 8.

Salmacis; sur la gauche était le palais bâti par Mausole, et ces monuments, réunissant le double objet de la magnificence et de l'utilité, formaient deux citadelles qui résistèrent long-temps aux efforts d'Alexandre. La première, suivant Arrien et Strabon, s'appelait *Salmacidis arx*. Il y a tout lieu de croire qu'elle renfermait le temple de Mercure et de Vénus; et en étudiant le terrain, on reconnaît qu'elle a dû être située sur un tertre élevé, couvert de quelques débris, et peu éloigné du harem de l'aga. Nous cherchâmes inutilement cette fontaine dont Ovide a chanté les propriétés merveilleuses (*); l'inutilité même de nos recherches me fit soupçonner son emplacement; mes conjectures étaient fondées, et l'on m'assura qu'elle est renfermée dans le jardin du harem, où nous ne pouvions pénétrer. Nous avons plus de certitude encore sur la position de l'autre forteresse, nommée *Regia Domus ;* elle occupait la place du fort actuel. De là, dit Vitruve, la vue se porte à droite sur la place publique, sur le port et sur les remparts de la ville; à gauche, sur un autre port caché par la montagne, et que le roi seul découvre de son palais, en sorte qu'il y peut donner des ordres ignorés du reste de la ville. Ce port est formé par

(*) Ovid., Metam. XV, f. 7, Lib. IV, f. 4.
Les eaux de cette fontaine passaient pour rendre ceux qui en buvaient mous et efféminés. Vitruve nous indique l'origine de cettre tradition fabuleuse. Les Cariens, encore barbares, s'éloignèrent du port d'Halicarnasse, dont les Grecs s'étaient emparés à leur arrivée; mais ils continuèrent de venir puiser les eaux de la fontaine, dont la bonté leur était connue; ils y rencontrèrent les Grecs et lièrent avec eux un commerce qui adoucit leurs mœurs et finit par les civiliser.

une petite île nommée *Arconnesus* (*), et il se distinguait de l'autre port par la dénomination de *Portus minor ;* c'est là qu'Artémise, veuve de Mausole, fit cacher sa flotte, lorsque, assiégée par les Rhodiens, elle eut recours à un stratagème dont le succès devait paraître aussi incertain qu'il est peu vraisemblable. Les habitants, par son ordre, feignirent de se rendre; les Rhodiens quittèrent leurs vaisseaux pour entrer dans la ville, où ils furent taillés en pièces, tandis qu'Artémise, entrant tout à coup dans le grand port, s'empara des bâtiments restés sans défense; et les remplissant de ses soldats, elle fit voile pour Rhodes, dont les habitants trompés crurent recevoir leurs concitoyens victorieux; elle s'empara de la ville, et y fit élever un trophée, dans lequel elle était représentée imprimant sur le front de la ville de Rhodes les stigmates de la servitude. Ce monument affligeant, mais qu'une loi religieuse défendait de détruire, fut dans la suite entouré d'un édifice qui en dérobait la vue. Tel est le fait rapporté par Vitruve, mais dont, malgré ce témoignage, il peut être permis de révoquer en doute quelques circonstances.

La ville d'Halicarnasse était entourée d'une muraille fortifiée d'un grand nombre de tours, et qui venait aboutir près de la fontaine Salmacis. A ce rempart les habitants ajoutèrent, lors de l'arrivée

(*) Pline se trompe lorsqu'il place, Lib. V, cap. 31, sur cette île, la ville de Ceramus, qui donnait son nom au golfe près duquel elle était située; il ne peut jamais y avoir eu sur l'île d'Arconnesus qu'une tour ou une petite forteresse.

d'Alexandre, un fossé large de trente coudées sur moitié de profondeur (*). La ville était divisée en plusieurs quartiers; Vitruve, en parlant d'un temple de Mars, dont je crois avoir retrouvé les vestiges, dit qu'il était situé *in summâ arce mediâ;* mais nous savons qu'il n'y avait que les deux citadelles dont on a déjà parlé, dont l'une renfermait le palais du roi, et l'autre le temple de Vénus. Diodore, en décrivant le siége de cette ville par Alexandre, dit que les Macédoniens se portèrent aux murs de l'*Acropolis*; il me paraît que l'on doit traduire cette expression, ainsi que celle de Vitruve, par *la haute ville*, puisque Alexandre ne parvint à aucune des citadelles qu'après avoir pris la ville. Arrien nous a conservé le nom d'un autre quartier : Les assiégés, dit-il, firent une vive sortie sur les soldats macédoniens; toutes les portes de la ville s'ouvrirent au même instant; les uns passèrent par les brèches et furent repoussés; mais les autres sortirent κατὰ τὸ τρίπυλον (**), endroit duquel les assiégeants s'attendaient le moins à une irruption, sans doute parce qu'il était très-éloigné de la partie qu'ils attaquaient alors, de l'*Acropolis*

(*) Arrien. Expedit. Alex. Lib. I.
La coudée grecque revient, selon le Traité des mesures itinéraires de M. d'Anville, p. 24, à 17 pouces du pied de Paris; ce fossé avait donc 42 pieds et demi, ou 7 toises 6 pouces de notre mesure, de largeur, et 3 toises 3 pieds et 3 pouces de profondeur.

(**) Bonnaventure Vulcanius, à qui nous devons la version latine d'Arrien, est le premier qui ait soupçonné que le *Tripylos* fût un quartier de la ville dont le nom indique qu'il avait trois portes. Son opinion a été adoptée par Ortélius et par Blancardus, dans son savant Commentaire, et elle devient une certitude lorsqu'on se rappelle qu'il y avait à Alexandrie un quartier nommé *Tétrapylos*, du nombre de ses portes.

dont nous venons de parler, et sur laquelle presque tous les assauts furent dirigés. Arrien ajoute que ce quartier, l'*Acropolis*, était situé du côté de Mylasa; ce qui se rapporte parfaitement avec l'emplacement que je lui assigne.

Le petit plan ancien de la ville d'Halicarnasse, que j'ai joint à la planche quatre-vingt-seizième, facilitera l'intelligence de plusieurs passages d'Arrien et de Diodore, dans le récit que font ces historiens du siége de cette ville; mais je ne suis point entré dans ces détails historiques, de crainte qu'ils ne parussent étrangers au but de cet ouvrage, et qu'ils ne fatiguassent ceux qui veulent bien jeter les yeux sur les notes que j'ai jointes à cette collection de dessins.

PLANCHE 98.

Conjectures sur le tombeau de Mausole.

Il ne reste plus aucuns vestiges du tombeau de Mausole, malgré tous le soin qu'Artémise avait pris pour éterniser ce monument de ses regrets : sa forme et sa solidité l'auraient préservé des injures du temps; il faut qu'il ait été détruit par le besoin d'employer ses matériaux; et quoique rien ne nous indique l'époque de sa destruction, il ne serait peut-être pas téméraire d'en accuser les chevaliers de Saint-Jean, qui, meilleurs juges des exploits guerriers que des productions des arts, étaient sans cesse occupés à se fortifier contre les attaques des Musulmans. Peut-être

le château a-t-il été construit et souvent réparé avec ces ruines précieuses. On aperçoit, en effet, plusieurs statues maçonnées dans ses murailles; et Thévenot dit avoir vu dans l'intérieur plusieurs bas-reliefs et quelques inscriptions; je ne pus obtenir de l'aga la permission d'y entrer.

Philon de Bysance, dans son ouvrage intitulé *de Mirabilibus*, avait fait une description très-détaillée du tombeau de Mausole, et c'est précisément cette partie de son ouvrage qui ne nous est point parvenue. Il entrait sans doute dans de grands détails sur les chefs-d'œuvre de sculpture dont ce monument était décoré. Satyrus et Pytheus en avaient aussi fait une description (*). Au défaut de cet ouvrage, Pline nous fournira matière à quelques conjectures. Le comte de Caylus a déjà essayé d'interpréter ce passage: j'aurais renvoyé à son Mémoire (**), si je ne croyais avoir trouvé plusieurs erreurs dans les dessins qu'il en a fait graver, et qui me semblent naître d'une leçon défectueuse qu'il a préférée, parce qu'elle se trouve dans un plus grand nombre de manuscrits. Cette raison, qui d'abord paraît fondée, me semble cependant devoir céder aux motifs dont on va juger: rapportons le passage de Pline (***).

Scopas habuit æmulos eâdem ætate, Briaxin et Timotheum, et Leocharem, de quibus simul dicen-

(*) Vitruv. Lib. VII.

(**) Dissertation sur le tombeau de Mausole, Mém. de Litt. tom. XXVII, p. 321.

(***) Hist. nat. Lib. XXXVI, c. 5.

dum est, quoniam pariter cœlavêre Mausolo Cariæ Regulo, qui obiit olympiadis centesimæ sextæ anno secundo. Opus id ut esset inter septem miracula, ii maximè artifices fecêre : patet ab austro et septentrione sexagenos ternos pedes, breviùs a frontibus, toto circuitu pedes quadringentos undecim, attollitur in altitudinem viginti quinque cubitis. Cingitur columnis triginta sex. Pteron vocavêre. Ab oriente cœlavit Scopas, a septentrione Briaxis, a meridie Timotheus, ab occasu Leochares (*). *Priusque quàm peragerent, regina Artemisia, quæ mariti memoriæ id opus extrui jusserat, obiit. Non tamen recesserunt, nisi absoluto jam, id gloriæ ipsorum artisque monumentum judicantes : hodieque certant manus. Accessit et quintus artifex : namque supra pteron, pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti quatuor gradibus in metæ cacumen se contrahens. In summo est quadriga marmorea, quam fecit Pythis. Hæc adjecta centum pedum altitudine totum opus includit.*

« Scopas eut dans le même temps pour rivaux Briaxis, Timothée et Léocharès. Il ne faut pas les séparer ici, puisqu'ils employèrent ensemble leur

(*) Les expressions de Pline sembleraient établir que les faces de ces édifices étaient orientées sur les quatre points cardinaux ; mais la disposition du terrain contrarie cette idée : au moins il me paraît vraisemblable que la façade du tombeau était tournée du côté du port, et rien n'oblige d'ailleurs à interpréter littéralement le texte de Pline, parce qu'il est évident que cet auteur ne prétend pas donner l'exposition précise du monument, mais qu'il veut seulement indiquer les parties que chaque artiste avait décorées ; et l'on sent qu'une simple approximation suffisait alors pour remplir son objet.

ciseau pour Mausole, petit roi de Carie, qui mourut la seconde année de la cent sixième olympiade. Ce sont les ouvrages de ces artistes qui firent placer ce monument au rang des merveilles du monde. Les faces exposées au midi et au nord ont soixante-trois pieds (*); les deux façades sont moins étendues, et le contour total est de quatre cent onze pieds (**); il est élevé de vingt-cinq coudées, et il est entouré par trente-six colonnes; et l'on a donné à cette colonnade le nom de *ptéron*. Scopas travailla le côté du levant, Briaxis celui du nord; Timothée décora le midi, et Léocharès le couchant. La reine Artémise, qui avait fait élever ce tombeau à la mémoire de son époux, mourut avant que ces artistes eussent achevé leur ouvrage; mais ils voulurent le terminer pour leur propre gloire et pour l'honneur de l'art : leurs ouvrages se disputent encore le prix. Un cinquième artiste se joignit à ceux que j'ai nommés; car, au-dessus du *ptéron*, on éleva une pyramide dont la hauteur était égale à la partie inférieure, et qui était composée de vingt-quatre gradins dont la retraite terminait l'édifice en forme de borne. Sur le sommet on plaça un char à quatre chevaux, de marbre, fait par Pythis, et qui, ajouté au reste, donnait cent pieds (***) d'élévation totale à ce monument. »

J'adopte ici la version qui ne donne que cent pieds d'élévation à la masse totale du mausolée, au lieu de

(*) Vingt mètres 47 centimètres.

(**) Cent trente-trois mètres 51 centimètres.

(***) Trente-deux mètres 50 centimètres.

cent quarante (*), comme le portent d'autres manuscrits et le plus grand nombre des éditions; cette mesure générale s'accorde parfaitement avec les dimensions des parties, n'oblige à aucune supposition, et convient au style et à la forme affectée par les anciens à ces monuments. La nécessité d'arriver à une hauteur exagérée est le seul motif qui ait pu forcer M. de Caylus à ajouter au-dessus des vingt-quatre gradins, une nouvelle pyramide, dont rien ne donne l'idée dans le texte de Pline : *namque supra pteron pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti quatuor gradibus in metæ cacumen se contrahens.* Rien n'est plus clair sans doute : au-dessus de la colonnade était une pyramide égale à la partie inférieure, et formée par vingt-quatre gradins, dont la retraite successive terminait l'édifice couronné par le quadrige de Pythis. L'édifice était un carré-long dont les grandes faces avaient soixante-trois pieds (**); il était entouré de trente-six colonnes, dont la disposition nous est indiquée par les usages connus des anciens; mais la mesure de soixante-trois pieds n'est pas seulement celle du corps du bâtiment appelé ναος par les Grecs, et *cella* par les Romains, il faut y comprendre aussi la colonnade qui l'entoure. Lorsque les anciens donnent cent pieds à la façade du temple de Minerve à Athènes, ils ne prennent pas cette étendue entre les deux murs seulement; c'est celle de toute la façade, en y comprenant l'épaisseur des deux ailes ou colonnades latérales

(*) Quarante-deux mètres 23 centimètres.
(**) Vingt mètres 50 centimètres.

appelées *ptéron*. Cet exemple ne laisse aucun doute sur le parti que j'ai pris à cet égard. Pline dit que le pourtour général était de quatre cent onze pieds (*) ; mais un parallélogramme dont les grands côtés sont de soixante-trois pieds (**) est loin de donner un pareil contour ; il y avait donc nécessairement un soubassement que l'on peut dire être connu, puisque son étendue est déterminée, et que sa hauteur est le complément des cent pieds, hauteur totale de l'édifice. Je le suppose formé par des gradins, parce que tout ce qui se rapproche de la forme pyramidale devient plus vraisemblable dans ces constructions, auxquelles elle était particulièrement affectée, et dont le style venait originairement des Égyptiens, ainsi que le dogme qui invitait à prendre tous les moyens d'assurer leur solidité.

Je suis loin de prétendre avoir retrouvé le dessin précis de ce fameux mausolée ; il me semble seulement que mes conjectures, conformes aux usages de l'antiquité, s'accordent parfaitement avec le passage de Pline, et qu'il est difficile de faire une supposition plus vraisemblable, tant qu'on n'aura pas trouvé le fragment de Philon de Bysance. Il y a une grande analogie entre ce tombeau et celui que j'ai décrit dans le chapitre précédent, dont le travail indique qu'il a été construit long-temps après celui de Mausole : n'est-il pas naturel de penser que, situé dans les environs de cet édifice si célèbre, on a cherché à en

(*) Cent trente-trois mètres 51 centimètres.
(**) Vingt mètres 50 centimètres environ.

rappeler le goût et la forme, quoiqu'on y employât un ordre plus moderne? car je suis loin de croire, avec M. de Caylus, que le tombeau de Mausole fût d'ordre corinthien, ordre, à cette époque, inconnu dans l'Asie, et très-peu employé dans la Grèce : réservé pour les temples des divinités, auxquelles la recherche et l'élégance semblaient appartenir, il était banni des monuments dont le genre austère était fait pour imposer, et où tout devait concourir à la majesté, à la solidité; et l'emploi qui en a été fait dans le tombeau de Mylasa peut être regardé comme un défaut de discernement et comme un commencement de corruption dans le goût, qui consiste, non pas à prodiguer des richesses, mais à trouver cet accord également satisfaisant pour les yeux et la raison : des ornements délicats et recherchés sont aussi déplacés dans un tombeau que les vers galants d'un opéra le seraient au milieu des beautés mâles et terribles d'une tragédie.

PLANCHE 99.

Ruines du Temple de Mars.

La position de ces ruines peut faire présumer qu'elles appartiennent au temple de Mars, mais il est impossible d'acquérir aucune certitude à cet égard. Ce temple, construit par Mausole, était, suivant Vitruve, au milieu de la ville; on y voyait une statue colossale du dieu, faite par Telocharès, et, suivant d'autres, par Timothée, le même qui avait travaillé

au mausolée. Cette statue était appelée ακρολιθος, *acrolithos*. Il ne nous est point resté d'autres détails sur ce monument.

PLANCHES 100 ET 101.

Détails de ces Ruines.

Le style de ces ruines peut faire douter qu'elles aient appartenu au monument dont on vient de parler, et l'on pourrait les croire plus récentes. Elles n'ont point ce caractère mâle que les Grecs imprimaient à l'ordre dorique dans les beaux siècles de leur liberté ; les colonnes, fort espacées, paraissent trop maigres, et l'entablement, trop lourd, a de hauteur près de la moitié de celle des colonnes, en leur suposant même six diamètres, c'est-à-dire l'élévation la plus grande que les Grecs aient jamais donnée à cet ordre : il n'aurait été possible de s'en assurer que par des fouilles auxquelles les Turcs n'auraient pas consenti.

Le portique d'Auguste à Athènes est le monument dorique auquel j'ai trouvé le plus de rapport avec celui-ci : les proportions et les détails des chapiteaux sont presque les mêmes ; ils n'ont de hauteur que le tiers du diamètre, au lieu de la moitié, qui est la mesure assignée généralement aux chapiteaux doriques. Au reste, l'entablement de ces ruines d'Halicarnasse n'est pas, à beaucoup près, aussi parfait que celui du monument d'Athènes : la corniche en est lourde et trop peu saillante ; le soffite du larmier est incliné en

arrière, contre un usage constant et raisonné, et il est orné de petites gouttes dont la délicatesse ne s'accorde pas avec la pesanteur des membres qui les accompagnent; les métopes, qui doivent être carrés, sont un peu plus hauts que larges; les triglyphes ont plus d'un module de largeur, et les hauteurs différentes de leurs canaux altèrent la pureté de leurs formes; ils sont couronnés par une face et un biseau, qui forment bien distinctement cette cimaise que Vitruve, liv. III, chap. 3, dit appartenir à la frise, et que les modernes ont toujours comprise dans les membres de la corniche. Ici, l'architrave A, la frise B et la corniche C, sont formées chacune par une assise; on peut les distinguer dans la coupe de cet entablement, planche cent-unième, figure seconde. L'analogie qui se trouve entre ces ruines et un monument du siècle d'Auguste peut donc au moins balancer l'induction que l'on tire du local où elles sont placées, et les faire croire postérieures au règne de Mausole. Si la connaissance parfaite de morceaux semblables n'est d'aucune utilité pour les progrès de l'art, elle peut au moins servir quelquefois à en faire connaître l'histoire.

On a gravé sur la planche centième le dessin d'un tombeau que nous trouvâmes à quelque distance de ces ruines, et sur lequel on distingue les traces d'une inscription.

Des trois médailles d'Halicarnasse qui sont à la fin de ce chapitre, l'une présente la tête et le trident de Neptune, l'autre offre un trépied et la tête de Jupi-

ter; sur la dernière on voit d'un côté la tête d'Apollon, et de l'autre celle de Minerve (*).

PLANCHE 102 ET 103.

Vue et Plan d'Assem-Kalasi, autrefois Iasus.

Nous revînmes de Boudroun à Mélasso par la même route qui nous y avait conduits, et, après avoir passé encore un jour dans cette dernière ville, nous en partîmes à trois heures du matin, et nous arrivâmes après cinq heures de marche à Assem-Kalasi, où l'on ne retrouve plus que les vestiges d'une ville qui elle-même était élevée sur les débris de celle d'Iasus. Quelques malheureux Grecs vivent, sous les ruines des anciens monuments, du produit de la pêche, qui fut de tout temps la ressource de cette contrée. La ville d'Iasus, assez semblable par sa position à celle de Mételin, était située sur une petite île qui se trouve actuellement jointe au continent, soit que le petit bras de mer qui la séparait de l'Asie ait été comblé dans les différents siéges que cette place a essuyés, soit qu'il ait été rempli par les sables qu'a pu charrier un ruisseau qui n'est pas éloigné. Le rivage extérieur de l'île est revêtu d'une muraille épaisse, et dans le centre sont les ruines d'une forteresse près de laquelle on retrouve les débris d'un théâtre de marbre.

Nous examinâmes quelques ruines et quelques

(*) Voir, 1re partie de l'Atlas, le cul-de-lampe après la pl. 104.

tombeaux dont la planche cent troisième peut donner une idée, et nous levâmes ensuite le plan du port.

Les auteurs anciens nous fournissent quelques notions historiques sur la ville d'Iasus; elle était déjà considérable, suivant Thucydide, lorsqu'elle fut prise et pillée, 413 ans avant J.-C., par les Péloponésiens, que Tissapherne, Satrape de Lydie, avait engagés à se joindre à lui pour réduire le rebelle Amorgès qui s'en était emparé. La fidélité d'Iasus au parti des Athéniens lui attira encore le même sort huit ans après; Lysandre s'en empara la dernière année de la guerre du Péloponèse, fit massacrer tous les hommes en état de porter les armes, et fit vendre leurs femmes et leurs enfants (*). Si l'on pense à la stérilité des environs de cette ville et aux faibles ressources qu'ils offraient à ses habitants, on concevra difficilement comment elle put se relever aussi promptement après tant de malheurs, et comment elle put fournir des vaisseaux aux Perses, soixante-dix ans après, lors de l'expédition d'Alexandre (**). Sans doute le port d'Iasus servait à embarquer les productions de l'intérieur du pays, et le commerce suppléait à la stérilité de la contrée. Une pêche abondante pouvait bien faciliter aux habitants leur subsistance, mais non pas leur prêter des moyens de richesse, malgré toute leur activité à s'en occuper. Une anecdote rapportée par Strabon ne permet pas de douter de l'intérêt qu'ils

(*) Diod. Sic. Lib. XIII, cap. 104.

(**) Expedit. Alex. Lib. I.

y mettaient (*). Un musicien donnait sur la place des preuves de son talent au peuple assemblé; mais bientôt on entent le signal de la vente du poisson : tout l'auditoire déserte; un seul homme reste, qui paraît au musicien consterné le seul homme de goût qui soit dans Iasus. Il s'approche de lui pour l'en féliciter. « Quoi! dit celui-ci, le signal est donné? Adieu, j'y cours; que les dieux vous récompensent de m'avoir épargné cet inconvénient de ma surdité. »

Le dessin qui termine ce chapitre rappelle cet enfant chéri d'un dauphin, et qu'Alexandre fit prêtre de Neptune à Babylone; ou cet autre enfant qu'un de ces poissons promenait sur son dos dans le golfe d'Iasus, et qui vint expirer sur la côte, désespéré de n'avoir pu le sauver de la fureur des flots (**). Ces mêmes faits sont retracés sur les médailles d'Iasus que j'ai fait graver (***).

PLANCHE 104.

Caravane.

Puisque nos notions sur le commerce sont encore si vagues, et que, malgré les travaux de tant d'hommes éclairés, cette partie de l'administration n'est encore dirigée par aucuns principes certains, on ne doit pas s'attendre à le voir protégé sous un gouver-

(*) Strab. Lib. XIV.

(**) Plin. Lib. IX, cap. 8.

(***) Voir, 1re partie de l'Atlas, le cul-de-lampe après la pl. 104.

nement qui n'est susceptible d'aucunes vues étendues, et qui proscrit toutes les causes de bonheur et de prospérité. Une constitution absurde et cruelle étouffe l'industrie et arrête tous les moyens que l'intérêt personnel pourrait inventer et développer. Comme elle nuit à la culture et à la population, elle se prive également de tous les avantages qu'elle pourrait attendre d'un commerce plus favorisé; et cet empire immense, maître de pays auxquels la nature a tout accordé, ne peut jouir de ses bienfaits, et languit inanimé. Le commerce ne trouve que bien rarement, dans les grandes villes qui lui servent d'entrepôt, cette sécurité, cette indépendance et cette liberté, sans lesquelles il ne peut prospérer; et, dans l'intérieur des provinces, il court tous les dangers qu'entraînent l'anarchie du despotisme et l'état de guerre continuel où sont tous les sujets d'un despote. L'empire est sans cesse troublé par des guerres intestines, dont le souverain n'est souvent pas même informé; les pachas dévastent, avec des troupes, les provinces qu'ils ont déjà ruinées par leurs vexations; et des hordes de brigands achèvent de porter la désolation dans ces contrées malheureuses, et les privent des dédommagements que pourrait leur offrir le commerce. Dans un pays où l'on ne connaît de droits que ceux de la force, c'est de la seule force que l'on doit attendre sa conservation, et c'est cette nécessité qui a fait naître l'usage des caravanes, où les intérêts se réunissent pour se préserver mutuellement.

Sans autre protection que celle qu'il sait se procu-

rer, le commerce règle les routes qui conviennent à ses opérations; il fixe ses entrepôts, les multiplie ou les abandonne. Il y en a cependant que l'on peut regarder comme invariables, par leur extrême convenance avec le commerce de l'Europe : telle est la ville d'Angora, qui communique avec Smyrne et Constantinople par des caravanes dont les époques n'éprouvent jamais que de légères variations. Les villes principales communiquent ainsi entre elles à des époques connues, et qui deviennent plus fréquentes suivant la nature et l'activité de leurs rapports. Ces caravanes réglées ont un chef nommé *caravan-bachi*, avec lequel les voyageurs peuvent traiter pour eux et pour le transport de leurs marchandises, et qui leur vend la protection des braves qu'il tient à son service. Il y a aussi d'autres caravanes moins considérables, qui se forment par la réunion volontaire de plusieurs négociants, et alors ils élisent un chef qui se charge de pourvoir aux besoins de la communauté. Le départ de quelque personnage considérable est encore une occasion dont le commerce profite, en se soumettant toutefois aux vexations de celui auquel il est forcé d'avoir recours, et qui ne manque jamais cette occasion de satisfaire son avidité.

De toutes les caravanes, la plus considérable est sans contredit celle de la Mecque; quoique le voyage des saints lieux, si recommandé par le Koran, en soit le premier motif, elle est cependant l'occasion d'un commerce immense; chaque pèlerin forme une pacotille dont le produit le dédommage d'un acte de

dévotion aussi pénible, et augmente sa fortune en assurant son salut. C'est de Constantinople que part la tête de cette caravane, qui grossit à mesure qu'elle avance, et dont le départ ainsi que la route sont calculés sur la nécessité d'arriver à la Mecque la veille du Bayram des sacrifices, quarante jours après la fin du Ramazan. On peut voir dans Chardin et dans Thévenot des détails intéressants sur cet objet, mais qui nous entraîneraient trop loin.

VOYAGE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE ONZIÈME.

PLANCHE 105.

Ruines d'un Temple à Kiselgick, autrefois Euromus.

Après nous être reposés quelques heures sur les ruines d'Iasus, nous nous remîmes en marche, et, descendant une montagne couverte d'arbres et de broussailles, nous entrâmes dans une très-belle plaine arrosée par un ruisseau; là nous aperçûmes de loin les ruines d'un monument dont nous n'avions aucune connaissance, et dont la vue nous promit des plaisirs et des travaux pour le lendemain.

Le médecin arabe dont j'ai parlé m'accompagnait encore, et me conduisit chez l'aga, qui me reçut avec politesse, me permit d'aller dessiner le lendemain dans les environs de la ville, et me promit, pour le jour d'après, le spectacle d'un jeu turc donc je n'avais pas encore été témoin.

L'emplacement de la ville de Kiselgick n'offre aucunes ruines; mais à environ une lieue au midi on trouve celles d'une ville ancienne, parmi lesquelles on distingue les restes d'un théâtre et la plus grande partie d'un temple magnifique. Nous ne pûmes malheureusement découvrir aucune inscription qui nous indiquât le nom de cette ville. Chandler, s'appuyant sur la situation de ce temple, élevé dans une montagne, et environ à deux heures de chemin de Mylasa, comme l'était celui de Jupiter Stratus, suivant Strabon et Élien, croit que c'est l'ancien bourg de Labranda; mais il n'aurait pas commis cette erreur, s'il eût bien connu le passage de Strabon, qui dit positivement que ce bourg se trouvait sur la route de Mylasa à Alabanda. Cette dernière ville, très-reculée dans la Carie, était au nord-est de Mylasa, comme on peut le voir dans la carte, et Kiselgick se trouve, au contraire, au nord-ouest; on ne peut raisonnablement supposer que la route fît un détour assez considérable pour aller passer par un lieu éloigné de quatre-vingt-dix degrés de la route directe. Les ruines que je vais décrire ne paraissent donc pas appartenir au bourg de Labranda; je croirais plutôt que ce sont celles de la ville d'Euromus, et la chaîne de montagnes qui se termine à cet endroit m'en paraît une preuve.

Strabon, en décrivant la position d'Euromus, dit (*) « qu'une montagne appelée *Grius*, et qu'il

(*) Strab. Lib. XIV.

« ne faut point confondre avec le *Latmus*, prenant « son commencement au territoire de Milet, s'avance « vers l'orient dans la Carie, jusqu'à ce qu'elle ren- « contre *Chalcetores* et *Euromus*, et qu'elle finit et « reste comme suspendue au-dessus de cette dernière « ville. » L'inspection des lieux ne m'a point permis de révoquer en doute l'opinion que je propose. Cette ville d'*Euromus* n'a jamais été considérable; il en est cependant parlé plusieurs fois dans Tite-Live, Polybe et Pline (*). Quant à la ville de *Chalcetores*, je serais assez tenté de croire qu'elle était située de l'autre côté de *Grius*, à la place d'un méchant village dans lequel j'ai passé, et qui s'appelle aujourd'hui *Tarismanla.*

Le temple dont la planche cent cinquième offre la vue, est situé à une petite lieue de la ville de Kiselgick; il est construit en marbre blanc, et il est *périptère, hexastyle, corinthien;* les planches suivantes en indiqueront les détails.

PLANCHE 106.

Plan du même Temple.

Les quatre colonnes du milieu de la façade sont renversées; mais on retrouve encore les parties avancées du stylobate, qui contenaient les degrés par lesquels on montait au temple. Il n'existe plus qu'un angle des murs de la *cella*, et un des chambranles de

(*) Tit. Liv. Lib. XXXIII, cap. 30. Plin. Lib. V, cap. 29. Pol. Excerpt. Legat. 93.

la porte; mais ces points suffisent pour établir son plan, suivant des usages dont les anciens ne s'écartaient jamais. J'aurais acquis encore plus de certitude, s'il m'avait été possible de rechercher les fondations, et de faire remuer les débris dont elles sont couvertes; mais l'ignorance des habitants s'oppose sans cesse à la curiosité des voyageurs, et nous fûmes encore heureux de pouvoir mesurer ces ruines avec autant de soin que nous parvînmes à le faire.

PLANCHE 107.

Détails du même monument.

La figure première offre l'élévation du *posticum*, dont les colonnes existent encore, tandis que celles de la façade sont renversées. La proportion de ces colonnes est portée au dernier degré d'élégance; elles ont un peu plus de dix diamètres de hauteur; leurs bases et leurs chapiteaux sont de la plus grande richesse; au tiers de leur hauteur sont ménagées des tables de marbre sur lesquelles sont des inscriptions qui apprennent le nom de ceux qui ont donné les colonnes; je ne les rapporterai point ici, parce qu'elles se trouvent dans le recueil des inscriptions de Chandler (*). On sera sans doute étonné de la grande hauteur que je donne au fronton de ce temple, et qui le rapproche de la proportion que les modernes ont eu depuis le tort d'adopter; mais une des pierres

(*) Inscript. antiq. p. 19.

angulaires, retrouvée dans les ruines, m'a donné cette ouverture d'angle avec trop de certitude, pour que je n'aie pas été forcé de m'y conformer. Le style pur et élégant des colonnes me les fait croire beaucoup plus anciennes que toute la partie supérieure du monument, qui sans doute est d'un siècle fort postérieur, soit que cet édifice déjà détruit ait été restauré, soit que les colonnes aient été enlevées à un temple plus ancien et plus parfait. Cette dernière opinion semble confirmée par la différence qui se remarque entre les colonnes, dont les unes sont cannelées, tandis que le fût des autres est absolument lisse.

PLANCHE 108.

Détails du même Temple.

La figure première offre la coupe du *pronaos*, ou vestibule du temple; on y observe la hauteur de la porte, beaucoup plus grande qu'elle ne l'est ordinairement. Le chambranle a de largeur le cinquième de l'ouverture de la baie; mais il ne paraît point trop fort à cause de la hauteur de la porte, et il est d'ailleurs enrichi d'ornements du meilleur goût, dessinés dans cette même planche, figure seconde, et dans la précédente, figure troisième.

La figure troisième offre la coupe d'architrave, dont la hauteur est diminuée, et dont les profils sont changés du côté intérieur. La figure quatrième donne la base du pilastre.

PLANCHE 109.

Détails du même édifice.

Cette planche offre les détails de l'entablement, qui, sans avoir rien de choquant, n'a cependant pas cet ensemble et cette pureté que l'on admire dans les belles productions des Grecs; au reste, il n'est point terminé : la convexité de la frise et la disposition des plates-bandes de l'architrave indiquent que ces parties étaient destinées à recevoir les ornements qu'il est d'usage d'y sculpter.

Le tailloir du chapiteau est enrichi d'oves et de canaux, et ses angles sont aigus, comme les Grecs l'ont souvent pratiqué. Le premier rang des feuilles d'olivier monte aux deux tiers du second, au lieu de s'arrêter à la moitié. L'ensemble du chapiteau est fort agréable et d'une belle exécution.

PLANCHE 110.

Tournoi turc.

L'Aga avait joint à l'accueil le plus affable la promesse d'un spectacle qui piquait ma curiosité; il me tint parole, et l'on vint nous chercher le lendemain à la pointe du jour. En face de son palais, vaste et orné de galeries, était une grande esplanade que commençait à remplir une foule de cavaliers, dont le nombre s'augmenta de moment en moment. Leurs chevaux étaient magnifiquement équipés, et une musique bruyante semblait leur inspirer une nou-

velle ardeur. A peine fûmes-nous placés sur les galeries qui régnaient autour du palais, que tous les cavaliers s'avancèrent, armés d'un bâton d'environ deux pieds (*) de longueur, nommé *d'jérit*, qu'ils lancent comme le javelot. A leur selle est attachée une baguette dont l'extrémité, garnie d'un double crochet, leur sert à ramasser le *d'jérit*, qu'ils font sauter par ce moyen, et qu'ils rattrapent avec beaucoup d'adresse. Quelques esclaves à pied s'occupent aussi à ramasser les *d'jérits* et à les leur présenter.

Bientôt tous ces cavaliers se mêlèrent, et courant tour à tour les uns contre les autres, ils se lançaient avec force le *d'jérit* dans le dos; l'adresse de celui qui se trouve poursuivi, consiste à se jeter brusquement le corps en avant le long de l'encolure du cheval, afin de se dérober au bâton, qui passe alors pardessus sa tête.

C'était un spectacle intéressant, que de voir tous ces cavaliers montés sur des chevaux magnifiquement équipés, courant dans tous les sens, se poursuivant et s'évitant sans cesse.

L'aga, monté sur un très-beau cheval blanc, se mêla dans la foule, et se fit bientôt remarquer par son adresse; il ne trouva de rival digne de lui qu'un nègre, qui, moins respectueux ou plus adroit que les autres, lui lança son *d'jérit* trop vigoureusement pour ne lui pas faire beaucoup de mal. L'aga lui applaudit, et, lui fit donner quelque argent. Malgré toutes ses sollicitations, je me bornai au rôle de

(*) Soixante-cinq centimètres.

spectateur, et je crois que je fis bien. Ce jeu est l'exercice favori des Turcs qui ont quelque inclination pour la guerre.

PLANCHE 111.

Cartes, ancienne et moderne, des Environs de Milet.

Après avoir achevé d'examiner tous les environs de Kiselgick, nous en repartîmes le 13 juillet, à deux heures du matin, et nous entrâmes dans l'Ionie, cette contrée si fameuse, et qui, après la Grèce, est une des plus intéressantes pour les amateurs de l'antiquité.

Les Ioniens, originaires du Péloponèse, tiraient leur nom d'Ion, fils de Xuthus, le dernier des trois enfants d'Hellen; chassés de leur patrie par les Achéens, auxquels les Héraclides venaient d'enlever la leur, ils passèrent dans l'Attique, et s'embarquèrent ensuite avec des troupes de Thébains et de Phocéens, qui voulaient, comme eux, aller chercher de nouveaux établissements sur une terre étrangère (*). Ils abordèrent à la côte d'Asie sur les confins de la Lydie et de la Carie, dont les habitants se réunirent pour leur en défendre l'entrée; et ils y auraient sans doute réussi, s'ils n'eussent été en même temps attaqués par les Doriens. Cette division l'emporta sur toute la bravoure des Cariens, et ils furent contraints

(*) Paus. Lib. VII, cap. 2. Cette émigration eut lieu environ onze siècles avant Jésus-Christ, 130 ou 140 ans après la guerre de Troie.

de se retirer dans l'intérieur des terres, abandonnant aux aventuriers grecs les villes, qui depuis devinrent si célèbres. C'est alors que furent jetés les fondements de ces petites républiques libres, indépendantes, mais liées par un même intérêt, et dont les députés s'assemblaient tous les ans à *Panionium* (*), pour délibérer sur les objets relatifs à la cause commune; constitution dont la république de Hollande pourrait donner aujourd'hui une idée assez précise, si elle ne s'était pas donné un chef, que des remèdes violents pourraient seuls empêcher de devenir son maître, dans le cas où il oserait former le projet de l'assujettir. Treize villes composaient cette confédération (**); Milet, Myus, Priene, Éphèse, Colophon, Lédebon, Téos et Érythrée, bâties depuis long-temps, avaient été conquises par les Grecs à leur arrivée; ils fondèrent celles de Clazomène et de Phocée; les îles de Samos et de Chio se joignirent à la confédération, et toutes ces forces réunies s'emparèrent de Smyrne, à laquelle les vainqueurs conservèrent sa liberté, et qui devint la treizième ville de l'Ionie (***).

Suivant Pausanias et Strabon, les Grecs dont nous venons de rappeler les succès, n'étaient pas les premiers qui eussent pénétré dans cette partie de l'Asie; des Crétois s'étaient emparés long-temps auparavant, de Colophon et de Milet, et avaient reçu

(*) Ce fut l'assemblée même qui donna le nom au lieu où elle se tenait, *Panionium*, *toute l'Ionie.*

(**) Herod. Lib. I, 142. Strab. Lib. XIV. Ælian. Var. Hist. Lib. VIII, cap. 5.

(***) Herod. Lib. I, cap. 14-17.

parmi eux une émigration des Thébains, conduits par Manto, fille du devin Tirésias. Suivant Phérécyde, c'étaient les Léléges qui possédaient alors toute cette partie, jusqu'à la ville de Phocée; mais ces Léléges, dont il est souvent parlé dans ces temps reculés, ne sont-ils pas le même peuple que les Cariens?

Les rois de Lydie, ennemis naturels des Ioniens, les attaquèrent; Gigès prit la ville de Colophon; Priene fut emportée par son fils; ses successeurs continuèrent la guerre qu'il avait entreprise contre les Milésiens, et s'emparèrent de Smyrne; enfin Crœsus avait soumis tous les Ioniens, et les avait contraints de lui payer un tribut, lorsqu'il devint lui-même la victime d'un autre conquérant plus heureux. Cyrus s'empara de toutes les colonies grecques, qui, depuis cette époque, furent presque toujours sous le joug des Perses; elles étaient gouvernées par des tyrans particuliers que les Perses leur donnaient, et qui leur répondaient de la servitude de ces peuples, dont la liberté les eût alarmés.

Darius leur imposa un tribut considérable, et les obligea de le servir dans la guerre qu'il fit aux Scythes; ce fut à eux qu'il eut l'imprudence de confier la garde du pont qu'il avait jeté sur le Danube, et qu'ils eurent la faiblesse de n'oser livrer aux Scythes, comme ceux-ci le leur proposaient; événement qui, en assurant la perte de toute l'armée de Darius, eut donné aux Grecs les moyens de recouvrer leur liberté (*).

(*) Herod. Lib. IV, cap. 133, 136, 139.

Par une suite de cette inconséquence dont la conduite des peuples offre tant d'exemples, ces mêmes Grecs qui venaient de se refuser à une occasion aussi favorable, se révoltèrent au retour de ce prince, et attirèrent chez eux ses formidables armées; c'est là l'époque de tous les malheurs de la Grèce : Athènes leur fit passer des secours, et jura de défendre contre les Perses la liberté des colonies sorties de son sein. Aristagoras, l'un des chefs de la révolte, se mit à la tête de tous ces Grecs réunis, et s'empara de la ville de Sardes, qui fut brûlée; mais, au lieu de profiter de ce premier succès et de pousser ses conquêtes avec vigueur, il redouta l'approche des armées perses, et crut devoir se rapprocher de la mer. Cette retraite inspira du courage aux ennemis, qui poursuivirent les Grecs, les joignirent près d'Éphèse, et taillèrent en pièces une partie de leur armée. Les troupes qui échappèrent à ce désastre regagnèrent les vaisseaux, et parvinrent à soulever quelques villes voisines de l'Hellespont, toute la Carie et l'île de Chypre; mais ces efforts ne firent qu'attirer de nouveaux malheurs sur ces contrées, et rien ne put résister pour lors à la puissance des Perses. L'Ionie prolongeait seule ses efforts; mais la réduction de l'île de Chypre permit à Darius de tourner contre elle toutes ses forces, et sa flotte immense vint en investir toutes les côtes. Les Ioniens avaient porté toutes leurs forces sur mer, comme firent depuis les Athéniens avec plus de succès, et leur flotte, moins nombreuse de moitié que celle des ennemis, leur inspirait cependant la ter-

reur; ils n'osèrent l'attaquer qu'après en avoir, à force d'argent, séduit une grande partie; et malgré cette honteuse défection, les Grecs vendirent cher aux Perses une victoire qu'ils ne durent qu'à leur nombre. La destruction de leur flotte entraîna la prise de Milet, dont tous les habitants, réduits en esclavage, furent traînés au fond de la Perse, pour y fertiliser des déserts; et tous ces édifices superbes qui en faisaient une des plus belles villes du monde, furent brûlés et détruits entièrement. Toutes les villes qui osèrent faire quelque résistance furent traitées avec la même cruauté. Artapherne, satrape de Lydie, n'oublia rien de ce qui pouvait les affaiblir; et surtout il leur rendit ces tyrans particuliers, dont le joug leur était si odieux. Peut-être, malgré tant de malheurs encore si récents, allaient-ils tenter de nouveaux efforts pour s'en délivrer, lorsque Mardonius prit la place d'Artapherne; plus éclairé que ne le comportaient son rang et son pays, ce nouveau maître sentit combien il était difficile d'assujettir des peuples qui connaissaient le prix de la liberté, et en même temps combien ils serviraient utilement la Perse, s'il pouvait parvenir à rendre leurs intérêts communs aux siens; par un de ces plans qui n'appartiennent qu'à quelques génies élevés, il rendit aux Grecs leur liberté, leurs magistrats, leurs lois et leurs temples. Depuis cette époque, ils servirent les Perses avec une fidélité qui justifia Mardonius, et qui leur fit oublier ce qu'ils devaient à leurs anciens compatriotes; ils augmentèrent la flotte de Xerxès,

et combattirent à Salamine; mais après le combat de Mycale, encouragés par les pertes multipliées des Perses, certains d'échapper à leur vengeance, et révoltés par l'incendie de leurs temples, ils prirent les armes et consolidèrent enfin leur liberté. Ils la conservèrent jusqu'à la paix d'Antalcide, dans laquelle, trahis par les Athéniens et les Lacédémoniens, ils retombèrent sous le joug des Perses, pour n'en plus sortir qu'à la conquête d'Alexandre, dont les successeurs la possédèrent jusqu'au moment où les Romains s'emparèrent de toute l'Asie. De plus grands détails nous mèneraient trop loin, et ce serait rappeler toute l'histoire ancienne, que de faire celle de ces colonies si célèbres; peut-être même n'aurais-je pas dû céder au désir de retracer les faits principaux dont on va parcourir avec moi le théâtre.

Nous continuâmes de marcher dans une gorge qui sépare le mont *Grius* du mont *Latmus*, et nous aperçûmes bientôt un lac assez vaste. Nous arrivâmes sur ses bords, ayant à notre droite un village nommé *Bafi*, qui lui donne aujourd'hui son nom; mais ce ne fut qu'après bien des incertitudes et des recherches, que je parvins à reconnaîtrc les lieux où nous étions, et à me rendre compte des révolutions qui ont changé la surface de cette contrée. Cet objet, intéressant pour la géographie et l'histoire, demande quelques détails particuliers.

Toute la plaine que parcourt actuellement le Méandre était autrefois un golfe dont l'extrémité avait déjà été comblée du temps d'Hérodote, qui le premier

nous a transmis cette antique tradition (*). De ce golfe en sortait un autre qui, resserré par le mont *Grius*, s'étendait vers le midi, allait se terminer au pied du Latmus, et en recevait son nom. Ce *Latmicus sinus*, qui forme actuellement un lac, a subsisté long-temps après le golfe, dont il faisait originairement partie, et n'a été séparé de la mer que par les attérissements successifs qu'ont produits les terres charriées par le Méandre.

A l'époque de l'arrivée des Grecs en Ionie, le rivage de la mer régnait depuis *Myus* jusqu'à *Priene*, et ces deux villes, actuellement si éloignées de la mer, avaient d'excellents ports.

Du temps de Strabon, c'est-à-dire trente ans après l'ère chrétienne, le continent était accru considérablement, et n'était plus qu'à trente stades de Milet.

Cinquante ans après, Pline dit que l'embouchure du Méandre n'était plus qu'à dix stades de Milet, et cette distance était alors la largeur du détroit par lequel le golfe de *Latmus* communiquait encore à la mer; mais quatre-vingt-dix ans plus tard, Pausanias nous montre ce détroit entièrement obstrué, et le Méandre se jetant à la mer sous les murs de Milet (**).

En 866 son embouchure était près d'un lieu nommé *Cepi*, connu dans l'histoire par la trahison de l'empereur Michel, qui y fit assassiner son oncle Bardas (***).

(*) Herod. Lib. II, c. 10. Strab. Lib. XIV.

(**) Plin. Lib. V, c. 29. Paus. Lib. II, c. 5, et Lib. VIII, c. 24.

(***) Cedr. Hist. Byzant. tom. VIII, p. 566.

Les îles de *Lade* et d'*Asterius*, célèbres par la victoire que les Grecs remportèrent sur ces bords le jour même qu'ils triomphaient à Platée des mêmes ennemis, sont aujourd'hui engagées dans le continent, et forment au milieu de cette plaine marécageuse deux mornes élevés, sur l'un desquels est un hameau nommé *Patmos;* enfin les îles *Trageæ*, qui, suivant Strabon, servaient de retraites aux pirates, tiennent également au continent.

De toutes les révolutions causées par l'action des courants qui entraînent les terres et les poussent vers leurs embouchures, aucune n'est aussi évidente, aussi facile à observer, que celle dont je viens d'exposer les époques successives; et si l'on pouvait ajouter quelque degré de clarté aux objets déjà traités par M. de Buffon, cet exemple servirait de démonstration à la théorie qu'il établit; c'est par ce mécanisme des eaux que les sables enlevés aux montagnes sont descendus par les vallées, et que tant de fleuves ont augmenté le continent qu'ils parcouraient, et reculés les rivages sur lesquels ils versaient leurs eaux dans la mer. C'est ainsi que, dans les siècles dont la tradition même n'existe plus, le Nil et le Rhône ont diminué la surface de la Méditerranée; que dans le Nouveau-Monde le fleuve des Amazones et l'Orénoque ont formé de nouveaux terrains, et que le Missisipi a créé toute la partie méridionale de la Louisiane.

Au-delà d'une élévation qui sépare le lac du village de *Bafi*, sont les ruines de la ville d'Héraclée; Chandler, le seul voyageur qui m'ait précédé dans

cette partie, les a prises pour celles de *Myus*, mais son erreur me paraît évidente. Pausanias nous apprend qu'Héraclée était bâtie au fond du *Latmicus sinus*, et que, tirant son nom de son emplacement, elle s'était long-temps appelée *Latmos ;* Poliænus dit que sa position la rendait très-difficile à assiéger, ce qui convient parfaitement à ces ruines, dont une partie est sur le bord de la mer, et l'autre s'étend sur les hauteurs dépendantes du *Latmus ;* enfin son éloignement du Milet s'accorde assez bien avec l'indication de Strabon, suivant lequel cette distance était de plus de cent stades (*); *Myus*, au contraire, était sur la rive gauche du Méandre, et à soixante stades de Milet en remontant ce fleuve : cette observation aurait dû préserver Chandler des inadvertances géographiques qu'il a commises, et que je ne continuerai pas de relever (**).

On ignore en quel temps fut fondée la ville de *Latmos*, depuis *Héraclée ;* mais il est certain qu'elle partagea le sort des autres villes de l'Ionie. Les Grecs qui les habitaient, et qui n'avaient pu défendre leur liberté contre la puissance des Perses, profitèrent, pour la recouvrer, des malheurs de Xerxès, et la journée de Salamine leur rendit leur indépendance ; mais *Latmos* ne jouit pas long-temps de ce bonheur, et fut victime de l'adresse et des talents d'Artémise, après avoir su résister aux efforts de ses troupes (***).

(*) Strab. Lib. XIV.
(**) Travels in Asia minor, by Chandler, p. 170 et 171.
(***) Pol. Stratag.

Cette reine, la même qui avait si bien servi le roi de Perse dans son expédition malheureuse, désespérant d'emporter une place si avantageusement située, leva le siége, et, faisant cacher ses troupes dans les montagnes voisines du *Latmos*, feignit de vouloir offrir un sacrifice à Cybèle, dans un bois consacré à cette déesse, et qui n'était qu'à sept stades de la ville; les habitants, trop crédules, sortirent pour être témoins de cette fête, et ne purent opposer aucune résistance aux troupes cariennes. *Latmos* resta sous la domination d'Artémise jusqu'à sa mort, et ne recouvra sa liberté que pour retomber encore dans les embûches de Mausole, son successeur; elle suivit depuis le sort de l'Ionie; et du temps de Strabon elle avait changé de nom, et s'appelait *Héraclée*. Elle était alors très-peu considérable, et pour la distinguer d'une autre ville du même nom, située à peu de distance, on l'appelait *Heraclea ad Latmum*. On distingue encore dans ses ruines, qui sont considérables, les vestiges d'un temple et ceux d'un théâtre creusé dans la montagne. Près de la ville était une caverne dans laquelle le berger Endymion avait dormi trentre ans par l'ordre de Jupiter, et où l'on avait long-temps révéré son tombeau; on retrouve effectivement plusieurs grottes qui depuis ont servi d'asiles aux premiers Chrétiens, et sont encore habitées par quelques caloyers.

En face d'Héraclée est une petite île qui portait aussi dans l'antiquité le nom de *Latmos*, et qui paraît trop couverte de ruines pour n'avoir pas fait partie de la ville. J'avais d'abord eu l'espérance de pouvoir

examiner ces décombres, et j'entrai dans une nacelle que nous trouvâmes sur la côte; mais à peine eus-je quitté le rivage, qu'elle fit eau de toutes parts, et la crainte de couler bas me força d'abandonner mon projet.

PLANCHE 112.

Vue de la Fontaine de Biblis et de la Plaine du Méandre.

Je continuai ma route le long du lac, ayant le mont *Grius* à ma gauche, par un chemin très-resserré, et lorsque nous eûmes atteint l'extrémité du lac, nous tournâmes à l'ouest autour de la base de la montagne, et nous arrivâmes avant le coucher du soleil à un hameau nommé *Jechilkeui*. Nous passâmes la nuit sur les bords d'une belle fontaine, que nous ne tardâmes pas à reconnaître pour la fontaine de Biblis, *filia Mæandri, toties redeuntis eodem* (*). Le plaisir que nous eûmes à nous rappeler ses amours, ses malheurs, et le poète charmant qui les chanta, fut bien compensé par les tourments que nous fit éprouver un nuage de cousins et d'insectes de toute espèce; ce fut inutilement que nous essayâmes de nous en garantir par une grande fumée; l'air était obscurci par la multitude de ces animaux, et leurs piqûres continuelles étaient un supplice insupportable. Je ne m'étonnai plus s'ils avaient autrefois contraint les habitants de *Myus* d'abandonner leur ville. Ceux

(*) Métam. L. IX.

qui habitent aujourd'hui ses environs couchent sur les terrasses de leurs maisons et sous des espèces de tentes, ou bien sous de petites plates-formes soutenues par des piquets, afin de se préserver des scorpions et des serpents, qui y sont fort communs.

Les eaux de la fontaine de Biblis forment un petit ruisseau qui se jetait autrefois dans le port de Milet, et qui se réunit actuellement au Méandre, en passant dans les ruines de cette ville. On voit donc, dans la planche 112, une partie du cours du Méandre, et au-delà le mont *Mycale*.

PLANCHES 113 ET 114.

Temple d'Apollon Didyme.

Avant de continuer ma route vers Milet, je crois devoir parler du fameux temple d'*Apollon Didyme*, qui n'en était éloigné que de cent quatre-vingts stades, et dont le territoire était d'ailleurs dépendant de cette ville (*).

Long-temps avant l'arrivée des Grecs en Asie, l'oracle des *Branchides* était fameux, par les hommages de toute la contrée, et par les riches offrandes que Cræsus, roi de Lydie, y avait envoyées (**). Il devait son existence à *Branchus*, jeune homme chéri d'Apollon, et qui lui avait consacré un temple en ce

(*) Plin. Lib. V. cap. 29. Les stades dont Pline se sert ici, sont de petits stades de 1,100 au degré, dont 180 égalent 12 milles romains, ou quatre de nos lieues communes.

(**) Herod. L. I, c. 92. Paus. L. VIII, c. 2.

lieu. Les prêtres qui l'y servaient s'appelaient *Branchidæ* (*), ainsi que la contrée où il était placé, qui retint son nom, lors même que le temple eut pris celui d'Apollon *Didyme*, de *Didymos, geminus;* expression qui nous indique que ce dieu n'y était pas adoré seul, ce que confirme Étienne de Bysance, en nous apprenant que Jupiter y était adoré conjointement avec Apollon.

Après l'expédition de Xerxès contre la Grèce, ce prince se vengea sur l'Ionie, des affronts qu'il venait de recevoir dans l'Attique, et tous les temples de l'Asie furent la proie des flammes. Celui des *Branchides* fut livré avec tous ses trésors par ses propres prêtres, qui, craignant la vengeance des Grecs, suivirent le roi de Perse, et allèrent fonder une colonie sur les frontières de la Sogdiane (**). Leurs descendants expièrent leur crime; lorsque Alexandre eut conquis la Perse et qu'il parut sur leurs terres à la tête de son armée, il fit raser la ville et égorger tous les habitants, à la prière des Milésiens qui servaient dans son armée. Leurs compatriotes s'étaient empressés de réparer le désastre causé par Xerxès, et avaient élevé à Apollon un nouveau temple infiniment plus riche que le premier. Il était au milieu d'une enceinte aussi large qu'un gros bourg, et qui contenait aussi plusieurs petits temples et un bois sacré.

La statue du Dieu, ouvrage de Canacus de Si-

(*) Pomp. Mel. L. I. c. 16.
(**) Strab. Lib. XIV. Q. Curt. L. VIII. c. 5.

cyone, qui avait été enlevée par Xerxès, ne fut rendue que par Séleucus Nicanor (*); mais dès la consécration du nouveau temple, le Dieu avait recommencé à y rendre ses oracles, et l'on sait qu'il fut consulté par Alexandre (**).

Au nord du temple était un petit port nommé *Panormus*, où abordaient les étrangers qui venaient consulter l'oracle, et où se jette un ruisseau que les anciens prétendaient sortir du mont Mycale, et passer sous la mer pour venir reparaître dans les environs du temple (***). Ce monument est à dix-huit ou vingt stades, c'est-à-dire à un mille de la mer; il n'en reste plus que trois colonnes entières, surmontées d'une simple architrave, mais entourées d'un amas prodigieux de marbres brisés. Cependant ces fragments et quelques bases encore en place viennent à l'appui des indications que les anciens nous ont transmises, et donnent au moins un grand degré de probabilité à mes conjectures.

Ce temple, l'un des édifices les plus magnifiques qu'aient produits les arts de la Grèce, était d'ordre ionique; il était *décastyle*, c'est-à-dire qu'il avait dix colonnes à sa façade; *diptère*, c'est-à-dire entouré de deux rangs de colonnes, et je pense qu'il était aussi *hypèthre*, c'est-à-dire qu'il était découvert, et que dans son intérieur il régnait un péristyle formé par deux ordres élevés l'un sur l'autre. Deux raisons m'en-

(*) Paus. L. II. c. 10. L. VIII. c. 46.
(**) Freinsh. Suppl. ad Q. Curt. L. II. c. 7.
(***) Her. L. I. c. 157. Thucyd. L. VIII. L. V. c. 7.

gagent à lui assigner ce dernier caractère, le plus riche de tous ; Strabon et Pausanias disent positivement qu'il était si grand, que l'on avait été forcé de le laisser découvert (*) ; et de plus je trouve dans ses ruines une colonne dont le chapiteau (planche 114, fig. 2) est d'un style particulier, et dont le diamètre est beaucoup moins fort que celui de l'ordre extérieur : ne doit-on pas croire que cette colonne faisait partie de la galerie intérieure ? Il faudrait avoir la possibilité de remuer ces ruines immenses, pour être en état de porter un jugement certain sur ces objets, mais il ne me paraît manquer que ce degré de certitude au plan que je propose.

Parmi les fragments retrouvés dans ces ruines, on distingue un chapiteau pilastre (planche 114, fig. 5) qui me paraît avoir appartenu aux *antes* du temple, quoique les voyageurs anglais qui ont déjà publié ces ruines soient d'une opinion différente ; ils voudraient, pour lui assigner cette place, que ses faces fussent égales, ce qui n'existe cependant point dans un grand nombre de temples anciens, tels que ceux de Minerve, de Thésée et d'Erechthée à Athènes. Dans tous ces monuments, la face latérale du chapiteau des *antes* est beaucoup plus étroite que l'autre ; il était donc inutile, pour employer celui-ci, de supposer, comme ont fait les auteurs anglais, une suite de pilastres régnant sur les murs du temple, ce qui n'est autorisé par aucun exemple des beaux temps de

(*) Strab. L. XIV. Paus. L. VII. c. 5.

la Grèce, et ce qui, dans un temple diptère, aurait encore embarrassé la galerie, déjà trop étroite, qui environne la *cella*.

La frise, dont la figure quatrième offre un fragment, et qui représente des griffons tenant une lyre, trouve sa place à la partie supérieure des murs de la *cella*. Au reste, on doit plaindre ceux qui, ayant la passion de l'architecture, et regardant les anciens comme nos maîtres dans ce bel art, sont réduits à des conjectures sur les vestiges de ces chefs-d'œuvre.

PLANCHE 115.

Vue des Ruines de Milet et du Cours du Méandre.

Les grands changements que le cours du Méandre a fait éprouver à la contrée qu'il parcourt, avaient égaré tous les géographes sur la véritable position de Milet, qu'ils cherchaient toujours à placer sur les bords de la mer. A la parfaite connaissance des révolutions qui ont reculé le rivage se joint le témoignage de plusieurs inscriptions, dans lesquelles on lit le nom de cette ville, et qui se trouvent parmi les marbres dont sont couverts tous les environs de *Palatsha ;* ainsi il ne peut plus rester aucun doute sur cette position.

J'ai parcouru toutes les ruines de Milet, et nulle part je n'ai éprouvé autant de regrets. De tous ces édifices superbes qui embellissaient cette capitale de l'Ionie, si célèbre par son commerce, ses richesses,

ses arts et ses sciences, il ne reste plus que des marbres mutilés, la plupart à demi enterrés; toutes les colonnes sont brisées, renversées; nuls vestiges reconnaissables de ce temple de Cérès que la déesse défendit elle-même contre les soldats d'Alexandre, ni de ce tombeau de *Nilée*, fondateur de la ville, qui, suivant Pausanias, se voyait près des murs, sur le chemin du temple d'Apollon Didyme.

On reconnaît cependant encore l'emplacement de cette citadelle, construite par Tissapherne sur l'isthme qui séparait le nouveau Milet de l'ancienne ville appelée *Palæ-Miletus*, et située sur une péninsule que son élévation fait encore distinguer au milieu de la plaine. Les Turcs ont construit une nouvelle forteresse sur les fondements de l'ancienne; mais elle est abandonnée, quoique les murailles en soient encore en assez bon état.

A peu de distance de cet endroit sont les ruines d'un théâtre, dont la partie circulaire, assez bien conservée, n'est point creusée dans une colline, comme beaucoup d'autres théâtres de la Grèce. Il est entièrement construit en pierre, comme celui de Marcellus à Rome; il paraît, par quelques parties encore existantes, qu'il était revêtu de marbre et enrichi de sculptures. Il ne reste absolument rien de toute la partie de la scène. On voit sur le devant de la planche cent quinzième une partie de ce théâtre; au-delà, le fort dont je viens de parler, et le village *Palatsha*, dominé par le mont *Grius*.

Au milieu de la plaine, le Méandre forme tous ces

détours qui l'ont rendu si célèbre (*), et se jette à la mer, après avoir passé près de deux monticules, qui sont les anciennes îles de *Lade* et d'*Asterius*, actuellement engagées dans les terres; à droite est le mont de Micale, et plus loin la pointe du promontoire *Trogilium*.

Lorsque nous eûmes terminé nos recherches et nos travaux, nous nous disposâmes à continuer notre route, et nous passâmes le Méandre dans un petit bac qui existait déjà lors du voyage des marchands anglais dont Spon a inséré la relation dans son ouvrage.

Il faut observer que le Méandre n'a pas seul comblé tout le golfe de Milet; le fleuve *Gæsus*, qui autrefois se jetait à la mer, et qui se joint aujourd'hui au Méandre, sous le nom de *Cali-besh-Osmoc*, a produit

(*) Ovide, dans la peinture qu'il fait du labyrinthe de Crète, compare ses chemins tortueux et multipliés aux replis sans nombre du Méandre.

Non secus ac liquidus Phrygiis Mœandros in arvis
Ludit, et ambiguo lapsu refluitque fluitque,
Occurensque sibi venturas aspicit undas;
Et nunc ad fontes, nunc in mare versus apertum,
Incertus exercet aquas: ita Dædalus implet
Innumeras errore vias, etc.

Métam. L. VIII, v. 162.

Sénèque compare au cours du Méandre l'incertitude et la fureur d'Hercule.

Qualis incerta vagus
Mæander unda ludit et cedit sibi
Instatque; dubius litus an fontem petat.

Senec. Her. fur. v. 683.

les mêmes effets, et comblé toute la partie comprise entre l'île dè *Lade* et *Priene* (*).

Nous avons jusqu'à présent suivi le rivage occidental du golfe de *Latmus;* mais sur la partie opposée étaient aussi deux villes connues dans l'antiquité, *Pyrrha* et *Myus;* la première, très-peu considérable, se trouve nommée dans Strabon, Pline et Ptolomée. Le premier la place à cent stades d'Héraclée, et ne donne d'ailleurs aucun détail sur son histoire. *Myus*, plus considérable, était un port de mer lorsque les Grecs s'en emparèrent à leur arrivée dans l'Ionie, et elle suivit le sort des autres colonies grecques. Artaxerxès *Longue-main* la donna à Thémistocle pour la dépense de sa table (**). Lorsque l'entrée du golfe de *Latmus* fut obstruée, les eaux, croupissant dans le lac, engendrèrent une si grande quantité d'insectes, que les habitants furent obligés de l'abandonner et de se retirer à Milet. Depuis cette époque, il n'est plus fait aucune mention de *Myus*, et Pausanias parle seulement d'un temple de Bacchus en marbre, qui existait encore de son temps (***).

A quatre stades de cette ville était un lieu nommé *Thymbria*, près duquel on trouvait un antre appelé *Charonium :* on le croyait une des bouches de l'enfer; il en sortait des vapeurs pestilentielles, dont l'influence maligne allait frapper les oiseaux jusque dans

(*) Herod. Lib. IX, cap. 96. Pomp. Mel. Lib. I, cap. 17. Plin. Lib. V, cap. 29.

(**) Corn. Nep. Themist., c. 9, v. 10.

(***) Paus. Lib. VIII, c. 2.

les airs ; et ce vaste souterrain communiquait, disait-on, avec un autre semblable, voisin d'*Hierapolis*, aujourd'hui *Pambouck-Kalasi*, éloigné de quarante lieues (*).

PLANCHE 116.

Vestiges du Temple de Minerve Polias à Priene.

De *Myus* à *Priene* on comptait environ quarante stades, mais je ne pris point cette direction, et j'arrivai sur l'emplacement de cette ville, en passant auprès du mont *Mycale*, et en suivant le lit du *Gæsus*, alors desséché par les grandes chaleurs. De vastes ruines confirment ce que l'histoire nous apprend de la richesse et de l'étendue de *Priene ;* on reconnaît parfaitement l'enceinte de ses murailles; trois de ses portes existent encore, ainsi qu'une partie de la citadelle. Dans la ville on distingue les vestiges d'un théâtre, ceux d'un stade, et surtout les ruines magnifiques du temple de Minerve *Polias*, déesse tutélaire de *Priene*. On lit encore l'inscription suivante sur une des *antes* de cet édifice :

ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ
ΑΝΕΘΗΚΕΤΟΝΝΑΟΝ
ΑΘΗΝΑΙΗΙΠΟΛΙΑΔΙ

LE ROI ALEXANDRE
A DÉDIÉ CE TEMPLE A MINERVE CIVIQUE.

(*) Environ dix-huit myriamètres.

Malgré cette inscription, il n'est pas certain que ce temple soit un des bienfaits d'Alexandre pour ses nouveaux sujets de l'Asie; peut-être les habitants de *Priene* furent-ils plus faciles que ceux d'Éphèse, et permirent-ils à ce prince, jaloux de tous les genres de gloire, de s'attribuer aux yeux de la postérité le mérite de cette entreprise achevée, ou au moins fort avancée, lors de ses premières conquêtes. Un grand nombre d'inscriptions que l'on remarque sur les débris, éclairciraient peut-être ces soupçons; mais les unes sont presque effacées, les autres sont couvertes par des masses qu'il est impossible de remuer. Malgré ces difficultés, Chandler a recueilli parmi ces ruines quelques inscriptions intéressantes; on remarque surtout celle qui contient un traité fait entre les habitants de Priene et ceux de Samos, touchant les limites de leurs territoires, car ces insulaires possédaient dans le continent la ville de *Néapolis*, aujourd'hui *Scala-Nova*, et les territoires voisins.

Il paraît que le temple de Minerve était *périptère*, et qu'il était placé au milieu d'une enceinte ornée de colonnes; les débris d'un mur, et divers fragments de corniches et d'architraves, la font assez bien reconnaître. Quoique ces cours sacrées qui environnaient les temples, fussent assez usitées chez les anciens, il nous en reste cependant peu d'exemples; on peut s'en former une idée d'après le petit temple d'Isis, découvert dans les fouilles de *Pompeia*, où cette enceinte ornée de colonnes est encore entière. Le temple de Priene était un des chefs-d'œuvre de

Pithéus, célèbre architecte, qui employa l'ordre ionique, récemment inventé dans cette contrée dont il a reçu son nom.

J'ai fait graver dans la planche cent seizième quelques fragments du temple de Minerve *Polias*, un chapiteau, une base, une corniche enrichie d'ornements et de têtes de lion. Toutes les parties de cet édifice sont tellement renversées, que l'on n'a pu en recueillir que des fragments. Les figures cinquième et sixième offrent les deux côtés différents d'un chapiteau à quatre faces, trouvé parmi les débris du temple, et dont j'ignore l'emploi. On en voit d'analogues à celui-ci, sur deux pilastres isolés, dans l'intérieur du temple de Diane à Nîmes; mais un seul exemple est insuffisant pour autoriser une supposition que n'étaie point l'usage général des anciens. Cette planche a été copiée d'après l'ouvrage des Antiquités de l'Ionie, publiées par Chandler (*) : je n'aurais pu rien donner de mieux; l'architecte qui l'accompagnait a mesuré ces ruines, ainsi que celles de *Jotan*, avec la plus scrupuleuse exactitude; et si j'ai cru devoir contredire ces voyageurs sur quelques objets de géographie ou d'architecture, je n'en rends qu'un hommage plus sincère à leurs travaux, et surtout au mérite des inscriptions qu'ils ont recueillies.

Priene est la patrie de Bias, l'un des sept sages de la Grèce, et qui sans doute méritait cet honneur, quoiqu'il ne nous reste de lui que quelques sentences assez triviales. C'est à lui qu'on attribue cette maxime

(*) *Ionian Antiquities*, un vol. in-fol.

si triste et si odieuse, de vivre avec notre ami comme s'il devait un jour devenir notre ennemi ; maxime indigne d'un sage, puisqu'elle tend à bannir l'amitié de dessus la terre. D'autres l'imputent à Thalès, né à Milet, et comme Bias, l'un des sept sages, philosophe plus célèbre, auteur de la secte ionique et de plusieurs découvertes en astronomie. Il avait voyagé en Egypte, et peut-être ne fit-il qu'apporter en Grèce les connaissances des prêtres égyptiens. C'est lui qui dans sa jeunesse refusa de se marier, parce qu'il n'était pas encore temps, disait-il, et qui dans l'âge mûr le refusa encore, parce qu'il n'était plus temps.

Nous placerons, sinon parmi les sages de la Grèce, au moins parmi les philosophes de Milet, la fameuse Aspasie, maîtresse et femme de Périclès. Son nom fut de son temps si célèbre dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure, que le jeune Cyrus donna le nom d'Aspasie à une de ses maîtresses, qui, comme celle de Périclès, unissait au goût des plaisirs la philosophie, l'esprit et les talents. L'Aspasie de Milet enseignait, disait-on, la politique à Périclès, et la philosophie à Socrate. Si l'on n'avait pour garants de cette opinion que les écrivains des âges suivants, Plutarque, Athénée, Elien, on pourrait récuser des autorités suspectes, les soupçonner d'exagération, et penser qu'Aspasie, digne par son esprit et par ses grâces, de la société de ces grands-hommes, ne leur apprenait pas plus la politique et la philosophie, que Ninon n'enseignait l'art de la guerre au grand Condé, qui recherchait sa conversation ; mais c'est Platon,

c'est Xénophon, disciples et admirateurs de Socrate, et contemporains d'Aspasie, qui lui rendent ce témoignage. L'un nous assure qu'elle avait composé plusieurs des harangues que prononça Périclès; l'autre introduit dans un de ses Dialogues, Socrate enseignant l'éloquence à Critolaüs, et finissant par renvoyer son disciple aux leçons d'Aspasie, qui lui en apprendra davantage. Quoi qu'il en soit, elle exerça sur Périclès un empire qui ne finit qu'avec la vie de ce grand-homme. Son amour pour Aspasie ne fit que s'accroître par les chagrins dont cette passion fut pour lui une source féconde. Il eut la douleur de voir ses amours jouées sur le théâtre avec toute la licence républicaine; on accusait Aspasie d'avoir occasioné la guerre du Péloponèse, et d'avoir armé contre Lacédémone le courroux de *Jupiter olympien;* c'était le nom que l'on donnait à Périclès dans les satires et les comédies. Il vit sa maîtresse, ou plutôt sa femme, traduite en justice et au moment d'être condamnée pour le crime d'irréligion; ce fut le désespoir et les larmes de Périclès qui attendrirent ses juges, et le chef de la Grèce ne dut qu'à leur pitié l'arrêt qui lui conservait une femme sans laquelle il ne pouvait supporter la vie. Le philosophe Anaxagore, son maître et son ami, condamné pour ce même crime d'irréligion, n'avait reçu de son disciple qu'une protection impuissante, qui se réduisit à le faire évader. Le respect dû aux femmes, et surtout aux femmes philosophes, fait qu'on s'afflige de voir qu'après la mort de Périclès, Aspasie ait épousé un

citoyen obscur et sans mérite, un marchand de bestiaux. C'était un étrange successeur pour le Jupiter olympien. Malgré cet oubli d'elle-même, son nom s'est transmis à la postérité avec autant d'éclat que celui des philosophes les plus célèbres, ses contemporains et ses compatriotes. C'est ce qui explique et justifie la gravure que l'on s'est permis de placer à la fin de ce chapitre.

Les médailles de Milet sont communes, et présentent presque toutes la tête d'Apollon Didyme; on en trouve une sur laquelle il est représenté debout, portant un cerf et un arc. Le revers de ces médailles offre le signe du lion, type ordinaire des Milésiens, avec différents noms de magistrats (*).

(*) Voir, 1re partie de l'Atlas, le cul de lampe après la pl. 116.

VOYAGE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE DOUZIÈME.

PLANCHE 117.

Carte de la route de l'Auteur, depuis le Méandre jusqu'au Golfe d'Adramyti.

Après avoir achevé d'examiner les environs de Priene, nous nous remîmes en marche et nous reprîmes la route d'Éphèse. J'avais d'abord compté m'avancer davantage dans l'intérieur des terres, mais la dissension qui s'était mise parmi mes conducteurs me força de renoncer à ce projet; depuis l'instant de mon débarquement ils s'occupaient très-peu de me servir, et beaucoup de me voler. J'aurais pu m'en consoler peut-être, si au moins leur bonne intelligence eût un peu adouci le triste rôle qu'ils me faisaient jouer; mais ils ne couvraient leurs friponneries d'aucun de ces égards qui sont, dans nos climats, un des fruits de la civilisation; il n'y a point de pays où l'on soit volé aussi désagréablement qu'en Turquie.

Un Arménien que j'avais pris à la recommandation de tous les Français établis à Smyrne, se trouva le seul malhonnête homme de cette nation que l'on y eût vu depuis un siècle. Heureusement le hasard m'en a fourni depuis un autre dont le zèle, l'intelligence et la probité m'ont sauvé la vie dans la suite de mon voyage. Le Grec que l'on avait envoyé par terre me joindre au golfe de *Macri*, avait de fréquentes disputes avec l'Arménien; le marchand turc, qui devait m'être d'un si grand secours, ne voulait, disait-il, se mêler que de ses affaires, et il tenait bien cet engagement; enfin un janissaire, qui me suivait depuis Smyrne, facilitait aux soldats des différents endroits où nous passions, tous les moyens de me rançonner. Le médecin arabe dont j'ai parlé changea tous mes soupçons en certitude; car étant une nuit couché avec lui sur une galerie, j'entendis mes gens qui se disputaient très-vivement; je le priai de se cacher pour les écouter, et j'appris bientôt qu'ils n'étaient pas d'accord sur le partage de leurs profits, ni sur la manière de les augmenter. Ils se doutèrent sans doute des avis que m'avait donnés l'Arabe; car le lendemain celui-ci, avec l'air de la terreur, vint me dire qu'il se trouvait contraint de me quitter. Ayant vainement tenté tous les moyens de le retenir, j'ajoutai à une montre que je lui avais déjà donnée, une pièce d'écarlate qu'il avait paru désirer vivement, et nous nous séparâmes avec regret, en nous souhaitant mutuellement une meilleure fortune. Ce ne fut qu'après être monté à cheval et s'être un peu éloigné avec moi,

qu'il me dit les motifs de son départ : mes gens, furieux de ce qu'il avait nui par ses conseils au soin de leurs affaires, avaient été jusqu'à le menacer de l'assassiner, s'il continuait encore à me suivre ; et il les en croyait tellement capables, que je ne pus l'engager à me donner seulement deux jours de plus. Il partit, et me laissa livré à ces fripons, ne sachant point la langue du pays, et forcé de me servir d'eux. J'eus recours, dans mon embarras, à la grande maxime : qu'il faut diviser pour régner ; je ne négligeai aucun moyen de les rendre suspects les uns aux autres, et de me faire redouter. Je pris le genre d'arrogance fait pour imposer chez les Turcs, et je crus que, dans un pays où le bâton gouverne, il pourrait aussi servir à ma sûreté personnelle ; je ne donnai plus mes ordres que le pistolet à la main, et je m'aperçus bientôt qu'ils étaient infiniment mieux entendus et beaucoup plus promptement exécutés. Mes compagnons et moi, sans cesse aux aguets, empêchions nos conducteurs de se parler ; et s'ils se souhaitaient le bonjour, nous les traitions de conjurés. Malgré de pareilles méprises, sans doute très-fréquentes, la dureté de nos menaces et l'injustice de nos emportements ne manquèrent pas de nous attirer une grande considération. Encouragé par ces succès, je devins bientôt le despote le plus insolent : le valet arménien parut chercher un prétexte pour prendre les devants, il fut condamné à marcher deux lieues après nous. Heureusement nous n'étions plus réduits que pour peu de jours à cette manière de voyager ; je n'é-

tais plus alors qu'à deux journées de Smyrne ; et je touchais à la fin de ma tyrannie, qui me devenait bien pénible.

J'aurais ici, comme dans tout le reste de cet ouvrage, supprimé des détails qui me sont personnels, s'ils ne m'avaient paru propres à me justifier un peu des négligences ou des erreurs dont on apercevra sans doute un trop grand nombre, et s'ils ne servaient à donner quelque idée des difficultés qu'éprouvent les voyageurs dans l'intérieur de ces provinces.

La planche que l'on a vue dans le septième chapitre offrait la carte de la Carie et d'une partie de l'Ionie ; la cent dix-septième en est la continuation, et présente le reste de l'Ionie, la Lydie, l'Éolide, et va jusqu'à la Troade, qui elle-même se trouvera au commencement du second volume ; en sorte que ces trois cartes réunies donneront, avec assez de détails, toute la côte de l'Asie-Mineure, depuis Rhodes jusqu'à Troie. En partant de Priene, nous marchâmes à l'est le long des montagnes, au pied desquelles nous passâmes une partie de la nuit ; puis, laissant à notre gauche plusieurs villages situés à mi-côte, nous arrivâmes en trois heures à celui de *Sukeui*, assez grand et assez peuplé. Nous traversâmes ensuite des montagnes presque impraticables ; et, après quatre heures de fatigue qu'augmentait encore une chaleur affreuse, nous gagnâmes le village d'*Ackchova*. Après y avoir pris quelques heures de repos, nous continuâmes de marcher vers le nord, et nous passâmes à la hauteur de *Scala No-*

va, que nous aperçûmes de loin. Cette ville, autrefois *Neapolis*, appartenait aux Samiens, qui l'avaient reçue des habitants d'Éphèse en échange de la ville de *Marathesium*, plus à la convenance de ces derniers (*). Elle est aujourd'hui assez bien bâtie ; les coteaux qui l'environnent produisent d'excellents vins, et elle est habitée par un assez grand nombre de marchands grecs, juifs et arméniens. Nous marchâmes encore quatre heures, et, une lieue (**) avant d'arriver à Éphèse, nous passâmes sous un très-bel aquéduc, que les planches suivantes feront connaître.

PLANCHES 118 ET 119.

Vue et Plan d'un Aquéduc, près d'Éphèse.

Ce monument est construit tout en marbre blanc par assises presque égales, et d'une grandeur moyenne. Toutes ses arcades sont en plein cintre, et ont de hauteur à peu près une fois et demie leur largeur. Le peu d'épaisseur conservé sur les clefs des voûtes donne à tout l'ouvrage une légèreté qui n'a point nui à sa solidité. Peut-être les gens de pied pouvaient-ils passer sur cet édifice, mais certainement son principal objet était de porter les eaux d'une montagne à l'autre. Ce n'est point, comme un voyageur l'a pensé, un pont auquel on a depuis ajouté l'étage supérieur, tout le monument

(*) Strabon, Lib. XIV. (**) Quatre kilomètres.

étant de la même construction. Le porte-à-faux des pieds-droits des petites arcades est sans doute une défectuosité ; mais il ne paraît pas que les anciens aient cherché à l'éviter, puisqu'on la trouve dans le superbe pont du Gard.

On lit sur l'aquéduc d'Éphèse, l'inscription suivante, en grec et en latin :

DIANAE. EPHESIAE. ET. IMPERATORI. CAESARI. AVG. ET. TI. CAESARI.
AUG. F. ET. CIVITATI. EPHESINAE. SEXTILIVS. P. F. VOT. POLLIO.
CVM. OFILLIA. A. F. BASSA. VXORE. SVA. ET. C. OFILLIO. PROCVLO.
F. SVO. CETERISQVE. LIBEREIS. SVEIS. PONTEM. DE. SVA.
PECVNIA. FACIVNDVM. CVRAVIT.

ΑΡΤΕΜΙΔΙΕΦΕΣΙΑΙΚΑΙΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙΚΑΙΣΑΡΙΣΕΒΑΣΤΩΙΚΑΙ
ΤΙΒΕΡΙΩΙΚΑΙΣΑΡΙΣΕΒ·ΥΙΩΚΑΙΤΩΙΔΗΜΩΙΤΩΙΕΦΕΣΙΩΝ
ΓΑΙΟΣΣΕΞΤΙΛΙΟΣΠΟΠΛΙΟΥΥΙΟΣΟΥΟΤΟΥΡΙΑΠΟΛΛΙΩΝΣΥΝ
ΟΦΕΛΛΙΑΙΑΥΛΟΥΘΥΓΑΤΡΙΒΑΣΣΗΙΤΗΙΕΑΥΤΟΥΓΥΝΑΙΚΙΚΑΙ
ΓΑΙΩΙΟΦΕΛΛΙΩΙΠΡΟΚΛΩΙΕΑΥΤΟΥΥΙΩΙΚΑΙΤΟΙΣΛΟΙΠΟΙΣ
ΤΕΚΝΟΙΣΤΗΝΓΕΦΥΡΑΝΕΚΤΩΝΙΔΙΩΝΑΝΕΘΗΚΕΝ

Nos conducteurs, craignant les bandits, qui sont fort communs dans ce canton, et dont on venait de leur faire peur, ne voulaient point nous permettre de nous arrêter ; et ils finirent par nous abandonner, lorsqu'ils nous virent décidés à ne point partir sans avoir dessiné et mesuré ce monument.

PLANCHE 120.

Carte de la Plaine d'Éphèse.

Nous achevâmes notre travail sans aucun accident, et nous arrivâmes à *Aja-Salouck*, où nos con-

ducteurs nous avaient devancés ; mais il était nuit, et après avoir pris le repas frugal que nous préparions tous les soirs, après avoir mangé le *pilau*, nous nous reposâmes sur une petite pelouse, préférable aux misérables cabanes qui nous entouraient.

La beauté du ciel, le calme de la nature, la fraîcheur de l'air et l'influence d'une rosée abondante et salutaire, nous firent oublier quelques moments les chaleurs dont nous avions été consumés tout le jour, et qui nous menaçaient pour le jour suivant. Bientôt parurent les premiers rayons du soleil, qui nous découvrirent cette vaste plaine arrosée par le Caystre, non moins tortueux que le Méandre, et couverte des nombreux débris de cette ville superbe à laquelle l'Asie entière cédait jadis le premier rang. Nous n'apercevions d'abord que les hautes fabriques, restes des monuments détruits, dont les sommets éclairés dominaient sur la surface des vapeurs qu'exhalait la terre; mais à mesure que nous avancions, le soleil s'élevait sur l'horizon; le brouillard dissipé nous laissait apercevoir, d'espace en espace, ces monceaux de marbre mutilés, dont nous nous empressions de chercher, de nommer l'origine; enfin, cédant à ce premier mouvement qui veut tout voir et tout embrasser, nous passâmes quelques heures à parcourir la plaine, à en reconnaître tous les points, avant de commencer nos travaux.

La plaine dans laquelle Éphèse est située s'étend du levant au couchant, resserrée par les monts *Callesius* et *Corissus* ; elle est arrosée par le fleuve *Cays-*

tre, auquel elle doit son existence, ainsi que son nom de *Caystrius Campus ;* car Pline nous apprend que cette vallée, autrefois remplie par les eaux de la mer, a été comblée par les attérissements successifs du fleuve (*), il parle d'une île *Syrien*, depuis long-temps engagée dans les terres, et qui pourrait être le mont *Pion.*

Il paraît qu'Éphèse existait déjà avant l'arrivée des Grecs en Asie, mais qu'elle n'était qu'un petit village voisin du temple déjà révéré dans la contrée; les nouveaux colons fondèrent leur ville à sept stades de cet édifice, dans l'endroit où fut depuis bâti l'*Athenæum*, ou temple de Minerve (**) ; mais lorsque Cræsus eut détruit la ville entièrement, elle fut rebâtie plus près du temple de Diane, et y demeura jusqu'au temps de Lysimaque, qui la transporta dans un lieu plus sain et plus étendu, près du mont *Pion*, dont une partie était comprise dans ses murs (***); ce sont les ruines de cette dernière ville qui portent aujourd'hui le nom d'*Aja-Salouck.*

L'histoire d'Éphèse est trop intimement liée à l'histoire générale de la Grèce, pour que je croie devoir en rappeler les détails, et je ne peux d'ailleurs trop diminuer un fardeau que l'on a sans doute déjà trouvé au-dessus de mes forces : la carte que j'ai fait graver évitera même au lecteur une description toujours fatigante, et souvent peu intelligible; il lui suffira de jeter les yeux sur la planche cent vingtiè-

(*) Plin. Lib. II, cap. 85 et 89. (**) Herod. Lib. I, cap. 26.
(***) Strab. Lib. XIV.

me, pour connaître sur-le-champ toute cette vallée, connue jadis sous le nom de *Caystrius Campus.* A droite du hameau d'*Aja-Salouck* est un aquéduc restauré avec des marbres antiques, qui porte les eaux de la fontaine *Alipia* dans un petit fort carré, dont la construction est moderne, mais dont la porte nous offrira un dessin intéressant; plus haut une citadelle assez forte couronne la montagne nommée d'abord par les anciens *Mons Pion*, et depuis *Lepreacte.* En continuant d'avancer, on trouve l'église de Saint-Jean, édifice vaste et bien construit, converti en une mosquée dont je ne pus voir l'intérieur.

Au-delà est l'emplacement du quartier de la ville, anciennement appelé *Smyrna*, du nom de l'amazone qui l'avait bâti, et d'où étaient sortis, disait-on, les fondateurs de la ville plus célèbre de Smyrne. *Trachea* était un autre quartier situé au pied du *Corissus.*

Plus loin, un très-ancien aquéduc porte les eaux d'une fontaine dans les ruines d'un vaste édifice, qui doit être l'*Athenæum*, éloigné de sept stades du temple de Diane. Après l'avoir examiné et en avoir levé le plan, nous en sortîmes pour voir les fondements d'un édifice carré de deux cents pieds (*) de face, au centre duquel est une base autrefois revêtue de marbre, et qui sans doute était un autel où portait une statue. Au-delà est un théâtre; plus loin sont d'autres ruines très-vastes, et construites en briques; enfin nous arrivâmes à l'emplacement de ce temple si fameux, dont il n'existe plus que les vastes souter-

(*) Soixante-cinq mètres.

rains, dans lesquels il est même difficile de pénétrer, à cause du limon qui s'y est accumulé.

Plusieurs auteurs ont parlé de ce monument, et n'ont fait qu'ajouter à sa réputation, sans nous le faire mieux connaître; une seule description, si elle n'eût été vraie, au moins bien vraisemblable, nous laisserait dans une erreur paisible, et nous adopterions avec sécurité une opinion que rien ne démentirait : mais que peut-on conclure de citations éparses dans différents ouvrages, dont les plus authentiques sont précisément celles qui se contredisent le plus ouvertement, et qui, à force de commentaires, devenus plus inintelligibles pour les commentateurs eux-mêmes, n'ont servi qu'à leur faire imaginer des plans presque tous opposés aux usages constants des anciens? Si je n'ai pas le bonheur de résoudre ces difficultés, au moins je ne m'égarerai pas dans des suppositions gratuites : malgré tant d'exemples qui pourraient m'enhardir, je me résignerai à ne point expliquer ce que je n'entends pas, et malgré mon goût pour l'architecture, je suis forcé de convenir que, de tant d'objets qu'on ignore, la forme précise du temple d'Éphèse n'est pas celui qui doit laisser le plus de regrets.

Passons rapidement sur l'origine fabuleuse du temple de Diane; il est tombé du ciel (*), ou il a été bâti par les Amazones (**). D'autres disent qu'elles élevèrent seulement la statue de cette déesse dans

(*) Josephi Scaligeri Animadversiones in Chronologica. Lib. II, part. II.
(**) Pomp. Mel. de Situ orbis Lugd. Bat. 1722. Lib. I, cap. 16, p. 87.

son temple, déjà bâti (*), et qu'il leur servit de refuge (**). On veut aussi qu'elles l'aient brûlé. Enfin un architecte, nommé Ctésiphon ou Chersiphron (***), présida à sa construction; et comme il désespérait de vaincre les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de son entreprise, la déesse vint elle-même à son secours. Malgré de telles ressources, l'édifice ne fut achevé qu'après deux cent vingt ans de travail (****), et par les bienfaits de cent vingt-sept rois, qui donnèrent chacun une colonne (*****). Voyons le passage de Pline : « La magnificence du temple de « Diane à Éphèse excite une véritable admiration; « l'Asie entière a été deux cent vingt ans à le bâtir. « On le plaça sur un terrain marécageux, afin de le « préserver des tremblements de terre et des gouffres « qu'ils font ouvrir; mais pour ne point établir sur « un fond glissant et peu solide des fondements d'un « poids aussi immense, on les plaça sur des couches « de charbon pilé et de peaux de mouton. La lon-

(*) Callim. tom. II, p. 289.

(**) Dionys. Alex. Orbis descript. græc. et lat. Oxoniæ, 1710, p. 147

(***) Vitruv. Lib. III, cap. 1.

(****) Plin. Lib. XXXVI, cap. 14.

(*****) On pourrait s'étonner de ce grand nombre de rois bienfaiteurs du temple de Diane, si l'on ne se rappelait combien autrefois ce titre s'accordait légèrement dans certaines contrées. Abraham, avec ses seuls domestiques, défit cinq rois; Josué en vainquit trente et un pour conquérir environ vingt lieues d'un très-mauvais pays. D'après ces exemples, il n'est pas impossible qu'il y eût dans l'Asie-Mineure, à ces époques reculées, un grand nombre de petits princes qui prissent le nom de rois, ou auxquels on donnât celui de tyrans, et ces expressions étaient devenues synonymes chez les Grecs et les Romains.

«gueur entière du temple est de quatre cent vingt-«cinq pieds (*), sa largeur de deux cent vingt (**); «il est orné de cent vingt sept colonnes de soixante «pieds (***) de hauteur, données par autant de rois; «il y en a trente-six sculptées; une l'est par Scopas. «C'est l'architecte Chersiphron qui dirigea la cons-«truction de cet édifice, et il est étonnant qu'il ait «pu élever des entablements aussi énormes; il y est «parvenu en formant avec des sacs pleins de sable «une pente douce, dont le sommet était plus haut «que les chapiteaux des colonnes; les blocs une fois «arrivés à cette hauteur, il les faisait insensiblement «descendre à leurs places, en vidant peu à peu les «sacs inférieurs (****). »

Je ne chercherai point à expliquer comment étaient disposés ces lits de charbon et de peaux de mouton; il s'agissait seulement de substituer à un mauvais terrain un massif quelconque susceptible de résister à l'humidité. On emploierait aujourd'hui un grillage de charpente sur lequel on établirait les fondations du temple. Quant à la manière dont Pline prétend

(*) 138 mètres. (**) 71 mètres 50 c. (***) 2 mètres env.

(****) *Magnificentiæ vera admiratio exstat templum Ephesiæ Dian du. centis viginti annis factum à tota Asia. In solo id paluslri fecere, ne terræ motus sentiret, aut hiatus timeret. Rursus ne in lubrico atque instabili fondamenta tantæ molis locarentur, calcatis ea substravêre carbonibus, dein velleribus lanæ. Universo templo longitudo est CCCDXXV pedum, latitudo CCXX; columnæ CXXII, à singulis regibus factæ, LXpedum altitudine: ex iis XXXVI cœlatæ, una à Scopa. Operi Cherisphron architectus. Sumna miracula, epistylia tantæ molis attolli potuisse. Id concecutus est ille æronibus arenâ plenis, molli clivo super capita columnar um exaggerato, paulatim exinaniens imos, ut sensim opus in cubili sederet.*
Plin. Lib. XXXVI, cap. 14.

que les entablements ont été montés, ce procédé prouve combien la mécanique était alors peu connue des Grecs, tandis que cette science avait déjà opéré tant de prodiges en Égypte. Suivant Vitruve (*), ce temple fut le premier pour lequel on inventa l'ordre ionique, élevé de huit diamètres; rien ne contredit positivement cette opinion, mais il avait, dit-il (**), huit colonnes à sa façade, qui, selon Pline, était de deux cent vingt pieds; les colonnes avaient soixante pieds de hauteur, et conséquemment sept pieds et demi (***) de diamètre; les huit colonnes n'occupaient donc qu'un espace de soixante pieds : reste cent soixante pieds (****) pour les sept entre-colonnements, ce qui fait près de vingt-trois pieds (*****) pour chacun, c'est-à-dire plus de trois diamètres : or, il est absolument impossible que l'artiste se fût aussi éloigné de l'usage constant des Grecs, qui n'espaçaient guère alors leurs colonnes de plus d'un diamètre : qui croira qu'il ait imaginé une disposition aussi défectueuse, dont il n'y a d'exemple que dans les siècles postérieurs?

Le temple était *diptère* (******), c'est-à-dire entouré d'un double rang de colonnes; il avait quatre cent cinquante-deux pieds (*******) de longueur, pas tout-à-fait le double de sa largeur, ce qui nous donne quinze colonnes sur le grand côté, et en tout, en y comprenant le double rang, soixante-seize colonnes.

(*) Lib. IV, cap. 1. (**) Lib. III, c. 1. (***) Deux mètres 50 c.

(****) 32 mètres. (*****) 7 m. 50 c. (******) Vitr. Lib. III, c. 1.

(*******) Plin. Lib. XXXVI, cap. 14. Cent cinquante-sept mètres.

Il resterait donc cinquante et une colonnes à placer dans l'intérieur du temple. D'après quel principe pourrait-on les distribuer? Supposerait-on deux ordres élevés l'un sur l'autre? Cette richesse semble avoir été réservée pour les temples *hypètres*, ou découverts; et si le temple d'Éphèse eût été de cette espèce, Vitruve en aurait certainement parlé : comment surtout placerait-on un nombre impair de colonnes sans choquer les usages des anciens?

Je ne pense pas qu'aucun de ceux qui connaissent le style des monuments antiques puisse adopter le dessin du marquis Poleni qui se trouve joint à sa dissertation, d'ailleurs très-savante (*). Il n'existe point de temple dont les murs de la *cella* soient ornés de pilastres correspondant aux colonnes, et la manière dont cet architecte a supposé l'intérieur du temple, ne peut tout au plus faire honneur qu'à son imagination. Tout ce que nous pouvons penser avec certitude de ce monument, c'est qu'il fut, comme tous les autres temples de la Grèce, construit sur le plan d'un parallélogramme rectangle à peu près double de son petit côté; qu'il était entouré d'un double rang de colonnes dont nous ignorons et le nombre et les dimensions.

Le temple de Diane, bâti par Ctésiphon, et l'une des merveilles du monde, fut brûlé la même nuit que naquit Alexandre; mais il me semble qu'Erostrate ne put brûler que la toiture du temple, qui était en bois,

(*) Saggj di dissertazioni accademiche, tom. I, part. II.

et les objets dont l'intérieur était enrichi, puisque tout le reste de la construction était en marbre. Les Éphésiens s'empressèrent de le rétablir (*), et, fiers de relever ce superbe monument, ils refusèrent adroitement la proposition d'Alexandre, qui offrit d'en payer les frais, à condition d'y placer son nom. Suivant Strabon, la direction de cet ouvrage fut confiée à Chéromocratès (**), suivant d'autres à Dinocratès (***), ou Dinocarès (****), ou Stasicratès (*****), ou autrement, le même architecte qui voulait tailler le mont *Athos* en forme de statue. Strabon se trompe sûrement; car Vitruve, qui raconte fort en détail l'histoire de cet architecte (******), n'eût pas manqué de citer le plus fameux de ses ouvrages.

Malgré le passage de Strabon, qui dit que l'on vendit les matériaux de l'ancien temple, je suis fort porté à croire qu'on ne fit après l'incendie que le réparer, ou au moins qu'on le rebâtit sur les mêmes fondements et sur le même plan : il serait extraordinaire que Pline et Vitruve se fussent accordés pour ne parler que de l'ancien édifice sans rien dire du nouveau, si celui-ci n'avait pas été à peu près semblable au premier : et l'on ne peut croire qu'ils aient seulement voulu parler de celui qui existait de leur temps, puisqu'ils nomment tous deux le même architecte; et Vitruve dit positivement que le temple d'Éphèse est le plus ancien des temples où l'art ait

(*) Strab. Lib. XVII, p. 949. (**) Ib. (***) Vitr. Lib. II, præf.
(****) Plin. Lib. V, c. 10. (*****) Plut. in Alex.
(******) Lib. II, præf.

été porté à sa perfection (*), celui qui depuis a servi de modèle, et le premier où l'ordre ionique ait été employé. (**). Il raconte plus loin comment on découvrit, lors de sa construction, des carrières de marbre jusqu'alors ignorées (***). Il décrit ensuite les machines dont se servirent Ctésiphon et son fils pour transporter des blocs énormes (****). Tous ces passages me semblent prouver que Vitruve et Pline parlent de l'ancien temple, et que sans doute il n'avait été que très-peu changé lors de sa restauration, puisque ces auteurs ne semblent pas distinguer ces époques. Au reste, ne me suis-je pas déjà trop étendu sur un objet qu'il est impossible d'éclaircir entièrement?

PLANCHE 121.

Vue d'une Porte à Éphèse.

Assez près de la forteresse qui occupe le sommet du mont *Pion*, on en voit une autre beaucoup plus petite, dans laquelle on entre par une porte construite avec les fragments antiques d'une porte très-riche ou d'un arc de triomphe, qui sans doute avait été renversé. Les habitants ont cherché à replacer ces débris, et se sont bien quelquefois trompés, comme on peut le voir; mais, malgré ces irrégularités, cet édifice ne laisse pas d'offrir un aspect piquant, et les bas-reliefs dont la partie supérieure est décorée sont

(*) Lib. VII, præf. (**) Lib. IV, cap. 1.
(***) Lib. X, c. 7. (****) Ib., c. 6.

d'une belle exécution. Dans celui du milieu on distingue Hector traîné au char d'Achille, que les Chrétiens du pays prennent pour un martyr, ce qui leur a fait appeler ces ruines *la porte de la persécution.* A côté sont des bacchanales d'enfants jouant avec des grappes de raisin; le premier de ces dessins est gravé plus en grand à la tête de ce volume (*).

ÉPHÈSE.

L'éclat dont a brillé, pendant plusieurs siècles, Éphèse, l'une des principales villes de l'Asie-Mineure, et qu'on regardait comme la métropole de l'Ionie, n'a pas préservé sa mémoire des ravages du temps; il a jeté sur l'origine de cette ville un voile que nous ne pouvons plus espérer de soulever. Les auteurs anciens que nous connaissons, nous laissent dans l'incertitude sur ce point comme sur tant d'autres, et nous avons perdu ceux qui auraient pu l'éclaircir en nous donnant plus de détails : nous avons surtout à regretter les ouvrages de Xénophon d'Éphèse, qui avait écrit une histoire de cette ville; celle de Créophile, citée par Athénée; la description du temple, par Démocrite d'Éphèse; celle de Philon de Bysance, dont on n'a qu'un fragment (1); et le voyage du consul Mucianus en Ionie : il était contemporain de Pline le naturaliste, qui le cite avec éloge.

La fondation d'Éphèse remonte à une époque très-reculée, et se perd dans la nuit des temps mythologiques; le peu d'accord que l'on trouve dans les traditions, prouve sa haute antiquité. Suivant quelques auteurs, et Justin est du nombre (2), les Amazones, parties des plaines de Thémis-

(*) Voir, 1re partie de l'Atlas, le bas-relief au-dessous de la vignette allégorique, après les cartes de la Grèce.

(1) Gronov. *Thes. antiq. græc,* tom. VIII. (2) *Hist.* Lib II, cap 4.

cyre sur les bords du Thermodon, sous la conduite de leurs reines Lampédo et Marpésia, s'emparèrent d'une grande partie de l'Asie-Mineure, y fondèrent plusieurs villes, entre autres Éphèse, à laquelle, suivant Étienne de Bysance, elles donnèrent d'abord le nom de Smyrna, amazone célèbre. A Marpésia succédèrent Antiope et Orithie, qu'Hygin nomme *Otrera* (1), et qu'il dit femme de Mars, ce qui convenait assez à une héroïne. Il paraît que ce fut sous leur règne que d'autres amazones, poursuivies par Hercule et Thésée, vinrent chercher un asile dans le temple de Smyrne, dont elles changèrent, dit-on, le nom en celui d'Éphèse, en mémoire de leur délivrance. On voudrait que du mot grec *Aphesis*, qui signifie *délivrance*, on eût, par un changement de lettre et de terminaison, formé le nom *Éphesos* (2). Thésée eut d'Hyppolyte, sœur d'Antiope, le bel Hyppolyte. D'après la chronologie de M. Larcher, Thésée régna depuis l'an 1322 avant J.-C. jusqu'à l'an 1293. Ainsi, en suivant le récit de Justin, il semble qu'on pourrait placer la première expédition des Amazones vers le commencement du XIVe siècle avant J.-C.

(1) *Fab.* 30, 223, 225.

(2) Ce changement n'est guère probable : il eût entièrement altéré le mot, en substituant, dans sa composition, une préposition à une autre d'un sens différent (ἀπὸ à ἐπί.) On pourrait aussi bien supposer que le nom d'Éphèse vient du mot *Ephesis*, qu'on peut rendre par *irruption*, et qui eût rappelé celle des Amazones. Au reste, on sait combien les Grecs aimaient à rapporter à leur pays, à leurs dieux et à leur langue, tout ce qui leur venait d'autres nations plus anciennes qu'eux, et à qui ils devaient même une partie de leurs connaissances; c'est ce qui est arrivé au sujet des Amazones, dont l'existence est encore un problème. Les Grecs, jaloux de toute espèce de gloire, ont mis la leur à passer pour avoir combattu et vaincu des armées de femmes guerrières. Le Parthénon et d'autres monuments rappelaient ces exploits. Mais, supposé qu'un peuple de femmes, une nation où il n'y avait qu'un sexe, ait pu exister pendant plusieurs siècles, est-il probable que, des bords du Thermodon, en tournant le Pont-Euxin, après un voyage de six à sept cents lieues, et après avoir traversé plusieurs grands fleuves à leurs embouchures, elles soient venues attaquer la Grèce et l'Asie, ou qu'elles aient été chassées des bords du Tanaïs et des contrées du Caucase, par Hercule et par Thésée, qui se-

Pausanias (1) croit qu'Éphèse eut pour fondateur Crésus et Éphéus, fils du Caystre, et qu'elle prit le nom du dernier. Ces héros inconnus, et qui devaient être regardés comme autochthones, furent peut-être les premiers qui formèrent quelques établissements sur les bords du Caystre, et ils pourraient faire reporter la fondation d'Éphèse à une époque plus reculée que celle des Amazones.

Les auteurs anciens ne disent presque rien des premiers temps d'Éphèse. On sait qu'elle éprouva plusieurs révolutions qui la ruinèrent à différentes époques, ce qui a pu tromper sur celle de sa fondation. Nélée et Androclus, fils de Codrus, dernier roi des Athéniens, à la suite de dissentions et de changements dans le gouvernement d'Athènes, vinrent, à la tête des Ioniens de l'Attique (en 1130 avant J.-C.), s'établir dans l'Asie-Mineure, et y fondèrent ou rétablirent douze villes, parmi lesquelles se distinguaient

raient allés chercher des aventures dans des pays aussi éloignés de la Grèce, et dont elle avait à peine alors quelque notion? Et, supposé même que ces expéditions extraordinaires aient eu lieu de part et d'autre, peut-on croire que ces nations scythiques, qui certainement parlaient des langues tout-à-fait différentes de celle des Grecs, aient donné des noms grecs aux villes qu'elles auraient conquises ou fondées? Le nom d'*Æorpata*, ou *tueuses d'hommes*, que, selon Hérodote, se donnaient ces femmes guerrières, ne ressemble en rien à celui d'*Amazones*, sous lequel les Grecs nous les ont fait connaître; et ne serait-on pas tenté d'adopter l'étymologie proposée par Fréret, qui la trouve dans deux mots du tartare kalmouk, *aemé*, femme, et *tsaïme*, ou *saïne*, forte, courageuse? *Aemétsaïne*, héroïne, rendrait l'idée que les Grecs avaient des Amazones; et il serait inutile, pour expliquer ce nom, de supposer que ces femmes valeureuses s'extirpaient le sein droit (*a* privatif, et *mazos*, sein) pour avoir le bras droit plus libre dans l'exercice de l'arc. Aucun monument ne les offre ainsi mutilées et privées du plus bel ornement de leur sexe. *Voyez*, sur les Amazones, les *Héroïques* de Philostrate; le *Président*, de Brosses, *Acad. des inscr.*, t. XXV, p. 504; Fréret (*ibid.*), t. XXI, p. 106; et, dans le Ier volume des *Monuments inédits*, de M. Millin, chap. XXVII, une dissertation sur un très-beau vase grec, qui de la collection de M. Durand, a passé dans celle de M. le comte James de Pourtalès-Gorgier.

(1) *Græc. Descrip.* Lib. VII, cap. 2.

Milet et Éphèse : ayant chassé de cette dernière les Léléges et les Lydiens ou Cariens qui l'habitaient, ils ne leur laissèrent que la ville basse et les environs du temple, qu'ils occupèrent avec quelques Amazones consacrées au service de la déesse. Les vainqueurs s'établirent dans la ville haute, où devait être la citadelle, qui leur donnait les moyens de se maintenir dans leur conquête. Androclus s'empara de Samos, qui resta pendant quelque temps sous la domination d'Éphèse, ainsi que quelques autres îles voisines ; mais les Samiens ayant repris leur île, Androclus porta du secours à la ville de Priene, l'une des douze de la confédération ionienne, attaquée par les Cariens, anciens habitants du pays ; il perdit une partie de son monde, et fut tué ; on enleva son corps ; et du temps de Pausanias on voyait encore, entre le temple de Diane et celui de Jupiter Olympien, le tombeau d'Androclus, sur lequel était sculpté un guerrier armé. Les Éphésiens qui avaient survécu à l'expédition d'Androclus, se soulevèrent contre ses fils, et s'unirent aux habitants de Téos et de Carina, à qui ils permirent de s'établir à Éphèse et de faire partie de leurs tribus. Les plus anciens colons, probablement les restes des Léléges et des Cariens, formèrent la tribu *éphésienne ;* venaient ensuite celles des Téiens, des Carinéens, de *Benna* et de *Euhonymia.* Ces derniers avaient conservé le nom de la tribu ou du dème Athénien d'où ils sortaient. Il y eut aussi, selon Strabon, des Éphésiens qui, du nom de Sisyrbé, autre Amazone, furent appelés Sisyrbites (1).

Pline (2) dit qu'Éphèse se nommait *Alopes,* à l'époque du siége de Troie : mais la ville de ce nom dont parle Ho-

(1) Voyez Pausanias, *Græc. Descript.*, lib VII, cap, 12 ; Steph. Bysant. *voc.* Βεννκμία. Il paraît qu'il faut lire Βέννα au lieu de Βεννμία, et que le mot μὶα fait partie de la phrase Βὶννα μὶα, *Benna une des cinq,* etc.

Voyez aussi M. Raoul-Rochette, Hist. des colonies grecques, tome III, page 75 et suiv.

(2) *Hist. nat.* lib. V, cap. 31, édit. Bipont.

mère (1), ne peut être une ville d'Ionie, car elle est au nombre de celles qui faisaient partie des états d'Achille ; et ce nom doit être *Alopê*, et non *Alopês*, qui est le génitif d'*Alopê*. Au reste, sur ce passage de Pline, Saumaise (2) cite un vers qu'il attribue à Homère, et qui ne se trouve ni dans aucun de ses poèmes, ni dans les fragments qu'on lui attribue. Pline ajoute qu'Éphèse s'appela aussi *Morges*, *Ortygia*, *Smyrna*, *Trachœa*, *Samornion* et *Ptelea* ; mais il paraît que ces noms furent ceux de différents quartiers d'Éphèse. *Morges* ne se trouve que dans Pline ; le nom de *Samornion* se rapporte à celui de *Smyrne*. Strabon (3) dit que le nom de *Trachée* (âpre, rude) était celui des flancs de la montagne de *Coressus*, aux environs de laquelle était située l'ancienne ville, qui s'étendait vers l'Athénée et la fontaine *Hypelœus*. Du temps de ce géographe, la position d'Éphèse n'était plus la même : ces endroits étaient hors de la ville ; le lieu nommé *Smyrne* était près du gymnase, et derrière la ville, telle qu'elle existait alors, entre *Trachée* et *Lepré-acté*, nom par lequel on désignait le mont *Prion*, qui dominait la nouvelle ville, et sur lequel était une partie de murailles. On appelait *Opistholepré* (derrière le Lepré), les fonds de terre situés derrière le Prion. Ce mont paraît être une branche du *Tmolus* : l'épithète de *Lepré* (rude, escarpé) lui convenait ; ses contours découpés et rudes lui avaient fait donner, suivant Polybe, le nom de *Prion*, qui en grec, signifie une scie. Il y avait près de Carthage et en Sardaigne des monts qui, pour la même raison, portaient le même nom. Dans quelques auteurs la montagne d'Éphèse est nommée *Pion*, qui exprimait, dit-on, la fertilité de la contrée (4) : mais il paraît que le nom de *Prion* est le véri-

(1) *Iliad.* lib. II, V, 682.
(2) *Exercit. Plin.* pag. 810.
(3) *Géogr.* lib. XIV.
(4) Πίων, gras.

table (1). Celui de *Ptelea* aurait été donné à Éphèse, selon Denys Périégète, à cause de l'orme, Πτελέα, autour duquel les Amazones jetèrent les premières fondations du temple ; mais, d'après Hérodote (2) et Pausanias, le temple était hors de la ville, et il est probable que ce nom venait des plantations d'ormes qui autrefois couvraient le terrain occupé depuis par ce quartier de la ville (3).

Il est probable qu'Éphèse n'était pas encore très-célèbre du temps d'Homère, car il n'en parle pas ; et cependant il est question, dans l'Iliade, des cygnes du Caystre, aujourd'hui le *Kitchick-Meinder* (le petit Méandre), qu'à cause de ses sinuosités on a quelquefois pris pour le Méandre (4). Si Homère naquit à Smyrne, comme le croient plusieurs auteurs, entre autres Varron et Cicéron (5), il serait singulier qu'il eût entièrement passé sous silence Éphèse, qui, après avoir fondé Smyrne, lui donna le nom d'un de ses quartiers. Le temple de Diane, sa statue, auraient mérité d'être chantés par le père des poètes, qui a célébré des villes et des lieux beaucoup moins importants ; et l'on est plus étonné de ce silence, si, comme le dit Pausanias (6), il composait ses poèmes dans une grotte, à la source du *Meles*, qui coulait entre Smyrne à Éphèse ; il était naturel qu'il en dît un mot dans son hymne à Diane (7), le sujet devait le lui inspirer.

Il est vrai qu'il est plus que douteux que ces hymnes soient du chantre de l'Iliade : mais, quand même ils ne seraient pas de lui, celui qui les a faits à une époque très-ancienne, a dû les composer dans l'esprit d'Homère et avec les connais-

(1) Voyez Saumaise, *Exercit. Plin.*, et la trad. franç. de Strabon.
(2) *Hist.* lib. II.
(3) Voyez Etienne de Bysance, *voc.* Ἔφεσος et Πτελέα.
(4) Voyez Spon, *Voyage du Levant*, t. I, pag. 329.
(5) Cic. *pro Archia*, *poëta*, §. 8.
(6) *Græc. Descr.* lib. VII, cap. 5.
(7) *Hymn.* VIII, et *Fragm.* XXXVIII.

sances qu'il lui supposait; et il croyait probablement qu'à l'époque d'Homère, Éphèse n'était pas encore digne de ses chants : il s'était cependant écoulé déjà plus de deux cents ans depuis l'expédition des Ioniens (en 1130). Si, avec M. Larcher et d'autres chronologistes, on place Homère vers le milieu du X[e] siècle avant J.-C., Éphèse avait eu le temps de se relever de ses désastres, de faire partir de son sein plusieurs colonies, et elle aurait dû s'attirer l'attention d'Homère.

On ne connaît pas le gouvernement d'Éphèse à ces époques reculées; il est à croire qu'il changea plusieurs fois, et qu'il y eut des hommes puissants qui s'en emparèrent. Lorsque Crœsus tourna ses armes contre l'Ionie, Éphèse fut la première ville qu'il attaqua; Pindare, fils de Mélas, y régnait alors. Prenant à cœur les intérêts de la ville qu'il avait asservie et qu'il gouvernait avec modération, il la défendit avec courage. Les fortifications étaient déjà entamées; une tour, surnommée la *traîtresse*, s'était écroulée : frappé de cet événement d'un augure sinistre, et pressé par les assiégeants, Pindare crut n'avoir d'autre moyen de résistance que de mettre Éphèse sous la protection immédiate de Diane, sa divinité tutélaire. Il conseilla donc de joindre par des cordes la ville aux colonnes du temple de Diane, situé à sept stades hors des murailles; et en même temps il fit partir une députation chargée d'implorer la clémence de Crœsus. Ce prince rit du pieux stratagème de Pindare, et, touché de la confiance que les Éphésiens avaient dans le secours des dieux, il leur accorda une capitulation honorable et la liberté de vivre selon leurs lois. Pindare renonça au trône, et, après avoir mis en dépôt son fils et ses richesses sous la sauvegarde des Éphésiens et de son parent Pasiclès, il se retira dans le Péloponèse (1).

(1) Ælian. *Hist. var.* lib. III, cap. 26; et Polyæn. *Stratag.* lib. VI, cap. 50.

Lors de la guerre des Perses, Xercès s'empara d'Éphèse ; mais il la ménagea et respecta ses monuments. Pendant les troubles du Péloponèse, les Éphésiens avaient la prudence, ainsi que les autres villes d'Ionie, de se ranger du parti que favorisait la fortune. Après la victoire remportée par les Lacédémoniens sur les Athéniens à *Ægos-potamos*, les Éphésiens consacrèrent à Olympie les statues de Lysandre et de quelques généraux spartiates peu connus ; et lorsque Conon eut battu la flotte lacédémonienne près de Cnide, Éphèse s'empressa de lui faire élever à Olympie une statue d'airain, ainsi qu'à Timothée et à d'autres généraux d'Athènes (1).

Soit par crainte, soit par flatterie ou par reconnaissance, les Éphésiens élevèrent aussi des statues à Philippe, père d'Alexandre, et Memnon, général de Darius le rival d'Alexandre-le-Grand, ayant établi le gouvernement des Perses à Éphèse, il la soumit à de forts tributs, exila les principaux habitants, les dépouilla de leurs richesses, pilla le temple de Diane, et l'on renversa la statue de Philippe. Mais, après la victoire du Granique, Alexandre chassa les Perses d'Éphèse, lui rendit la liberté, et remplaça l'oligarchie par la démocratie ; il rappela ceux que Memnon avait exilés, et, pour faire éviter au peuple les excès auxquels il voulait se porter, il fit punir ceux qui avaient détruit la statue de Philippe et renversé le tombeau d'Héropythus, bienfaiteur d'Éphèse (2).

Il paraît, d'après Strabon, qu'à cette époque il y eut quelque changement dans l'enceinte de la ville. Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, et roi de cette partie de la Thrace qui confinait à la Macédoine, après son expédition malheureuse contre les Gètes, et celle qui eut le plus de succès contre Antigone, vint à Éphèse ; il changea en par-

(1) Pausan. *Græc. Descr.* lib. VI, cap. 3.

(2) Voyez Jo. Freinshem. *Suppl. in Curtium*, lib. II, cap. 6.

tie l'emplacement de la ville, l'agrandit et l'étendit sur les bords de la mer. Éphèse devint une nouvelle ville; et l'on dit que, pour forcer les habitants à abandonner l'ancienne, Lysimaque profita des grandes pluies pour boucher les égoûts: les eaux, en refluant, causèrent dans la partie basse des inondations auxquelles on donna le nom de *cataclysme* ou déluge d'Éphèse. Lysimaque transporta dans cette nouvelle ville les habitants de *Lebedos* et de *Colophon*, qu'il détruisit, et dont Phœnix, poète iambique, déplora la ruine dans ses vers. Ce roi avait cru pouvoir remplacer le nom d'Éphèse par celui d'Arsinoé, sa femme; mais, après sa mort, l'ancien nom l'emporta (1). Ces événements peuvent se placer entre les années 317 et 322 avant J.-C. Antigone s'empara aussi d'Éphèse et des trésors que Polysperchon y avait laissés en dépôt.

On voit dans Polybe (2) qu'Éphèse fut toujours regardée comme une place d'une grande importance. Les rois d'Égypte, probablement depuis la conquête des Perses, entretenaient des troupes à Éphèse pour protéger le commerce de l'Asie-Mineure avec l'Égypte. Antiochus-le-Grand (196 ans avant J.-C), s'empara de cette ville, dont la position lui offrait de grands avantages contre celles de l'Ionie et de l'Hellespont, et qui pouvait servir aux rois d'Asie, de forteresse contre les entreprises de l'Europe, et surtout contre les Romains, auxquels, excité par Annibal, il se disposait à faire la guerre. Il passa l'hiver à Éphèse, et en fit partir des troupes pour soumettre Smyrne, Lampsaque et une partie de la Chersonèse; il s'occupa aussi de rétablir Lysimachie. Scipion l'Africain eut à Éphèse une entrevue avec Annibal, pour le rassurer sur les projets des Romains à son égard, et peut-être aussi pour le rendre suspect à Antiochus. Éphèse devint le centre des opérations militaires et des négocia-

(1) Pausan. *Græc. Descr.* lib. 1, cap. 9. Strab. *Georg.* lib. XIV. Steph. Bysant.

(2) *Hist.* lib. V, 35, 11.

tions, et le lieu où se retiraient les troupes et les vaisseaux d'Antiochus après leurs défaites. Vers le même temps, le consul Cn. Manlius, après ses victoires sur les Galates, prit ses quartiers d'hiver à Éphèse. Ce fut près de *Myonnesus* que la flotte d'Antiochus fut battue par celle des Romains et des Rhodiens réunis sous les ordres d'Æmilius Regillus. Florus nomme cette grande bataille, la bataille d'Éphèse, et il la compare à celle de Salamine. Elle contribua à mettre fin à la guerre, et fut suivie, peu de temps après (188 ans avant J.-C.), d'un traité de paix par lequel Antiochus abandonnait Annibal, dont il avait méprisé les conseils, et cédait à Eumène, roi de Pergame, allié des Romains, Éphèse et plusieurs autres villes (1).

Lors du massacre des Romains ordonné par Mithridate, il y en eut un grand nombre de tués à Éphèse. Les Romains mettaient cette ville à la tête de celles de l'Ionie. C'était là que descendaient les proconsuls et les préteurs avant de se rendre à leurs gouvernements. Lucullus y vint après ses succès sur Mithridate, et il y déploya une magnificence qui étonna même une ville habituée au luxe des satrapes. Il dut plaire aux Éphésiens, qui vivaient dans la mollesse et le faste, au milieu des plaisirs, et dont les vêtements réunissaient tout ce que l'Orient offrait de plus recherché (2). Auguste aimait Éphèse; il la visita, et depuis on y éleva un temple à Jules-César et à la ville de Rome.

Sous le règne de Tibère, l'Asie-Mineure, pays sujet aux tremblements de terre, en éprouva un des plus terribles, qui eut lieu pendant la nuit. Douze, ou selon quelques auteurs, quatorze villes de cette contrée furent en grande partie détruites (3).

(1) Polyb. *Hist.* lib. XVIII, 32, 1; lib. XXII, 27, 10. Tite-Liv. *Hist.* lib. XXXIII, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII.

(2) Athen. *Deipnosoph.* lib. XII, 515; lib. XV, 688.

(3) Strab. *Georg.* lib. XII. Plin. *Hist. nat.* lib. II. Tacit. *Annal.* lib. II, § 47.

Tacite ne nomme point Éphèse parmi les villes dévastées; mais Eusèbe en fait mention, et son opinion peut être appuyée par un monument découvert à Pouzzoles en 1697. C'est une grande base carrée de marbre blanc, qui paraît avoir porté une statue colossale; elle est ornée de quatre beaux bas-reliefs du meilleur style, qui représentent quatorze villes de l'Asie-Mineure. Il est probable que cette statue fut élevée à Tibère (l'an 21 de J.-C.) en reconnaissance des secours considérables qu'il accorda pour réparer les désastres du tremblement de terre. La ville d'Éphèse, l'une des plus belles figures de ce bas-relief, est dans le costume des Amazones. La flamme qu'on voit sur sa tête rappelle peut-être l'incendie du temple. Au reste je ne me rappelle pas assez cette tête pour assurer que la gravure de la dissertation de Gronovius soit très-exacte, cependant elle paraît l'être. Éphèse tient à la main droite des fruits, je crois des grenades ou des pavots, symbole de la fertilité de son territoire; auprès d'elle la statue de Diane s'élève sur une colonne ou sur un tronc d'arbre. Ce curieux et superbe monument est à Pouzzoles, dans le recoin d'une petite place, exposé aux chocs des charrettes et aux insultes des muletiers. Il n'y a pas de musée qui ne se fît un honneur de le posséder (1).

Si, comme on a eu lieu de le penser, les oracles sybillins que nous possédons, sont en partie des suppositions des premiers siècles de notre ère, et si l'on peut croire, avec Fréret (2), qu'ils ont été composés entre les années 169 et 177, on pourra croire aussi que c'est du tremblement de terre arrivé sous Tibère qu'il est question dans les oracles sibyllins, qui étaient sûrs de leur fait en prédisant après l'événement (3). Les villes nommées dans ces oracles ne sont pas toutes les mêmes que celles de Tacite, d'Eusèbe et du

(1) Voyez, sur ce monument, Gronovius, *Thes. antiq. græc.* t. VII.

(2) *Mém. de l'acad. des inscript.* t. XXIII.

(3) Voyez p. 243, 252, 325, de l'édition d'Opsopæus.

monument : mais, dans une des prophéties, il est question des malheurs qu'attirera sur ces villes l'apparition d'une comète ; dans l'autre on prédit le tremblement de terre qui ruinera Éphèse et son temple. Au reste, on sait que les sibylles ne s'expliquent pas très-clairement.

Voyage dans le Levant, not. div., p. 327 à 343,
par le comte de Forbin.

PLANCHE 122 ET 123.

Ruines d'un Temple corinthien à Éphèse.

Au-delà du théâtre, nous trouvâmes les débris d'un temple corinthien, dont nous ne pûmes dessiner que quelques fragments, bien faits pour donner la plus haute idée de la richesse et de la perfection de cet édifice. Jamais les ornements n'ont été d'une exécution plus parfaite ni d'un emploi plus heureux ; et si un goût sévère en blâmait la prodigalité, elle serait justifiée par le choix net et l'application raisonnée de ces ornements ; la sculpture dont tous les membres sont couverts ne nuit point à l'effet général, par l'adresse avec laquelle tous les bas-reliefs sont ménagés ; et l'on est frappé de l'ensemble, en distinguant cependant tous les détails ; c'est là le dernier terme où puisse arriver l'art ; il faut rester à ce terme ou revenir au beau simple ; mais l'expérience nous apprend qu'on n'y est jamais revenu qu'à travers plusieurs siècles de mauvais goût.

Je n'ai point trouvé ces fragments réunis comme je les présente dans la planche cent vingt-deuxième, et je n'ai point joui du plaisir de les voir placés à la

hauteur qui leur convient; c'est même avec beaucoup de peine que je suis parvenu à retrouver, parmi tant de débris accumulés, les différentes parties de l'entablement et le chapiteau pilastre qui le soutient; celui des colonnes, sans doute caché sous les ruines, a échappé à toutes nos recherches : l'architrave, la frise et la corniche, sont chacune d'un bloc de marbre blanc; la hauteur totale de cet entablement est de dix pieds un pouce six lignes (*), et doit être le quart de celle de la colonne, que l'on peut supposer élevée de dix diamètres, proportion assez généralement suivie par les anciens dans l'ordre corinthien.

Les particularités que l'on remarque dans cette corniche, sont la grandeur de sa cymaise de couronnement relativement au larmier, et la forte saillie de ce même larmier sur les modillons, ce qui est pratiqué d'une manière encore plus sensible dans le monument nommé à Rome le Frontispice de Néron.

Le soffite du larmier est enrichi de cassettes dans lesquelles sont sculptés des feuillages en bas-reliefs, au lieu des rosaces très-saillantes qui remplissent ordinairement cet espace entre les modillons. Il y a aussi de pareilles cassettes sur le larmier qui reçoit les modillons, ce que je n'avais encore vu pratiqué dans aucune corniche. Les oves sont aussi d'un dessin particulier, leurs dards étant des bas-reliefs sur le fond de la moulure; les denticules sont très-larges et très-saillantes, comme dans presque toutes les corniches grecques.

(*) Trois mètres 29 centimètres.

La frise et l'architrave sont presque égales en hauteur à la corniche; ce même rapport est encore observé au Frontispice de Néron, de tous les monuments connus celui qui ressemble le plus aux fragments que je viens de décrire, et pour le style et pour l'effet.

Le jour nous trouva sur le chemin d'Éphèse, traversant à cheval une seconde fois les ruines de *Neapolis.* J'examinai le temple principal de cette ville, qui me semble avoir été circulaire et construit de grands blocs de marbre. Une montagne rocailleuse, assez pénible à gravir, conduit, par de longs détours, au-dessus de la plaine d'Éphèse, dont la longueur paraît être de trois lieues (1) depuis le rivage de la mer jusqu'à la mosquée connue sous le nom d'église de Saint-Jean; les principales ruines sont à mi-côte, le long des collines qui bordent cette plaine; elle est couverte de bruyères, coupée par des ruisseaux qui descendent des montagnes, et par les bras sinueux du Caystre : ce petit fleuve la traverse et va se jeter dans la mer, près du lieu où les restes d'un quai désignent l'emplacement du port. Cet espace immense est semé de tronçons de colonnes, de ruines de maisons particulières dont on juge très-bien les distributions. On marche sur des substructions qui contenaient les eaux, et sur une innombrable quantité de morceaux de granit, de marbre et de porphyre. Un amphithéâtre dessiné d'une manière parfaite, de longs aquéducs, des arcs de triomphe, tout parle avec grandeur de l'élégante et magnifique Éphèse.

Les collines qui environnent cette plaine sont entièrement creusées et voûtées; à chaque pas, des sépulcres, des épitaphes, sont confondus avec les inscriptions orgueilleuses d'un arc de triomphe. A droite, le phare s'élève comme

(1) Un myriamètre 6 kilomètres.

si le navigateur s'approchait encore de cette grève abandonnée ; à gauche, en allant vers le temple, on ne trouve que des fenouils de huit ou de dix pieds (1) de hauteur, des nopals ou des figuiers sauvages recouvrant partout d'immenses débris.

La voie antique conduisait du port dans la ville ; elle était formée de gros quartiers de marbre ou de pierres de la montagne, qui est une espèce de *palombina*. Cette voie commence à l'angle du quai, se prolonge devant les ruines des magasins, du *Stadium*, du théâtre, et passe entre les deux montagnes, dans le vallon où étaient situés les principaux édifices de la ville. L'arène du *Stadium* était au niveau de ce chemin, et les gradins, taillés dans le roc, s'élevaient jusqu'au sommet de la colline. L'indication d'un portique désigne l'emplacement qui a pu être le *Forum*. Le stade devait, ce me semble, contenir trois fois plus de spectateurs que le Colisée de Rome : en général, les théâtres de cette capitale du monde suffisaient à sa nombreuse population, tandis que ceux d'Éphèse attendaient toute la Grèce.

Deux grandes portes décoraient l'entrée du stade : l'une d'elles est presque renversée ; celle qui existe encore est en marbre ; deux des assises ont été restaurées avec des fragments rapportés d'un autre édifice : on y remarque plusieurs inscriptions grecques, quelques bas-reliefs très-frustes placés sans ordre, et une inscription latine :

ACCENSO RENSI ET ASIÆ.

En suivant la voie qui se dirige ensuite sur le penchant de la colline, j'arrivai jusqu'à un autre théâtre. Deux inscriptions étaient placées sur une arcade ; je ne pus les copier, parce qu'elles avaient été laissées remplies de plâtre par les Anglais, amis des sciences et toujours soigneux des

(1) Deux mètres 60 cent., ou trois mètres 25 cent.

jouissances des autres. Ce théâtre, taillé aussi dans le roc, est d'une grandeur surprenante ; dans quelque lieu de son enceinte que le spectateur fût placé, il avait devant lui la mer, le cirque, la naumachie, les montagnes du golfe, le port et le temple de Diane.

Plus loin était un temple dont on voit les colonnes, les entablements; il était d'ordre corinthien et de la plus grande richesse. Un des angles du fronton me parut être de la dimension de ces fragments qui sont conservés dans le jardin Colonne à Rome. Derrière ces grandes ruines s'élève un théâtre beaucoup plus petit que le premier; c'était peut-être l'*Odeum* : il est circulaire; ses gradins, taillés dans la montagne, furent sans doute revêtus de marbre. Enfin des thermes immenses sont appuyés contre les restes d'un aquéduc, entre deux montagnes couvertes de débris plus ou moins importants. Cette recherche intéressante me conduisit jusqu'aux murailles de la ville : elles en laissent juger d'une manière assez positive le prodigieux circuit.

Je parvins avec assez de difficultés, par une journée brûlante, jusqu'à la vaste enceinte du temple de Diane. L'ensemble paraît être de la grandeur du Louvre et des Tuileries, en y comprenant le jardin. La masse des constructions sur lesquelles était élevé l'édifice principal, subsiste encore, mais on ne trouve plus de colonnes ; une grande partie a été enlevée et portée à Constantinople. De fortes murailles en pierres et en briques indiquent une restauration faite à la partie postérieure du temple, du côté de l'opisthodome. Des souterrains construits en gros blocs de pierre blanche, offrent une infinité de corridors qui pourraient donner les plus justes dimensions de l'édifice, la place des colonnes et des murs de la *cella*.

A la vue de ces constructions gigantesques, il est aisé de concevoir les dépenses qu'elles coûtèrent à tous les peuples de la Grèce et de l'Asie. On rencontre, derrière le temple de Diane, un monument circulaire orné de colonnes, un

autre de forme carrée, et au milieu un emplacement dont le pavé était de marbre. Un édifice assis sur des souterrains est entièrement tombé. Ces ruines composent un grand monticule entouré de plusieurs autres, tous formés de débris portant la merveilleuse empreinte du goût exquis des Grecs, à l'époque brillante de leur puissance, de leurs succès dans tous les genres.

Quel sujet d'émotions plus profondes que celui de cette grande destruction! Quelle terrible et singulière leçon, que cette promenade d'une lieue (1), où l'on marche sans cesse sur des décombres, où des matériaux d'une admirable richesse couvrent des plaines, des montagnes, des vallées, n'offrant d'asile qu'aux loups et à de nombreux sangliers!

La porte de la Persécution est un monument en marbre, construit des arrachements et des restes d'édifices postérieurs; elle me rappela les monuments romains. Deux bas-reliefs étaient placés sans régularité au-dessus de la porte; les Anglais ont emporté depuis peu celui qui représente la mort d'Hector; l'opération a été si maladroitement dirigée, que le char d'Achille et le corps d'Hector restaient encore à prendre. J'essayai d'enlever l'autre bas-relief; mais, manquant de cordes et d'outils, nous fûmes forcés d'y renoncer.

Le dernier tremblement de terre a renversé cette porte, qui était encore si bien conservée lorsque je la dessinai. On marche pendant un quart de lieue (2) sur un terrain couvert d'un épouvantable chaos de pierres et de marbres amoncelés, empilés: frises, frontons, architraves, métopes, statues, tout ce qui charmait autrefois les yeux par sa régularité et sa perfection, les effraie aujourd'hui par la confusion de ses débris.

Je suivis un aquéduc qui réunit dans les montagnes les eaux des sources les plus abondantes; il les amène encore,

(1) Quatre kilomètres. (2) Un kilomètre.

mais personne ne va s'y désaltérer. Cette rivière, portée sur des murs élevés, rencontre enfin une brèche chargée de vignes sauvages; elle tombe alors en cascade, et sa nappe limpide se brise sur le dôme des ruines et des bains turcs.

Les siècles les plus reculés et les âges de barbarie ont écrit leurs annales dans ce lieu des regrets, des hautes réflexions, où tout parle si noblement de la mort.

La citadelle construite sur le mont Pion, dominait cette partie de la ville au bas de laquelle est la grande mosquée; c'est le plus précieux modèle de l'architecture moresque, préférable même à l'Alhambra, sous le rapport du plan et de l'exécution. Elle est construite en entier de marbre d'une blancheur éblouissante. La porte, dont les ornements sont d'un fini admirable, conduit dans une grande cour plantée de beaux arbres, au milieu de laquelle un bassin reçoit toujours des eaux fraîches et transparentes. La légèreté des arceaux, soutenus par des colonnes de quarante-cinq pieds (1) de hauteur, le travail élégant des voûtes, tout dans cet édifice est ravissant et merveilleux.

Nous dînâmes près de trois ou quatre chaumières malsaines, qui composent l'Éphèse moderne. Les habitants sont pâles et malades. Un aga, aussi misérable que le peuple qu'il gouverne, se mourait aussi de la fièvre. C'est une chose remarquable que le séjour de toutes les villes ruinées soit infiniment dangereux; j'en ai vu des exemples fréquents en Italie, dans la Morée, en Syrie. Partout la mort semble jalouse de régner exclusivement sur les lieux qu'elle a conquis.

L'aspect général d'Éphèse me rappelait celui des marais Pontins. A l'heure où le soleil descendait dans la mer, l'harmonie des lignes, la vapeur chaude des lointains, le voile de cette heure mystérieuse, formaient un ensemble touchant et mélancolique, supérieur aux plus beaux pay-

(1) Vingt-cinq mètres.

sages de Claude Lorrain. Peut-être un jour, me disais-je, un homme des Florides viendra-t-il visiter ainsi les ruines de ma patrie, et, comme dans Éphèse, quelques noms seuls demeureront debout au milieu de la poussière des marbres et de la cendre du cèdre et de l'airain. Je me rappellerai long-temps l'impression triste et douce de cette soirée : les échos, cachés dans des conduits profonds, répétaient alors les moindres bruits ; le frémissement du vent dans les bruyères ressemblait à des clameurs souterraines ; l'imagination croyait entendre les derniers sons de l'hymne des prêtres de Diane, ou les chants des premiers Chrétiens autour de l'apôtre d'Éphèse.

Extrait du *Voyage dans le Levant*, par le comte de Forbin, *p.* 56 *à* 64.

J'étais résolu de prolonger mon séjour à Éphèse, de ne rien épargner pour parvenir à remuer ces débris et à les examiner, lorsque nous vîmes arriver à la pointe du jour un détachement de cavaliers turcs, qui n'était que l'avant-garde d'un corps plus considérable, marchant, disait-on, vers les terres du vieil Hassan, pour lui faire la guerre. Les habitants, effrayés, s'empressaient de cacher leurs effets, quelques-uns même fuyaient dans les bois ; tous nous pressaient de quitter un lieu qui courait risque d'être bientôt mis au pillage. Nous partîmes promptement, et, tournant autour du mont *Gallesius*, nous prîmes la route de Smyrne.

Nous passâmes, après quatre heures de marche, dans un lieu où l'on apercevait des vestiges de ruines, que nous avons depuis jugées être celles de *Métropolis*, ville peu connue, mais cependant nommée

par plusieurs auteurs. A la même latitude, sur le bord de la mer, est Colophon, célèbre par le temple d'Apollon *Carien*, dont l'oracle était le plus ancien de toutes ces contrées, et dont les succès avaient fait, disait-on, mourir Calchas de jalousie. Ce devin fameux avait voulu joûter contre l'interprète du dieu de Claros, et il n'avait pu survivre au chagrin de se voir vaincu par Mopsus, fils de Manto et petit-fils de Tirésias.

Je n'allai point à Colophon, où il ne reste d'ailleurs aucune ruine, et je continuai directement ma route pour Smyrme. Mais avant de parler de cette ville, jetons un coup d'œil sur le temple de *Teos*, dont j'ai fait graver l'élévation d'après les voyageurs anglais.

PLANCHE 124.

Élévation du Temple de Bacchus à Teos.

Ce dessin, composé par les Anglais, d'après les différents fragments qu'ils ont retrouvés, est conforme à la description que Vitruve nous donne de ce monument, lorsqu'il parle de la disposition *eustyle*, qui consiste à espacer les colonnes de deux diamètres et un quart; et l'on y a également observé tous les usages des Grecs dans la décoration de leurs temples. Les huit colonnes qui sont à la façade de celui-ci peuvent faire conjecturer qu'il était du genre *pseudo-diptère*, ou *faux-diptère*, quoique Vitruve ne le dise pas précisément, et qu'il soit impossible de

reconnaître son plan parmi les débris dont il est couvert. Les colonnes sont aussi écartées qu'elles puissent l'être sans devenir maigres ; car l'entre-colonnement du milieu, qui, plus grand que les autres, a trois diamètres, doit être regardé plutôt comme une ouverture de nécessité que comme le résultat d'une proportion combinée, et l'on ne saurait disconvenir que l'unité ne soit détruite par cette inégalité d'un des vides compris entre des points d'appui égaux. L'entablement est très-simple, et dans un rapport parfait avec le reste de l'ordre ; la corniche du fronton n'est composée que de deux membres, et le tympan ne présente point cette masse énorme dont les modernes ont écrasé leurs édifices, en prétendant apparemment perfectionner l'art des anciens. Les chapiteaux et les bases sont du meilleur style et d'une exécution parfaite ; on a supprimé les plinthes, et les colonnes portent immédiatemeut sur le dernier degré du temple. Cette disposition, qui me semble donner plus de grandeur à l'ordre, et qui d'ailleurs rend la circulation plus facile, paraîtra sans doute un défaut à ceux qui, croyant savoir l'architecture parce qu'ils connaissent les ordres de Vignole, blâment hardiment tout ce qui n'est pas conforme aux règles données par cet auteur.

La ville de *Teos* fut célèbre autrefois par le courage de ses habitants, qui aimèrent mieux l'abandonner que d'y vivre sous le joug des Perses ; elle l'est aujourd'hui pour avoir vu naître Anacréon.

PLANCHES 125 ET 126.

Vue de la ville de Smyrne, et Plan du Golfe.

Les Grecs sortis du quartier d'Éphèse nommé *Smyrna*, n'avaient bâti que des hameaux au fond du golfe qui depuis a porté le nom de leur première patrie ; Alexandre voulut les rassembler, et leur fit construire une ville près la rivière *Melès ;* Antigone commença cet ouvrage par ses ordres, et Lysimaque le finit.

Une situation aussi heureuse que celle de Smyrne était digne du fondateur d'Alexandrie, et devait assurer la prospérité de cet établissement : admise par les villes de l'Ionie à partager les avantages de leur confédération, cette ville devint bientôt le centre du commerce de l'Asie-Mineure ; son luxe y attira tous les arts ; elle fut décorée d'édifices superbes, et remplie d'une foule d'étrangers qui venaient l'enrichir des productions de leur pays, admirer ses merveilles, chanter avec ses poètes et s'instruire avec ses philosophes. Un dialecte plus doux prêtait un nouveau charme à cette éloquence qui paraissait un attribut des Grecs ; la beauté du climat semblait influer sur celle des individus, qui offrait aux artistes des modèles à l'aide desquels ils faisaient connaître au reste du monde la nature et l'art réunis dans leur perfection ; ses heureux citoyens, soumis à l'autorité des lois, ne virent s'élever parmi eux aucun de ces tyrans qui oppri-

mèrent tant de villes grecques; et les Romains même, qui avaient l'injustice de vouloir être seuls libres dans l'univers, respectèrent le bonheur de Smyrne, et lui laissèrent au moins cette ombre de liberté, le plus grand des biens après la liberté même.

Elle était une des villes qui revendiquaient l'honneur d'avoir vu naître Homère; on montrait sur les bords du *Melès* le lieu où Crithéis sa mère lui avait donné le jour, et la caverne où il se retirait pour composer ses vers immortels. Un monument élevé à sa gloire, et qui portait son nom, présentait, au milieu de la ville, de vastes portiques sous lesquels se rassemblaient les citoyens; enfin leurs monnoies portaient son image, comme s'ils eussent reconnu pour souverain le génie qui les honorait.

Smyrne conserva les restes précieux de cette prospérité jusqu'à l'époque où l'empire eut à lutter contre des barbares qui fondirent avec toute l'énergie du fanatisme sur un peuple qui n'était que superstitieux, et dont les souverains assemblaient des conciles quand il fallait lever des armées. Elle fut prise par les Turcs, reprise par les Grecs, toujours pillée, toujours détruite. Au commencement du treizième siècle il n'en existait plus que les ruines et la citadelle, qui fut réparée par l'empereur Jean Comnène, mort en 1224. Cette forteresse ne put résister aux efforts des princes turcs, dont elle fut souvent la résidence, malgré les efforts des chevaliers de Rhodes, qui, saisissant une circonstance favo-

rable, parvinrent à y construire un fort et à s'y maintenir; mais Tamerlan prit en quatorze jours cette place que Bajazet bloquait inutilement depuis sept ans.

Smyrne ne commença à sortir de ses ruines que lorsque les Turcs furent entièrement maîtres de l'Empire : alors sa situation lui rendit les avantages que la guerre lui avait fait perdre; elle redevint l'entrepôt du commerce de ces contrées. Les habitants rassurés abandonnèrent le sommet de la montagne et bâtirent de nouvelles maisons sur le bord de la mer. Ces constructions modernes ont été faites avec les marbres de tous les monuments anciens, dont il reste à peine des fragments, et l'on ne retrouve plus que la place du stade, du théâtre; on chercherait vainement à reconnaître les vestiges de fondations ou quelques pans de murailles qui s'aperçoivent entre la forteresse et l'emplacement de la ville actuelle.

On n'est point frappé en arrivant à Smyrne, comme on l'est à Amsterdam ou à Bordeaux, de cet extérieur de richesse et de magnificence que produit un grand commerce : les sujets du grand-seigneur, occupés d'augmenter leur fortune, s'occupent encore plus soigneusement de la cacher; et toujours tremblants, ils n'osent en jouir dans la crainte de la perdre. Le danger presque continuel des incendies et des tremblements de terre est un nouveau motif qui les empêche d'élever de grands édifices, et toutes les maisons sont construites en bois, excepté les mosquées, les bézestins et quelques caravansérails. Mais pour

apprécier la ville de Smyrne, il faut arrêter ses regards sur l'étendue et la sûreté de son port; il faut compter cette foule de navires de toutes les nations, qui, toujours en mouvement, toujours remplacés, font de cette échelle le marché le plus fréquenté du Levant, et l'entrepôt du commerce de l'Asie-Mineure, comme Alep est celui des productions et des besoins de l'Asie-Méridionale. Mais en Syrie, le négociant, placé dans l'intérieur des terres, a moins de facilités pour se soustraire aux vexations des Turcs, et attend souvent en vain la caravane qui lui apporte ses effets d'Alexandrette, et que des brigands ont dépouillée. Au Caire, il est relégué dans une enceinte étroite, où souvent même on l'assiége, toujours exposé aux caprices de ces douze despotes, qui, réunis ou divisés, sont également redoutables aux pays malheureux qu'ils prétendent gouverner, et qui, abusant de la situation des étrangers, ne leur laissent ni la liberté de ne pas vendre, ni celle de refuser un achat désavantageux. A Constantinople, le négociant est circonscrit dans le cercle que l'intérêt national a été forcé de tracer, afin d'opposer des négociants réunis pour vendre à des corps de marchands toujours ligués pour acheter; il est gêné par une foule de réglements, et ses spéculations sont restreintes à la consommation de la capitale, qui, quoique très-considérable, a cependant des bornes connues; enfin il ne jouit réellement de tous les avantages de son état que lorsque, s'élevant à une connaissance parfaite des relations de Constanti-

nople avec les places correspondantes, il peut opérer de manière à profiter de toutes les combinaisons du change, et faire circuler utilement et avec rapidité son argent et son papier, signe de son crédit.

Les commerçants de Smyrne sont bien plus heureux : ils jouissent de tous les agréments que peuvent offrir un beau ciel, un pays fertile et une liberté fondée sur le caractère doux et humain des Turcs qui l'habitent. La rue des Francs, dans laquelle ils sont réunis, offre l'aspect d'une ville européenne, et toutes les jouissances que la société et les relations du commerce peuvent ajouter aux moyens d'augmenter leur fortune; dans aucune place du Levant leurs spéculations ne pourraient être aussi étendues et aussi utiles; c'est pour eux qu'arrivent successivement les riches caravanes de Tokat, d'Angora, de Brousse, de Cogna, de Satalie, d'Erzerum et de Diarbékir; elles multiplient les matières de leurs échanges, et leur offrent des moyens avantageux de renvoyer dans leur patrie la valeur des productions qu'ils en ont tirées.

On apporte à Smyrne des draps de France, d'Angleterre et de Hollande, des soies de Venise, des soieries d'Italie, des étoffes de Lyon d'or et d'argent, des galons, du café de nos îles, de l'indigo de Saint-Domingue; de la Caroline et de la Louisiane, du sucre, de la cochenille, des épiceries; du papier, des verreries et quincailleries de Venise; et d'Allemagne, des *kara-grouss*, monnoie de Hongrie, du fer, de l'étain, du plomb, du verdet et du bois pour la teinture.

On exporte le coton que fournissent si abondamment les plaines de *Kirkagach* et de *Magnésie*, le coton filé teint en rouge, les superbes toisons des chèvres d'Angora, les soies de Perse, des tapis de laine, des étoffes de fil, de la garance, des drogues, de la cire, des cuirs, des éponges, des figues et des raisins secs.

La France, l'Angleterre et la Hollande, se partagent ordinairement la plus forte partie de ce commerce; celui de Venise et de Livourne est très-borné; Naples n'en a aucun, quoiqu'elle entretienne un consul; Trieste commence à étendre ses spéculations; les Ragusois emploient beaucoup de bâtiments pour le cabotage d'une échelle à l'autre et pour les ports d'Italie, mais il se relèveront avec peine des coups trop cruels que leur ont portés les Russes dans leur expédition. Les premières années de la guerre dans laquelle la France est engagée, si fatale pour son commerce de l'Océan, ont été pour celui de la Méditerranée l'époque la plus brillante; Marseille s'est enrichie de tout ce qu'ont perdu les Anglais, exclus de ces mers; et depuis qu'ils ont eux-mêmes multiplié leurs ennemis, la France a recueilli les opérations dont un trop grand éloignement, et la nécessité de passer près des côtes d'Angleterre ont privé la Hollande.

Si l'on jugeait de la répartition du commerce de Smyrne par le nombre des négociants de chaque nation, la France aurait paru depuis long-temps beaucoup plus puissante qu'elle ne l'était alors réel-

lement, puisqu'elle avait vingt-cinq maisons, tandis que les Anglais n'en avaient que six, et les Hollandais quatre; elle ne faisait cependant que le tiers du commerce, et suppléait par le nombre de ses agents à ce qui pouvait manquer, d'ailleurs, à leur existence. Les étrangers, et surtout les Hollandais, passent dans le Levant avec des capitaux considérables, y forment des établissements solides; et, dejà riches, voient, par le crédit que leur assure leur opulence, multiplier les moyens de s'enrichir encore. Dans toutes les affaires, ils dirigent eux-mêmes les démarches de leur consul, sont à ses côtés et non pas à sa suite; le Français au contraire, simple commissionnaire, ne travaille que pour le négociant de Marseille, dont il est le régisseur, partage avec lui tous les droits de commission, et quelquefois peut se plaindre du consul, qui croit que tout doit lui obéir aveuglément. N'aspirant qu'à la possession d'un pécule qui lui permette de retourner dans sa patrie, ce Français hâte la fin de son exil par tous les moyens qu'offre l'économie la plus constante, et renonce à ce genre de considération qu'obtient toujours l'extérieur de la richesse.

Smyrne renferme environ cent mille habitants : savoir, soixante à soixante-cinq mille Turcs, vingt et un mille Grecs, dix mille juifs, cinq à six mille Arméniens, et deux cents Européens, auxquels il faut encore ajouter un assez grand nombre de domestiques et d'ouvriers de leurs nations. La Porte y envoie tous les ans un nouveau gouverneur; c'est

un homme de loi qui, sous le titre de cadi, juge civil et criminel, a sous ses ordres le lieutenant de police et le chef des janissaires; il choisit quelques-uns des principaux habitants dont il compose son conseil, pour lequel il a ordinairement fort peu de déférence.

En me permettant de plus grands détails sur Smyrne, je ne ferais que répéter tous les voyageurs qui m'ont précédé, et particulièment Tournefort, auquel on peut avoir recours. La planche cent vingt-sixième fera connaître parfaitement tout le golfe; le château destiné à le défendre est en très-mauvais état, et ne pourrait arrêter les vaisseaux, qui sont cependant forcés de s'en approcher pour éviter les bas-fonds dont la moitié du golfe est remplie. Ces terrains, autrefois élevés au-dessus du niveau de la mer, se sont affaissés dans les secousses d'un tremblement de terre, et sont encore augmentés tous les jours par les attérissements qui se forment à l'embouchure de l'*Hermus*.

FIN DU PREMIER VOLUME.

